This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

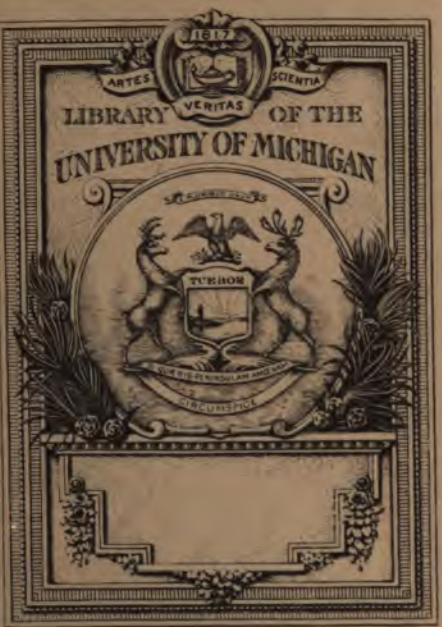
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

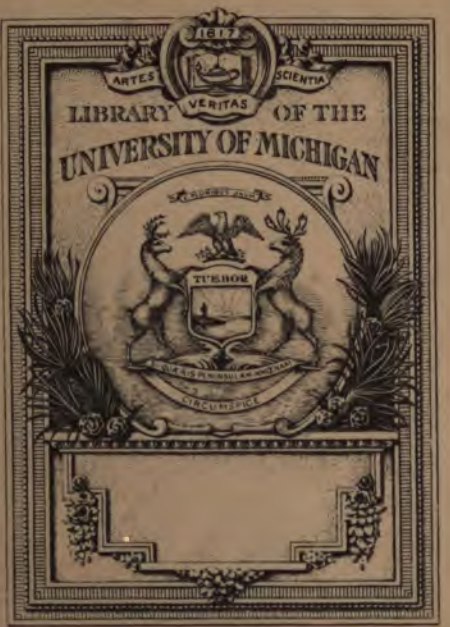
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNIVERSITY OF MICHIGAN


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

PQ
1213
.T37

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME XI.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui serait échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils voulaient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguaient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existait contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le rapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullement soutenir la comparaison.

Les Éditions Stéréotypes, d'après ce procédé, se trouvent

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld;

Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs; n° 55.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES
ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.
1810.

LA

COQUETTE CORRIGÉE,

COMÉDIE,

PAR DELANOUE,

Représentée, pour la première fois, le 23 février 1756.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS.
LE VIEUX COMTE.
CLITANDRE.
ÉRASTE.
UN LAQUAIS.
JULIE, jeune veuve, coquette.
ORPHISE, tante de Julie.
LA PRÉSIDENTE, femme du monde.
ROSETTE, suivante de Julie.

La scène est à Paris, dans un salon commun aux appartements d'Orphise et de Julie.

Tuttle
3-17-41
4 2829

LA COQUETTE CORRIGÉE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

Ah! Clitandre, c'est vous? Ma joie en est extrême.
Je devois envoyer chez vous ce matin même.
Je voulois vous parler.

CLITANDRE.

Je me tiendrois heureux
De pouvoir deviner et remplir tous vos vœux :
Mais, madame, avant tout, dites-moi, je vous prie,
Quel est le but, l'objet de la plaisanterie
Que l'on me fait, et dont vous êtes de moitié.

ORPHISE.

De moitié? moi, Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, vous. Notre amitié
Exige que de tout vos bontés m'éclaircissant :
Lisez.

(*Il donne un billet à Orphise.*)

ORPHISE *regarde la signature, et dit :*

« Julie ! » Enfin mes projets réussissent.

Vous ignorez sans doute que c'est à moi à répondre
la conduite de mon aimable tante : peu s'en faut
u'elle ne m'ait fait confidence des sentiments qu'elle a
our vous, et je prétends juger par moi-même si
ous les méritez. Ainsi, monsieur, préparez-vous à
ubir l'examen le plus sévère ; et surtout faites provi-
sion de bonnes raisons pour justifier, à votre âge, et
« votre éloignement pour les nièces, et votre goût déter-
« miné pour les tantes.

« JULIE. »

Quel éclaircissement exigez-vous de moi?
Ce billet est très clair.

CLITANDRE.

Vous riez, je le vois.

ORPHISE.

Pourquoi donc? Je n'osois avouer ma défaite,
Et de mes sentiments ma nièce est l'interprète :
Je la remercierai.

CLITANDRE.

Cessez de plaisanter.

ORPHISE.

Mon amitié pour vous ne sauroit s'augmenter,
Clitandre : j'aime en vous cet heureux caractère,
Qui vous rend à la fois agréable et sincère ;
Cet esprit dont le ton plaît à tous les états,
Que la science éclaire, et ne surcharge pas,
Dont l'essor libre et pur, parcourant chaque espace,
Badine avec justesse, et raisonne avec grâce...
Ne m'interrompez pas.

CLITANDRE.

Madame, ce portrait
Me ressemble si peu...

ORPHISE.

La vérité l'a fait :
Mais je sais que votre âme est bien plus belle encore.

CLITANDRE.

Avec profusion votre main me décore ;
Mais quittez ces pinceaux que l'amitié conduit :
C'est assez me flatter, je voudrois être instruit.
Cette lettre...

ORPHISE.

Est l'effet de mon heureuse adresse.
Il faut que vous m'aidiez à corriger ma nièce.

CLITANDRE.

Quoi? ce projet encore occupe votre esprit?
Votre nièce l'ignore, ou sans doute elle en rit ;
Mais pour l'exécuter, quel rare stratagème?...

ORPHISE.

Il faut que vous l'aimiez.

CLITANDRE.

Moi? Julie!

ORPHISE.

Oui, vous-même.
Bien plus, je vous réponds du plus tendre retour.

CLITANDRE.

Le cœur de votre nièce est-il fait pour l'amour?

ORPHISE.

Je connois comme vous cette ardeur vagabonde,
Qui l'entraîne sans choix dans les flots du grand monde.
Je sais qu'elle est coquette, et qu'à tout l'univers
Sa vanité voudroit faire porter ses fers,

Envahir tous les cœurs, briller sans concurrence,
Défier enfin sa beauté qu'on encense.
Si je l'accuse ici, ce n'est point par humeur;
Je l'aime, et je voudrois assurer son bonheur.
Quand son époux mourut, victime de mon zèle,
Retraite, amis, maison, j'ai tout quitté pour elle;
Je n'ai point revêtu l'air farouche et grondeur,
Ni d'une surveillante affecté la rigueur;
Elle m'auroit trompée, elle m'auroit haïe :
Elle ne voit en moi que sa plus tendre amie;
Sous ce titre, en tous lieux j'accompagne ses pas,
J'écarte les dangers, je préviens les éclats;
Ne pouvant l'arrêter, je la suis : ma prudence
Préside à sa conduite, en bannit l'indécence;
Et toujours occupée à régler ses désirs,
Je parois seulement partager ses plaisirs.

CLITANDRE.

Je sais jusqu'à quel point vous êtes estimable;
Mais Julie après tout n'est point si condamnable :
Tout la porte au plaisir, sa fortune, son rang;
De ses brillants défauts son âge est le plus grand;
Et, quoique du devoir elle étende la chaîne,
Elle résiste encore au torrent qui l'entraîne.
Mais pesez vos desseins. Qui? moi la réformer?
Je ne connois en moi rien qu'elle puisse aimer.
Je le sens à regret, mais j'ose vous le dire,
Le moindre petit-maître obtiendra plus d'empire.

ORPHISE.

Non : tous nos merveilleux près d'elle ont échoué,
Et de tous leurs assauts son orgueil s'est joué.
Contente d'entasser conquêtes sur conquêtes,
Elle a pour tous les cœurs des chaînes toujours prêtes;

Mais, en les soumettant, elle échappe à leurs traits
Et du sien jusqu'ici rien n'a troublé la paix.

CLITANDRE.

L'avis est excellent : mais songez donc, madame,
Qu'en voulant allumer une imprudente flamme,
Je pourrois le premier en être consumé.
Pour braver tant d'attraits, suis-je assez bien armé?
Veuve et très jeune encor, riche, spirituelle,
Fière de vingt talents, aimable autant que belle,
Mes yeux, long-temps fixés sur tant d'appas divers,
Pourroient faire à mon cœur oublier ses travers;
Je n'ose le risquer.

ORPHISE.

Je vous connois, Clitandre :
Lorsqu'à tant de beautés vous craignez de vous rendre,
Ce n'est là qu'une excuse, un honnête détour.
La vertu seule a droit d'allumer votre amour :
Jusqu'à ce jour ma nièce a conservé la sienne,
Mais bientôt il n'est plus de frein qui la retienne,
Vous pensez comme moi sur cet article-là :
D'un danger si pressant, de grâce, arrachons-la.
Aidez-moi de vos soins.

CLITANDRE.

Il faut être sincère,
Ce projet qui vous flatte a trop de quoi me plaire.
Déja plus d'une fois j'ai surpris dans mon cœur
Des désirs inquiets d'obtenir ce bonheur;
Déja depuis long-temps ma raison en alarmes,
Ne peut qu'avec effort résister à ses charmes :
De toutes ses erreurs peu tranquille témoin,
Je la suis à regret, et l'admire de loin.
Ainsi, vous le voyez, l'épreuve est dangereuse.

ORPHISE.

Elle vous aimera : son sort est d'être heureuse.

CLÉTANDRE.

Je ris de vous entendre, et vous me ravissez
Par ce ton décisif dont vous me l'annoncez.
Et sur quoi fondez-vous un espoir qui me passe?

ORPHISE.

Oh! je vais vous le dire; écoutez-moi, de grâce.
Depuis près de deux mois, habile à tout saisir,
Je conduis mon projet, sans vous en avertir.
J'ai toujours remarqué que la grande folie,
Que le goût dominant de ma chère Julie,
Est moins de captiver ceux qui l'aiment par choix,
Que d'asservir les cœurs soumis à d'autres lois.
Un amant, quel qu'il soit, la trouvera rebelle:
Mais, qu'il en aime une autre, il devient digne d'elle;
Et pour se l'attacher, il n'est feintes, détours,
Ruses, dont son orgueil n'emprunte le secours.
Elle attaque, on résiste; elle presse, on lui cède;
Mais un est-il soumis, un autre lui succède.
Pour fixer ses regards sur ce que vous valez,
J'ai dit que vous aimiez; mais que vos feux voilés,
Remplissant tous les vœux d'une amante sincère,
Couvroient votre bonheur des ombres du mystère;
Que je la défiois de troubler vos plaisirs,
Quoiqu'elle vît souvent l'objet de vos désirs;
Et que votre conquête, à ses yeux interdite,
Supposoit dans une autre un plus rare mérite.
Son cœur a pris l'essor, et ses émotions
Ont d'abord éclaté par mille questions.
J'ai feint de badiner; l'atteinte étoit portée :
Lorsque vous paroissiez, je l'ai vue agitée,

Suivre partout vos yeux, peser tous vos discours,
Chercher avidement l'objet de vos amours,
Et toujours cependant employer tous ses charmes,
Afin de vous forcer à lui rendre les armes.
D'ordinaire sur moi vos regards se perdoient,
Les siens en même temps sur moi se confondoient :
A cent petits égards votre amitié fidèle,
Mille fois m'a donné l'avantage sur elle
Ses soupçons balançoient, ils se sont appuyés,
Et produisent enfin l'effet que vous voyez.

CLITANDRE.

Eh bien ! si notre amour eût été véritable,
Le moyen d'excuser ce trait abominable?

ORPHISE.

Il ne l'est point : pourquoi le prendre au sérieux?

CLITANDRE.

Elle n'en est pas moins criminelle à mes yeux.
Penseroit-elle à moi, si sa maligne adresse
N'y trouvoit le plaisir d'enlever ma tendresse,
(*Orphise rit.*)
A qui?... Fort bien ; riez.

ORPHISE.

Je ris de ce courroux.
Son caractère est-il une énigme pour vous?
Sa fierté vous défie ; allons entrez en lice
En vous faisant aimer confondez sa malice :
Entraînez séduisez humiliez son cœur
Et forcez son orgueil à connoître un vainqueur.
Quoi donc ! vous balancez Quelles sont vos alarmes?
Vous le savez, Julie étincelle de charmes ;

La nature a versé sur elle avec plaisir
Cent dons que la fortune a pris soin d'embellir :
L'abus de tant d'appas tous deux nous inquiète.
Mais qu'elle aime une fois, et la voilà parfaite ;
Un véritable amour au sein de la vertu
Va fixer pour jamais son cœur trop combattu.
Ces mêmes qualités qui causent notre flamme,
Un honnête homme aimé les transmet dans notre âme
De mille sots amours son cœur s'est garanti ;
Sans le vôtre, comment peut-il être assorti?
Tout ce qui l'environne est-il fait pour lui plaire?
Son sort est de plier sous un digne adversaire ;
Et le mien est de voir heureux et réuni
Ce que j'ai de plus cher, ma nièce et mon ami.

CLITANDRE.

Je cède, et vais tenter cette grande entreprise ;
Mon penchant m'enhardit, votre espoir m'autorise.
Mais, pour me mettre au fait, quel est l'amant du jo

ORPHISE.

Lisimon.

CLITANDRE.

Que devient Éraste et son amour?

ORPHISE.

Le vieux comte le chasse ; et ce choix ridicule
Cache un plus noble feu qu'elle se dissimule :
Voyez-la, parlez-lui.

CLITANDRE.

Je reste dans ces lieux :
Je veux tout observer d'un regard curieux.

ORPHISE.

La cour va se grossir, on vient et je vous quitte.
Adieu, mon cher neveu.

SCÈNE II.

CLITANDRE, *seul.*

C'est aller un peu vite :
Il s'en faut que sa nièce et moi soyons d'accord ;
Allons, sans nous flatter, secondons son effort.

SCÈNE III.

ÉRASTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Éraste chez Julie ! Est-ce là ta promesse ?
Qu'y viens-tu faire ? dis.

ÉRASTE.

Abjurer ma foiblesse ;
Du plus sanglant reproche accabler, à tes yeux,
L'objet le plus perfide et le plus odieux.

CLITANDRE.

Tu l'aimes donc bien fort ?

ÉRASTE.

Qui, moi ? je la déteste.

CLITANDRE.

Je ne m'en doutois pas.

ÉRASTE.

Oh ! je te le proteste.
Ce n'est plus un amour masqué par le dépit,
Qui s'irrite et s'apaise après un peu de bruit ;
C'est un dessein formé d'éclater, de lui nuire :
Je cours l'exécuter, et je viens l'en instruire.

CLITANDRE.

J'ignore quel sujet cause ton désespoir :
Mais j'en augure mal, puisque tu veux la voir.

Qui grolide une volage, est encore fidèle ?
Il vaut mieux l'imiter que lui faire querelle.
Cours chez Lucile ; un mot va te rendre innocent.
Ton amour pour Julie, éteint presque en naissant,
Est encore ignoré de cette fille aimable ;
Ce secret révélé te rendroit plus coupable ;
Va : je l'ai disposée à te bien recevoir.

ÉRASTE, *tirant de sa poche une lettre.*

Tiens, reconnois Julie et le trait le plus noir.
Hier, détestant Julie et sa flamme inconstante,
Je me fais annoncer chez ta belle parente :
Dans ses yeux où son âme étaloit sa grandeur,
Je lis, en rougissant, mon crime et son ardeur :
Je tombe à ses genoux, muet et plein d'alarmes...
Je reçois mon pardon, arrosé de ses larmes :
Attendri, pénétré d'amour et de remords,
Pour me justifier je fais d'heureux efforts ;
Lucile s'y prêtoit, et sa bouche timide
Me traitoit de volage, et non pas de perfide...
C'est dans ce même instant qu'un démon envieux
M'accable, la détrompe et l'insulte à mes yeux.

(Il donne le billet à Clitandre.)

CLITANDRE *lit.*

« De grâce, madame, débarrassez-moi d'Éraste. L'hom-
« mage qu'il s'avise de me rendre, afflige votre amour-
« propre, sans flatter le mien ; et vous devriez prendre
« un peu plus de soin de conserver vos conquêtes. Il m'a
« menacée de retourner à vous ; soyez, je vous prie, assez
« généreuse pour ne me le point renvoyer.

« JULIE. »

ÉRASTE.

Eh bien ! que diras-tu ?

ACTE I. SCÈNE [illegible]

CLITANDRE

Que Julie est [illegible].
Qu'il faut, pour [illegible], l'oublier et le [illegible].

ERASTE

Me [illegible], [illegible] la [illegible] [illegible]
A [illegible] l'[illegible], à le [illegible] en [illegible]
A voir d'autres [illegible] partager son empire.
A ne [illegible] [illegible] [illegible] qu'elle [illegible] :
Et je veux [illegible] de ses [illegible] [illegible]
Cent [illegible] [illegible] que [illegible] ses yeux.
Je l'attends. Lorsque [illegible] [illegible] qui [illegible] [illegible].
Mes [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].
Je [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
Peindre sa [illegible], ses [illegible], ses [illegible]
Et livrant au public l'esprit dont elle brille,
J'imprime ses billets, et je les apostille.

CLITANDRE

Tu lui [illegible] [illegible], et [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
Les besoins du [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].
Contente-les, mon cher, quand tu seras tranquille
Je te demanderai ce qu'en pense Lucile.

ERASTE

Oh ! Lucile est trop [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
De la voir, d'éclater [illegible].

CLITANDRE

Je l'avais prévu.
Résiste à ses conseils, va, cours te satisfaire.
Dépêche ; car demain tu n'en voudras rien faire.

ERASTE

Je le voudrai demain, dans dix ans.

CLITANDRE

Non, crois-moi.

Réfléchis un moment, tu rougiras de toi.
Que t'a donc fait Julie? et pourquoi ta vengeance
La veut-elle punir de ta propre imprudence?
Ses regards à Lucile ont arraché tes vœux?
Ton infidélité n'étoit pas dans ses yeux,
Elle étoit dans ton cœur; seul il fit l'injustice,
Et c'est sur lui qu'en doit retomber le supplice.
Ton dépit, ton courroux n'est encor qu'imprudent:
Il devient criminel, si tu vas plus avant.
Tu cherchas à lui plaire, et tu plus à Julie;
Ne fût-ce que deux jours, elle fut ton amie;
Tout ce que ces deux jours Julie a fait pour toi,
Sous le sceau le plus saint fut commis à ta foi;
Regards, billets, discours, signes de toute espèce,
Du plus profond secret supposoient la promesse;
Aux mains d'un honnête homme elle a cru confier
Le pouvoir de la perdre ou de l'humilier:
Des devoirs de l'amant sois quitte, elle est volage,
Le secret en est un dont rien ne te dégage:
Elle est femme, elle rompt de perfides liens;
Sois homme, tes serments doivent survivre aux siens.
Laissons le petit-maître et l'impudent cynique
S'abreuver de scandale et vivre de critique,
Et, sans frein, sans pudeur, déchirer de leurs traits
Celles dont ils n'ont pu profaner les attraits;
Laissons cette vermine orgueilleuse et sans âme
Se parer des débris de l'honneur d'une femme:
Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot;
L'honnête homme trompé s'éloigne, et ne dit mot.

ÉRASTE.

Mais enfin, quand Julie...

CLITANDRE.

Eh ! finis. Ta colère
N'a pas le sens commun. Monsieur cherchoit à plaire,
Auprès d'une coquette il n'a pas réussi ;
C'en est fait, pour jamais son honneur est noirci.

ÉRASTE.

Quoi ! tu n'approuves pas...

CLITANDRE.

J'admire ma bêtise,
D'opposer des raisons à semblable sottise.
C'est un rare accident qui t'arrive en ce jour,
Et personne avant toi n'éprouva pareil tour.
Une femme coquette ! ah ! bon dieu, quel prodige !
Tout Paris va pleurer du malheur qui t'afflige ;
Et des belles, surtout, le scrupuleux troupeau
Va frémir au récit d'un forfait si nouveau.

ÉRASTE.

Mais je prétends, au moins...

CLITANDRE.

Retourne chez Lucile ;
Elle t'aime, aime-la ; la vengeance est facile.
Que tardes-tu, dis-moi ? Bientôt ton successeur...

ÉRASTE.

Quel est-il ?

CLITANDRE.

Lisimon.

ÉRASTE.

Lisimon ?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur :
Sa tante me l'a dit.

ÉRASTE.

Qui ! ce vieux militaire,
Estimable, il est vrai, mais si peu fait pour plaire?
Que depuis quatre mois le marquis son neveu,
Malgré tant de leçons, a façonné si peu?

CLITANDRE.

Oui, te dis-je.

ÉRASTE.

Cet homme est-il fait pour Julie ?
C'est d'un mauvais plaisant la mauvaise copie ;
Véridique, borné, par conséquent mutin,
Qui voudra de l'amour... Oh ! parbleu ! mon chagrin
Ne tient point au récit d'un choix aussi bizarre,
Et je ris des douceurs que l'amour leur prépare.

CLITANDRE.

Il paroît.

SCÈNE IV.

LE COMTE, ÉRASTE, CLITANDRE.

LE COMTE, *embrassant Éraste.*

Eh ! bonjour, mon très cher.

ÉRASTE.

Quel transport !
Il m'étouffe.

CLITANDRE.

Oh ! jadis on embrassoit bien fort.

ÉRASTE.

Et surtout son rival.

LE COMTE.

Moi, ton rival?

ÉRASTE.

Sans doute.
Il n'en conviendra pas, il est modeste.

LE COMTE.

Écoute.
Tu railles; mais crois-moi, dans mes jours libertins,
Je ne haïssois pas ces petits cœurs mutins;
Je savois les réduire; et plus d'une Julie
De s'être prise à moi s'est souvent repentie.

ÉRASTE.

Bon! c'est un jeu pour vous que de fixer son cœur.

LE COMTE.

Mais Éraste, à ton air moitié triste et moqueur,
On diroit qu'un congé... mais de la bonne espèce...

ÉRASTE.

Il est vrai.

LE COMTE, *bas, à part.*

Bon! Julie a rempli sa promesse.
(*Haut.*)
La perfide! as-tu fait, dis-moi, bien du fracas?
Eh bien! conte-moi donc ton pitoyable cas:
Julie...

ÉRASTE.

Oh! s'il vous plaît, vous le saurez d'un autre:
Et vous-même bientôt vous conterez le vôtre.

LE COMTE.

Le mien? pauvre jeune homme! il est désespéré.
Crois-moi; c'est pour toujours que je suis adoré.

CLITANDRE, *au comte.*

Pour toujours?

LE COMTE, *à Clitandre.*

Oui; malgré votre surprise extrême,
C'est une vérité que je tiens d'elle-même.

CLITANDRE.

D'elle-même?

LE COMTE.

Oui, vous dis-je.

CLITANDRE.

Oh! oh! c'est tout de bo
Éraste, qu'en dis-tu?

ÉRASTE, *à Clitandre.*

Que monsieur a raison;
Sans crime il ne peut plus douter de sa tendresse;
Elle n'a jamais fait qu'à lui cette promesse.

LE COMTE.

Comme on blâme les gens que l'on ne connoît pas!
Savez-vous que Julie, avec tous ses appas,
Ne me sembloit d'abord qu'une franche coquette,
Rien qu'une écervelée? oui, je vous le répète.
J'ai connu mon erreur en la voyant de près.
Sa candeur, son bon sens égalent ses attraits.
Je l'entretins hier une heure en confidence;
Je fus, je l'avouerai, charmé de sa prudence,
De sa sincérité, là... de sa bonne foi.
Allez lui demander, elle m'estime, moi.
(Éraste et Clitandre rient.)
Vous riez? Oh! parbleu! messieurs de la jeunesse,
Vous irez faire ailleurs admirer votre espèce.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LE COMTE, ÉRASTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au comte.*

Bonjour, mon oncle. Eh bien! nous avons réussi;
(A Éraste.)
Vous êtes en faveur. Éraste... Ah! te voici.
Tu n'es plus à Julie, et j'ai rompu ta chaîne :
Demain le président te cède Célimène;
Nous avons, d'hier au soir, pris nos arrangements.

ÉRASTE, *au marquis.*

Pour d'autres que pour moi conserve tes présents.

LE MARQUIS.

Mais il faut te pourvoir; mon oncle prend ta place,
Tu lui cèdes Julie.

ÉRASTE.

Oh! de fort bonne grâce.

LE MARQUIS.

Eh! oui, mon cher, eh! oui; c'est comme il faut agir.
Regretter une femme! il en faudroit rougir.
Pourquoi se tourmenter par un dépit frivole?
Une vous quitte? Eh bien! une autre vous console.
On se convient? Tant mieux, entière liberté.
On se déplaît? Bonsoir; chacun de son côté.

ÉRASTE.

Vos conseils sont fort bons, et j'en vais faire usage.
Clitandre, je t'attends pour finir ton ouvrage.
(Il sort.)

CLITANDRE, *à Éraste.*

Une affaire m'arrête, et je veux l'achever.
Chez Lucile à l'instant je vais te retrouver.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au comte.*

Ceci pour vous, mon oncle, est un exemple utile :
Quand votre tour viendra, soyez aussi docile.

LE COMTE, *au marquis.*

Mon tour ne viendra point, entendez-vous?

LE MARQUIS.

Eh! mais...
Il faut bien que Julie un jour...

LE COMTE.

Eh! non, jamais;
Elle m'estime trop.

LE MARQUIS.

Si fort qu'elle vous prise,
Encor faut-il qu'un jour...

LE COMTE.

Eh! non, son âme est prise;
Son cœur sera constant, le temps le fera voir,
Et j'en crois les serments que je vais recevoir.
(Il entre chez Julie.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *riant.*

Les oncles sont plaisants.

CLITANDRE.

Marquis, je suis sincère,

A la suite du choix que vous avez fait faire,
Je prévois, pour Julie et vous, quelqu'embarras.

LE MARQUIS.

Peut-être un peu de bruit vers la fin, n'est-ce pas?
Tant mieux, nous en rirons.

CLITANDRE.

Mais Julie...

LE MARQUIS.

Eh! qu'importe?
Elle n'a point encore eu de scène un peu forte :
Il la faut aguerrir.

CLITANDRE.

Son éducation
Vous donne un peu de soin?

LE MARQUIS.

Non; sa vocation
L'emporte : la nature en a fait un chef-d'œuvre.
C'est le meilleur esprit! qui tracasse, manœuvre,
Médit, sème le trouble, aime à tout diviser;
Qui brouilleroit l'État, le tout pour s'amuser :
De révolutions, de conquêtes avide,
Qui voudroit envahir tout l'empire de Guide.
Son âme est toute à jour, son cœur est un miroir,
D'où l'amour disparoît dès qu'il s'est laissé voir :
Petit monstre charmant, lutin indéchiffrable,
Qu'il faudroit étouffer, s'il n'étoit adorable;
Qui, blâmant, approuvant, raisonnant au hasard,
Vous étonne, vous force à suivre son écart.
Avant qu'il soit deux mois, et sous ma discipline,
De nos cercles brillants ce sera l'héroïne.

CLITANDRE.

Oui, c'est un bon sujet : sans doute elle ira loin :

Mais, dites-moi, quel est l'objet de votre soin?
De vous en faire aimer?

LE MARQUIS.

L'idée est impayable.
Si de m'aimer deux jours je la croyois capable,
Je l'abandonnerois. J'ai des principes, moi;
Mais solides, constants. Mon destin, mon emploi,
C'est d'éteindre en tous lieux ce travers qui me blesse,
Ce sentiment pervers qu'on appelle tendresse,
Dont l'abus à l'amant donne en propriété
Un objet qui se doit à la société.
Mon étude d'abord est d'armer une belle
Contre cent préjugés dont on les ensorcelle;
Ces noms tant répétés de décence, de mœurs,
En moins de deux leçons s'effacent de leurs cœurs;
Je les livre à la soif de briller et de plaire;
Elles aiment le bruit, oh! je leur en fais faire.
Une scène bruyante amène un autre éclat;
Tantôt c'est un caprice, et tantôt un combat:
On noircit, on caresse; on brouille, on raccommode;
Et livrée aux devoirs d'une femme à la mode,
Toujours dans les plaisirs, on se fait une loi
De braver le public, et de vivre pour soi.

CLITANDRE.

Vos talents merveilleux égalent vos lumières;
Vos leçons ont germé chez beaucoup d'écolières.

LE MARQUIS.

Il en faut convenir, et je suis effrayé
Des rapides succès dont mon zèle est payé.

CLITANDRE.

Vous avez beau vanter votre art, votre système,
Il n'est point infaillible, et Julie elle-même,

Malgré son naturel et malgré vos talents,
N'est point parfaite encor.

LE MARQUIS.

Non : ses progrès sont lents.
Depuis un certain temps, certaine retenue
Sur le dernier degré l'arrête suspendue ;
Pour atteindre au sommet il ne lui faut qu'un pas,
Elle a l entêtement de ne le vouloir pas.
Oh ! parbleu, nous verrons ; Chloé, Célie, Hortense,
Dont je vais l'entourer, vaincront sa résistance.
Je leur prête ce soir ma petite maison ;
Leur exemple mettra Julie à la raison.
Une femme, d'une autre aime à presser la course :
Et c'est pour les former ma dernière ressource.
La voici.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, JULIE, LE MARQUIS, CLITANDRE.

JULIE *entre en petite maîtresse, et regarde beaucoup Clitandre pendant toute la scène.*

(*Au comte, qui lui donne la main.*)

POURQUOI non ? cela peut s'arranger.

LE COMTE, *à Julie.*

Vous m'écrirez ?

JULIE.

Oui, oui, nous y pourrons songer.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Vous sortez ?

JULIE, *au marquis.*

Oui vraiment. J'ai hâté ma toilette.
Je ne veux pas du comte épuiser la fleurette,
J'entends mes intérêts.

LE COMTE.

Ah ! madame, les miens
Sont de perpétuer de si chers entretiens.

LE MARQUIS, *au comte.*

Mon oncle, votre amour est d'un babil extrême.

LE COMTE.

Chacun de vos attraits mérite un diadème :
Comme elle est rayonnante !

JULIE, *au comte.*

Il suffit pour un jour.
(*Au marquis.*)
Je sais presqu'à présent comme on faisoit l'amour
Au temps de mon aïeule. Adieu : je vais en ville.

LE MARQUIS.

Si matin, en visite ?

JULIE.

Oui, chez une imbécile,
Chez la prude Doris, qui vint hier m'ennuyer.
Dans la même monnoie, oh ! je vais la payer :
Car je choisis exprès l'heure, l'instant propice,
Où seule... Enfin, je veux que Damon me maudisse.

LE MARQUIS.

Ils sont fort bien, dit-on ?

JULIE.

Eh ! oui, c'est le meilleur;
Qu'en dites-vous ? Je veux lui dérober son cœur.
Je prétends les brouiller à ne se plus entendre.

LE MARQUIS.

Eh ! mais oui ! ce seroit un service à leur rendre.
Damon, en vérité, devroit être confus ;
Depuis près de dix jours ils ne se quittent plus.

LE COMTE.

Mais dix jours ! C'est bien peu pourtant.

JULIE.

Pour moi, j'ignore
Ce qu'au bout de dix jours on peut se dire encore.

LE COMTE.

Ah ! madame, on se dit...

JULIE.

Mon cher comte, entre nous,
Je doute que jamais je l'apprenne de vous.

(Elle donne la main au marquis et au comte, et fait une révérence à Clitandre.)

SCÈNE IX.

CLITANDRE, *seul.*

Avec quelle finesse elle a tendu le piège !
Vingt regards... Pas un mot. Je veux à son manège
Opposer... Mais on vient... C'est Rosette : tant mieux.

SCÈNE X.

CLITANDRE, ROSETTE.

ROSETTE.

Monsieur, par ordre exprès, ne quittez pas ces lieux.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir.

ROSETTE.

La réponse est jolie !
Mais je vous parle au moins de la part de Julie.

CLITANDRE.

A la bonne heure : mais...

ROSETTE.

Elle va revenir.

CLITANDRE, *lui donnant un billet.*

Rends ce billet...

ROSETTE.

C'est vous qu'on veut entretenir.
Quelqu'esprit, quelqu'amour que vous puissiez y mettre,
Tête à tête on dit mieux que ne dit une lettre.

CLITANDRE.

Mais vraiment ce billet je ne l'ai point écrit;
Il vient d'elle.

ROSETTE.

Comment?

CLITANDRE.

Un valet mal instruit
A sans doute oublié sa véritable adresse;
Mais il n'est pas pour moi; tiens, rends-le à ta maîtresse.

ROSETTE.

Il est pour vous, monsieur.

CLITANDRE.

Non.

ROSETTE.

Le fait est constant;
Je le sais bien.

CLITANDRE.

Eh! non.

ROSETTE.

Ciel! quel entêtement!
Je sais son secret.

CLITANDRE.

Soit; je ne veux pas l'apprendre.

ROSETTE.

Vous savez fort mal vivre, au moins, monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Adieu.

ROSETTE.

Demeurez donc : vous me ferez gronder.

CLITANDRE.

Une affaire me presse, et je ne puis tarder.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

ROSETTE, *seule.*

Oui, c'est donc là le ton de ces gens raisonnables ?
De ces gens qu'on estime ? Ah ! qu'ils sont haïssables !
Quel accueil ! par ma foi, les femmes n'ont pas tort,
Quand il s'en rencontre un, de le chasser d'abord.
Heureusement l'espèce en est rare, et nos belles
Trouvent à moissonner des cœurs plus dignes d'elles.
Quel caprice à Julie aussi de s'adresser
A ces gens dont la tête est faite pour penser,
Dont le cœur froidement réfléchit et médite ?
C'est bien fait : elle n'a que ce qu'elle mérite.
Puisse-t-on accueillir de la même façon
Toute femme qui veut tâter de la raison !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ROSETTE, JULIE.

JULIE.

Mais je n'y comprends rien. Quoi, tout de bon? Clitandre,
Malgré mon ordre exprès, n'a pas voulu m'attendre!

ROSETTE.

Pour la première fois, non sans étonnement,
Madame, j'ai vu fuir, à cet ordre charmant.
Je l'ai souvent porté; ma moindre récompense
Étoit de voir briller la joie et l'espérance;
Souvent avec orgueil j'en admirois l'effet:
Mais sur monsieur Clitandre il a manqué tout net.
Ce n'est pas tout encor.

JULIE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Voici la lettre....

JULIE.

Comment?

ROSETTE.

Qu'il vous a plu de lui faire remettre.

JULIE.

Il te l'auroit rendue?

ROSETTE.

Oui.

JULIE.

Mais on n'y tient point.

ROSETTE.

A ce beau procédé, l'air, le ton étoit joint.
(Julie, piquée, rougit.)
Vous rougissez, je crois ?

JULIE.

L'aventure est nouvelle.

ROSETTE.

N'allez pas accuser au moins mon peu de zèle :
J'ai prié, j'ai grondé.

JULIE.

Clitandre a de l'esprit ;
Il a cru me piquer en rendant cet écrit,
Il veut me voir venir. Oui-dà, cet artifice
Peut-être surprendroit un cœur encor novice ;
Mais il devroit me croire assez d'habileté,
Pour m'honorer d'un piège un peu moins usité.

ROSETTE.

Je ne vois là-dedans artifice ni piège.
Il ne vous aime point, voilà tout son manège.

JULIE.

Il ne m'aime point !

ROSETTE.

Non.

JULIE.

Mais y penses-tu bien?

ROSETTE.

Vous êtes adorable... oui : mais il n'en voit rien.
Ignorez-vous ces goûts bornés et terre-à-terre?
Plongés dans l'épaisseur de leur petite sphère,

Il leur faut des objets qui soient à leur niveau,
Et qui puissent tenir dans leur petit cerveau :
A ce qui leur ressemble ils portent leur hommage.
Vous êtes pour ces gens d'un trop sublime étage ;
Ils n'ont pas, pour vous voir, les organes qu'il faut,
Et Clitandre est peu fait à regarder si haut.

JULIE.

Soit caprice ou raison, sa conquête me tente :
Je veux, pour quelques jours, l'emprunter à ma tante.

ROSETTE.

Ils s'aiment donc?

JULIE.

Tout juste.

ROSETTE.

Ah ! quelle trahison !
Ils s'aiment sans votre ordre?

JULIE.

Oh ! j'en aurai raison.

ROSETTE.

Quoi ! tandis qu'au dehors l'ardeur de votre zèle
Persécute en tous lieux, détruit l'amour fidèle ;
Qu'au mépris des clameurs de mille objets trahis,
Vous divisez au loin les cœurs les mieux unis ;
Quoi ! dans votre maison, et sous vos yeux, madame,
Deux cœurs osent brûler d'une constante flamme?
Armez-vous, combattez, courez les désunir ;
Oui, fût-ce votre mère, il faudroit la punir.

JULIE.

Dèpuis un certain temps, soit orgueil ou franchise,
Le ton avantageux est le seul ton d'Orphise.
Fière de son héros, elle m'a mille fois
Vanté, sans le nommer, le prix de certain choix...!

Que je faisois grand bruit, tandis que d'autres charmes
Captivoient certains cœurs au dessus de mes armes...
Des bravades enfin, des défis. J'ai tant fait,
Que de ces feux si beaux j'ai découvert l'objet;
C'est ce même Clitandre, ou je suis fort trompée.
Oh! je la punirai de s'être émancipée;
Ce jour même ses tons seront humiliés,
Et je trouve plaisant de la voir à mes pieds.

ROSETTE.

Tout comme il vous plaira; mais les nièces prudentes
Aiment bien mieux tromper qu'humilier leurs tantes.
Consultez-vous; tromper... c'est un plaisir si doux!
Mais je n'approuve pas le second, entre nous.
Clitandre est de ces gens (il a su m'en convaincre)
Qu'il n'est ni glorieux ni facile de vaincre:
Des préjugés, des tons qui vous sont inconnus...
De la raison, enfin, n'attendez rien de plus.

JULIE.

De la raison, dis-tu? Peu de chose t'arrête.
Ces héros de raison ont tous le cœur si bête!
Leur esprit, il est vrai, gendarmé contre nous,
Souvent brille aux dépens de nos airs, de nos goûts;
Nous dédaigne de loin. Sommes-nous en présence?...
Un seul geste, un coup-d'œil, un mot de préférence,
Notre juge bientôt réforme ses arrêts:
On veut nous décider: on nous voit de plus près,
On nous voit... vainement on résiste à sa chute,
Le cœur brûle, tandis que la raison dispute.
Clitandre, par exemple, eh bien! je mets en fait
Qu'il a secrètement lu dix fois mon billet.
Tu n'as pas pénétré dans son âme surprise:
Un reste de vieux goût y combat pour Orphise,

Y balance l'espoir d'un triomphe plus doux,
Mais un mot d'entretien le met à mes genoux.

ROSETTE.

Puisque vous le voulez, tentez donc l'entreprise.
Il doit être venu sur les ordres d'Orphise.

JULIE.

Bon! tu m'avertiras. Ma tante... Ah! la voici.

SCÈNE II.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

MA nièce, comment donc! vous voilà seule ici?
Vos sujets rassemblés, et pleins d'impatience,
Murmurent hautement d'une si longue absence.
Julie, allez régner. Un peuple tout entier
Attend, et devant vous se vient humilier;
A son empressement ne soyez point rebelle:
Vénus s'honoreroit d'une cour aussi belle.

JULIE.

Mes triomphes sont beaux et nombreux, j'en conviens,
Mais mon aimable tante aime à cacher les siens:
Contente de régner sur un cœur sans partage,
Ses yeux du monde entier m'abandonnent l'hommage.

ORPHISE.

Comment donc! sur un cœur moi je prétends régner?

JULIE.

Je voudrois le connoître, afin de l'épargner...
Car, si j'allois lui plaire?... Allons, en confidence;
Dites... J'ai mes raisons.

ORPHISE.

Elle est folle, je pense.

Va, remplis l'univers de tes succès brillants,
Étale ton esprit, ton savoir, tes talents :
Si j'aimois, ma fierté te mettroit à pis faire ;
Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire.'

JULIE.

Ah ! vous me défiez ! je ne réponds de rien :
Adieu. N'oubliez pas au moins cet entretien.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

ORPHISE, *seule.*

Je ris de sa menace, et son humeur trop vaine,
Dans les nœuds qu'on lui tend, l'embarrasse et l'entraîne :
J'ose tout espérer.

SCÈNE IV.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ah ! Clitandre, c'est vous.
Tout semble concourir au succès le plus doux.
Je viens de la piquer presque jusqu'à l'outrage.
On va, pour vous gagner, mettre tout en usage.
Voyez-la : profitez d'un instant si flatteur,
Et de sang-froid sondez le chemin de son cœur.
Vous vous êtes conduit à merveille, Clitandre :
Le renvoi du billet, le refus de l'attendre,
Dont vous m'avez instruite, ont, par leur nouveauté,
Si puissamment surpris son esprit agité,
Que, fuyant de sa cour la cohue ordinaire,
Je viens de la trouver dans ce lieu solitaire,

Tenant avec Rosette un comité secret,
Et, sur ce que j'ai vu, vous en étiez l'objet.

CLITANDRE.

Il n'est pas temps encor d'écouter l'espérance.
De grâce, affermissez plutôt ma résistance.
Dites-moi que l'objet que j'attaque en ce jour
Est inconstant, perfide, incapable d'amour,
Qui, joignant contre moi les attraits à la ruse,
Va rire, si j'échappe, et me perd, s'il m'abuse.
Avec ces sentiments, qu'il me faut inspirer,
Assez de coups encor me restent à parer.
J'y ferai de mon mieux, et j'ose bien vous dire
Qu'il ne lui sera pas aisé de me séduire.

ORPHISE.

Paix! J'aperçois Rosette.

SCÈNE V.

CLITANDRE, ROSETTE, ORPHISE.

ROSETTE, *bas, à part.*

Ah! le voilà venu.

ORPHISE, *à Rosette.*

Veux-tu me parler?

ROSETTE, *à Orphise.*

Moi? non, mais...

ORPHISE.

Que cherches-tu?

ROSETTE.

Rien... Mais si vous vouliez, pour soulager Julie,
Madame, en ce moment joindre la compagnie?
Le cercle est fort nombreux.

ORPHISE.

Il est selon son goût,
Et sans moi, d'ordinaire, elle suffit à tout.

ROSETTE.

Oui, mais dans un instant...

ORPHISE.

Que fait-on?

ROSETTE.

Les parties
Dans les règles de l'art viennent d'être assorties.
A l'ombre d'un faux jour, les belles, par nos soins,
De leurs jeunes attraits n'ont que de vieux témoins.
Les laides, au contraire, en face des croisées,
Aux jeunes étourdis sont toutes opposées.
Les amants, dos à dos, aux deux bouts du logis,
Ne peuvent s'entrevoir sans un torticolis.
Pour madame, elle a pris, après mainte épigramme,
Deux seigneurs les mieux faits, et la plus laide femme;
Elle a bien mieux encor signalé son pouvoir;
Du magique reflet calculant le pouvoir,
Elle a si prudemment distribué les places,
Que nul œil féminin n'a l'usage des glaces;
Tandis que, par l'effet du même arrangement,
Elle est vue et se voit dans tout l'appartement.

ORPHISE.

J'entre un moment chez moi, je la rejoins ensuite.

ROSETTE, *à Clitandre.*

Et verra-t-on monsieur?

CLITANDRE, *apercevant venir quelqu'un.*

Voici quelque visite.

ROSETTE.

Tant pis.

ORPHISE.

Elle est pour nous.

SCÈNE VI.

CLITANDRE, ROSETTE, LE COMTE, ORPHISE.

ROSETTE, *au comte.*

Venez, on vous attend.

LE COMTE, *transporté, à Orphise.*

Excusez, on m'attend; car dans un autre instant
J'aurois à vous parler d'une affaire importante;
Mais quand la nièce attend, on peut quitter la tante.

ROSETTE, *au comte.*

Venez donc.

LE COMTE, *à Clitandre.*

On m'attend, Clitandre, serviteur.
(Il entre chez Julie; Rosette le suit.)

SCÈNE VII.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Il ne jouira pas long-temps de sa faveur.
Je rentre aussi.

(Elle entre chez Julie.)

SCÈNE VIII.

CLITANDRE, *seul.*

Je tremble, oh! oui, je suis sincère;
Je connois le danger; puissé-je m'y soustraire?

SCÈNE IX.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Mais rien n'est si galant que votre procédé.
Ah! qu'en un autre temps je vous aurois grondé!
Passons. Pour cette fois ma bonté vous excuse.
Je dépends du moment, et celui-ci m'amuse :
Car, voulant vous parler, vous sachant en ce lieu,
A l'un de vos rivaux j'ai fait prendre mon jeu :
Il est au désespoir ; je ris de la grimace
Qu'a fait notre vieux comte en occupant ma place.

CLITANDRE.

Votre vieux comte a tort.

JULIE.

Il est original.

CLITANDRE.

Mais, de grâce, pourquoi me nommer son rival?
Il vous aime, dit-on.

JULIE.

Sans doute. Et vous?

CLITANDRE.

Madame...
Jamais...

JULIE, *avec gaîté.*

Ah! vous voulez déguiser votre flamme ;
Vous voulez m'adorer sans que j'en sache rien.
Eh! cessez d'affecter ce modeste maintien.
Vous m'aimez, tout est dit. Eh bien! mon cher Clitandre,
D'honneur, c'est un aveu que je brûlois d'entendre.

CLITANDRE, *étonné.*

Tout est dit? Permettez...

JULIE.

Allons, regardez-moi;
Je le veux.

CLITANDRE.

Volontiers.

JULIE.

Eh bien donc?

CLITANDRE.

Je vous voi.

JULIE.

Est-ce tout?

CLITANDRE.

Les beaux yeux! la charmante figure!

JULIE.

Fort bien : continuez.

CLITANDRE, *souriant.*

Tout est dit, je vous jure.

JULIE, *gaîment.*

Non, non. Vos yeux à moi m'en disent beaucoup plus,
Vous m'aimerez, monsieur, vos soins sont superflus.

CLITANDRE.

Et votre cœur du mien sera la récompense.

JULIE, *minaudant.*

Mais vous pouvez compter...

CLITANDRE.

Oui, sur votre constance,
Je le sais. Répondez, de grâce, à votre tour.
Puis-je vous demander ce que c'est que l'amour?

JULIE.

La belle question!

CLITANDRE.

Il est bon que je sache
Quelle idée à ce mot parmi vous on attache;
Car vous le présentez ici sous un aspect,
D'une aisance, d'un ton qui m'est un peu suspect :
Et je ne voudrois pas, joignant mon cœur au vôtre,
Vous donner un amour, moi, pour en prendre un autre.

JULIE.

Comment! en est-il deux? Il est, je crois, partout
Tel que nous le sentons; *consonnance* de goût,
Union d'agrément, habitude amusante,
Qu'un caprice détruit, et qu'un coup-d'œil enfante;
Le ressort, le lien de la société,
Qui d'objets en objets voltige en liberté;
Qui, pour briller au jour, a quitté les ruelles,
Et transporte à grand bruit le plaisir sur ses ailes.

CLITANDRE.

Je meurs, si j'entends rien à tout ce jargon-là.

JULIE.

Eh! mais...

CLITANDRE.

Quoi! vous croyez que l'amour soit cela?

JULIE.

Oui, vraiment; aujourd'hui l'on n'en connoît pas d'autre.
Arrangeons-nous pourtant; voyons, quel est le vôtre?
Détaillez-moi...

CLITANDRE.

Le mien, toujours mal défini,
Se dérobe au discours, ne peut qu'être senti;
Et, sans vous offenser, je présume, madame,
Qu'il est rare entre vous, car il lui faut une âme.

JULIE.

Ah! vous m'allez vanter cet être suranné,
De mystères, de pleurs, d'ennuis environné;
Ce tyran des plaisirs de nos antiques belles,
Pour qui c'étoit trop peu d'être dix ans fidèles.
Tout ce vieux protocole est banni sans retour :
Ce n'est plus qu'en passant qu'on encense l'amour.
Clitandre, croyez-moi, suivez cette méthode;
Elle est plus usitée, et beaucoup plus commode.

CLITANDRE.

Non, cela ne se peut.

JULIE.

Quel air humilié!
Vous vous rendez enfin?

CLITANDRE, *voulant s'en aller.*

Vous me faites pitié.

JULIE.

Qui? moi, faire pitié?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur.

JULIE.

Mais, Clitandre,
A la compassion je vous trouve un peu tendre.
Sans trop d'orgueil, j'ai cru, jusques à ce moment,
N'inspirer point encor ce triste sentiment.

CLITANDRE.

Et moi, c'est tout de bon que je vous trouve à plaindre :
Car enfin, ce bonheur que vous venez de peindre,
Examinez sa source, et pesez sa valeur;
Il est dans votre tête, et non dans votre cœur.
Dans la foule et le bruit, une bouillante ivresse,
De l'erreur à l'excès guide votre jeunesse;

Au milieu des travers, des écarts, des éclats,
Vous cherchez les plaisirs, les plaisirs n'y sont pas.
Pourquoi courir si loin ? L'indulgente nature
Les a mis près de vous dans leur juste mesure ;
Mais vous ne rencontrez que leur masque trompeur,
Quand vous chargez l'esprit des intérêts du cœur.

JULIE.

(*A part.*) (*A Clitandre.*)
Mais, vraiment, il raisonne. A merveille, Clitandre ;
A vos discours pourtant je ne saurois me rendre ;
Car enfin, ces plaisirs, à moi, me semblent doux ;
Je les sens, j'en jouis.

CLITANDRE.

Ma foi, tant pis pour vous.

JULIE.

Ah ! grâce pour celui de briller et de plaire :
Tout autant que la vie, il nous est nécessaire ;
Et j'aimerois autant me passer de beauté,
Que de voir sur un seul son pouvoir limité.
Là, descendez un peu dans le cœur d'une femme,
Et jugez quel plaisir doit enivrer son âme,
Quand d'un cercle brillant les vœux et les regards
Sur elle concentrés tombent de toutes parts ;
Quand sur mille témoins de sa toute-puissance
Elle verse l'amour, le dépit, l'espérance.
Elle parle ; l'éloge aussitôt retentit :
Elle jette un coup-d'œil ; on espère ; on pâlit :
Autour d'elle, à son gré, tout s'émeut, tout s'arrête ;
Elle forme un orage, ou calme une tempête ;
De mille passions elle excite les flots ;
Tous les cœurs sont troublés, le sien reste en repos.

CLITANDRE.

Le sien reste en repos? L'aimable perspective
Que vous nous présentez! Quoi! l'ardeur la plus vive...

JULIE.

Oh! vous ne passez rien. Allez-vous quereller?
Je dis que c'est pour nous un besoin de briller.

CLITANDRE.

Brillez donc, j'y consens; et laissez-moi, madame,
Chercher d'autres plaisirs inconnus à votre âme;
Moins d'éclat, plus d'amour, un peu de bonne foi,
Des appas, des vertus, c'en est assez pour moi.

JULIE.

Mais on peut parmi nous rencontrer ce modèle.

CLITANDRE.

Parmi vous, de l'amour?

JULIE.

Oui, la chose est réelle.

CLITANDRE.

J'entends : de cet amour voltigeant, cavalier,
Dont vous faisiez tantôt l'éloge singulier.
Non, j'ai le goût vulgaire; et cet amour, madame,
Est trop de qualité pour entrer dans mon âme.
De vos doctes leçons je ne puis essayer;
En donnant tout mon cœur, j'en veux un tout entier.
Je hais autant que vous la fadeur pastorale,
Mais je hais encor plus le bruit et le scandale;
L'honnête me suffit; et, dût-on me blâmer,
J'estime ce que j'aime, ou je cesse d'aimer.

JULIE.

Vous voulez me piquer, je ne prends point le change:
J'ai mon projet en tête, et rien ne me dérange.
Voyons-nous plus souvent; vous êtes fait pour nous,
Un peu de liaison rapprochera nos goûts.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LE COMTE, JULIE, CLITANDRE.

LE COMTE, *les surprenant.*

Parbleu, je m'en doutois.

JULIE, *riant.*

Quoi! tout de bon, cher comte?

LE COMTE, *à Julie.*

Cher comte! déloyale! ah! rougissez de honte.

JULIE.

Moi, rougir?

LE MARQUIS, *au comte.*

Eh bien donc, mon oncle, qu'avez-vous?

LE COMTE, *au marquis.*

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Quoi! déja de l'aigreur, du courroux?

LE COMTE.

Oui, ventrebleu!

LE MARQUIS.

Mon oncle!...

LE COMTE.

Oh! ne vous en déplaise,
Mon neveu, laissez-moi quereller à mon aise.

LE MARQUIS.

Mais cela n'est pas bien. Eh! que vous a-t-on fait?

LE COMTE.

Le plus damnable tour.... Tantôt sur son billet
J'arrive; en minaudant la perfide m'appelle:
« Cher comte, je reviens, prenez mon jeu, dit-elle. »
Je le prends comme un sot; et, pendant ce temps-là,
On vient faire l'amour à monsieur que voilà.

LE MARQUIS, *riant.*

Tout de bon?

LE COMTE.

Oui, morbleu!

LE MARQUIS, *riant plus fort.*

Le tour est impayable,

LE COMTE.

Peste! l'impertinent!

LE MARQUIS.

Oui, vous dis-je, admirable,
Charmant, délicieux.

LE COMTE.

Au diable l'étourdi!

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre affaire est terminée ici:
Allons, modestement prenez congé.

LE COMTE.

J'enrage,
Et je me vengerai d'un si sanglant outrage.
Toujours en l'air, toujours trahissants et trahis,
Faites un monde à part, et soyez le mépris
De tout le genre humain. Le cœur d'une coquette
N'est pas d'assez haut prix pour que je le regrette.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Sa colère est brutale.

LE MARQUIS.

Elle m'a diverti,
D'honneur.

CLITANDRE.

Madame a dû s'en amuser aussi.

JULIE, *à Clitandre.*

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Vous vous formez, Julie, à me surprendre.
En moins d'un jour, Éraste et mon oncle et Clitandre!
C'est aller au plus grand. Mais, Clitandre, entre nous,
Est trop neuf dans le monde, et peu digne de vous.
Je veux le présenter à notre présidente;
Après, votre union sera bien plus décente.

JULIE, *au marquis.*

Laissez là vos projets, monsieur est occupé;
Du vieil amour vraiment il n'est pas détrompé;
Il soupire, il adore.

LE MARQUIS.

Et qui donc?

JULIE.

Une belle,
(*A Clitandre.*)
Qui sans doute l'attend. Venez, amant fidèle.

CLITANDRE.

Non, je ne puis...

JULIE, *au marquis.*

Je vais le mettre entre deux feux,

CLITANDRE.

Madame, en ce moment..

JULIE.

Suivez-moi, je le veux.
(*Clitandre lui donne la main.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

Eh bien! mon cher Clitandre, est-ce en vain que j'espère,
Et ma Julie encor peut-elle vous déplaire?

CLITANDRE.

Madame, trouvez bon que, fuyant à propos,
Je ne m'expose plus à perdre mon repos.
Votre nièce m'attaque avec trop d'avantage;
Et risquer tout pour rien, n'est pas d'un homme sage.

ORPHISE, *riant.*

Clitandre, vous rêvez.

CLITANDRE.

Non, c'est la vérité.
Jamais d'un trouble égal je ne fus agité.

ORPHISE.

Quoi donc! l'aimeriez-vous?

CLITANDRE.

Je ne sais; mais, madame,
Je ne veux plus avoir à disputer mon âme.
Le dangereux objet! et quelle habileté
A mesurer l'effort à la difficulté!
Son manège attrayant vous tourne, vous épie;
Applaudit quelquefois, plus souvent contrarie:
Elle vous fuit, vous cherche, et s'apaise et s'aigrit;
Sans relâche elle occupe et le cœur et l'esprit;

Unissant avec art le dépit, la tendresse,
Sa bouche vous maltraite, et son œil vous caresse.
Vous la voyez souvent, par un détour adroit,
Rire dans sa fureur, s'irriter de sang-froid;
Maîtresse du moment, tantôt brillante et vive,
Elle enchante, ravit; tantôt douce et naïve,
Sa grâce au fond du cœur porte le sentiment,
Sa perfidie a l'air d'un tendre épanchement;
En passant par ses yeux, la noirceur, l'imposture,
Prennent l'expression de la simple nature.
Oui, madame, vingt fois j'ai pris pour vérité
Ce qui n'étoit qu'un jeu, qu'un amour imité;
Vingt fois j'ai repoussé la triste certitude
Que tout cela n'étoit qu'un fruit de son étude;
Mon cœur en sa faveur vingt fois s'est gendarmé,
Et même en ce moment à peine est-il calmé.

ORPHISE.

Oui, pour vous vaincre elle a déployé tous ses charmes;
Elle s'est présentée avec toutes ses armes,
Elle vous a traité comme un digne ennemi:
Mais ses propres efforts l'ont vaincue à demi.
Où vous avez cru voir de l'art, de l'imposture,
Croyez-moi, vous deviez n'y voir que la nature:
Sa vanité parloit, vous en sentiez les coups;
Sa fierté succomboit, son cœur voloit vers vous;
Elle s'en indignoit bientôt, mais sa colère
N'étoit qu'un repentir d'avoir été sincère.
Ce choc de sentiments, cet art si compliqué,
Supposez-la sensible, et tout est expliqué.

CLITANDRE.

Non, ne supposons rien, madame, je vous prie:
Souffrez que prudemment je quitte la partie.

ORPHISE.

Clitandre, encore un coup, fiez-vous-en à moi;
Son penchant se déclare; et c'est de bonne foi
Que je la garantis vaincue, humiliée.
Je la connois ; mes soins l'ont tant étudiée !
A-t-elle pu cacher ses mouvements confus ?
Ne nous a-t-elle pas dix fois interrompus ?
Quand de vos entretiens j'abrégeois l'intervalle,
N'ai-je pas entrevu l'aigreur d'une rivale ?
Quand tout à l'heure encor je vous ai fait sortir,
Son dépit à mes yeux s'est-il pu démentir ?
De notre tête-à-tête à présent inquiète,
Elle hâte son monde, et presse la retraite;
Un instant va la voir arriver sur nos pas;
Qu'est-ce que de l'amour, si cela n'en est pas ?
Allons, que mon espoir, Clitandre, vous ranime.

CLITANDRE.

De ce frivole espoir serois-je la victime ?
La fuir, il n'est plus temps. Ah ! que n'ai-je évité
Ce cruel embarras où vous m'avez jeté ?
Aidez-moi donc du moins.

ORPHISE.

C'est à quoi je m'apprête;
Tourmentez bien son cœur; j'attaquerai sa tête :
Servons-nous de son art; en butte à nos complots,
Il ne faut pas qu'elle ait un instant de repos.
Critiquez, exigez, fatiguez sa souplesse;
De notre hymen prochain effrayons sa tendresse :
C'est un puissant mobile, et son cœur est à nous,
Si nous venons à bout de le rendre jaloux.
La voici, commençons.

SCÈNE II.

ORPHISE, JULIE, CLITANDRE.

ORPHISE, *feignant beaucoup d'embarras.*

COMMENT ! c'est vous, ma nièce?
J'ai cru que... jusqu'au soir... La foule qui vous presse...
S'est bien vite écoulée !

JULIE, *riant à moitié.*

Ah ! ma tante, en ces lieux
Vous ne m'attendiez pas sitôt ; j'ai de bons yeux.

ORPHISE.

Moi, ma nièce !... Pourquoi?... Je parlois à Clitandre.

JULIE.

Eh oui ! vous lui parliez, vous aimez à l'entendre ;
Rien n'est si naturel. Mais quelqu'un m'a conté
Que d'un objet nouveau son cœur étoit tenté ;
Prenez-y garde au moins, et ce sont vos affaires.

ORPHISE.

Bon ! bon ! tous ces discours sont des bruits téméraires :
J'estime fort Clitandre, et tu le sais fort bien.
Heureuse qui possède un cœur tel que le sien !

JULIE.

Vraiment, c'est un trésor.

ORPHISE, *d'un air affectueux.*

Oui, ma chère Julie :
Pour l'amour de ta tante, aime-le, je t'en prie.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Pour l'amour de ma tante, il faut donc vous aimer?

CLITANDRE.

Oui, madame.

JULIE.

Il falloit d'abord m'en informer;
Je vous eusse adoré beaucoup plus tôt, Clitandre.

CLITANDRE.

Il en est temps encor.

JULIE.

Daignerez-vous m'apprendre
A quelle occasion cet ordre m'est donné?
Il seroit trop plaisant que j'eusse deviné.

CLITANDRE.

Deviné?... Quoi, madame?

JULIE.

Oh! la divine Orphise,
Ou je me trompe fort, va faire une sottise:
Ses amis devroient bien lui faire envisager
Qu'à son âge il est tard de vouloir s'engager.

CLITANDRE.

Mais elle est jeune encore.

JULIE.

Oui, oui, pour une tante:
Mais sous un nouveau joug plier en imprudente?...
Car, vous en conviendrez, chaque jour désormais
Impitoyablement va ternir ses attraits.
Pour moi, je l'avouerai, je tremble pour Orphise.

CLITANDRE.

Il est peu de beautés que le temps ne détruise,
Je le sais : cependant, en honnête mari,
J'ai mon système, moi, système assez hardi,
J'en conviens. Par exemple, Orphise est fort aimable,
Et le sera long-temps, car elle est estimable.
Elle n'a jamais cru que le seul agrément
De l'amour d'un mari dût être l'aliment.
Belle, mais sans orgueil, à d'autres soins livrée,
A cesser d'être jeune elle s'est préparée :
Aux nobles sentiments elle a formé son cœur,
Et pour son caractère elle a pris la douceur.
Elle a de son esprit étendu les lumières ;
Elle a même accueilli des vertus roturières,
L'égalité d'humeur, la modeste bonté,
L'amour de l'ordre enfin, trop rare qualité !
Après un certain temps que l'hymen nous éprouve,
La beauté perd, dit-on ; tout cela se retrouve ;
Les maris aiment mieux, ils m'en sont tous témoins,
Une vertu de plus, et deux grâces de moins.

JULIE.

Être jeune !... être belle !... Oui, c'est un double crime
Dont....

CLITANDRE.

Non ; il ne faut pas trop presser ma maxime.
La beauté de tout temps soumit tout à ses lois,
Et je ne suis point d'âge à contester ses droits ;
Mais, sans lui disputer son suprême avantage,
A d'autres qualités nous pouvons rendre hommage.

JULIE.

Heureuse qui pourroit toutes les rassembler !
Mais, pour vous plaire, à qui faut-il donc ressembler ?

CLITANDRE.

A vous, madame.

JULIE.

A moi ! le compliment m'honore
Mais dans un autre temps il eût mieux fait d'éclore ;
Je ne suis pas d'humeur à le récompenser.

CLITANDRE.

J'ai cru qu'en aucun temps il ne pouvoit blesser :
Ce ton de dignité m'annonce le contraire ;
Soit.

JULIE.

Avec ces façons, aspirez-vous à plaire?
Vous auriez très grand tort. La contradiction,
L'esprit guindé, l'humeur sont mon aversion ;
Et c'est tout ce qu'en vous, monsieur, j'ai vu paroître.

CLITANDRE.

Nous voilà donc brouillés?

JULIE.

Vous en êtes le maître.

CLITANDRE.

Fort bien ; sur votre cœur je n'avois qu'à compter.

JULIE.

Vous prenez grand plaisir à m'impatienter !

CLITANDRE.

Moi? Vous vous amusez, j'en prends ma part.

JULIE.

Courage.
Vous m'indignez, au moins : votre air, votre langage,
Tout conspire, monsieur, je vous le dis tout net,
(Minaudant.)
A vous faire haïr... en dépit qu'on en ait.

CLITANDRE.

Bon! ce n'est rien encore; et si jamais, madame,
Vous aviez le malheur de captiver mon âme,
Vous essuieriez vraiment bien d'autres vérités.
Mon esprit est pétri de contrariétés,
Je vous en avertis; ce qu'en vous on admire
Seroit précisément l'objet de ma satire;
Si votre façon d'être en ce moment vous plaît,
Croyez-moi, but à but restons sans intérêt.

JULIE.

Eh quoi! ma façon d'être est donc bien haïssable?

CLITANDRE, *d'un ton pénétré.*

Non. Il ne tient qu'à vous de devenir aimable;
Mais vous le seriez trop en suivant mes avis:
Continuez plutôt; gâtez cent dons exquis:
Vous-même de nos cœurs armez la résistance,
Et, de vos propres mains, bornez votre puissance:
De la nature en vous défigurez les traits,
D'un attirail sans fin surchargez ses attraits:
Du bon sens, du plaisir conjurez la défaite;
Sauvez-nous du danger de vous voir trop parfaite;
C'est fort bien fait à vous, je dois le souhaiter;
Et quel cœur sans cela pourroit vous résister?

JULIE, *embarrassée et sérieuse.*

Quoi! sérieusement, vous me trouvez à plaindre?

CLITANDRE.

Très sérieusement. Incapable de feindre,
J'ai regret de vous voir employer tant d'efforts,
Pour ne vous préparer au bout que des remords.

JULIE, *plus gaie.*

Pour devenir aimable, eh bien! que faut-il faire?

CLITANDRE.

Vous me le demandez? vous n'êtes pas sincère :
Le cœur vous le diroit, si vous l'écoutiez bien ;
Mais dans tous vos discours le cœur n'entre pour rien.

JULIE.

Non, je veux vos avis. Pour rétablir ma gloire,
C'est vous, oui, désormais vous seul que je veux croire!

SCÈNE IV.

JULIE, CLITANDRE, LE MARQUIS.

(*Le marquis, dans le fond, les écoute.*)

CLITANDRE, *à Julie.*

Moi seul?

JULIE, *à Clitandre.*

Assurément, ce que vous m'avez dit
Me frappe, et je prétends en faire mon profit.

CLITANDRE, *à demi rendu.*

Vous ne feriez pas mal... Mais bon! c'est une adresse.
Pensez-vous tout cela?

JULIE.

Oui, d'honneur.

CLITANDRE, *avec émotion.*

Ah! traîtresse,
Vous voilà.

JULIE, *très tendrement.*

Qu'avez-vous?

CLITANDRE.

Ce regard enchanteur,
Ce ton...

JULIE.

Que savez-vous s'il ne part pas du cœur?

CLITANDRE, *hésitant.*

Je sais que... contre vous il est bon d'être en garde.

(*Le marquis éclate de rire.*)

JULIE, *étonnée.*

Que faites-vous donc là, marquis?

LE MARQUIS, *à Julie.*

Je vous regarde,

(*A Clitandre.*)

J'écoute et j'applaudis. Eh bien! tu conviendras
Qu'on ne peut mieux jouer ce que l'on ne sent pas:
C'est pousser le talent jusques à l'excellence.
Quel air de sentiment, de verité, d'aisance!
Pour peu que j'eusse encor laissé durer l'erreur,
C'en étoit fait, Clitandre, elle emportoit ton cœur.

(*A Julie.*)

Parbleu! vous l'avez mis à deux doigts de sa perte

JULIE, *à demi déconcertée, et finissant par rire.*

Ne me louez point tant, cela me déconcerte.
J'étois en train d'aimer: cela se gagne, au moins.

CLITANDRE, *à Julie.*

Et vous ne savez plus aimer devant témoins?

JULIE, *minaudant, à Clitandre.*

Je ne dis pas cela.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Pourquoi ne le pas dire?

(*A Clitandre.*)

Tiens, de sa fausseté ne sois pas le martyre;
Habitude, et rien plus. Et sa bouche et ses yeux
N'ont jamais su que dire, « aimez-moi, je le veux. »
C'est chez elle un ressort, un jeu dont la détente
S'échappe à volonté.

CLITANDRE, *au marquis.*

La remarque est savante.

LE MARQUIS.

Et juste, qui plus est.

JULIE.

Oh! taisez-vous, marquis;
Convient-il que par vous mes secrets soient trahis?
Quoi! si j'ai des raisons pour engager Clitandre?
S'il en a pour m'aimer?

LE MARQUIS, *à Julie.*

J'en ai pour le défendre.
Écoutez-moi tous deux; toi, Clitandre, surtout.
Que vas-tu faire? Avec de l'esprit et du goût,
Si mon expérience ici ne te seconde,
Tu vas tout au plus mal t'annoncer dans le monde.
Posons le fait. Julie, après t'avoir joué,
Te livrera partout comme un homme échoué;
Nos belles apprendront ta ridicule histoire;
Et qui voudra, dis-moi, ressusciter ta gloire?
Quelle femme osera subir ton déshonneur,
Et partager ta honte en recevant ton cœur?
Tu n'en trouveras point, je te le dis d'avance.
Ceci, comme tu vois, est de grande importance.
Julie est, entre nous, trop habile pour toi;
Et je te veux ailleurs procurer de l'emploi.

JULIE.

Eh! ne peut-on savoir à qui monsieur le donne?

LE MARQUIS.

A la digne baronne. Oh! la bonne personne!
Au plus léger discours d'abord elle prend feu.
Et ne vous laisse pas le temps du désaveu.

A la célérité dont sa flamme s'annonce,
Avant que d'y penser, vous avez fait réponse.
De toute autre on pourroit détailler les exploits.
L'œil le plus attentif ne peut saisir son choix;
En effet, un malheur s'attache à son mérite,
Jamais on ne la prend, et toujours on la quitte.
Voilà du bon, du sûr, où tu n'échoueras pas;
Par degrés à Julie après tu parviendras.

JULIE.

Voilà certainement la plus folle entreprise.

LE MARQUIS.

N'avons-nous pas encor la divine Céphise?
Et notre présidente?... Ah! j'oubliois vraiment.
J'ai donné ta parole ici dans ce moment:
C'est par elle qu'il faut commencer ta tournée.

CLITANDRE, *à Julie.*

Pour parvenir à vous, la route est détournée;
Mais, puisqu'elle y conduit, allons, essayons-la.
Pour gagner votre cœur...

JULIE, *piquée, à Clitandre.*

Ah! vous l'avez déjà.
Votre docilité pour ses avis m'enchante.
(*Riant, au marquis.*)
Bon, il n'en sera rien. Il adore...
(*Clitandre jette un coup-d'œil à Julie. Julie, rencontrant un regard de Clitandre, à part.*)
Imprudente!
Taisons-nous.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! parbleu! j'aime la nouveauté.
De la discrétion? Qui? vous, de la bonté!

Fi donc! point de quartier, sans gêne, sans scrupule;
Il faut, dès qu'il paroît, fronder un ridicule.

JULIE.

Et l'amour est celui qu'il faut moins épargner,
Je le sens.

LE MARQUIS.

Autrement, il pourroit vous gagner.

JULIE.

Me gagner?

LE MARQUIS.

Songez-y.

JULIE.

Moi, moi? Je l'en défie.

CLITANDRE.

Eh! marquis, à quoi bon cette plaisanterie?
Rassurez-vous, madame : oui, malgré vos attraits,
On peut vous désirer; mais vous aimer, jamais :
C'est là le résultat, je crois, de vos usages;
C'est à quoi je saurai borner tous mes hommages;
C'est ce que je viendrai jurer à vos genoux,
Dès que j'aurai l'honneur d'être digne de vous.

(Il sort.)

SCÈNE V.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

Ce Clitandre est maussade.

LE MARQUIS.

Et point trop; il raisonne.

JULIE.

Il plaisante fort mal.

LE MARQUIS.

Comme un autre.

JULIE.

Il jargonne
Le sentiment, le cœur.

LE MARQUIS.

On pourra le former.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

LE MARQUIS.

Eh bien! laissons-le aimer,
Que nous importe?

JULIE.

Oh! rien.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Oh! çà, Julie,
Je vous ai pour ce soir mise d'une partie;
Chloé présidera. Nous ôtons à Damis
Son éternelle épouse, et lui donnons Floris.
La délaissée aura beau faire la grimace,
Elle y sera présente; et nous voulons qu'en face
Ils se disent adieu. Cela sera plaisant;
Qu'en pensez-vous?

JULIE.

Oui-dà, le tour est amusant.
J'y veux mener Orphise.

LE MARQUIS.

Oh! non pas. Point de tante,
Ne peut-on vous avoir sans votre gouvernante?

JULIE.

Mais la décence...

LE MARQUIS.

Encore? On n'y peut plus tenir,
Et ce terme est ignoble, à faire évanouir.
Laissez là pour toujours et le mot et la chose.
Savez-vous bien qu'à tort votre nom en impose?
Par un début d'éclat vous nous éblouissez :
Rien ne résiste à l'air dont vous vous annoncez.
« Des cœurs et des esprits voilà la souveraine;
« Scrupules, préjugés, dit-on, rien ne la gêne. »
Point, ce sont des égards, de la discrétion;
Une tante partout qui nous donne le ton;
Après six mois d'épreuve, on dit *décence* encore.
Oh! parbleu! finissez, ou je vous déshonore.

JULIE.

Mais que voulez-vous donc?

LE MARQUIS.

Que vous fixiez les yeux
Par quelque bon éclat; et qu'en attendant mieux,
Vous rompiez dès ce jour tout net avec Orphise.
Qu'avez-vous fait encor, parlez avec franchise,
Qui puisse parmi nous vous faire respecter?
Quelques discours malins... qu'on n'ose plus citer;
Des billets malfaisants, d'innocentes ruptures,
Des traits demi-méchants, quelques noirceurs obscures,
Du bruit tant qu'on en veut; point de faits : du jargon.
C'est bien ainsi, vraiment, que l'on se fait un nom.
Décidez-vous, vous dis-je, ou je vous abandonne.

JULIE.

Quitter, en la brusquant, une tante si bonne!
Non, marquis; ce seroit me donner un travers.

LE MARQUIS.

Tant mieux : il vous en faut.

JULIE.

Pour le coup je m'y perds.
Quoi! vous voudriez...

LE MARQUIS.

Oui. Sachez, quoi qu'on en glose,
Qu'un travers est, madame, une fort bonne chose.
En être indépendant, ne vivre que pour soi;
Du vulgaire idiot se soumettre la loi;
Braver également la louange ou le blâme;
C'est étendre à bon droit les ressorts de son âme.
Laissons la librement s'égarer et courir;
Son vol nous conduira sûrement au plaisir.
Laissons aux sots l'erreur de gêner leur allure;
Qu'importe autour de nous qu'on approuve ou censure?
Des discours valent-ils qu'on contraigne son goût?
La noble indifférence est au dessus de tout:
Au pied de ses autels enchaînons la contrainte,
Les préjugés, les bruits, et la honte et la crainte;
Les lois, puis nos désirs, et rien après cela:
Tout ce qui plaît est bien; il faut s'en tenir là.

JULIE.

Vous donnez au devoir, marquis, peu d'étendue.
Peut-être est-ce bien fait; mais mon âme est imbue
De certains sentiments, préjugés, j'en conviens;
Mais qui sèchent le fruit de tous vos entretiens.
Je ne puis tout-à-fait renoncer à l'estime:
C'est un besoin. Je sens...

LE MARQUIS.

Esprit pusillanime!
Je fais, pour vous former, un inutile effort:
Soyez prude, je vois que c'est là votre sort.

JULIE.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS.

Affichez votre chère décence :
Retournez sur vos pas, et rentrez en enfance.
Ecoutez : je voir clair. Point de rechute, au moins,
Je pourrois me venger d'avoir perdu mes soins.
Je pourrois, triomphant de cette horreur extrême,
Vous donner un travers en dépit de vous-même.
Adieu. Pour tout ce jour je vous donne la paix ;
Mais, Julie, à ce soir, ou brouillés pour jamais.

SCÈNE VI.

JULIE, *seule.*

La leçon du marquis n'est pas édifiante.
Moi, brouiller deux époux et rompre avec ma tante?
Cette double noirceur n'émeut point mes désirs.
Hier encor pourtant c'étoient là mes plaisirs :
D'où vient donc qu'aujourd'hui je sens certain scrupule?
Quelle misère ! Eh ! mais, ma crainte est ridicule :
C'est le monde, après tout, que ces malices-là...
J'ai beau faire, une voix se fait entendre là...
N'aurois-je donc été jusqu'ici qu'une sotte?
Cela se pourroit bien... Mon cœur balance et flotte...
Non, il n'est pas content. Pour le calmer, faisons
Ce que je n'ai point fait encor, réfléchissons.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ROSETTE, JULIE.

(*Julie est très agitée dans cette scène.*)

ROSETTE.

Vous paroissez enfin! vous m'avez alarmée.
Pourquoi donc si long-temps demeurer enfermée?
On vous attend partout; et, seule en un réduit,
Sans livres, sans papier, vous attendez la nuit?
Quel prodige a causé cette humeur solitaire?

JULIE.

Sais-tu, depuis tantôt, ce que je viens de faire?
Je viens de réfléchir.

ROSETTE.

Réfléchir! vous?

JULIE.

Oui, moi.

ROSETTE.

Tout de bon?

JULIE.

Tout de bon.

ROSETTE.

Et, de grâce, sur quoi?

JULIE.

Je ne m'en souviens plus.

ROSETTE.

La folie est charmante.
Bon, c'est que vous dormiez.

JULIE.

Non, indécise, errante,
Et d'idée en idée...

ROSETTE.

Ah! madame, entre nous,
Cela ne vous sied point. J'aperçois du courroux,
De l'aigreur...

JULIE.

Que veux-tu? c'est ce maudit Clitandre.
Qu'on ne m'en parle plus, au moins; je vais le rendre
A ma tante.

ROSETTE.

A propos, en est-ce fait? Son cœur
Est à vous? Son amour doit être une fureur;
Car vous avez sur lui déployé tous vos charmes.
A-t-il été bien sot en vous rendant les armes?

JULIE.

Oui. Nous l'étions tous deux.

ROSETTE.

Contez-moi donc comment...

JULIE.

Oh! je te conterai dans un autre moment.

ROSETTE.

Est-ce que le succès?...

JULIE.

Eh bien! ma bonne tante
Veut me parler, dis-tu, d'une affaire importante?
Je la devine.

ROSETTE

Eh quoi ?

JULIE.

C'est son Clitandre encor.
Elle craint que je n'aille envahir son trésor.
Le beau trésor ! un homme ! oh !... j'ai repris mes forces :
Je veux plus que jamais leur tendre mes amorces,
Impitoyablement leur plaire, les charmer,
Et ne m'en faire aimer que pour les opprimer.
Qu'il me vienne un Clitandre encor, laisse-moi faire,
Je l'humilierai tant !

ROSETTE.

Vous êtes en colère.

JULIE.

Oh ! oui, je suis piquée.

ROSETTE.

Eh ! madame, pourquoi ?

JULIE.

Mais, ma tante, à propos, je ris de son effroi
Qu'une tête de femme aisément se démonte !

ROSETTE.

Madame...

JULIE.

En vérité, mon sexe me fait honte :
Mais je le vengerai. Reprenons nos plaisirs,
Et faisons-nous un jeu d'irriter les désirs ;
De les tromper, de rire en faisant le supplice
Des cœurs qui de leurs feux me voudront voir complice ;
C'est là le vrai bonheur, et je veux en jouir.

ROSETTE.

Mais depuis fort long-temps vous goûtez ce plaisir :
Pourquoi vous trouve-t-il aujourd'hui si sensible ?

JULIE.

Oh! pourquoi?... Je ne sais. Mais ma tante est visible.

ROSETTE.

Elle vient : croyez-moi, rendez-lui son héros.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

JULIE, *seule.*

Qu'il l'adore à jamais, et nous laisse en repos.

SCÈNE III.

ORPHISE, JULIE.

JULIE, *affectant de la gaîté.*

Ah! je vais donc savoir le secret de ma tante;
Je brûle dès long-temps d'être sa confidente.
Traitons ceci gaîment. Vous soupirez, je croi?
C'est affaire de cœur. Allons, nommez-le-moi.

ORPHISE.

Il n'est pas temps encor. Mais, ma chère Julie,
Je crains de t'affliger.

JULIE.

Pourquoi donc, je vous prie?
M'auriez-vous enlevé quelqu'un de mes sujets?
Quitte à rendre. Achevez toujours; à cela près,
Votre air embarrassé me réjouit.

ORPHISE.

Ma nièce,
Tu ne saurois pour toi douter de ma tendresse;
Mon cœur est toujours prêt à la faire éclater,
Et ton attachement l'a trop su mériter:

Mais, ma chère Julie, enfin, quoique je t'aime,
Dans la vie on se doit quelque chose à soi-même;
Ainsi, quoiqu'à regret, je viens te déclarer
Que, dès demain peut-être, il faut nous séparer.

JULIE.

Nous séparer! qui, nous?

ORPHISE.

Oui, ma nièce.

JULIE, *riant à demi.*

Ah! ma tante.
Mais réfléchissez donc. Vous êtes effrayante.
Vous à qui je dois tant? vous dont l'œil et le soin
Ont su me garantir...

ORPHISE.

Tu n'en as plus besoin.

JULIE.

Mon dieu, j'en ai besoin plus que jamais peut-être.
A mon âge le monde est un terrible maître.
Votre absence est déjà peut-être un châtiment
Que vous croyez devoir à quelqu'égarement?
Ne me le cachez point. Si j'ai pu vous déplaire,
Vous me voyez en tout prête à vous satisfaire.

ORPHISE.

Toi, me déplaire?

JULIE, *malignement.*

Eh mais!... je le crains.

ORPHISE.

Quel abus!

JULIE.

Tenez, pour le cacher, vos soins sont superflus.

ORPHISE.

J'ignore...

JULIE.

Vous feignez. Je sais ce qui vous fâche.

ORPHISE.

Si tu m'as lu, du moins c'est sans que je le sache.

JULIE, *plus sérieuse.*

Pourquoi donc avec moi venir à cet éclat?

ORPHISE.

D'éclat, je n'en fais point. Je vais changer d'état,
Voilà tout.

JULIE.

Vous allez...

ORPHISE.

Changer d'état, te dis-je.

JULIE.

Comment, vous marier?

ORPHISE, *à son tour riant à demi.*

Oui, cet aveu t'afflige?

JULIE, *baissant les yeux.*

Il m'étonne beaucoup.

ORPHISE.

Que puis-je faire mieux?
Le mérite a toujours droit de charmer nos yeux;
Et c'est presqu'en avoir, que savoir le connoître.

JULIE, *piquée.*

J'admire votre ardeur à vous donner un maître.

ORPHISE.

Un maître! y penses-tu? Non, non, j'ai mieux choisi;
J'ai le bonheur de prendre un soutien, un ami;
Un cœur noble, sensible; un esprit doux, affable,
Que beaucoup de raison ne rend pas moins aimable,
Que rien de ses devoirs n'a jamais détourné;
Qui, content de l'état auquel il s'est borné,

A voulu ne devoir qu'à soi son importance,
Et qui pour mes défauts aura de l'indulgence;
Un homme rare enfin; toi-même assurément,
Quand tu le connoîtras, m'en feras compliment.

JULIE.

Son nom?

ORPHISE.

C'est un secret pour quelques jours encore.

JULIE.

Cet homme rare, exquis, sans doute vous adore?

ORPHISE, *souriant.*

Il ne m'éblouit point par une folle ardeur:
Il m'estime beaucoup; il connoît tout mon cœur,
Il en paroît content. Adieu. J'ai quelqu'affaire.
Cet aveu me pesoit, quoiqu'il fût nécessaire.
Tandis qu'un digne époux va borner mes désirs,
Vole au gré de tes vœux dans le sein des plaisirs.
(*Elle examine, en s'en allant, Julie consternée.*)

SCÈNE IV.

JULIE, *seule.*

C'est ce Clitandre. Eh quoi! son idée ennuyeuse
Me poursuivra partout. Non: je suis furieuse;
Ce maudit homme est né pour me désespérer.
Et ma tante, à son tour... pour me contrecarrer,
Qui se jette à sa tête. Oh! doucement, Orphise;
Je vous empêcherai de faire une sottise:
Il ne vous aime pas, et vous le savez bien.
C'est une charité de rompre ce lien;
(*Appelant.*)
Je m'en charge, et bientôt... Rosette! holà, Rosette!

JULIE.

Vous feignez. Je suis choqué

ORPHISE.

Si tu m'as nui, du moins c'est

JULIE,

Pourquoi donc avec m

D'éclat, je n'en f Que sais-je?
Voilà tout.

ROSETTE.

La toilette?

JULIE.

Laisse-moi. Je suis au désespoir.

ROSETTE.

Quel chagrin?

JULIE.

Je ne veux plus le voir.

ROSETTE.

Qui, madame?

JULIE.

Ni lui, ni personne.

ROSETTE.

Eh! madame,
Vous m'effrayez. D'où naît tout ce trouble en votre âme?

JULIE.

De vrais sujets divers, tous fait pour m'accabler :
J'ai le cœur oppressé... je ne saurois parler.

ROSETTE.

Ne plus parler! ceci redouble mes alarmes.

JULIE.

Le dépit, peu s'en faut, me fait verser des larmes.
Ce Clitandre...

ROSETTE.

Il a tort.

JULIE.

Oui, tort; certainement
Je ne méritois pas de lui ce traitement.

ROSETTE.

Eh! que vous a-t-il fait?

JULIE.

Il m'enlève ma tante.

ROSETTE.

Un rapt! ah! juste ciel! l'affaire est importante:
Il faut faire courir après le ravisseur.

JULIE.

Qui te dit qu'il l'enlève? Il a séduit son cœur,
Il l'épouse.

ROSETTE.

Ah! tant mieux. La chose est plus honnête.

JULIE.

Honnête?

ROSETTE.

Je l'ai cru.

JULIE.

Je ne sais qui m'arrête!...
Mais non... le repentir me les rendra tous deux.
Bientôt je les verrai, l'un de l'autre honteux,
Confus, désabusés de leurs feux équivoques,
M'apporter tristement leurs plaintes réciproques;
Me conter leurs chagrins, dont je rirai bien fort;
Et m'appeler en tiers pour maudire leur sort:
Je les attends; surtout cet orgueilleux Clitandre,
Qui veut me corriger, dit-il, qui veut m'apprendre

SCÈNE V.

ROSETTE, JULIE.

ROSETTE.

Eh bien! que vous plaît-il?

JULIE.

Que sais-je?

ROSETTE.

La toilette?
Sortez-vous?

JULIE.

Laisse-moi. Je suis au désespoir.

ROSETTE.

Comment donc? Quel chagrin?

JULIE.

Je ne veux plus le voir.

ROSETTE.

Qui, madame?

JULIE.

Ni lui, ni personne.

ROSETTE.

Eh! madame,
Vous m'effrayez. D'où naît tout ce trouble en votre âme?

JULIE.

De cent sujets divers, tous faits pour m'accabler :
J'ai le cœur oppressé... je ne saurois parler.

ROSETTE.

Ne plus parler! ceci redouble mes alarmes.

JULIE.

Le dépit, peu s'en faut, me fait verser des larmes.
Ce Clitandre...

ROSETTE.

Il a tort.

JULIE.

Oui, tort; certainement
e méritois pas de lui ce traitement.

ROSETTE.

que vous a-t-il fait?

JULIE.

Il m'enlève ma tante.

ROSETTE.

rapt! ah! juste ciel! l'affaire est importante:
ut faire courir après le ravisseur.

JULIE.

te dit qu'il l'enlève? Il a séduit son cœur,
épouse.

ROSETTE.

Ah! tant mieux. La chose est plus honnête.

JULIE.

nête?

ROSETTE.

Je l'ai cru.

JULIE.

Je ne sais qui m'arrête!...
non... le repentir me les rendra tous deux.
ıtôt je les verrai, l'un de l'autre honteux,
fus, désabusés de leurs feux équivoques,
pporter tristement leurs plaintes réciproques;
conter leurs chagrins, dont je rirai bien fort;
appeler en tiers pour maudire leur sort:
s attends; surtout cet orgueilleux Clitandre,
veut me corriger, dit-il, qui veut m'apprendre

A devenir aimable. Ah! mon oncle, tout doux.
Oui, je le deviendrai... pour un autre que vous,
Vous verrez clair alors dans votre âme inquiète,
Et, pour votre tourment, je veux être parfaite.

ROSETTE.

Ah! je vous reconnois.

JULIE.

Je ris de la douleur
Qui tantôt sottement m'avoit saisi le cœur.

SCÈNE VI.

ROSETTE, UN LAQUAIS, JULIE.

JULIE, *au laquais.*

QU'EST-CE?

LE LAQUAIS, *à Julie.*

Monsieur Clitandre.

ROSETTE, *à Julie.*

Attendez, laissez-la
Je m'en vais le traiter...

JULIE, *à Rosette.*

Non. Qu'il entre, au contra

ROSETTE.

Madame...

JULIE.

Je le veux.

ROSETTE.

Volontiers...
(*Elle sort avec le laquais.*)

SCÈNE VII.

JULIE, *seule.*

Mais, vraiment,
On me croiroit quittée, au tour que cela prend.
Oh! je la préviendrai. Mon bonheur le ramène,
Et de ses procédés il va subir la peine.

SCÈNE VIII.

CLITANDRE, JULIE.

JULIE, *avec hauteur et ironie.*

Quoi! sitôt de retour? Je ne l'espérois pas.
Seriez-vous donc déja digne de mes appas?
Jusque-là vous deviez éviter ma présence,
Et c'étoit m'annoncer une assez longue absence.
Voyons; instruisez-moi de vos succès brillants.

CLITANDRE.

J'ai fait fort peu d'usage encor de mes talents.
Je venois...

JULIE.

Avouez, mon cher monsieur Clitandre,
Qu'un peu de vanité vous a pensé surprendre.
Avec ce froid bon sens que vous mettez à tout,
Vous avez cru tantôt pousser mon cœur à bout,
M'inspirer du désir pour cette rare estime,
Que vous ne dispensez qu'au mérite sublime:
Le dessein étoit grand, et j'ai vraiment regret
Que sur une étourdie il n'ait point eu d'effet.
Mais souffrez de ma part cet avis salutaire,
Que savoir raisonner, ce n'est pas savoir plaire.

CLITANDRE, *bas.*

Son ton est bien changé! Qu'est-ce donc qui l'aigrit?
(Haut.)
Madame, c'est toujours ce que je me suis dit.

JULIE.

Quoi! vous vous seriez dit que, par pur badinage,
Tantôt de votre cœur j'ai recherché l'hommage?
Que dans vos procédés toujours secs, souvent durs,
Ma malice a trouvé les plaisirs les plus purs?
Que de vos arguments l'énergie et la suite
M'a beaucoup amusée, et ne m'a pas séduite?
Non, malgré la raison et tout l'esprit qu'on a,
On ne se dit jamais de ces vérités-là :
Moi, je vous le devois pour éclaircir votre âme,
Pour fixer vos soupçons sur l'ardeur qui m'enflamme,
Et pour vous empêcher de caresser l'erreur
Qui pourroit vous flatter d'avoir touché mon cœur.
Eh quoi! de l'embarras?...

CLITANDRE.

Mon maintien vous abuse :
Cette témérité dont ici l'on m'accuse...
N'est pas bien avérée.

JULIE.

Oh! niez, j'y consens..
Vous n'échaufferez point l'intérêt que j'y prends.

CLITANDRE, *bas.*

Elle m'accablera, songeons à nous défendre.
(Haut.)
Par ce nouveau détour vous pensez me surprendre?
Eh non! je l'attendois : ce sont là de vos jeux.

JULIE.

De mes jeux?

CLITANDRE.

Le succès n'en sera pas heureux.

JULIE.

royez...

CLITANDRE.

Avouez que toutes ces injures,
rroux; ce dépit, sont toutes impostures...

JULIE.

monsieur, je vous dis...

CLITANDRE.

Bon! bon! ne feignez plus,
, avec moi de vos efforts perdus.
is lassez-vous pas d'être toujours la même?
our vous faire aimer, faut-il du stratagème?

JULIE, *outrée.*

atagème... Eh! mais... où donc en voyez-vous?
amais à tel point je ne fus en courroux.
ur, soyez bien sûr que ruse ni finesse
it surprendre ici votre chère tendresse;
es yeux, mon cœur, tout concourt à démentir
tendu dessein de vous assujettir.
ndez-vous enfin?

CLITANDRE, *tendrement.*

Dangereuse Julie,
en, par ce courroux, vous êtes embellie!
en sa véhémence ajoute à vos appas!

JULIE.

ais où j'en suis.

CLITANDRE, *soupirant.*

Non, vous ne m'aimez pas.
riens point non plus pour me laisser séduire;
re intérêt seul est tout ce qui m'attire.

JULIE.

Mon intérêt, monsieur; qui vous en a chargé?

CLITANDRE.

Mon cœur, que ce matin vous avez exigé.
De plus d'un sentiment croyez qu'il est capable :
L'amour, vous le voyez, l'auroit rendu coupable;
Dans votre emportement vous l'auriez foudroyé;
Mais ce fracas ne peut étonner l'amitié :
La mienne, désormais, sincère et de durée,
Même en dépit de vous, vous sera consacrée.

JULIE.

Quel service, monsieur, dois-je à votre bonté?

CLITANDRE.

Éraste, qui tantôt dans sa vivacité
Vouloit de vos billets faire un fort sot usage,
Enfin par mes conseils est devenu plus sage.

JULIE.

Eh! qu'en vouloit-il faire?

CLITANDRE.

Il parloit d'imprimer.

JULIE, *effrayée.*

D'imprimer! Ah! monsieur.

CLITANDRE, *lui rendant un paquet de lettres.*

Il s'est laissé calmer.
Les voici.

JULIE.

D'imprimer!

CLITANDRE.

Il vous écrit, je pense.

JULIE, *ouvrant une lettre séparée des autres.*

Voudroit-il excuser une telle impudence?

(*Elle lit.*)

« Je ne sais si vous remercierez beaucoup Clitandre
« du prétendu service qu'il croit vous rendre, en m'em-
« pêchant d'imprimer vos lettres.

Quel monstre!

CLITANDRE.

Calmez-vous.

JULIE, *continuant de lire.*

« Le public auroit sans doute applaudi à la légèreté de
« votre style, à l'agrément de vos expressions; et vous
« auriez obtenu par mon moyen une célébrité rare et
« prompte, à laquelle vous semblez aspirer, et dont sa
« maladresse vous prive encore pour quelque temps. »

Les hommes sont affreux!

CLITANDRE.

L'exemple quelquefois les rend peu généreux :
Non que d'un pareil tour j'approuve la malice.

JULIE, *les larmes aux yeux.*

Oh! j'en suis bien certaine, et je vous rends justice :
On n'a point avec vous à craindre ces horreurs;
Et votre procédé me touche jusqu'aux pleurs.

CLITANDRE.

Madame, y pensez-vous?

JULIE.

Pour m'être trop livrée...
Ah! Clitandre, un éclat m'auroit désespérée;
J'en tremble encor. Comment pourrai-je m'acquitter?

SCÈNE IX.

JULIE, CLITANDRE, UN LAQUAIS, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LE LAQUAIS, *à la présidente.*

MADAME, on n'entre point.

LA PRÉSIDENTE, *toujours gaîment et en petite maîtresse au laquais.*

Tu veux me résister?

LE LAQUAIS.

Madame, je vous dis...

LA PRÉSIDENTE.

Eh! laisse-nous, de grâce.

(Le laquais sort.)

SCÈNE X.

CLITANDRE, JULIE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LA PRÉSIDENTE, *à Julie.*

AVANT de la gronder, il faut que je l'embrasse.
Qu'elle est bien! quel éclat! quelle fleur de beauté!
Mais, ma chère, il y faut joindre un peu de bonté:
Il est des procédés que l'on doit se défendre.
Par exemple, aujourd'hui l'on me promet Clitandre,
J'en reçois les honneurs, je l'attends bonnement;
Et lui seul est admis dans votre appartement?
Vous vous en emparez, sans le dire à personne?
Et frauduleusement, tandis qu'on me le donne,
Vous attirez à vous ses soins et son amour:
Mais c'est là proprement ce qui s'appelle un tour.

JULIE, *à la présidente.*

Comment donc?

LE MARQUIS, *à Julie.*

En effet, cela n'est pas honnête;
Car, enfin, à quoi bon ces petits tête-à-tête?
Moi, je hais les noirceurs, j'aime à tout réunir;
Mais madame a ses droits qu'elle doit soutenir.

LA PRÉSIDENTE, *au marquis.*

Oh! je les soutiendrai.

JULIE.

Madame, sans colère.
Clitandre est fort son maître.

LE MARQUIS.

Oui, voilà le mystère.
Quand on s'est assuré le succès de ses soins,
(*A la présidente.*)
On lui laisse le choix. Vous l'allez perdre, au moins.

LA PRÉSIDENTE.

Le perdre! y pensez-vous? non, marquis; la prudence
Interdit à madame ici la concurrence:
Elle ne voudra point, par un bruyant débat,
Me préparer l'honneur d'un triomphe d'éclat.
Elle n'ignore pas que plus on me résiste,
Et plus à l'emporter ma volonté persiste.

LE MARQUIS.

Oui, c'est comme il faut être. Ayons la fermeté
De jouir pleinement de notre volonté.
Céder ce qui nous plaît, entre nous c'est sottise.
(*A Julie.*)
Mais cette liberté vous est aussi permise,
Julie; il faut vouloir. Usez des mêmes lois.
Allez-vous, par foiblesse, abandonner vos droits?

Car vous pourriez avoir, en dépit de madame,
Des raisons pour garder le cœur qu'elle réclame.
Clitandre vous plaît-il? Parlez, expliquez-vous;
Nous allons le laisser sur l'heure à vos genoux.

LA PRÉSIDENTE.

Non, monsieur, s'il vous plaît.

LE MARQUIS, *affectant de la bonté, à toutes deux.*

Voyons; à l'amiable,
(*Riant.*)
Arrangez-vous. Ceci va faire un bruit du diable.
De qui l'emportera l'honneur sera complet.

CLITANDRE, *à part.*

Cette leçon est vive, attendons-en l'effet.

JULIE, *très sérieuse et piquée.*

Marquis, de vos bontés je suis reconnoissante;
Mais je n'en rendrai pas la suite intéressante,
Soyez-en sûr. Madame, il ne tiendra qu'à vous
De finir ce procès qu'on dit être entre nous.
Je jure, je promets de ne jamais prétendre
Aux mêmes cœurs sur qui vos droits pourront s'étendre.
De ma rivalité délivrée à jamais,
Triomphez sans éclat, et donnez-moi la paix.

LE MARQUIS, *à la présidente.*

Elle est piquée au vif.

LA PRÉSIDENTE.

Oh! tant mieux. Mais, Julie,
Je n'ai plus rien à dire; et mon âme est ravie
De vous voir respecter nos tendres amitiés.

JULIE.

Nos nœuds encor, je crois, sont foiblement liés.

LA PRÉSIDENTE.

Eh quoi! n'avons-nous pas soupé vingt fois ensemble?

Même société tous les jours nous rassemble.
Vers les mêmes plaisirs nous volons toutes deux :
Nous courons allumer partout les mêmes feux.
Mais, pour vous distinguer de la même manière,
Quoi ! ne courez-vous pas dans la même carrière ?
Cette rivalité pour les mêmes honneurs,
Loin de nous diviser, doit réunir nos cœurs.

LE MARQUIS.

Eh ! sans doute. Après tout, quelle est la différence ?
Quoi ! parce que madame a pris un peu l'avance ?
L'une est formée, et l'autre...

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! nous la formerons.
Deux ou trois mois, et puis nous nous ressemblerons.

JULIE.

La chose étoit possible : en ce moment peut-être
Rien n'est plus éloigné.

LA PRÉSIDENTE, *au marquis.*

Songeons à disparoître.

(*A Clitandre.*)

Vous dont j'admire ici les tranquilles façons,
Vous avez, je le vois, besoin de mes leçons.
On m'a de votre cœur engagé les prémices :
Je veux bien diriger vos feux encor novices.
Mes bontés, n'est-ce pas, surpassent votre espoir ?
Venez donc, au public il faut nous faire voir.

CLITANDRE, *à la présidente.*

Vous m'aimez donc beaucoup ?

LA PRÉSIDENTE.

Qui, moi ? si je vous aime !

(*Au marquis.*)

Que répondre à cela ? J'en ris malgré moi-même.

LE MARQUIS, *riant, à la présidente.*

Parbleu! la question est neuve, et me ravit :
Nul amant, j'en suis sûr, jamais ne vous la fit.
(*A Clitandre.*)
Oui, tu peux exiger beaucoup, sans qu'on te blâme ;
Mais ces questions-là font rougir une femme.

CLITANDRE, *au marquis.*

Je ne les ferai plus, je te le promets bien.

LA PRÉSIDENTE, *à Clitandre.*

Il faut sur notre ton former votre entretien.
Çà, donnez-moi la main. Vous hésitez, je pense!
N'osez-vous de madame enfreindre la défense?
(*Clitandre se presse de lui donner la main.*)

SCÈNE XI.

JULIE, ROSETTE, CLITANDRE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

ROSETTE, *à la présidente.*

Chloé veut vous parler, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Eh! mais, vraiment,
Il se fait tard, marquis, joignons-la promptement.

LE MARQUIS, *à la présidente.*

Quoi! laisser seule ainsi cette pauvre Julie?
Sa tante décemment lui tiendra compagnie.
(*La présidente sort en riant beaucoup, et emmène Clitandre.*)

SCÈNE XII.

JULIE, ROSETTE.

JULIE, *à elle-même.*

QUELLE femme! quel front! venir jusque chez moi
Réclamer?... C'est un tour du marquis, je le voi,
Mais Clitandre la suit... seroit-il bien capable?...
Non, c'est lui faire tort : Clitandre est estimable...
(*A Rosette.*)
Sais-le : je veux savoir la fin de tout ceci.
(*Rosette sort.*)

SCÈNE XIII.

JULIE, *seule.*

OUI, oui, son impudence aura mal réussi.
Eh! qui seroit tenté d'une semblable femme?
D'une femme qui vient sans pudeur... Je la blâme;
Et je ne pense pas qu'ainsi qu'elle m'a dit,
J'embrasse aveuglément l'erreur qui la perdit.
Même ardeur de briller; même fureur de plaire;
De l'esprit, des talents, même emploi téméraire,
Ah! quel bonheur pour moi d'avoir vu de si près
Le vice revêtir ses véritables traits!
J'aurois pu ressembler à cet affreux modèle :
On auroit dit de moi ce que je pense d'elle.
J'en frissonne. Tout semble exprès se réunir
Pour m'enseigner mes torts, ou bien pour les punir.
Ces lettres, cet exemple, et Clitandre, et ma tante...

SCÈNE XIV.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

Eh bien donc?

ROSETTE.

Le marquis, Chloé, la présidente,
Sont à rire là-bas. Clitandre est déja loin.

JULIE, *à elle-même.*

Son départ me console, et j'en avois besoin.
Que dis-je? Dans mon cœur je tremble de descendre;
Juste ciel! que je crains d'y retrouver Clitandre!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ROSETTE, ORPHISE.

ROSETTE.

Oui, madame, en secret elle veut vous parler.

ORPHISE.

Il suffit, je l'attends.

ROSETTE.

Je vais la consoler;
Car elle n'a que moi qui partage sa peine.

ORPHISE.

Qu'a-t-elle donc?

ROSETTE.

Elle a?... la fièvre, la migraine,
Tout ce qu'on peut avoir... la mort au fond du cœur.

ORPHISE.

Tu me fais peur.

ROSETTE.

Tant mieux : c'est mon dessein. La peur
Vous rendra sûrement tendre, compatissante;
Et nous voulons mourir, ou toucher notre tante.

ORPHISE.

Me toucher, ou mourir; quelle énigme est-ce là?

ROSETTE.

Je n'ai de ses discours recueilli que cela.

Mais non ; femme jamais n'en a su plaindre une autre.
Je vais dire à Julie...

ORPHISE.

Oh ! finis tes propos.

ROSETTE.

Non, madame. Une tante insulter à ses maux !

SCÈNE II.

ROSETTE, ORPHISE, JULIE *dans le fond.*

ROSETTE, *apercevant Julie.*

La voici ; je lui vais...

ORPHISE.

Non ; j'ai tort. Mais, Rosette.
Je vais la consoler, que rien ne t'inquiète.
(*Rosette baise tendrement la main de Julie, et sort.*)

SCÈNE III.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

C'est un miracle, au moins, de te voir si matin.
Qu'est-ce ? tu n'as pas pris encor ton air mutin ?
D'une mauvaise nuit j'aperçois quelques traces.
Eh ! fi donc ! hâte-toi de rappeler les grâces.
J'ai fort heureusement de quoi te dissiper ;
Tes bons amis ce soir t'attendent à souper.
Un tour, une noirceur, à ce que j'imagine,
Dont notre présidente est, dit-on, l'héroïne,
T'amusera beaucoup, on m'assure cela.

JULIE.

Ne me parlez jamais de cette femme-là.

ORPHISE.

Pourquoi ? hier encor n'étiez-vous pas amies ?
Quelque rivalité vous aura désunies ;
Tu l'éclipses partout : on te cherche, on la fuit ;
Tes succès dans le monde ont fait un si grand bruit...

JULIE.

Eh ! voilà justement ce qui me désespère :
C'est ce bruit, cet éclat que je ne veux plus faire ;
Ce fracas indécent, fantôme du bonheur,
Qu'une femme toujours paya de son honneur.

ORPHISE.

Ma nièce, quels discours !

JULIE.

Ah ! mon cœur les prononce.
Je reconnois enfin mes erreurs, j'y renonce.
Ne me parlez donc plus de ces sociétés :
De ce ramas confus d'esprits, de cœurs gâtés ;
De ces hommes sans freins ; de ces femmes flétries,
A la honte, aux éclats, aux vices aguerries,
Qui d'un naufrage affreux consolent leur orgueil,
En poussant tous les cœurs contre le même écueil :
L'abîme de trop près vient d'effrayer ma vue ;
Je laisse s'y plonger leur brillante cohue :
Oublions le passé qui me force à rougir ;
L'avenir est à moi, je saurai l'ennoblir.

ORPHISE.

Ma nièce, ton dépit m'étonne, je l'avoue.
Tes nouveaux sentiments méritent qu'on les loue ;
Mais combien tiendront-ils ? Un chagrin passager
T'inspire pour un temps ce courage étranger :
Crois-moi, n'affiche point cette réforme austère ;
Bientôt tu reviendras à ta vie ordinaire.

JULIE.

Non, ma tante, jamais.

ORPHISE.

Si cette émotion
Du moins étoit l'effet de quelque passion :
Si quelqu'amour secret, sincère et véritable,
Suppléoit cette vie éclatante, agréable ;
Je dirois, pourquoi non ? Son cœur s'est arrangé ;
Une plus douce erreur l'occupe et l'a changé :
Car la raison ne peut, d'un cœur tel que le vôtre,
Chasser une folie enfin que par une autre.
Mais, bien loin que l'amour... Comment donc ! tu rougis ?
Achève, tes secrets sont à moitié trahis.

JULIE.

Eh bien...! il est trop vrai !

ORPHISE.

Tu me vois transportée.
Quoi ! tout de bon ?... Oh ! oui, ton âme est agitée.
Julie ! ah ! quel bonheur ! nous allons toutes deux,
Dans le sein de l'hymen passer des jours heureux :
(*Malignement.*)
Pourquoi, lorsque du mien je t'ai fait confidence,
Sur le tien, hier au soir, observer le silence ?
Ta malice toujours veut jouir de ses droits.
N'importe, de bon cœur, j'applaudis à ton choix.
Quel est-il ? dis-moi donc... Tu te tais ?... Ma surprise...

JULIE.

O mon aimable tante ! ô respectable Orphise !
Votre bonté m'accable, et ma confusion
Redouble de l'excès de votre affection.

ORPHISE, *très tendrement.*

Non, tu ne connois pas encor, ma chère nièce,

Jusqu'où s'étend pour toi cet excès de tendresse :
Le sang et l'amitié réunis dans mon cœur
N'ont jamais eu d'objet plus cher que ton bonheur.
De tous mes sentiments je te croyois plus sûre :
Ta douleur est pour moi la plus sensible injure ;
Et si mon zèle ardent ne peut la soulager,
Ma chère enfant, du moins je puis la partager.

JULIE.

Arrêtez, c'en est trop : le remords me surmonte,
Et mon cœur ne peut plus contenir tant de honte.
Mes fautes, mes erreurs ont beau m'humilier,
Par un sincère aveu je dois les expier.
A qui prodiguez-vous une amitié si tendre ?
J'aime... puis-je le dire ?... Oui... j'adore Clitandre.

ORPHISE, *souriant.*

Clitandre !... Oh ! doucement ma nièce, entendons-nous :
On peut avoir sur lui d'aussi bons droits que vous.
Je tremble cependant ; vous êtes jeune, aimable...

JULIE.

Apprenez envers vous combien je suis coupable.
Si vous saviez comment, par d'indignes efforts,
J'ai tâché d'échauffer pour moi tous ses transports !
Combien de mes désirs l'orgueilleuse foiblesse,
Pour vous voler son cœur, a déployé d'adresse !
A combien de détours j'ai pu me rabaisser,
Pour entrer dans son âme et pour vous en chasser !
Aujourd'hui j'en rougis... ; Hier, vous le dirai-je ?
Mon cœur s'applaudissoit de vous tendre un tel piège.
J'habillois mon forfait de brillantes couleurs.
Ma malice, en riant, vous préparoit des pleurs.
Du monde où j'ai vécu tels sont les badinages :
C'est faire à la raison de trop cruels outrages ;

Mes yeux se sont ouverts; vous devez me haïr:
Daignez me pardonner, et laissez-moi vous fuir.

ORPHISE.

Toi, te cacher? me fuir? Non, ma chère Julie,
Non; et c'est tout de bon que je suis ton amie.
D'abord, quitte cet air lugubre, chagrinant,
Et, comme tu disois, traitons ceci gaîment.
Premièrement, il faut entretenir Clitandre:
Peut-être contre toi n'a-t-il pu se défendre?
Et tu ne voudrois pas exposer ta candeur
A faire son supplice, et faire mon malheur?

JULIE.

Qui! moi, vous disputer?...

ORPHISE.

Eh! laissons ce scrupule;
Peut-être en est-ce fait.

JULIE.

Non. Soyez moins crédule;
Il vous estime tant!...

ORPHISE.

Vraiment, je le crois bien.
Mais pour savoir s'il m'aime, il n'est qu'un sûr moyen;
Le voici. Je prétends, j'exige, et je t'ordonne
D'offrir à ton amant ton cœur et ta personne;
De tenter, d'épuiser, sans crainte, sans remords,
Pour l'attacher à toi, les plus pressants efforts:
S'il résiste, mon cœur se livre à sa tendresse;
S'il cède, eh bien! je fais le bonheur de ma nièce.

JULIE.

Vous voulez que moi-même?...

ORPHISE.

Il le faut.

JULIE.

Je ne puis.

ORPHISE, *apercevant Clitandre.*

Il vient fort à propos.

JULIE.

Ma tante, je m'enfuis.

ORPHISE.

Reste : voici le temps d'exercer ton adresse.

JULIE.

Je n'en ai plus.

ORPHISE.

Allons, un peu de hardiesse.

SCÈNE IV.

JULIE, ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE, *à Clitandre.*

Vous nous voyez ici dans un grand embarras.
Ma nièce voudroit...
(*Julie la retient par la robe.*)
(*Bas, à Julie.*)
Non, je ne lui dirai pas.
(*A Clitandre.*)
Clitandre, à notre affaire il survient un obstacle :
En vérité... je crois qu'il s'est fait un miracle.
Ma nièce a du chagrin ; son cœur, gros de soupirs,
Renferme obstinément je ne sais quels désirs...
(*A Julie.*)
Parle ; n'est-il pas propre à cette confidence ?
(*A Clitandre.*)
Oh ! oui... Pour l'obtenir employez la prudence.
Son bonheur et le vôtre, et sûrement le mien...
Je vous laisse. Surtout ne vous gênez en rien.

JULIE, *bas, à Orphise.*

Vous sortez?

ORPHISE.

Oui, vraiment.

JULIE, *bas.*

Ma tante!

ORPHISE.

Adieu, Julie.

(Bas, à Clitandre.)

Clitandre, parlez-lui doucement, je vous prie.

SCÈNE V.

JULIE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Elle se divertit.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

CLITANDRE.

Orphise, en m'annonçant ici votre embarras,
Semble me donner droit d'en apprendre la cause.
Si la discrétion que l'amitié m'impose,
Si d'un vif intérêt la pureté, l'ardeur
Peuvent vous rassurer, ouvrez-moi votre cœur.

JULIE.

Avant tout, répondez, Clitandre, avec franchise.

CLITANDRE.

Sur quoi?

JULIE.

Je veux savoir si vous aimez Orphise.

CLITANDRE.

Ce que vous demandez ici, c'est mon secret.

Si, pour savoir le vôtre, il faut être indiscret,
La curiosité n'a plus rien qui me tente.

JULIE.

Non; mais avouez-moi que vous aimez ma tante?

CLITANDRE.

Oui, madame, beaucoup.

JULIE.

C'en est assez. Adieu.

CLITANDRE.

Pourquoi donc fuyez-vous, madame, à cet aveu?
Quoi! suivant la façon dont vous l'avez jugée,
Pour avoir des amis est-elle trop âgée?

JULIE.

Ah! de grâce, oubliez des travers et des torts,
Dont je ne puis assez vous montrer de remords.
Coupable trop long-temps, quand je cesse de l'être,
Que je cesse à vos yeux du moins de le paroître.
J'aime Orphise. Mon cœur humilié, confus,
Admirant sa conduite, enviant ses vertus,
Soutiendroit, je le sais, fort mal sa concurrence.
Elle est digne de vous, soyez sa récompense;
Payez-la des bontés, des tendres sentiments
Qu'elle opposa toujours à mes égarements;
Payez-la d'un effort plus touchant, plus sublime,
Que je ne puis ici vous révéler sans crime.
Seule, puis-je acquitter tant de soins généreux?
Joignez mon cœur au vôtre, et portez-lui nos vœux.

CLITANDRE.

Savez-vous que c'est là du sentiment, madame?
Etendroit-il enfin son pouvoir sur votre âme?
Si je n'étois instruit, je croirois bonnement...

JULIE.

Quoi ! vous m'accuseriez d'un vain déguisement?
Vous, Clitandre ! Ah ! du moins quand la vertu m'anii
Pour prix de mes efforts, donnez-moi votre estime.
Mon cœur ne connoît plus ni la ruse, ni l'art :
A ce grand changement peut-être avez-vous part...
Peut-être je vous dois ce rayon de lumière,
Dont l'éclat imprévu vous étonne et m'éclaire ;
Et contre les soupçons que vous osez garder,
Je laisse à ma conduite à vous persuader.

CLITANDRE, *étonné.*

Julie, à la raison vous vous seriez rendue ?
Non : vous ne feignez point et votre âme est émue.
Ces sentiments, ces tons d'intérêt, d'amitié,
Vous rendent à mes yeux plus belle de moitié.
Voilà les qualités, les grâces séduisantes,
Qu'hier je préférois à vos grâces brillantes ;
C'est en les unissant toutes pour vous parer,
Qu'à régner sur nos cœurs il vous sied d'aspirer.

JULIE, *soupirant.*

Quoi ! si j'avois été... ce que je m'en vais être,
Si la raison plus tôt dans mon cœur eût pu naître,
Et si, telle qu'Orphise, et modeste et sans art,
J'eusse fui des erreurs que je connois trop tard ;
Quoi ! seule, sans apprêt, dans cet état paisible,
J'aurois pu me flatter de vous rendre sensible?

CLITANDRE.

En doutez-vous, Julie? Ah ! mon cœur tout entier..

JULIE.

Clitandre... c'est assez. J'ose ici vous prier
D'oublier à jamais qu'il fût une Julie.

Quoi! j'aurois pu toucher!... Ah! je suis trop punie.
Cher Clitandre!...

CLITANDRE.

Julie!

JULIE.

Il n'est plus temps... Adieu.

CLITANDRE.

Vous m'aimez?

JULIE.

Oubliez... un indiscret aveu.

CLITANDRE, *aux genoux de Julie.*

Non, je tombe à vos pieds; non, l'amour le plus tendre...

JULIE.

Aurois-je eu le malheur de vous toucher, Clitandre?
Orphise vous perdroit! Quel prix de ses bontés!

CLITANDRE.

Orphise vous dira...

SCÈNE VI.

ORPHISE *dans le fond*, JULIE, CLITANDRE.

JULIE, *apercevant Orphise.*

Levez-vous.

CLITANDRE.

Arrêtez.

JULIE.

Ne la voyez-vous pas?

ORPHISE, *vivement et attendrie.*

Embrasse-moi, ma nièce.
Oui, je veux t'accabler de toute ma tendresse.

JULIE.

Eh! ma tante, il se trompe, et son cœur vous est dû.

ORPHISE.

C'est trop te tourmenter d'un remords superflu.
Notre amour, notre hymen, à qui, par grandeur d'âme,
Tu veux sacrifier ton bonheur et ta flamme,
N'étoient qu'un piège adroit, qu'un appât séducteur,
Que j'ai voulu t'offrir pour attirer ton cœur;
Sûre, qu'en présentant le mérite à ta vue,
Ce monde, où tu nageois, qui t'a long-temps déçue,
Te paroîtroit bientôt ce qu'il est en effet,
Du plus parfait mépris le méprisable objet.

JULIE.

Orphise! est-il bien vrai? je n'ose encor vous croire.

CLITANDRE, *à Julie.*

On m'a daigné choisir pour tenter cette gloire.
Si malgré vos erreurs, mon cœur étoit à vous,
Jugez de ses transports dans un moment si doux.

JULIE, *embrassant Orphise.*

Quoi! de votre amitié mon bonheur est l'ouvrage!
Et je puis sans remords en goûter l'avantage!
Que de biens je vous dois! Vous, mon cher bienfaiteur,
Je vous dois ma raison, mes plaisirs et mon cœur.

FIN DE LA COQUETTE CORRIGÉE.

HEUREUSEMENT,

COMÉDIE,

PAR ROCHON DE CHABANNES,

Représentée, pour la première fois, le 29 novembre 1762.

PERSONNAGES.

M. Lisban.
Madame Lisban.
Lindor.
Marthon.
Pasquin.

La scène est dans l'appartement de madame Lisban.

HEUREUSEMENT,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

MADAME LISBAN, MARTHON.

MADAME LISBAN.

Mon mari soupe-t-il aujourd'hui chez Dormène?

MARTHON.

Oui, madame; et de plus, malgré votre migraine,
Il prétend, m'a-t-il dit, vous y donner la main.

MADAME LISBAN.

Il le prétend, Marthon? Il le prétend en vain.
Cette femme m'ennuie, et je n'ai pas, ma chère,
Pour plaire à mon mari la force nécessaire
D'essuyer tous les jours le stérile entretien
De cette extravagante. Elle lui plaît : eh bien!
Qu'il y passe son temps et me laisse tranquille.
Mais laissons ce propos qui m'échauffe la bile;
Et parlons d'autre chose.

MARTHON.

Oui, du petit cousin.

MADAME LISBAN.

Eh! mais, qu'est devenu ce petit libertin?
Qu'aura-t-il fait, Marthon? N'es-tu pas étonnée
Que nous n'ayons pas vu Lindor de la journée?

MARTHON.

Non... il s'amuse ailleurs.

MADAME LISBAN.

Marthon, l'aimable enfant!
Toujours dansant, chantant, sautant, gesticulant;
Rêvant, imaginant cent tours d'espièglerie;
Riant, riant sans cesse à vous en faire envie;
Parlant sans raisonner, mais déraisonnant bien;
Disant avec esprit une fadaise, un rien.
Ah! Marthon, à seize ans, et doué sans partage
Des agrémens divins qui parent ce bel âge;
Que tout cela sied bien!... Oh! je rafolle, moi,
De ce petit fripon.

MARTHON.

Moi de même, ma foi.
Mais pour ma sûreté, lorsque je l'envisage,
Je voudrois lui trouver un air un peu plus sage.

MADAME LISBAN.

Cela le gâteroit: il est charmant, Marthon.

MARTHON.

Il ne le sait que trop, le dangereux fripon.

MADAME LISBAN.

J'en conviens: mais il mêle à cet enfantillage
Des sentimens si fiers d'honneur et de courage,
Que tout cela, Marthon, le rend intéressant.

MARTHON.

C'est un vrai polisson, un polisson charmant.
Il s'aime, il se contemple; il court dans une glace
Admirer de son port l'élégance et l'audace;
Il nous fait remarquer sa jambe, son mollet:
« S'ils étoient emportés, dit-il, par un boulet,
« Là, sérieusement ce seroit bien dommage.
« Eh bien! j'aurois la croix, oui, la croix, à mon âge
« La croix pour une jambe: ah! de bon cœur, ma foi,

« Je les sacrifierois toutes deux pour le roi. »
Il tire son épée, et bravant nos alarmes,
« Une, deux, trois, à vous, et rendez-moi les armes, »
Nous dit-il. Un fusil vient à frapper ses yeux,
Il le met sur l'épaule, et fait le merveilleux,
Enfonce fièrement son chapeau sur la tête,
Va de droite et de gauche, avance un pas, arrête,
Nous ajuste, fait feu, s'amuse de nos cris,
Et vole dans nos bras pour calmer nos esprits.

MADAME LISBAN.

Comme de vrais enfants, oui, nous jouons ensemble.

MARTHON.

Vous riez de ces jeux, madame, et moi j'en tremble.
Prenez-y garde au moins, s'il en est temps encor:
L'amour s'y mêlera sous les traits de Lindor.
Lindor est un enfant; mais cet enfant sait plaire:
Craignez qu'il ne devienne un joujou nécessaire.

MADAME LISBAN.

Oui, pour me réjouir il sera toujours bon;
Mais pour m'intéresser... es-tu folle, Marthon,
De penser?...

MARTHON.

Eh! mon dieu, je sais ce que je pense;
Et rien n'est plus sensé... point tant de confiance.
Est-ce un époux charmant qui doit vous rassurer?

MADAME LISBAN.

Mais, par respect pour moi, je le dois honorer.
Monsieur Lisban, Marthon, n'est pas un homme aimable,
Je le sais.

MARTHON.

Lui, madame, il se croit adorable.

MADAME LISBAN.

Je connois là-dessus sa sotte vanité.

MARTHON.

De son petit mérite il est fort entêté.

MADAME LISBAN.

Il vise à la finesse, à la plaisanterie.

MARTHON.

C'est ce qui met le comble à sa maussaderie.
Avant que d'entreprendre un récit ennuyeux,
Il dit qu'il fera rire, et l'on bâille à ses yeux.
Il croit rendre rêveur un objet qu'il ennuie.
Quand on se rit de lui, c'est une agacerie ;
Le sexe se l'arrache et le trouve charmant.

MADAME LISBAN.

Il m'aime par bonté comme on aime un enfant ;
Et sans rendre justice à ma délicatesse,
Il ne fait qu'à lui seul honneur de ma sagesse.
Nos âges, par malheur, ne se rapportent point.

MARTHON.

Il n'entend pas raison ; entre nous, sur ce point.
Il est frais et gaillard, il s'admire sans cesse,
Et pense valoir mieux que toute la jeunesse.

MADAME LISBAN.

Tu vois que mon époux est bien connu de moi ;
Mais je n'en dois pas moins lui conserver ma foi,
Je sais me respecter.

MARTHON.

C'est fort bien fait, madame.
Mais ne craignez-vous pas dans le fond de votre âme
Ce dangereux dégoût qu'un époux aujourd'hui
Avec trop de raison vous inspire pour lui ;
Et ce goût que Lindor, un jeune homme adorable ?...

MADAME LISBAN.

Mais je ne l'aime pas, rien n'est plus véritable.
Où prends-tu donc ce goût?... Un enfant de seize ans!

MARTHON.

Une femme de vingt; voilà de braves gens
Pour combattre l'amour! grande disconvenance,
Pour faire tant sonner votre âge et son enfance!

MADAME LISBAN.

Il est entre nous deux des obstacles plus grands.
Si je me défiois de nos amusements,
Je ne le verrois plus.

MARTHON.

Voilà comme les belles,
Par pitié pour l'amour, osent présumer d'elles;
Ce n'est jamais leur faute.

MADAME LISBAN.

Est sage qui le veut.

MARTHON.

Dites plus vrai, madame; est sage qui le peut.

MADAME LISBAN.

Tu plaisantes, Marthon; et malgré ton système,
A toi je m'en rapporte; oui, Marthon, à toi-même.
Il n'est pas que quelqu'un ne t'ait dit des douceurs:
Eh bien! je gagerois que ferme en tes rigueurs...

MARTHON.

Ne gagez pas.

MADAME LISBAN.

Comment! perdrois-je ma gageure?

MARTHON.

Non: mais vous gagneriez de si peu, je vous jure,
Que je me garderois de tirer vanité
D'un triomphe si mince et si peu mérité.

MADAME LISBAN.

Ainsi donc ta vertu, si j'en crois ton langage,
A couru plusieurs fois les dangers du naufrage?

MARTHON.

Elle a pensé périr.

MADAME LISBAN.

Et mon petit parent,
Il te faisoit la cour; parle-moi franchement:
Marthon, qu'en dit ton cœur?

MARTHON.

Je l'aime à la folie.
Il m'en conte, madame, il me trouve jolie.
Cela me fait plaisir; mais quelqu'un vient à nous:
Ferme, tenez-vous bien, c'est monsieur votre époux.

SCÈNE II.

M. ET MADAME LISBAN, MARTHON.

M. LISBAN.

Eh bien, quoi! qu'est-ce enfin qu'une prompte migraine,
Qu'un bizarre refus de souper chez Dormène?
Ah! je vois ce que c'est, et j'en ris de bon cœur:
Un peu de jalousie altère ton humeur.
Tu ne saurois tenir ton époux en lisière;
Il faut un peu... Tu ris? va, ne fais pas la fière.
C'est fort bien fait à toi de m'aimer tendrement:
Mais il me faut aimer plus raisonnablement;
Me laisser sans chagrin, sans crainte, sans murmure,
Aller, venir, courir, rôder à l'aventure.
Ne fais donc plus l'enfant, viens souper avec nous.

MADAME LISBAN.

J'irois, si j'éprouvois un sentiment jaloux:
Mais je suis rassurée.

M. LISBAN.

Eh ! tu braves Dormène ?...
Il faut donc te quitter, et croire à ta migraine,
Soit... A propos, sais-tu la nouvelle du jour?

MADAME LISBAN.

Quoi ?

M. LISBAN.

Tous les officiers ont ordre de la cour
De joindre leurs drapeaux et de partir sur l'heure.

MADAME LISBAN.

Eh ! Lindor va partir ?

M. LISBAN.

Quoi ! veux-tu qu'il demeure ?
Eh mais ! ce départ-là paroît te chagriner ?

MADAME LISBAN.

Je ne le cèle pas : faut-il s'en étonner?
C'est un enfant, monsieur, que vous aimez, que j'aime.

M. LISBAN.

Oui ; mais il faut aimer cet enfant pour lui-même.
Et que seroit-ce donc que ton beau désespoir,
Si ton mari partoit ?

MARTHON.

Eh ! partez, pour le voir.

M. LISBAN, *à Marthon.*

Ma foi, qu'elle est heureuse étant ainsi formée,
Marthon, de n'avoir pas un mari dans l'armée !
(*A sa femme.*)
Mais là, console-toi du départ de Lindor;
Ce n'est pas un mari que tu perds.

MARTHON, *à part.*

Le butor !

(*Haut.*)

Si vous partiez, monsieur, jugez mieux de son âme ;
Vous ne connoissez pas la force de madame ;
L'honneur la soutiendroit. Oh ! nous aurions ici
Bonne grâce à trembler pour les jours d'un mari.
Des Françoises, morbleu !

M. LISBAN.

Quel beau zèle t'enflamme !
Marthon est un César ; ma femme est une femme,
Et je te réponds bien de son foible pour nous.

(*A sa femme.*)

Adieu, tu reverras bientôt ton cher époux.
Je ne te donne pas le bonsoir, ma petite,
Je te le garde.

MARTHON.

Allez, nous vous en tenons quitte.

SCÈNE III.

MADAME LISBAN, MARTHON.

MARTHON.

Eh bien ! vous n'aimez pas votre petit parent
Lindor, le beau cousin vous est indifférent ;
Et déja son départ...

MADAME LISBAN.

Oui, sans doute, il m'afflige.

MARTHON.

Et vous regardez-vous encor comme un prodige ?

MADAME LISBAN.

Non ; mais voyant partir Lindor pour les combats,
D'un peu d'émotion je ne me défends pas ;

Je crois innocemment pouvoir à sa jeunesse
Donner, sans en rougir, ces marques de foiblesse.

MARTHON.

Rien n'est plus naturel que ce petit chagrin;
Mais méfiez-vous-en... Je vois venir Pasquin;
Sachons ce qu'il nous veut. Quel important message...

SCÈNE IV.

MADAME LISBAN, PASQUIN, MARTHON.

MARTHON.

Bonjour, Pasquin.

PASQUIN.

Bonsoir, nous partons.

MARTHON.

Bon voyage.
Tu nous apprends cela d'un air bien dégagé.

PASQUIN.

Nous sommes tous contents.

MARTHON.

On vous est obligé.

PASQUIN.

Nous partons pour l'armée, et tu le sais, ma chère,
C'est aller à la noce, en terme militaire.
Ah! si tu nous voyois dans un jour de combat!
Morbleu!

MARTHON.

Comment, Pasquin parle en brave soldat!
Cela lui sied fort bien.

PASQUIN.

Vraiment, j'ai du courage,
Et je compte marcher...

MARTHON.

Derrière le bagage.
Dis-nous, que fait Lindor? est-il bien affligé?
Vient-il? ne vient-il pas? De quoi t'a-t-il chargé?

PASQUIN.

D'une commission dont je sens la réponse.

MARTHON.

Il veut nous voir, je gage.

PASQUIN.

Oui, Marthon.

MARTHON.

Je t'annonce
Qu'il nous fera plaisir, va le chercher.

MADAME LISBAN.

Marthon,
Je n'y puis consentir.

MARTHON.

Le refus est fort bon!
Et pourquoi, s'il vous plaît, madame?

MADAME LISBAN.

Par décence;
L'absence d'un époux armant la médisance...

MARTHON.

Au moment d'un départ, et peut-être éternel,
Refuser de le voir, le trait seroit cruel.

MADAME LISBAN.

Oui: mais lorsque j'y pense...

MARTHON.

Et vous êtes trop bonne:
Livrez-vous au conseil que votre cœur vous donne.
Un cousin...

MADAME LISBAN.

Un enfant...

MARTHON.

On ne sauroit jaser.

MADAME LISBAN.

Que l'on voit tous les jours...

MARTHON.

Eh ! oui, qui peut penser..

MADAME LISBAN.

Le monde est si méchant !

MARTHON.

Il faut le laisser mordre :
Qu'il vienne, et toi va-t'en, de crainte d'un contre-ordre.
(*Pasquin sort.*)

MADAME LISBAN.

Eh mais ! vous décidez, Marthon, bien promptement.

MARTHON.

Eh mais ! c'est bien le cas de chicaner vraiment ?
Eh puis ! on est parti... Là que pourriez-vous dire ?

MADAME LISBAN.

Mais, te gronder, Marthon...

MARTHON.

Oui, me gronder pour rire.

MADAME LISBAN.

Eh bien ! soit ; on ne peut, Marthon, te convertir :
Dès que Lindor viendra, qu'on me fasse avertir.

SCÈNE V.

MARTHON, *seule.*

Elle craint le public beaucoup moins qu'elle-même :
Elle en tient pour Lindor ; oui, sans doute, elle l'aime ;

Mais moi, suis-je plus brave? Ai-je plus de raison?
Il faut en convenir, ma foi, je crois que non.
Eh mais! me voilà bien, le bel amour! qu'en faire?
L'absence en débarrasse avec un militaire.

SCÈNE VI.

MARTHON, LINDOR.

LINDOR.

Eh! bonjour, mon enfant.

MARTHON.

Voilà mon étourdi.

LINDOR.

Laisse-moi t'embrasser.

MARTHON.

Vous êtes trop hardi.

LINDOR.

Tu plaisantes. Je viens sous l'habit d'ordonnance
De faire mes adieux presqu'à toute la France;
Et plein d'impatience à tes pieds je me rends.

MARTHON.

Après toute la France.

LINDOR.

Il est des soins décents,
Il falloit faire voir à la cour, à la ville,
Que Lindor n'étoit pas un sujet inutile.
Il ne me reste plus qu'à prouver à Marthon...

MARTHON.

On ne me prouve rien.

LINDOR.

Tout de bon?

MARTHON.

Tout de bon.

Finissez...

LINDOR.

Le refus, sans doute, est pour la forme?
Comment me trouves-tu sous l'habit uniforme?
J'ai bon air, n'est-ce pas? Je veux que mes habits
Reviennent tous criblés de balles de fusils.
Ne nous attristons pas, point de mélancolie.
Parbleu! je vais entendre une belle harmonie,
Un tapage d'enfer... Nous ferons de beaux sauts.
Nous ne tirerons pas notre poudre aux moineaux.
Je viens en ce moment d'acheter une bête
Qui me secondera dans ces beaux jours de fête;
Un cheval de bataille, excellent, plein d'ardeur,
Et docile à la main d'un adroit conducteur:
Il est fier... comme moi; nous ferons des merveilles.
Je viens de lui tirer entre les deux oreilles
Vingt coups de pistolets, qui ne l'ont pas ému:
Nous serons bien ensemble; eh! Marthon, qu'en dis-tu?
A propos, comment va la charmante cousine?

MARTHON.

Il est temps d'y penser.

LINDOR.

Ta friponne de mine
Me fait tout oublier.

MARTHON.

Mais vous n'y pensez pas:
Vous ne m'avez encor parlé que de combats.

LINDOR.

Oh! je sens le reproche, et je prétends, ma reine...

MARTHON.

Eh ! pensez à madame, elle en vaut bien la peine.

LINDOR.

Eh mais ! j'y pense aussi : mais mon nouvel état.
Morbleu ! le bel habit que l'habit de soldat !
Tiens, de la tête aux pieds sans cesse je me mire:
Mais regarde-moi donc. Je veux que l'on m'admire.
Ce chapeau sur les yeux ne me sied-il pas bien?
Ne me donne-t-il pas un petit air vaurien,
Un air audacieux qui sied au militaire,
Un air de grenadier?

MARTHON.

Oh ! vous aurez beau faire,
Vous n'aurez jamais l'air que d'un homme charmant.

LINDOR.

Eh mais ! ce n'est pas là, Marthon, un compliment.
Si je n'impose pas par un bras formidable,
Ce bras n'en sera pas trouvé moins redoutable.

MARTHON.

Pourra-t-il manier un sabre, un mousqueton?
Le bel homme, ma foi !

LINDOR.

Tu plaisantes, Marthon.
Il faut pour te punir de tant de défiance,
Il faut que je t'en fasse éprouver la puissance :
Point de quartier, je vais te traiter en hussard.

SCÈNE VII.

MADAME LISBAN, LINDOR, MARTHON.

(Marthon pendant cette scène sort, rentre, fait arranger une collation dans le fond du théâtre.)

MADAME LISBAN.

Que faites-vous?

LINDOR.

On fait ses adieux quand on part.

MADAME LISBAN.

Je le vois. Enfin donc vous partez pour l'armée?

LINDOR.

Oui, cousine.

MADAME LISBAN.

Votre âme en paroît bien charmée?

LINDOR.

Audacieux amant, soldat vraiment français,
Je n'ai jamais formé que deux ardents souhaits,
De réduire une belle et venger ma patrie.
La moitié de mes vœux sera bientôt remplie.
Je pars, et je vaincrai. J'espère à mon retour
Joindre aux lauriers de Mars les myrtes de l'Amour.

MADAME LISBAN.

Lindor...

LINDOR.

Présentement je n'ai pour avantage
Que des airs écoliers, ma figure, mon âge;
Aussi vous me traitez comme on traite un enfant;
Mais quand je reviendrai glorieux, triomphant,
Précédé du récit de mes hautes merveilles,
Dont on aura cent fois étourdi vos oreilles,

Votre cœur palpitant de plaisir et d'amour,
Me pourra-t-il alors refuser du retour?
Que sait-on, ma cousine? Ah! si par aventure,
Je revenois couvert d'une heureuse blessure...
Ah! qu'un amant blessé me semble intéressant!
Si j'étois femme, moi, si j'avois un amant,
Ce seroit ma folie; ô dieux! avec délices,
Je me retracerois ses nobles cicatrices,
J'aurois à les compter un plaisir inoui,
Et j'en serois moi-même orgueilleuse pour lui.
Je reviendrai blessé; n'en doutez point, cousine,
Et vous n'y tiendrez pas.

MADAME LISBAN.

Ce discours m'assassine.
Allez, jeune insensé, faites votre devoir,
Mais cachez-moi des maux que je n'ose entrevoir.
J'ai bien assez de peine à soutenir l'image
Des dangers infinis...

LINDOR.

Il faut tout mon courage
Pour pouvoir me résoudre à m'éloigner de vous.
Adieu, belle cousine, adieu, séparons-nous.
Souvenez-vous un peu d'un cousin qui vous aime:
Il reviendra fidèle, et digne de vous-même,
Le cœur préoccupé de vos divins appas.
S'il est tué pourtant, il ne reviendra pas:
Mais on vous remettra de ma part des tablettes,
De mon amour pour vous confidentes discrètes.
C'est une chose à voir que ces tablettes-là:
C'est de l'amour pour vous, on n'y voit que cela;
Votre nom est partout; les pages sont remplies
De ce que nous avons dit ou fait de folies;

On y voit quel beau jour nous nous sommes connus,
Les heureux jours depuis où nous nous sommes vus,
Si s'étoit dans un cercle, ou bien en tête-à-tête;
Ces derniers sont marqués comme des jours de fête;
Les heureux à-propos, les maudits contre-temps,
Nos petits démêlés sans raccommodements,
Mes larmes, mes regrets, mes soupirs, mes œillades,
Vos soufflets d'ordonnance après mes embrassades,
Mes serremens de mains, mes battements de cœur
Y sont comptés, datés dans un ordre enchanteur.

MADAME LISBAN.

Il faut brûler, cousin, de pareilles sornettes.

LINDOR.

On me brûleroit vif plutôt que mes tablettes.

(Marthon se rapproche ici de madame Lisban et de Lindor.)

MADAME LISBAN.

Laissons cela, Lindor, et changeons de discours.

LINDOR.

Voyons, que dirions-nous de mieux que nos amours?

MADAME LISBAN.

Soupez-vous aujourd'hui?

LINDOR.

Question fort touchante!
Je devrois pour cela vous quitter, ma parente:

MADAME LISBAN.

Vous ne feriez pas mal de suivre ce dessein;
Car je ne soupe pas et vous mourrez de faim.

MARTHON.

Bon! il mourra de faim? A-t-on faim quand on aime?
Nous soupons en malade; il soupera de même.

MADAME LISBAN.

Eh! pourquoi nous sauver?

MARTHON.

Moi, je crains son courroux.

MADAME LISBAN.

Qui pourroit l'allumer?

MARTHON.

Comment! votre migraine,
Le refus de souper avec lui chez Dormène,
Lindor en ce moment tête-à-tête avec vous;
Voilà plus qu'il n'en faut pour fâcher un époux,
Pour perdre sans retour toute sa confiance.
Madame, fiez-vous à mon expérience.
Allons vite, Lindor, partez, suivez mes pas.

MADAME LISBAN.

Eh mais! Marthon...

MARTHON.

Marthon ne vous écoute pas.

(*Marthon sort avec Lindor.*)

MADAME LISBAN.

Eh! je les laisse aller... Mais quelle étourderie!...

SCÈNE VIII.

M. ET MADAME LISBAN.

MADAME LISBAN.

Ah! vous voilà?

M. LISBAN.

Je viens te tenir compagnie.

MADAME LISBAN, *haut.*

(*A part.*)

Vous me faites plaisir... Je ne sais quel parti,
Dans cette occasion, prendre avec mon mari.

M. LISBAN.

La joie, à mon aspect, dans tes regards éclate.
Tu ne t'attendois pas...

MADAME LISBAN.

Votre retour me flatte,
N'en doutez point, monsieur.

M. LISBAN.

Je suis bien bon, dis-moi,
De revenir souper tête-à-tête avec toi.

MADAME LISBAN.

Mais je ne soupe pas.

M. LISBAN.

Moi non plus : mais je cause.

MADAME LISBAN, *à part.*

Je vais lui découvrir...

M. LISBAN.

Tiens, parlons d'une chose.
Tu ne rougis donc pas d'adorer ton époux?
Mais rien n'est plus bourgeois. Sais-tu bien, entre nous,
Qu'on en rit dans le monde, et qu'on dit sans mystère;
Il faut absolument qu'ensemble on les enterre,
Ou que loin de madame on exile monsieur,
Pour pouvoir la former, humaniser son cœur,
Et la mettre au courant... Que c'est une misère
Que tes opinions : ta gloire une chimère;
Que tu n'es bonne à rien dans la société
Depuis notre union; que ta folle fierté,
Ton amour suranné, tes tons de bienséance,
Désolent tout le monde et demandent vengeance.

MADAME LISBAN.

L'hymen m'unit à vous, et je ne pense pas
Que l'on doive prétendre à mes foibles appas.

M. LISBAN.

Ainsi, Cléon, Durval, cette folle jeunesse,
Qui compose ta cour, t'obsède et me caresse,
Chacun doit trouver bon que ton cœur attendri
Malgré les mœurs du temps lui préfère un mari;
Que tout soit, en un mot, pour le pauvre bonhomme:
Pour quel époux encore?... Un époux qui t'assomme,
Un sot, un ennuyeux, un bavard, un oison:
N'est-ce pas, mon enfant? Quelle comparaison
Avec tous ces messieurs!

MADAME LISBAN.

Je n'en dois faire aucune.

M. LISBAN.

Je les plains, s'ils n'ont pas de meilleure fortune.
Ils en savent bien long tous ces beaux messieurs-là:
T'ont-ils bien ennuyée?... Ah! conte-moi cela.
Quel est le plus adroit, Cléon, Durval, Forlise?
Je crois que ce dernier pare la marchandise;
Qu'il sait la débiter: il te chassoit de près;
Il doit être piqué d'avoir perdu ses frais.
Forlise a de l'esprit, sa figure a des charmes.
Eh! que sais-je, peut-être a-t-il le don des larmes!
N'en a-t-il pas versé pour toucher ta vertu?
Et le petit Lindor, comment le traites-tu?
Comment s'en tire-t-il? Lui vient-il de l'audace?
Tu rougis... Quelle enfance!

MADAME LISBAN.

Épargnez-moi, de grâce,
De semblables discours.

M. LISBAN.

Oh! tiens, je n'aime pas
Ces superbes vertus qui font tant de fracas.

MADAME LISBAN.

Vous y comptez pourtant.

M. LISBAN.

Oh ! point... je te dévoile
Que je ne compte ici que sur ma bonne étoile.
Tiens, mon cœur : j'ai connu bon nombre de beautés,
Je leur ai fait cent tours, cent infidélités,
J'étois un vrai fripon ; eh bien ! pas une belle,
Malgré des torts réels, n'a pu m'être infidèle.
Je te puis avouer, sans être fanfaron,
Que quand je suis aimé c'est ma foi tout de bon.
Ce n'est pas que je sois plus aimable qu'un autre ;
Chacun a son mérite, et l'on s'en tient au nôtre ;
C'est un je ne sais quoi, qui, je ne sais comment,
Comme dit bien... Molière... assez comiquement..
Enfin, tu comprends bien, n'est-il pas vrai, ma reine ?
Par exemple, tu vois si ton mari te gêne.
As-tu donné ce soir rendez-vous à quelqu'un ?
Suis-je de trop ? Je sors, si je suis importun.

MADAME LISBAN.

Non, vous ne sauriez l'être, et c'est me faire outrage.

M. LISBAN.

Tu sens que tout ceci n'est qu'un pur badinage.

MADAME LISBAN.

Oui, je le pense ainsi... Je vais me retirer.
Donnez-moi la main.

M. LISBAN.

Soit ; mais avant que d'entrer
Je vais chercher...

MADAME LISBAN.

Quoi donc ?

M. LISBAN.

Pour t'amuser, ma chère,
Je veux te lire un conte..

MADAME LISBAN.

A présent? Pourquoi faire?

M. LISBAN.

Un conte singulier, qu'on nomme *Heureusement*.
C'est un benêt d'époux qui rentre justement...
Il croit que son retour charme son Artémise,
Lui tient de sots propos dont il la croit éprise:
Il lui dit des douceurs, comme nous autres fous
Nous pourrions tendrement nous en dire entre nous.
Non, rien n'est plus piquant: j'ai la tête remplie
De cette ingénieuse et charmante folie.
Je vais t'aller chercher ce petit conte-là;
Il est dans le salon; cela te bercera.

SCÈNE IX.

MADAME LISBAN, *seule*.

Il va tout découvrir... O dieux! je suis perdue.
Eh! devois-je, Lindor, te cacher à sa vue?
Quelle imprudence, ô ciel! qu'elle va me coûter!
Où me cacher? Où fuir? Dans quels bras me jeter!
Je suis morte.

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

SCÈNE X.

M. ET MADAME LISBAN.

M. LISBAN, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah! j'étoufferai de rire.

MADAME LISBAN.

Ciel! qu'entends-je! que vois-je! et quel transport l'inspire?
(*Avec la plus grande surprise.*)
Il rit....

M. LISBAN, *à part.*

Ah! ah! ah! ah! j'en rirai plus d'un jour.

MADAME LISBAN, *à part.*

Non, je ne conçois rien à ce joyeux retour.
Il faut le voir venir.

M. LISBAN, *à part.*

L'excellente aventure!

MADAME LISBAN, *à part.*

Tout cela me paroît d'un assez bon augure.

M. LISBAN, *à part.*

Ah! le petit fripon; qui s'en seroit douté?
Il est d'assez bon goût; pas trop mal débuté!
(*A sa femme.*)
Mignonnette, sais-tu quel sujet me ramène?...
Ah! ah! ah! laisse-moi reprendre mon haleine.
Ma foi, je n'en puis plus.

MADAME LISBAN, *à part.*

Que veut dire ceci?
Lindor aura trompé, sans doute, mon mari.
(*A son mari.*)
Eh bien! achevez donc. Si j'ose vous le dire,
Je ne conçois pas trop de quoi vous pouvez rire.

M. LISBAN.

Lindor...

MADAME LISBAN.

Eh bien! Lindor? parlez, expliquez-vous.

M. LISBAN.

Le cousin est ici, mais motus, taisons-nous:
Il est incognito. Ce n'est point pour son compte.
Devine un peu, devine à qui le drôle en conte,
Quel est l'heureux objet qui l'attire en ces lieux?
Marthon, en ce moment recevoit ses adieux.

MADAME LISBAN, *à part.*

Ah! je suis trop heureuse; à la fin je respire.
(*Haut.*)
Vous m'étonnez... Comment... et que voulez-vous dire?

M. LISBAN.

Il faut tout t'expliquer. J'ai surpris le cousin
Aux genoux de Marthon; il lui baisoit la main.

MADAME LISBAN.

Comment, chez vous?

M. LISBAN.

Voyez le grand malheur, madame!
J'aime mieux qu'on en conte à Marthon qu'à ma femme.
Enfin, pour t'achever mon histoire en deux mots,
Je suis pour la petite entré fort à propos.

MADAME LISBAN.

Que sont-ils devenus?

M. LISBAN.

Ah! voilà l'impayable.
Quand ils m'ont vu paroître, ils ont cru voir le diable;
Et s'échappant soudain, honteux d'être surpris,
Je les ai tous les deux poursuivis par mes ris.

Qu'une femme surprise est sotte, ma petite!
Mais quoi! ne veux-tu pas nous tenir un peu quitte
De cette gravité qui n'est pas de saison?
N'est-ce pas à propos rentrer dans sa maison
Pour mettre le bon ordre?... Hem! qu'en dis-tu?

MADAME LISBAN.

Sans doute.

M. LISBAN.

C'est mettre, comme on dit, le renard en déroute.
Que devenoit Marthon?... Eh! voilà justement :
Voilà, sur mon honneur, mon conte... *Heureusement.*
Peste! il vous connoît bien, l'auteur de cet ouvrage.
« Une femme est souvent plus heureuse que sage, »
Dit-il... Eh bien! Marthon nous démontre cela.
Rien n'est plus singulier que cette histoire-là.
Il faut être avec moi toujours sur le qui-vive :
On fait une sottise; *heureusement* j'arrive.
Parbleu! j'ai le nez fin... Ne gronde pas Marthon :
C'est un malheur qui peut lui servir de leçon.
Voilà de ces hasards...

MADAME LISBAN, *à part.*

Qui sauvent l'innocence
Du danger où souvent l'expose une imprudence.

M. LISBAN.

Si quelque fantaisie, un petit goût fripon,
Te prenoit pour quelqu'un, dis-le-moi sans façon;
Que je ne vienne pas...

MADAME LISBAN.

Vous, monsieur, au contraire.
Comptez que je prendrai tout le soin nécessaire
Pour sauver ma vertu d'un lâche attachement :
Mais si je me pouvois oublier un moment,

Personne ne sauroit, en ce malheur extrême,
Plus à mon gré, monsieur, survenir que vous-même.

M. LISBAN.

Fort bien. Puissé-je donc, en cas d'évènement,
Rentrer comme aujourd'hui toujours *heureusement!*

FIN DE HEUREUSEMENT.

LE JALOUX,

COMÉDIE,

PAR ROCHON DE CHABANNES,

Représentée, pour la première fois, le 11 mars 1784.

PERSONNAGES.

LE BARON.

LA MARQUISE, sa nièce.

LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, en amazone à son entrée au second acte et en dragon aux trois derniers actes.

VALSAIN, parent de la marquise.

MARTHON, femme de chambre de la marquise.

PASQUIN, valet du chevalier.

Quelques domestiques, personnages muets.

La scène est au château du Baron.

Il faut quatre décorations différentes; un premier salon pour les deux premiers actes; un second salon ou boudoir de la marquise pour le troisième acte; un cabinet de toilette au quatrième acte. Tous ces appartements doivent être garnis de meubles; mais il n'est pas essentiel, en changeant de décoration, de changer de meubles, excepté au quatrième acte, où il faut une toilette magnifique, un petit secrétaire, un bureau, quelques chaises et fauteuils nouveaux. Le cinquième acte doit représenter un jardin.

J'ai oublié de marquer la position théâtrale des deux premiers acteurs. Acte premier, scène première. Au lever de la toile, la soubrette doit paroître assise, et s'entretenant familièrement avec Pasquin; celui-ci, un peu de côté, lui parle appuyé sur le dos de sa chaise; Marthon un moment après se lève, et ils continuent leur conversation debout.

LE JALOUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MARTHON, PASQUIN.

PASQUIN.

Le chevalier jaloux, quelle prévention!
C'est un homme charmant et plein d'attention:
Rien n'échappe à ses soins, à sa délicatesse.
Au lever de madame, il s'attache à ses pas,
Et jusqu'à son coucher il ne la quitte pas;
Mais c'est pour l'obliger et la servir sans cesse:
Et, jugeant tout cela d'un esprit bienveillant,
Moi je ne vois en lui, malgré la médisance,
Qu'un homme officieux, et non pas surveillant,
A qui l'on doit de la reconnoissance.

MARTHON.

De cette dette-là je crois qu'il nous dispense.
Tu jettes sur ton maître un œil assez distrait:
En le regardant mieux, je frémis du portrait,
Pour nous, pour ma maîtresse, et surtout pour toi-même.
De ses accès d'humeur sans cesse le plastron;
Car un maudit jaloux, dans sa fureur extrême,
Fait un enfer de sa maison.

PASQUIN.

A qui donc le dis-tu! Tiens, vois-tu bien, ma chère,
Il n'est pas de métier, il n'est pas de galère,
Qui ne soit préférable à mon état présent.
Notre amant a d'abord changé de caractère;
Et, d'un homme enjoué, sans souci, bienfaisant,
Qu'il étoit autrefois, quand j'ai pris sa casaque,
Il est devenu noir, triste, hypocondriaque,
Se tourmentant sans cesse, et tourmentant autrui;
Et l'on ne sauroit vivre en repos avec lui.

MARTHON.

Ses plus anciens amis, comme ses connoissances,
Ne sont pas à l'abri de ses extravagances.
Il ne distingue rien, âge, sexe ni rangs:
Les uns sont confidents, les autres sont amants;
Et contre son repos tous ourdissent des trames.
Sur maîtres et valets sans cesse il a les yeux.
Madame parle-t-elle à l'une de ses femmes,
C'est le discret agent d'un commerce amoureux.
Écrit-elle un billet, sa frayeur est mortelle;
C'est un billet d'amour que trace l'infidèle.
Chante-t-elle un couplet, il est pour un amant;
C'est un adroit aveu qu'elle fait en chantant.
Un geste indifférent, que personne n'observe,
Pour le tromper en face est un signe en réserve.
Que sais-je! son silence est un crime secret;
C'est un recueillement dont un autre est l'objet.
Enfin ses actions lui sont toutes suspectes;
Celles qu'il craint le plus sont les plus circonspectes;
Et l'accueil de madame, ou froid ou gracieux,
Alarme également son esprit ombrageux.

PASQUIN.

Voilà certainement un homme insupportable.
Mais laissons le jaloux, et voyons l'homme aimable.
Il est sage en ses mœurs, modeste en son maintien,
Et son esprit a de quoi plaire.
Après le mal, j'en dois dire le bien,
En dépit de l'habit et de mon caractère.
Il contemple madame avec timidité,
De l'air dont on contemple une divinité:
Il la croit, de sang-froid, aussi sage que belle:
Mais quand il trouve un rival sur ses pas,
(Et tout ce qui la voit doit soupirer pour elle)
Il ne connoît plus rien que la crainte mortelle
De se voir enlever son cœur et ses appas.
Du reste, complaisant, tendre, vif et fidèle,
Il ne sait que la voir, l'entendre, l'admirer,
Sentir, penser par elle, et même respirer.
Dans la société la plus intéressante,
C'est un homme isolé, si madame est absente;
Mais son front s'éclaircit, mais son âme renaît,
Mais il possède tout, quand madame paroît.
Son cœur, quand elle parle, est errant sur sa bouche;
Il marche sur ses pas, il suit ses mouvements,
Il vole entre ses doigts quand elle ôte ses gants,
Et porte envie à tout ce qu'elle touche.
Ne lui demandez pas ce qu'on dit, ce qu'on fait,
Ni qui vient ni qui sort: madame parle, pense,
Travaille, ne fait rien, badine, chante, danse,
Est assise ou debout; voilà tout ce qu'il sait.
Ah! cet enivrement, ces soins, cette réserve,
Tout cela, mon enfant, avec plaisir s'observe;
Et femme, honnête au moins, dans ce siècle pervers,

Où tous nos jeunes gens sont remplis de travers,
Qui se voit de la sorte adorée, encensée,
A bientôt, par ma foi, la tête renversée!

MARTHON.

Oui, oui, je sais qu'il plaît comme ami, comme amant,
Que c'est même en amour un modèle charmant;
Mais s'il a su toucher par sa rare constance,
Il aigrit tous les jours par son extravagance;
Et j'ose me flatter, du train dont il y va,
Que son règne ennuyeux avant peu finira.
Mais... ma confiance est-elle bien placée?

PASQUIN.

D'un doute injurieux ma franchise est blessée.
Fais-moi chasser d'ici, retourner à Paris,
Renouer connoissance avec mes vieux amis.
L'air du hameau ne vaut rien pour mon âge.
Mais quand mes intérêts ne seroient pas les tiens,
Ma conduite avec toi, la marche que je tiens,
Devroient de ton esprit écarter tout nuage.
Suis-je à m'apercevoir des tours que tu lui fais,
Des faux avis que tu lui donnes!

MARTHON.

Paix!

PASQUIN.

Des papiers chiffonnés que, pour te faire rire,
Adroitement tu sèmes sur ses pas,
Et dont nous faisons tant de cas,
Que nous cédons toujours au plaisir de les lire!
Et cependant qui, plus discret que moi...

MARTHON.

Oui, depuis quelque temps tu nous sers avec zèle;
Mais tu n'as pas été toujours aussi fidèle,

Et j'ai souvent eu lieu de me plaindre de toi.
Quand ton foible te prend pour ton jaloux de maître,
Tu vendrois tout le monde à beaux deniers comptants.

PASQUIN.

Vieille foiblesse, anciens égarements!...
Et tu m'as fait enfin connoître
Que c'étoit pour son bien que tu le desservois;
Et j'ai cru sensément ce que tu me prouvois.

MARTHON.

J'ai tort, et je te rends toute ma confiance.
J'ai celle de ton maître.

PASQUIN.

Il la place fort bien.

MARTHON.

Je l'ai bien méritée; un peu de patience.
D'abord pour le servir je n'ai ménagé rien,
Parce que je pensois que ma jeune maîtresse
Ne pouvoit rester veuve encor dans son printemps,
Et que ton cheva'ier, par sa délicatesse,
Me sembloit préférable à tous ses concurrents:
Mais ses vivacités, sa bouillante jeunesse,
M'ont fait changer de sentiments,
Sans changer toutefois, et le tout par adresse,
De marche et de conduite avec nos deux amants.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, MARTHON, PASQUIN.

LE CHEVALIER.

(De la coulisse.)

Pasquin, holà, Pasquin!

MARTHON.

Notre jaloux t'appelle,
Et d'un ton élevé qui m'alarme pour toi.

(Ils se séparent.)

PASQUIN, *courant à son maître, et s'arrêtant en le voyant.*

Je cours le rejoindre...

LE CHEVALIER.

Eh! pourquoi
Se disperser quand je paroi?

PASQUIN.

Vous m'appeliez, et plein de zèle
J'accourois...

LE CHEVALIER, *à Marthon.*

Et toi?

MARTHON.

Moi?

LE CHEVALIER.

Toi.

MARTHON.

Je partois aussi,
Pour ne pas rester seule.

LE CHEVALIER.

Ah! je conçois ceci.

Au surplus, je me ris de tes mauvais offices;
On te dispense enfin de tes loyaux services.
Amis, comme ennemis, tout m'est indifférent
Auprès de ta fausse maîtresse;
Et je la quitte en ce moment,
Bien dégagé de ma foiblesse.
Tu peux de mon départ l'assurer de ce pas.

MARTHON.

Je m'en garderai bien; vous ne partirez pas.

LE CHEVALIER.

Je ne partirai pas!

MARTHON.

Pourriez-vous vous résoudre
A nous quitter un seul instant?
Si vous partiez comme le vent,
Votre retour seroit aussi prompt que la foudre.

LE CHEVALIER.

Non, non, plus de foiblesse; et d'ailleurs, sans détour,
J'obéis à l'ingrate en quittant ce séjour.
Elle vient à l'instant de me faire une scène
Que je n'oublierois pas quand je vivrois cent ans.
L'amour à sa toilette avec transport m'amène,
Et voici dès l'abord ses propos obligeants:
« Floridor, Marsin et Thémine
« Viennent de s'éloigner, en disant hautement,
« Que c'étoit votre humeur inégale et chagrine
« Qui les faisoit partir ainsi subitement.
« Je vous avouerai donc, monsieur, que leur absence
« Ne me fait pas moins de chagrin
« Que votre éternelle présence;
« Et vous m'obligeriez de suivre leur chemin. »
« Aussi, plus poli qu'eux, puisqu'il faut vous le dire,

« Je viens prendre congé de vous,
« (Lui répliqué-je) et me retire,
« Edifié d'un traitement si doux. »
« Bon voyage. » A ces mots, tout mon dépit éclate;
Je lui donne les noms de parjure et d'ingrate.
Mais on n'est point en reste; et, loin de m'arrêter
En changeant de langage, on songe à m'irriter,
En m'accablant, avec une mémoire
Et des traits offensants qu'on aura peine à croire,
Des récits détaillés, aggravés méchamment,
De mille petits torts que l'on n'a qu'en aimant.
Le reste est oublié... Tu juges de ma rage.
Ma mémoire, à son tour, fait aussi des efforts;
En répliquant je me soulage;
Et nous nous rappelons fidèlement nos torts.

MARTHON.

Bon! ce sont là des assauts de franchise
Qui resserrent les nœuds de la société.

LE CHEVALIER.

Valsain, que je croyois à Paris arrêté...

PASQUIN.

Voilà du neuf.

LE CHEVALIER.

Arrive au fort de cette crise.
Madame prend d'abord un air d'aménité.
Le fat, qui me salue et me voit agité,
N'en est pas inquiet, et vole à la marquise.
On l'invite avec grâce à s'asseoir près de soi;
On lui laisse une main à lui seul présentée;
Madame est obéie, embrassée, exaltée,
Admirée, encensée, et le tout devant moi,

Devant moi tout tremblant, et l'âme consternée,
Appuyé comme un sot devant la cheminée,
Dans un silence morne, un stupide embarras,
Ne sachant où poser mes jambes ni mes bras.
La patience à la fin m'abandonne;
Je pars, en renversant, brisant tout sous mes pas...
Et tu veux que mon cœur sottement lui pardonne!

PASQUIN.

Après sa porcelaine et ses meubles à bas,
Madame seule a tort, et la querelle est bonne.

LE CHEVALIER.

Tu vois, Marthon, tu vois très clairement
Que c'est à ce Valsain que l'on me sacrifie.

MARTHON.

Cela n'est pas douteux; son ton léger, charmant...

LE CHEVALIER.

Ne tiendra pas, je te le certifie,
Contre mon désespoir et mon ressentiment.

MARTHON.

Oubliez-vous déjà que vous montez en chaise,
Que vos adieux sont faits?

LE CHEVALIER, *étonné de la réflexion de Marthon.*

Non, je demeurerai,
(*Avec ironie et méfiance.*)
Si vous le trouvez bon.

MARTHON.

Ah! monsieur, à votre aise,
Partez ou demeurez.

LE CHEVALIER.

Et je m'éclaircirai.
Ils seroient trop heureux, si je quittois la place.

MARTHON.

Cela s'appelleroit fuir devant l'ennemi.
Point de quartier; courage, et volte-face;
Chassez, dispersez tout, et restez seul ici.

LE CHEVALIER.

Oui, je ne nierai pas l'excès de ma foiblesse;
Mais tout mon crime vient d'aimer trop ta maîtresse.

PASQUIN.

Aimez-la moins, monsieur, et vous l'aimerez mieux.

SCÈNE III.

LES MÊMES, VALSAIN, *au fond du théâtre.*

LE CHEVALIER, *à Pasquin.*

Tais-toi, Valsain entre en ces lieux.
(*A Marthon.*)
Laisse-nous : sers-moi bien, et ta fortune est faite.
(*Valsain, aperçu d'abord des coulisses, s'avance lentement, et reste même un peu au fond du théâtre.*)

MARTHON, *à part, après avoir fait la révérence au chevalier.*

J'y compte beaucoup plus, en ne te servant pas.
(*Elle va pour sortir, et passe devant Valsain.*

LE CHEVALIER, *à Pasquin.*

Et toi ne quitte pas l'incertaine soubrette;
De Marthon, de Valsain, observe tous les pas.
(*A part, et laissant son valet qui se retire.*)
Qui sait si ce n'est pas une intrigue secrète,
Qui, du sein des plaisirs les plus tumultueux,
Le ramène en cette retraite!
(*Valsain fait à Marthon qui sort un petit salut d'amitié, que le chevalier aperçoit en se retournant.*)

LE CHEVALIER, *à part.*

Bon! de l'intelligence et des signes entre eux!

(*Remarquant encore que Pasquin, en sortant, salue Valsain, et que celui-ci fait à l'autre un signe de tête.*)

(*A part.*)

Et même à mon valet un coup-d'œil gracieux,
Que le faquin...! ah! sans doute le traître
Entre dans leurs projets pour desservir son maître!

(*Valsain s'avance tout-à-fait.*)

SCÈNE IV.

VALSAIN, LE CHEVALIER.

VALSAIN.

A QUI donc en as-tu? D'où vient ce sombre accueil?
J'arrive, et te voilà d'abord mélancolique,
Distrait avec les gens, froidement laconique,
Et m'honorant surtout d'un farouche coup-d'œil!

LE CHEVALIER.

Je puis avoir des torts, monsieur; mais je m'explique.
J'adore la marquise, et j'aspire à sa main.

VALSAIN.

Eh bien! adore-la, songe même à l'hymen;
Et nous, nous l'aimerons: car tout cela s'arrange.

LE CHEVALIER.

Non pas sur ce pied-là.

VALSAIN.

Mais quelle humeur étrange!
Quoi! je ne puis aimer ma parente?

LE CHEVALIER, *vivement et avec sentiment.*

Ah! Valsain,

Vous devez l'adorer! On lui résiste en vain :
Mais vous avez un rival redoutable.

VALSAIN.

J'en ai cent mille, chevalier,
Remplis pour ma cousine aimable
D'un sentiment trop beau pour le nier,
Mais qui vivent entre eux d'un ton, d'une harmonie,
Qui fait plaisir à voir.

LE CHEVALIER.

Point de froide ironie.
Pour moi, je n'aime aucun de mes rivaux.

VALSAIN.

Bon! ce sont aujourd'hui les meilleurs gens du monde.
Ce ne sont plus ces preux, courant par monts, par vaux,
Chevaliers de la table ronde,
Occisant, pourfendant, dans leur férocité,
Tous ceux qui convoitoient leurs tristes damoiselles;
Ce sont amants légers, et pleins d'aménité,
Suivant le ton du siècle et celui de leurs belles,
Qui respirent l'encens que l'on brûle pour elles,
Et ne les cachent pas à la société.
Veux-tu qu'une maîtresse, une épouse chérie,
Soit faite exprès uniquement pour toi,
Et qu'elle doive, en te donnant sa foi,
Fermer l'oreille à la galanterie?
Que deviendroit-on dans la vie,
Si chacun exclusivement
Prétendoit s'emparer d'une femme jolie?
Trop de gens souffriroient de cet arrangement.
Les femmes, chevalier, seroient des beautés fades,
Sans le projet de plaire et de charmer :
Les hommes, sans l'amour, qui seul sait les former,

Seroient encore plus maussades.
Le soin de plaire anime, embellit tous les traits,
Donne à l'esprit de la délicatesse,
Polit les mœurs, adoucit leur rudesse
Et dans le monde entier distingue les Français.

LE CHEVALIER.

Il n'est pas question, dans mon humeur jalouse,
D'enlever à vos yeux une amante, une épouse,
De la soustraire à vos propos flatteurs
(Qui ne font toutefois que corrompre les mœurs) :
Mais, si votre parente m'aime,
Et daigne faire mon bonheur,
Je ne veux aimer qu'elle, en être aimé de même,
Seul, exactement seul, entendez-vous, monsieur?

VALSAIN.

Fort bien; et vous ferez un couple très aimable,
Si la marquise adopte un système semblable.

LE CHEVALIER.

Mais nous vivrons pour nous, et nous vivrons heureux,
Malgré l'opinion des autres :
Et vos plaisirs bruyants et scandaleux
Ne vaudront pas la paix, la pureté des nôtres.
Mais concluons, pour sortir d'embarras :
Êtes-vous mon rival?

VALSAIN.

Non, je n'épouse pas.

LE CHEVALIER.

Vous aimez?

VALSAIN.

Quelquefois. La demande est pressante.
Mais il faudroit connoître, avant tout ce fracas,
Quels sont les sentiments, les vœux de ma parente;

Savoir, avant de tuer vos rivaux,
Si l'on vous aime et si l'on vous préfère :
Autrement ce seroit faire une folle guerre,
Entreprendre sans fruit de dangereux travaux ;
Et la prudence veut que la dame prononce.
En attendant, voici ma fidèle réponse
A tes bizarres questions.
Je ris de ton humeur et de ta jalousie ;
Mais je ne mettrai de ma vie
Aucun obstacle à tes prétentions.
Je t'avouerai bien plus, pour t'ôter tout ombrage,
Que je respecte fort la femme qui t'engage,
Mais que ses charmes, sa beauté,
N'effleureront jamais ma liberté.

LE CHEVALIER.

A d'autres. Ce sont là des propos très honnêtes,
Qu'en se trompant se tiennent des rivaux.
Les sots en sont la dupe.

VALSAIN.

Et les mauvaises têtes
Se font toujours de chimériques maux.

LE CHEVALIER.

Quoi ! sérieusement, votre âme inaccessible?...

VALSAIN.

Oui.

LE CHEVALIER, *charmé de ne pas trouver en lui un rival.*

Je respire... et je reste étonné.

VALSAIN.

Eh ! de quoi?

LE CHEVALIER.

D'un triomphe aussi déterminé.
Mais cette indifférence est-elle bien possible?

VALSAIN.

Nos goûts et nos humeurs ne sont pas assortis.

LE CHEVALIER, *commençant à prendre de l'humeur.*

Mais ne l'avouez pas, monsieur, pour votre gloire;
Elle doit subjuguer les cœurs et les esprits.

VALSAIN, *d'un air libre et aisé.*

Et je remporte la victoire.

LE CHEVALIER.

Elle est si raisonnable!

VALSAIN.

Un peu trop, entre nous!
Et je hais la raison.

LE CHEVALIER.

Ma foi, tant pis pour vous!
Mais c'est la beauté même.

VALSAIN.

Elle est incomparable
A tes yeux.

LE CHEVALIER.

On ne peut la voir sans l'adorer.

VALSAIN.

Avec tes yeux : pour moi, c'est une femme aimable,
Que mon cœur ne sait qu'honorer.

LE CHEVALIER, *à part, et avec humeur.*

Le fat!.. quand tous les cœurs lui rendent leur hommage...
Je ne sais qui me tient...

VALSAIN.

Ses mœurs sont de cent ans;

C'est une pruderie, une raison sauvage,
Qui doivent effrayer de jeunes courtisans.

LE CHEVALIER, *avec dépit.*

Sans doute.

VALSAIN.

Elle a des traits; mais rien ne les varie.
Son esprit est sensé; mais est-il amusant?

LE CHEVALIER, *toujours redoublant d'humeur jusqu'à la fin de la scène.*

Monsieur....

VALSAIN.

Elle a pourtant des accès de folie:
Elle rit quelquefois, mais d'un rire indécent:
Et de quoi? D'un bon mot du siècle précédent;
Jamais d'une épigramme, ou d'un trait d'ironie:
Et voilà, chevalier, voilà très poliment
Ce qu'on appelle bonhomie.

LE CHEVALIER.

Monsieur!...

VALSAIN.

Tout ce qui plaît aux femmes de vingt ans,
Spectacles, jeux, soupers, plaisirs vifs et bruyants,
Grand état de maison, chevaux, dettes, amants,
Tout cela l'excède et l'ennuie.
Vous ne sauriez l'engager à veiller;
A minuit elle bâille et vous fait tous bâiller,
Et ce petit concert chasse la compagnie.

LE CHEVALIER.

Monsieur!...

VALSAIN.

Voilà de quel œil, en honneur,

Je vois le fier objet de ta jalouse humeur.
Es-tu content?

LE CHEVALIER.

C'est trop de persifflage,
(Avec la dernière vivacité.)
Et mon cœur est blessé de cet indigne outrage.

VALSAIN, *avec la plus grande surprise.*

Comment!...

LE CHEVALIER.

Ne l'aimez pas, monsieur; à vous permis;
Mais sachez l'honorer devant ses vrais amis:
Ou je ne réponds pas....

VALSAIN.

Ah! ma foi, pour te plaire,
Apprends-moi désormais ce qui me reste à faire.
Là, veux-tu que je l'aime, ou bien ne l'aime pas?

SCÈNE V.

LE BARON, VALSAIN, LE CHEVALIER.

LE BARON, *à Valsain, saluant le chevalier.*

J'APPRENDS ton arrivée, et je double le pas
Pour t'embrasser. C'est ma nièce elle-même
Qui vient de m'annoncer ton retour en ces lieux.
(Ils s'embrassent.)

LE CHEVALIER, *à part.*

Il est d'une importance extrême;
Tout est en l'air pour cet homme odieux.

VALSAIN.

Baron, ah! s'il vous plaît, point de cérémonie.

LE BARON.

Je n'en fais pas, tu le sais; mais, ma foi,

La joie et les plaisirs sont toujours avec toi,
Et je me plais en bonne compagnie.

LE CHEVALIER, *s'esquivant.*

Tâchons, pendant qu'ils sont ensemble à babiller,
De joindre la marquise, afin de débrouiller
Pour qui l'on me maltraite et l'on me congédie.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, VALSAIN.

LE BARON, *ne voyant pas encore que le chevalier est parti.*

Tu viens à propos aujourd'hui,
Il faut, Valsain, que je l'avoue,
Pour m'empêcher de trépasser d'ennui
Avec ce triste amant qui fait toujours la moue.
(*S'apercevant du départ du chevalier.*)
Bon! jouis-tu déja de son inimitié?
Il est parti sans dire gare.

VALSAIN.

C'est un personnage bizarre,
Et dont il faut avoir pitié.

LE BARON.

Ah! je n'ai point d'indulgence aussi rare,
Quand on me fait sécher sur pied.

VALSAIN.

Faites-lui grâce : allez, je le défie
De nous ennuyer en ce jour.
Je vous amène ici renfort de compagnie,
Et qui nous distraira de tout ce fol amour.
C'est un rival sans conséquence,

Que le jaloux verra sans trouble et sans effroi ;
La comtesse de Valleroi,
Qui prétend avec vous renouer connoissance.

LE BARON.

Nous nous connoissons peu, ne nous convenons pas.

VALSAIN.

C'est pourtant, cher baron, une femme adorable,
Une chasseuse infatigable,
Qui marchera bravement sur vos pas.
Nous nous sommes trouvés en grande compagnie
Chez un de vos voisins, le marquis de Lussé ;
Nous avons beaucoup ri, chanté, dansé, chassé.
J'ai dit à ma franche étourdie
Que je venois chez vous : elle, sans balancer,
(Et regrettant beaucoup de ne pouvoir me suivre)
De me charger de l'annoncer.
Si vous voulez que je vous en délivre,
Je rebrousse chemin.

LE BARON.

Non, non, n'en faites rien ;
Je prétends vous garder... Je la recevrai bien.
Je sais que sa coquetterie,
Travers de son esprit, n'altère pas ses mœurs ;
Mais le monde, Valsain, est rempli de censeurs,
Étalant, affichant leur fausse pruderie ;
Et l'on a toujours tort d'armer la calomnie.

VALSAIN.

Comment ! pour s'habiller en homme?

LE BARON.

Mon ami,
Je ne suis pas frondeur et du sexe ennemi :

Mais ce goût va souvent bien plus loin qu'on ne pense ;
On veut avoir nos airs, notre ton, notre aisance :
Voilà, dans ce sexe charmant,
Qui perd de sa candeur sous notre habillement,
Où le ridicule commence.

VALSAIN.

Je vous répondrai, moi, qu'une jeune beauté,
Pour son plaisir et sa commodité,
Peut s'habiller en homme ; et la métamorphose
Est par trop de mon goût, ma foi, pour que j'en glose.
Un cavalier femelle est toujours si joli !
D'ailleurs, baron, observez bien ceci.
La comtesse élevée avec des militaires,
Veuve, sœur d'officier, et souvent dans ses terres,
Où nos rapides chars ne vont pas comme ici,
Aura pris cet usage, assez commode et leste,
Afin d'accompagner son frère et son mari ;
Et cette raison-là doit l'excuser de reste.

LE BARON.

Vous la défendez en ami.
Allons voir la marquise ; et sur notre comtesse
Tâchons de prévenir son austère sagesse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE, *entrant, poursuivie par le chevalier.*

Non, laissez-moi; vos soins sont superflus,
Et mon cœur éclairé ne vous écoute plus :
C'est assez essuyer outrage sur outrage.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, VALSAIN.

(Ce dernier entre avec fracas.)

LE CHEVALIER.

O ciel! Valsain! Quel contretemps! J'enrage.

LA MARQUISE, *ironiquement au chevalier.*

Il vient très à propos, et nous pouvons fort bien
Remettre à d'autres temps un si doux entretien.

LE CHEVALIER, *brusquement.*

Je sors.

VALSAIN, *arrêtant le chevalier.*

Non, non, demeure, arrête.
Tu ne gênes personne.

LE CHEVALIER, *avec un rire amer et forcé.*

Ah! c'est trop de bonté...

VALSAIN, *à la marquise et au chevalier.*

Si par hasard je suis un trouble-fête,
Parlez.

LA MARQUISE.

Êtes-vous fou?

VALSAIN.

Chassez-moi : liberté!

(Pendant toute cette scène, le chevalier, distrait, embarrassé, a l'air d'un homme sur les épines; la marquise n'est pas plus à son aise, et tâche de prendre un air libre et aisé; Valsain fait son profit de tout.)

LA MARQUISE.

Non, non; je vous retiens pour la journée entière.

LE CHEVALIER, *à part.*

Pour la vie, ah! perfide!

VALSAIN, *à la marquise, en lui baisant la main, ce qui fait crever de dépit le chevalier.*

Ah! c'est trop de faveur,

(*Ironiquement.*)

Et je profiterai, ma foi, de très grand cœur

(*A part.*)

De cette grâce singulière.

LA MARQUISE, *saisissant la parole, pour dérouter les regards de Valsain, et couvrir les humeurs du chevalier, affectant même un air gai.*

Et vous m'entretiendrez, pour me remercier,
De l'objet enchanteur...

VALSAIN.

Oh! bon, quelle folie!
Devant une femme jolie
L'éloge de toute autre est un trait d'écolier.

LA MARQUISE, *toujours mêmes motifs, tâchant de fixer l'attention de Valsain.*

Distinguez mieux les gens. On dit qu'elle est charmante,
Vive, enjouée, aimant l'éclat, le bruit,

Et beaucoup mieux sous votre habit
Que sous le nôtre.

VALSAIN.

Ah! vous êtes méchante.

LA MARQUISE.

Le baron me l'a peinte à l'instant sous ces traits.
Eh quoi! vous rougissez?

VALSAIN.

Je ne rougis jamais.

LA MARQUISE.

Vous n'en êtes plus là... Mais, Valsain, votre belle
Complètement en ces lieux s'ennuiera.

VALSAIN.

Reposez-vous entièrement sur elle :
Avant ce temps ma belle partira.

LA MARQUISE.

Mais ne craignez-vous pas qu'ici l'on vous l'enlève?
Tenez, le chevalier...

LE CHEVALIER, *d'un air embarrassé, comme un homme qui ne s'attend pas qu'on va lui adresser la parole.*

Quoi, madame?

LA MARQUISE, *à Valsain.*

Il y rêve.

(Au chevalier.)

Que cet air ennuyé vous rend bien ennuyeux!

VALSAIN, *à part.*

L'état où je les vois est vraiment trop risible.

(*Haut.*)

Mais je m'enfuis; je suis un homme horrible;
Je joue à notre ami, peut-être à tous les deux,
Si je devine bien, un tour vraiment affreux.
Mais c'est sa faute aussi, c'est la vôtre de même :

On parle aux gens tout naturellement;
On leur dit : Partez donc, vous voyez bien qu'on s'aime;
Et l'on n'est pas tout je ne sais comment.
Que diantre! on a du monde, et l'on n'est pas étrange;
On sait vivre, on se prête, et tout enfin s'arrange.

LA MARQUISE, *avec dignité et humeur.*

Mais savez-vous, Valsain, que je me fâcherai?

VALSAIN, *s'enfuyant.*

Ah! ne vous fâchez pas, car je demeurerai.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je respire à la fin.

LA MARQUISE.

Moi, je suis furieuse.

LE CHEVALIER, *jouant l'étonné.*

Qui vous met en courroux?

LA MARQUISE.

Votre humeur odieuse.

LE CHEVALIER.

Je n'ai rien dit.

LA MARQUISE.

Non; mais vos yeux,
Votre maintien, votre air atrabilaire,
N'ont que trop averti...

LE CHEVALIER.

C'est assez de se taire;
Faut-il encor sourire aux ennuyeux?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, oui, sans doute; avec un soin extrême
Il faut que l'on ménage une femme qu'on aime,
Qu'on ne l'expose point, par des écarts fréquents,
Aux propos indiscrets des sots et des méchants.
Eh! d'où vient, s'il vous plaît, votre air sombre et sauvage
A l'aspect de Valsain arrivé de ce jour?
Est-ce encore un amant dont je reçois l'hommage?
Oh! je dois m'applaudir de votre rare amour;
Tant de délicatesse est vraiment respectable,
Et doit déterminer une femme estimable
A vous donner et sa main et son cœur.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Bon! courage! armez-vous de dépit, de froideur,
Insultez à l'amour le plus pur, le plus tendre,
Fermez les yeux, ne veuillez rien entendre;
Et justifiez-vous, par des prétextes vains,
De vos mépris pour moi, de tous vos fiers dédains.
Valsain m'étourdissoit avec son persifflage;
Et j'ai bien pu, je crois, las de ce personnage,
Par des distractions témoigner mon ennui.

LA MARQUISE.

Non pas en ma présence, et non pas devant lui.
Eh! voilà donc mon esclavage,
Les scènes de dépit et les scènes d'humeur
Que j'essuierois dans mon ménage,
Si j'avois le bonheur d'être unie à monsieur?

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Si vous étiez ma femme, ah! pouvez-vous, cruelle,
Douter un seul instant des soins d'un cœur fidèle?
Vous seriez ma divinité;
Vos ordres, vos désirs, tout seroit respecté;

Et dans une extase éternelle
Je jouirois de ma félicité.
Comparez-vous le sort d'un époux sans alarmes,
Jouissant du bonheur de posséder vos charmes,
A celui d'un amant plein de trouble et d'ennui,
Qui voit jusqu'à l'espoir s'envoler loin de lui;
Qui même tous les jours, à chaque instant, madame,
Se perd auprès de vous par l'excès de sa flamme?
Tout ce que vous valez et le peu que je vaux
M'inspirent malgré moi de la mélancolie:
Je ne saurois vous voir de tout point accomplie,
Sans redouter mille rivaux;
Et vous éprouveriez la même jalousie,
Si j'avois en partage assez de qualités
Pour inspirer à vos sens agités
La même passion dont mon âme est remplie.
Épousez-moi, marquise; et vous verrez soudain
Un homme tout changé d'humeur, de caractère,
Ne vous offrant jamais qu'un visage serein,
Où sera peint le désir de vous plaire,
Et le calme touchant d'un bonheur bien certain:
Et ce grand changement, qui sera votre ouvrage,
Si vous me jugez bien, n'est pas un vain présage.

LA MARQUISE.

Vous vous trompez, monsieur, et ne me trompez pas.
Avez-vous jusqu'ici pu douter de ma flamme?
N'ai-je pas employé, pour rassurer votre âme,
Les soins les plus marqués et les plus délicats?
Et cependant, depuis l'aveu pénible
Qu'à ma tendresse arracha votre amour,
Ai-je joui d'un seul instant paisible?
Votre humeur inquiète éclate chaque jour;

Chaque instant fait éclore une scène nouvelle,
Et chaque emportement naît d'une bagatelle.
On peut être jaloux, et même avec fureur,
D'un objet qui se borne au titre de maîtresse :
Son égarement, sa foiblesse,
Ne sont pas les garants d'un solide bonheur.
Mais il faut honorer la femme tendre, honnête,
Qui ne veut écouter que les vœux d'un époux :
Oui, de ces femmes-là, de leur digne conquête,
Monsieur, on est certain, et l'on n'est point jaloux ;
Vous conserverez toujours le cœur qu'elles vous donnent,
Et même en méritant qu'elles vous abandonnent.
Mais vous n'êtes pas fait, par vos sens emporté,
Pour juger de ces différences ;
Et votre cœur, ardent sans volupté,
Ne connoît de l'amour que les extravagances.

LE CHEVALIER, *attendri.*

Oui, je sens tous mes torts, et vous m'ouvrez les yeux :
Le cœur d'une femme estimable
Est le plus beau présent des cieux.
Mais mon inquiétude est peut-être excusable :
Ce n'est pas un soupçon contre la bonne foi,
Indigne également et de vous et de moi ;
C'est une défiance, un souci pardonnable.
Je n'imagine pas que vous me trahissez ;
Mais je me dis, son cœur ne m'aime pas assez ;
Et dans le doute qui m'accable,
Je ne suis que sensible en vous semblant coupable.
Ah ! que n'éprouvez-vous ce prompt saisissement,
Ces langueurs, ces ennuis, ces transports, ce délire,
A l'aspect, au départ, au retour d'un amant,
Cet abandon de tout pour un seul sentiment,

Auquel un foible cœur peut à peine suffire?
Vous me pardonneriez ces mouvements jaloux.
Tout m'est indifférent au monde, excepté vous.
Quand mes yeux ont en vain cherché votre présence,
Je suis dans un désert au sein d'un peuple immense.
Le solitaire asile où je vous aperçoi,
Des biens de l'univers est enrichi pour moi:
Et ne présumez pas que mon cœur exagère;
Tous mes goûts, mes plaisirs, sont ici concentrés.
L'élément où je vis, l'air qui m'est nécessaire
Est celui que vous respirez.
Ah! combien un souris l'épure,
Et même à mes regards embellit la nature!

LA MARQUISE, *émue.*

Eh! peut-on en pensant, en s'exprimant ainsi,
Agir près d'une femme en mortel ennemi?...
(*Le regardant avec tendresse.*)
Et quand elle aime à croire à votre amour pour elle,
Pourquoi douter du sien et de son cœur fidèle?

LE CHEVALIER.

L'ai-je bien entendu ce reproche flatteur!
Quoi! malgré tous mes torts, j'ai toujours votre cœur?

LA MARQUISE.

Laissez-moi: je rougis de mon peu de courage;
Je voudrois vous haïr, je le devrois du moins;
Mais je prends d'inutiles soins,
Et toujours malgré moi la pitié me rengage.
Ah! je maudis l'instant où je vous ai connu!

LE CHEVALIER.

C'est un moment que j'envisage
Avec un œil moins prévenu.
Mes peines, mes tourments, mes craintes, mes souffrances,

Ce sont encor de douces souvenances,
Dont mon cœur sensible est jaloux.
(Vivement.)
Ah! si différemment nous aimons l'un et l'autre,
Puis-je avec mon amour être content de vous?
Mon feu...

LA MARQUISE, *l'arrêtant tendrement, et en soupirant.*

Le mien pourra durer plus que le vôtre,
Et survivre à l'espoir de vous appartenir.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, ô ciel!

LA MARQUISE, *tout-à-fait en larmes.*

Hélas! dans cet asile,
Libre, et n'entrevoyant qu'un heureux avenir,
Je menois une vie agréable et tranquille:
Nul souci ne troubloit la paix de mon printemps;
Et maintenant en proie aux plus vives alarmes,
Mécontente de moi, de l'amour, des amants...

LE CHEVALIER, *troublé, chagrin, impatienté de ses larmes, avec douleur et vivacité.*

Vous soupirez, vous répandez des larmes!

LA MARQUISE, *tendrement et tristement émue.*

Ne prévoyant que des maux, des tourments...

LE CHEVALIER, *avec la dernière vivacité et sensibilité.*

Et ces maux, ces tourments, c'est moi, c'est ma tendresse
Qui vous les feroit supporter:...
Ah! si cruellement pouvez-vous bien traiter
Un cœur plein de délicatesse?
Tournez, tournez sur moi des yeux moins effrayés;
Mais, par pitié, si je vous intéresse,
Ne me les montrez pas dans les larmes noyés.
Excusez, oubliez, et que ma main efface

Jusqu'à la plus légère trace
Des pleurs que je vous ai coûtés,
Et qui portent la mort dans mes sens attristés!
Oui, que mon repentir vous touche et vous apaise!
C'est un spectacle affreux que votre accablement.
Ah! combien une larme pèse
Sur le sein agité d'un trop coupable amant,
Quand c'est lui qui la fait verser à ce qu'il aime!

SCÈNE IV.

LE BARON, LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE BARON.

Je viens voir si Valsain t'a prévenu lui-même
(*Voyant sa nièce en larmes.*)
Que la comtesse... Eh mais, quel accueil sérieux!
Comment! je vois des pleurs qui coulent de tes yeux!
Qu'as-tu?

LA MARQUISE, *troublée.*

Moi?

LE BARON.

Toi.

LA MARQUISE.

Mais, rien.

LE BARON.

Le moyen de t'en croire!
Tu ne saurois pleurer pour rien.

LA MARQUISE, *toujours troublée, et ne sachant que dire.*

C'est que... le chevalier...

LE BARON.

Ah! je m'en doutois bien.

LA MARQUISE.

Me racontoit une histoire...

LE BARON, *ironiquement.*

Une histoire!

LA MARQUISE.

Oui, si touchante, en vérité,
Qu'elle excitoit ma sensibilité.

LE BARON, *malicieusement.*

Oui, je crois qu'il l'exerce avec assez d'empire.
Mais sûrement monsieur n'est pas au bout;
Et prudemment je me retire,
Pour ne pas interrompre un récit de ton goût.
(*Au chevalier.*)
Vous pouvez achever votre histoire touchante;
Moi, je vais ordonner une chasse brillante
Pour demain. La comtesse aime ces fêtes-là;
Et la mienne, entre nous, ma foi, la surprendra.
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER.

Quel procédé touchant! Ah! que viens-je d'entendre!
Quoi! dans le temps qu'à votre inimitié,
A vos ressentiments, un jaloux doit s'attendre,
Vous daignez prendre à lui l'intérêt le plus tendre,
Et par vous-même il est justifié!
Ah! ce trait de bonté me pénètre et m'éclaire,
Me fait sentir l'horreur de mes soupçons jaloux!
Je les abjure à vos genoux,
Et, dans mon repentir sincère,

Je vous présente enfin un cœur digne de vous.

(*Il se jette à ses pieds; elle le regarde avec tendresse, l'invite de la main à se lever; il se lève, et poursuit avec vivacité.*)

C'en est fait, que Valsain et tout le voisinage,
Et la ville et la cour vous rendent leur hommage;
Rassuré par vous seule, et non présomptueux,
Je verrai leurs projets sans trouble et sans colère,
Et ne m'efforcerai de l'emporter sur eux
Qu'en redoublant de zèle et de soins pour vous plaire.

LA MARQUISE, *d'un ton radouci et d'un air riant.*

Pour regagner mon cœur c'est un plan excellent,
Mais de vous en servir vous n'aurez pas l'adresse;
Et vous saurez m'aider à vaincre un sentiment
Qui, depuis vos excès, n'est plus qu'une foiblesse.

LE CHEVALIER, *avec vivacité, transporté de joie et d'amour, en jeune homme impétueux.*

Non, non, marquise, non, ne croyez pas cela :
Votre procédé me transporte;
Il chasse, il dissipe, il emporte
Toute ma jalousie, et me plonge déja

(*Du ton de la douce joie et de la sécurité.*)

Dans une douce ivresse, un calme plein de charmes,
Qui ne peut être bien rendu :
C'est le bonheur, sans trouble et sans alarmes,
Sur notre globe descendu.

(*Avec vivacité et enfantillage.*)

Voyons, examinons, réglons, je vous supplie,
De quel ton nous vivrons ensemble désormais,
Pour ne pas altérer la paix
Qui parmi nous vient d'être rétablie.

LA MARQUISE, *avec sentiment.*

Ah! chevalier...

LE CHEVALIER.

Non, tranchez hardiment :
Je me soumets à tout, et d'un esprit content.

LA MARQUISE.

Eh bien! j'exige donc de votre obéissance
Qu'enfin vous m'accordiez un peu de confiance,
Que vous ne rôdiez pas sans cesse autour de moi ;
Que vous voyiez sans trouble et sans effroi
Les amis du baron, et de plus les miens même,
Que vous leur permettiez de me faire la cour,
D'être polis, galants, de me parler d'amour.

LE CHEVALIER.

D'amour!

LA MARQUISE, *riant.*

Oui : voulez-vous empêcher que l'on m'aime?
Voilà de mes gens repentants!

LE CHEVALIER, *riant.*

Oh! vous rirez sans doute à leurs dépens?

LA MARQUISE.

Non, chevalier, cela n'est pas honnête ;
Je veux les écouter, je veux leur faire fête,
Sourire à leurs propos, folâtrer avec eux.
Vous nous laisserez seuls quelquefois par prudence.

LE CHEVALIER.

Seuls!

LA MARQUISE.

Seuls : ou bien, d'un air franc et joyeux,
Vous recevrez leur confidence,
Quand ils réclameront vos soins officieux.

LE CHEVALIER.

Ah! pour le coup...

LA MARQUISE.

Point d'humeur; je le veux.

LE CHEVALIER.

Composons sur ce point, marquise.
Que l'on m'admette en tiers, et je rirai de tout.

LA MARQUISE.

Belle grâce, et rare entremise!
Quand ils le permettront, soit : mais point de surprise;
Et je dois les servir au moins suivant leur goût.
Eh! fiez-vous, chevalier, à ma flamme :
Ce qu'ils vous cacheront, vous le saurez de moi.
Les confidences d'une femme
Sont les garants les plus doux de sa foi.

LE CHEVALIER.

Ah! vous êtes charmante, et je n'ai plus d'ombrage.

LA MARQUISE.

Jusqu'au premier moment! Il faut aimer Valsain,
Ou du moins lui montrer un plus riant visage.

LE CHEVALIER.

Ah! Valsain est bien fat.

LA MARQUISE, *riant.*

Et lui permettre enfin
Toute explication sur sa grave parente.

LE CHEVALIER.

Comment?

LA MARQUISE.

Il m'a conté cette scène charmante,
Où, vivement ému de mes foibles appas,
Vous vouliez qu'on m'aimât et qu'on ne m'aimât pas :

Et ce récit, contre sa vaine attente,
Ne vous a pas fait tort dans mon cœur attendri.

LE CHEVALIER.

Puisqu'il me sert si bien, ce sera mon ami,
Et je veux l'embrasser en le voyant paroître.

LA MARQUISE.

De vos transports sachez vous rendre maître.
Valsain est fin, et croiroit ce retour
L'ouvrage d'un pardon accordé par l'amour.

LE CHEVALIER.

Oui : rien de si facile en effet à connoître
Qu'un amant fortuné, rempli de son bonheur :
Tous ses traits sont empreints de l'état de son cœur ;
C'est un éclat qui l'environne,
Une gaîté qu'on ne voit à personne ;
Il marche sur des fleurs, il respire un air pur ;
Pour lui toujours le ciel est tranquille et d'azur ;
Ses inclinations sont douces, bienfaisantes,
Ses plaisirs simples, innocents ;
Tous les jours lui semblent charmants,
Toutes les fêtes ravissantes,
Toutes les saisons des printemps :
Et ces enchantements sont votre heureux ouvrage :
Il ne lui faut ni rang, ni faveur, ni trésor ;
L'amour comble ses vœux, de tout le dédommage,
Et la saison d'aimer est pour lui l'âge d'or.

LA MARQUISE.

Eh ! voilà, chevalier, de la délicatesse,
Comme l'on gagne et conserve les cœurs...
Et si je verse en ce moment des pleurs,
Ce sont des pleurs de joie et de tendresse.
Voyez le charme intéressant

Que répand sur nous deux cet entretien touchan
Goûte-t-on ces plaisirs à se bouder sans cesse?

LE CHEVALIER.

Je suis dans une joie, un transport, une ivresse..

LA MARQUISE.

Voilà de ces moments à n'oublier jamais.

LE CHEVALIER.

Ah! je ne romprai pas ce beau traité de paix.

LA MARQUISE, *riant.*

Ni moi.

LE CHEVALIER, *riant aussi.*

Ni moi.

SCÈNE VI.

LE BARON, LA MARQUISE, LE CHEVA

LE BARON, *d'abord sans rien remarque*

Ni moi... Quoi! je vous emba

(*Les examinant et marquant son étonnement jeu muet.*)

La scène tout à coup a bien changé de face!
Il te fait à présent quelque conte joyeux,
Sans doute?

LA MARQUISE, *honteuse, et se contraignant ave*

Oui, mon cher oncle.

LE BARON.

Eh bien! cela vau

LE CHEVALIER.

Non, entre nous plus de débats fâcheux:
Et je n'aspire aussi qu'au bonheur de vous plaire

LE BARON.

C'est le moindre de vos soucis.

LE CHEVALIER.

J'en ferai désormais ma principale affaire.

LE BARON.

(*Bas.*)

Je vous rends grâce. Ah ! quels tons radoucis !

(*A la marquise.*)

Eh mais, voilà qui n'est pas ordinaire !

Accueil riant, propos adulateur...

Et lui-même comment, par quel heureux empire,

Te sait-il tour à tour faire pleurer et rire?

Voilà, sur ma parole, un dangereux conteur,

Et bien maître à la fois de l'oreille et du cœur.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARTHON.

MARTHON, *annonçant.*

MADAME la comtesse.

LE BARON.

Allons au-devant d'elle.

LA MARQUISE.

Allons; on a piqué ma curiosité.

MARTHON.

C'est fort bien dit, si sa vivacité

Ne déroute pas votre zèle :

Elle prétendoit voir les fermes, la maison,

Le parc, les bois de monsieur le baron,

Avant d'entrer ici.

LE BARON.

Flatteuse impatience !

Mais on a, pour bien voir, besoin de ma présence.

Je vais la recevoir et lui donner la main.

(*Il sort, et la marquise le suit.*)

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, MARTHON.

LE CHEVALIER.

Quel étourdi que ce Valsain !
Certainement cette folle comtesse
Ne sauroit convenir en rien à ta maîtresse.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, VALSAIN, LE CHEVALIER, MARTHON, DOMESTIQUES DE LA COMTESSE.

MARTHON.

Paix ! la voici.

LA COMTESSE, *en amazone.*

(*Avançant vers le chevalier.*)

Pardon ; nous entrons sans façon.

(*A Marthon.*)

Où donc est la marquise ainsi que le baron ?

MARTHON.

Eh mais ! ils sont allés vous chercher l'un et l'autre
Par la porte d'entrée.

VALSAIN.

Et n'ont pu nous trouver...

LA COMTESSE.

Mais c'est leur faute, et ce n'est pas la nôtre :
Par celle du jardin nous venons d'arriver.

(*Au chevalier et à Marthon.*)

Nous avons tout franchi d'une course légère,
Haie et fossés, charmilles et bosquet,
Et nous avons dans le parterre
Planté nos chevaux au piquet.

MARTHON.

Vous flattez-vous que ce pillage
Soit du goût du baron?

LA COMTESSE.

Oui, oui;
Et j'en prétends rire avec lui:
Il faut bien qu'il se prête à tout ce badinage.
(*Montrant le chevalier.*)
Valsain, quel est cet homme-ci?
Il est jeune, bien fait.

VALSAIN.

Il vous remarque aussi.
C'est le chevalier de Belgarde.

LA COMTESSE.

Il paroît plein d'esprit.

VALSAIN.

Parce qu'il vous regarde;
Car il n'a point parlé.

LA COMTESSE.

Cela se voit d'abord.

VALSAIN.

Oui, d'un premier coup-d'œil.

LA COMTESSE, *au chevalier.*

Ou je me trompe fort,
Ou mon aspect, mon ton, mes airs, tout vous étonne.

LE CHEVALIER, *déconcerté.*

Madame, en vérité...

LA COMTESSE.

Bon! je vous le pardonne.
(*A part.*)
C'est ma prétention. Il est embarrassé.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA MARQUISE, LE BARON.

LA MARQUISE *voulant retenir le baron, qui paroît furieux.*

Modérez-vous.

LE BARON.

Moi, que je me modère!

VALSAIN, *à la comtesse.*

Ah! voici le baron : il paroît courroucé.

LA COMTESSE.

Tant mieux!

LE BARON, *à la marquise, mais de manière qu'il est entendu de la comtesse.*

Que diantre! a-t-on jamais placé
Chevaux, meute, piqueurs, au milieu d'un parterre?
On auroit de l'humeur avec moins de raison.
(*A la comtesse.*)
Madame, ah! c'est donc vous...!

LA COMTESSE.

C'est moi-même, baron.

LE BARON, *étourdi d'abord du ton de la comtesse.*

Vos gens, à votre insu, je pense....

LA COMTESSE.

Non; ils ont imité ma vive impatience :
Mais, s'il vous plaît, ne vous emportez pas.
Si mes chiens, mes chevaux, mes gens, tout ce fracas
Vous déplaît dans le parc, soit, sans cérémonie,
Faites passer ce train à l'écurie.

LE BARON.

Ma foi, j'ai commencé par là.

LA COMTESSE.

C'est fort bien fait à vous : laissons donc tout cela.
(*Faisant la revérence à la marquise, et continuant de parler au baron.*)
A ce qu'il me paroît, madame est votre nièce?
(*A la marquise.*)
Est-ce que vous souffrez cette humeur au baron?

LA MARQUISE, *gracieusement.*

Mais je n'ai pas vos droits dans la maison.

VALSAIN, *au baron et à lacomtesse.*

Allons, plus de débats, au moins de cette espèce.

LA MARQUISE.

Oui, oui, mon parent a raison;
Rien de moins naturel qu'une pareille guerre.

LA COMTESSE.

Il oubliera bientôt les fleurs de son parterre.
Il est bon convive et chasseur;
Et je veux dans les bois, et je veux à sa table
Lui tenir tête, et regagner son cœur.

VALSAIN, *à la comtesse.*

Voyez, voyez comme il devient aimable!
Je veux que ce soir même, entièrement séduit,
En amant espagnol, il vous donne une aubade.
Pour achever de gagner son esprit,
Proposez-lui la promenade,
De vous montrer complaisamment
Les richesses de son domaine.

LA MARQUISE.

Laissons à la comtesse un peu reprendre haleine.

LA COMTESSE.

Bon! je me délasse en courant;
Mais cependant, baron, avec votre agrément,

Pour marcher à mon aise et vous suivre sans peine,
Je quitterai cet habit qui me gêne;
Et sous mon uniforme, uniforme charmant
De dragon, vous allez me revoir à l'instant.
J'en ai même besoin pour risquer des folies :
Baron, faites ouvrir toutes vos galeries,
Et je vous suis.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, VALSAIN, LE CHEVALIER, LE BARON, MARTHON.

LE BARON.

Elle a quelque chose de bon.
(A sa nièce et à Valsain.)
Suivez, et rendez-moi promptement le dragon;
Je vais, de mon côté, donner en diligence
Des ordres pour répondre à son impatience.

(La marquise, Valsain et le baron sortent.)

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, MARTHON.

LE CHEVALIER.

Je ne sais que penser de cette extravagance:
D'abord en arrivant pourquoi changer d'habit?

MARTHON.

Pour se mettre à son aise; elle vous l'a bien dit.

LE CHEVALIER.

Et je suis étonné, Marthon, de cette aisance.
(Un court silence, un air d'inquiétude.)
Écoute... Connois-tu cette comtesse?

MARTHON.

Non.

LE CHEVALIER, *même jeu.*

Et la marquise et le baron?

MARTHON.

Fort peu : c'est une connoissance
Faite par ce dernier chez un de ses voisins.

LE CHEVALIER.

Connoissance légère?

MARTHON.

Oui. Mais à quelles fins
Ces questions?

LE CHEVALIER.

Elles son· d'importance.
Je la connois de nom, et même sa maison.
Elle a de par le monde un frère fort aimable
Qui lui ressemble même à s'y tromper, dit-on,
Le beau comte de Florimon,
Un Adonis moulé sur celui de la fable,
Dont le teint, la fraîcheur, les grâces et le ton,
Sont d'une belle et non pas d'un Alcide;
Et l'on conte à Paris cent tours de sa façon,
Joués à la faveur de ce minois perfide.

MARTHON, *air attentif, malin et faux.*

Et ce dangereux frère...?

LE CHEVALIER.

Est officier dragon.

MARTHON.

Du régiment de la comtesse.

LE CHEVALIER, *marquant par un geste de l'humeur de cette plaisanterie, et continuant en appuyant surtout.*

Et Valsain à l'instant mettoit beaucoup d'adresse
Pour l'annoncer à la marquise.

MARTHON, *même jeu.*

Bon!

LE CHEVALIER.

Pour la tranquilliser et lui donner le change,
L'accoutumer d'avance à sa conduite étrange,
A ses airs cavaliers, à ses tons indiscrets...

MARTHON.

Oh! je vois la finesse, après?

LE CHEVALIER.

Valsain aura trouvé ce trait de gentillesse...

MARTHON.

Délicieux.

LE CHEVALIER.

Voilà les gens de son espèce.

MARTHON.

Mais ce bel Adonis ne nous est pas connu.

LE CHEVALIER.

C'est quelque chose... Mais ne peut-il avoir vu,
Rencontré dans Paris ta charmante maîtresse?
La voir, l'aimer, c'est le fait d'un moment.
Il se sera d'abord informé sourdement
D'elle, de ses amis et de ses connoissances,
Du temps qu'elle passoit au château de Clarences,
Aura su qu'elle étoit maîtresse de sa main,
Que j'aspirois à son hymen,
Et pouvois me flatter de quelques espérances,
Que j'étois un rival que l'on n'écartoit pas :

Projets de s'avancer doucement, pas à pas,
De s'informer de tout, sans qu'on y prenne garde;
Et de là ce déguisement
Qu'un étourdi légèrement hasarde,
Et que Valsain inconséquent
Ne manque pas de trouver excellent.

MARTHON.

De conséquence en conséquence
Vous nous meneriez loin, et nous feriez trembler.

LE CHEVALIER.

Tout cela, j'en conviens, n'est pas d'une évidence
Positive, absolue, et qui doive troubler;
C'est peut-être un roman.

MARTHON.

Mais plein de vraisemblance;

LE CHEVALIER.

Il faut être prudent, et non pas ombrageux.

MARTHON.

Oui, vous avez raison, et c'est dit tout au mieux:
Discrétion et vigilance.
Enfin que dites-vous de cette femme?

LE CHEVALIER, *en s'en allant brusquement.*

Rien.

MARTHON.

Mais il court sur ses pas; c'est répondre assez bien.
(*Elle sort aussi.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un nouveau salon garni de quelques meubles, et particulièrement d'une bergère; on peut laisser les meubles qui garnissent le salon des deux premiers actes, mais il faut changer de décoration.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, MARTHON.

MARTHON, *entrant la première, au chevalier qui la poursuit.*

Mais où donc allez-vous?

LE CHEVALIER.

Je cherche ta maîtresse.
Il faut que je lui parle, il le faut, l'instant presse.

MARTHON.

Eh! laissez-nous, monsieur, respirer en ce lieu;
Vous savez que souvent madame s'y retire,
Et veut y rester seule. Adieu.

LE CHEVALIER.

J'ai des secrets importants à lui dire:
La comtesse... est... un homme.

MARTHON.

Un fort joli dragon.

LE CHEVALIER.

Je ne plaisante pas, Marthon.

MARTHON.

Le moyen de prendre le change!
Mais craignez les dangers d'une méprise étrange.
Je sais que ses façons, ses propos, son maintien,
Sont ceux d'un cavalier; mais en la fixant bien...

LE CHEVALIER.

Mais, en la jugeant mieux, c'est Florimon lui-même;
C'est mon comte, te dis-je, et le fait est certain.
Je conviens avec toi qu'il a l'air féminin;
Mais cet air, il le doit à sa jeunesse extrême;
Et c'est sur ce même air, Marthon, qu'il a compté
Pour déguiser des complots téméraires:
Il a même repris ses habits ordinaires,
Pour n'avoir pas en femme un maintien emprunté:
Et tantôt son audace et sa témérité
N'en ont pas fait mystère à la société.
Pour nous en imposer sur sa propre personne,
Il paroît un instant sous l'habit d'amazone;
Mais trouvant, nous dit-il, cet habit trop gênant,
Disant qu'il a perdu l'habitude des jupes,
Qu'il est embarrassé dans un cercle mouvant,
Il prend un habit d'homme, et nous fait tous ses dupes;
Excepté moi pourtant, dont l'œil moins prévenu
D'une pareille erreur reconnoît la méprise:
Mais pour la compagnie, au moins pour la marquise,
L'illusion demeure, et l'homme est méconnu.

MARTHON.

Ce raisonnement-là n'est pas inconcevable.

LE CHEVALIER.

L'opinion contraire est presque insoutenable;
Et j'en croirois, Marthon, même au défaut des faits
Qui d'un complot affreux nous dévoilent la trame,

Le trouble intérieur, les mouvements secrets
Que d'abord sa présence a fait naître en mon âme.
Eh mais! tiens, j'oubliois dans mon émotion
Un trait qui porte en soi pleine conviction.
Je te quittois tantôt, rempli d'impatience,
De joindre la marquise et sa société.
Le bruit m'attire où l'on s'est arrêté;
Et tout au beau milieu d'un cercle qui l'encense,
J'aperçois la comtesse, un fleuret à la main,
Faisant assaut avec Valsain,
Et le poussant à toute outrance.
Le fer brille et se croise, et, d'un seul coup de fouet,
Notre adroite et leste guerrière,
Aux bravo redoublés de l'assemblée entière,
De la main de Valsain fait sauter le fleuret.
Je ne partage pas la joie universelle;
Et, pressé de parler, je réponds sur cela
Qu'elle se bat fort bien, mais que ce talent-là
N'est pas trop fait pour une belle.

MARTHON.

Assurément.

LE CHEVALIER.

On rit de ma sincérité:
Fière de sa dextérité,
Et sans doute en faisant son mérite suprême,
Notre comtesse en plaisante elle-même.
Ma cervelle s'échauffe, et sans ménagement
Je traite cette femme, au moins très singulière.
C'est l'effet que produit ce brusque emportement
Qui jette sur son sexe une pleine lumière;
Il devoit offenser la femme la moins fière;
Il ne fait qu'égayer, réjouir celle-ci,

Qui me répond compliment pour injure,
Me jette des regards dont je suis étourdi,
Me cajole, m'agace, et rit de l'aventure :
Conduite inexplicable, il faut en convenir,
Et qu'un homme peut seul effrontément tenir...
Mais j'aperçois Valsain.

SCÈNE II.

VALSAIN, LE CHEVALIER, MARTHON.
(*Valsain étant encore au fond du théâtre.*)

MARTHON, *au chevalier.*

Cachez-lui, par prudence,
Les résultats adroits de votre vigilance :
Avec de pareils gens il faut jouer au fin.
(*A part.*)
C'est la marquise, et non Valsain,
Qu'il faut persuader de son extravagance.
(*Au chevalier.*)
L'air libre, insouciant.

VALSAIN.

Reçois mes compliments.
Non, tu gagnes les cœurs avec une méthode
Qui laisse loin de toi tous nos gens à la mode :
Point de propos flatteurs, aucuns soins trop gênants,
De l'humeur même et d'injustes querelles,
Et tu n'en fais pas moins ton chemin près des belles;
Mais tu m'en dois aussi quelques remercîments.

LE CHEVALIER.

Moi! Qu'est-ce à dire?

MARTHON, *au chevalier.*

Paix!

VALSAIN.

La comtesse étonnée
Alloit prendre fort mal tes petites gaîtés,
L'humeur que tu marquois de ses vivacités;
Et la marquise même en paroissoit peinée.
Pour éviter un éclat scandaleux,
Je joue à la comtesse une scène cruelle;
Je te peins vif, ardent, impétueux,
Ne maîtrisant jamais tes désirs ni tes feux;
Je lui fais observer tes yeux fixés sur elle,
Certains propos piquants lâchés contre nous deux;
Et j'en conclus avec effronterie
Que ton impatience est de la jalousie,
Que tu me crois aimé, qu'elle est ta passion;
Et la dame souscrit à ma décision.
Sur ces avis donnés à notre extravagante,
En dépit de toi-même, et sans rien déranger
A ton plan sérieux de la désobliger,
Tu la vois enjouée, aimable, prévenante;
Et tu pourrois en ce moment
Hasarder avec elle éclats, impatience,
Sans altérer son enjouement,
Et même avec des droits à sa reconnoissance.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, VALSAIN, LE CHEVALIER, MARTHON.

LA MARQUISE.

Ah! vous voilà, messieurs, loin de nous réunis?
C'est fort bien fait à vous, point de gêne entre amis;
J'aurois tort de blâmer une si douce aisance.

VALSAIN.

Pardon ! Le hasard seul nous a conduits ici,
Et nous volions vers vous.

(*Valsain et le chevalier présentent tous deux la main à la marquise.*)

LA MARQUISE.

Je veux le croire ainsi.

(*Elle n'accepte pas leur main.*)

Mille grâces, messieurs, de votre politesse.
Allez rejoindre la comtesse,
Et je vous suis. Je veux entretenir Marthon.

VALSAIN, *gaîment au chevalier, après avoir fait une révérence à la marquise.*

Allons où l'amour nous appelle.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je pars ; mais sur-le-champ mon zèle,
Pour l'informer de tout, me ramène auprès d'elle.

(*Valsain veut emmener le chevalier ; mais celui-ci, quand ils sont au fond du théâtre, le laisse aller d'un côté et sort de l'autre.*)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, MARTHON.

LA MARQUISE.

Je me retranche en ce salon,
Pour déposer en paix mes chagrins dans ton âme.

MARTHON.

Comment ! vous m'étonnez. Qui vous trouble, madame ?

LA MARQUISE.

C'est ce jaloux : point de trêve avec lui ;
C'est Valsain qui le choque, et puis c'est la comtesse.

Il est révoltant aujourd'hui ;
Je ne le conçois pas.

MARTHON.

Ah ! ma chère maîtresse !...

LA MARQUISE.

Valsain, le chevalier, ils étoient avec toi
De quelle humeur entre eux ?

MARTHON.

Mais d'une humeur charmante.
Votre demande m'épouvante.

LA MARQUISE.

Ils s'étoient plaisantés, pointillés devant moi ;
Et je craignois quelques extravagances,
Quelques éclats fâcheux de la part du jaloux :
Je m'en accusois même.

MARTHON.

Ah ! son respect pour vous...

LA MARQUISE.

La crainte de Valsain, de ses inconséquences,
M'avoit fait négliger un peu le chevalier.

MARTHON.

C'en étoit bien assez, ma foi, pour l'effrayer.

LA MARQUISE.

Eh ! oui, tout justement. Le sachant susceptible,
Je devois ménager son âme trop sensible.

MARTHON.

Accusez-vous pour le justifier.

LA MARQUISE.

Ah ! sans sa jalousie, il seroit bien aimable,
Marthon !

MARTHON.

Oh ! il seroit parfait, en vérité.

LA MARQUISE.

Mais c'est que ce défaut, sans doute insupportable,
Avec un cœur si tendre, est peut-être excusable.
Le jaloux sans amour, qu'aigrit la vanité,
L'homme qui n'a brûlé que de légères flammes,
Jugeant sur ses erreurs l'innocente beauté,
Sont de lâches tyrans qui révoltent nos âmes.
Mais ces hommes ardents, inquiets, véhéments,
Cédant à leurs transports, à leurs emportements,
Par un excès d'amour qui trouble tous leurs sens,
Intéressent toujours les femmes.
Voilà le chevalier : tel je l'ai vu cent fois,
Même encor plus charmant, quand, dans sa folle ivresse,
Au dessus d'elle-même élevant sa maîtresse,
Et tremblant de la perdre, il pensoit que les rois,
Les sages, les héros qu'embellit la victoire,
Devoient mettre à mes pieds leur puissance et leur gloire.
(1) « Non, il n'est point d'amants comme lui délicats,
« Qui sachent mieux, avec plus de magie,
« D'une maîtresse honorée et chérie
« Relever à propos jusqu'aux moindres appas.
« Je sais que les gens froids, que les âmes passives,
« Pourront blâmer mon tendre attachement,
« Ne voir que les fureurs, les torts de mon amant,
« Ses éternelles récidives.
« Mais cet homme asservi ne vivant que pour moi,
« Me préférant à tout, ne cherchant qu'à me plaire,
« Que d'un mot je rassure et je glace d'effroi,
« Puis-je l'envisager avec un œil sévère? »
L'égoïsme partout règne inhumainement;

---

[1] Ces vers avec guillemets ne se disent pas au théâtre.

Les bienfaits ne sauroient enchaîner ceux qu'on aime,
Mais je puis dire hautement :
Celui que j'ai choisi me préfère à lui-même ;
Je n'appréhende rien dans le monde avec lui ;
Il est mon protecteur, mon vengeur, mon appui ;
Mon bonheur fait le sien, sa fortune est la mienne ;
Pour conserver ma vie il donneroit la sienne.
Quels torts n'effacent pas les soins d'un tel amant ?
Et ces torts, de s'en plaindre a-t-on bien le courage ?
De l'amour même encor ne sont-ils pas l'ouvrage ?

MARTHON.

De qui veniez-vous donc vous plaindre en arrivant ?

LA MARQUISE.

Tu vois, tu vois pour lui jusqu'où va mon penchant...
(*Ici la marquise s'asseoit sur une bergère ou ottomane qui doit être à sa droite, à quelque distance cependant des coulisses, et à neuf ou dix pieds au plus de l'orchestre, sur nos grands théâtres. Marthon doit avancer la bergère, si, dans le moment où la marquise songe à s'asseoir, elle est trop reculée.*)
Mais ne crains pas cependant ma tendresse ;
Va, la raison saura venir à mon secours ;
Si je ne puis surmonter sa foiblesse,
Nous nous séparerons.

MARTHON.

Vous l'aimerez toujours.

LA MARQUISE.

Oui... Reconnois-tu bien le cœur de ta maîtresse ?
Encor si j'étois seule, et livrée à tes soins,
En liberté de fuir tant d'indiscrets témoins,
Tant de gens importuns dont le regard m'accable,
Ma situation seroit plus supportable.
La comtesse... Valsain surtout en ce moment

Me contrarie étrangement;
Et je dois les rejoindre.

MARTHON.

Eh! point de complaisance.
Je vais, si vous voulez, vous débarrasser d'eux,
Sous prétexte d'affaire excuser votre absence;
Et nous soupirerons librement toutes deux.
Quand votre humeur, votre mélancolie,
Auront bien eu leur cours... alors tranquillement
Vous rejoindrez la compagnie.

LA MARQUISE.

Je ne puis me conduire aussi légèrement.

MARTHON.

Ne vous mêlez de rien, restez là seulement,
Et profitez de mon idée.
D'ailleurs, vous devez être ennuyée, excédée,
D'avoir du haut en bas parcouru le château,
Visité le jardin, le parc, les pièces d'eau:
Ces exercices-là sont bons pour la comtesse;
Mais pour vous, élevée avec délicatesse,
Et qui vous fatiguez souvent
Rien qu'à vous promener dans votre appartement,
La course d'aujourd'hui n'est pas trop raisonnable.

LA MARQUISE.

Je suis lasse à mourir, à parler franchement,
Et j'ai peine à braver le sommeil qui m'accable.

MARTHON.

Eh! pourquoi refuser son secours favorable?

LA MARQUISE.

Malgré tous mes efforts, il s'empare de moi.
(*Baissant un peu la voix.*)
Fais ce que tu disois; je m'en rapporte à toi:
Que mon oncle surtout...

MARTHON.

Comptez sur ma prudence :
Il ne grondera pas.

LA MARQUISE.

(*D'un ton encore plus bas.*)
Valsain...

MARTHON.

Des plus polis,
Pour se désennuyer un peu de votre absence,
Plaisantera quelqu'un de ses amis.
(*A part.*)
Ce Valsain-là l'inquiète et l'alarme
Autant que son jaloux l'intéresse et la charme.
Ah ! les gens comme lui, malins et curieux,
Fiers, je ne sais pourquoi, d'être froids, impassibles,
Sont les fléaux des âmes trop sensibles,
Et l'on ne peut s'aimer à son aise avec eux.
(*Allant à sa maîtresse.*)
Madame n'a plus rien sans doute à me prescrire?...
Mot... Ses yeux sont fermés...à peine elle respire.

LA MARQUISE, *rêvant.*

Ah ! chevalier...

MARTHON, *écoutant et n'entendant plus rien.*

Hem? plaît-il? quoi? comment?
(*S'éloignant d'elle.*)
Non, j'enrage; elle rêve à son maudit amant :
Éveillée, assoupie, elle est toujours la même,
Et nos efforts sont vains pour perdre ce qu'elle aime.
(*La regardant encore attentivement.*)
Mais on jouit enfin du sommeil le plus doux :

Sortons sans bruit; et près de la comtesse
Allons tout de ce pas excuser ma maîtresse.
(*Pendant qu'elle sort d'un côté, le chevalier entre par l'autre.*)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, *endormie*, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *entrant d'abord sans voir la marquise.*
On ne sauroit tromper les regards d'un jaloux.
La marquise me fuit, et je lui veux apprendre...
Comment! elle repose... Eh bien! il faut l'attendre...
(*Petite pause. Il se tient toujours à quelque distance de la marquise, un peu plus, un peu moins, tantôt à sa droite, tantôt à sa gauche; il ne doit jamais tourner le dos entièrement au parterre; ses attitudes sont de profil pour la marquise et le public. Ceci n'est qu'un avis qui ne doit pas gêner l'acteur, s'il imagine mieux.*)
Je puis du moins en paix la voir et l'admirer.
Quelle sérénité m'inspire sa présence!
Son tranquille sommeil prouve son innocence,
Et je commence à respirer.
O vous qui la livrez à ma vue attentive,
Amour, amour, comblez mes vœux;
Pénétrez pas à pas dans son âme craintive;
Entretenez-la de mes feux;
Présentez-lui mon image fidèle:
Et le tableau délicieux
De la félicité que j'éprouve auprès d'elle.
(*Des repos, des nuances d'amour et de jalousie.*)
Je demande à l'Amour des songes, une erreur

Qui l'occupent de moi pendant qu'elle repose;
Et peut-être à l'instant à ses yeux il expose
Un rival que lui-même a gravé dans son cœur!
Que faire? Ah! je voudrois savoir ce qu'elle pense.
Mais quelle crainte! Non, respectons sa vertu:
Le moindre doute est une offense.
Ah! si dans ce salon on m'avoit prévenu.
Eh bien! l'on auroit vu, contemplé tant de charmes.
Voilà pourtant, voilà de trop justes alarmes.
On ne doit pas ainsi dormir imprudemment.
D'autre part, si Valsain, quelqu'un, en ce moment,
Nous surprenoit ensemble, ah! l'excès de mon zèle
Offenseroit sa gloire, et je tremble pour elle!
Il faut la fuir. La fuir! oui; mais, en m'éloignant,
Si je perdois l'occasion pressante
De l'informer à temps et bien exactement
Des perfides complots d'un indiscret amant!
Le danger qu'elle court me glace et m'épouvante...
Il la faut éveiller... du moins elle apprendra...
(Il s'avance ici sur la pointe des pieds, et laissant aller sa tête en avant, il lui dit à demi-voix:)
Madame, je voudrois vous dire...
(Un peu plus haut et avec une sorte de vivacité.)
Madame, écoutez-moi.

LA MARQUISE, *éveillée et surprise.*

Que veut dire cela?
Que voulez-vous? Qui vous a conduit là?
Pourquoi ce trouble et ce délire?

LE CHEVALIER, *honteux et embarrassé.*

Je venois... j'accourois... je voulois vous instruire...

LA MARQUISE, *ironiquement.*

De graves petits faits qui vous glacent d'effroi,

Amusent tout le monde et n'offensent que moi?
Vous avez ramassé quelque chanson nouvelle
Faite à coup sûr pour moi sous le nom de Cloris?

LE CHEVALIER, *avec une sorte d'impatience et d'humeur, teinte légère.*

Il n'est pas question de cette bagatelle.

LA MARQUISE.

Vous veniez m'annoncer quelques nouveaux amis?

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus besoin de leur présence.

LA MARQUISE.

Vous aurez remarqué l'absence
De quelqu'un du château, de Valsain, du baron;
Et vous serez venu les chercher ici?

LE CHEVALIER.

Non.

LA MARQUISE.

Vous m'effrayez avec vos négatives.
Le feu vient donc de prendre à la maison?

LE CHEVALIER.

Ah! cette raillerie et ces répliques vives
Ne m'annoncent que trop votre légèreté!...
Et je dois prudemment me réduire au silence,
(A part.)
Pour me venger en sûreté.

LA MARQUISE, *avec vivacité et fierté.*

C'en est trop; vous lassez enfin ma patience.
Vous êtes tous ou trompeurs ou tyrans:
Et, puisque vous prenez le ton que je dois prendre,
Plus de contrainte et de ménagements.
De quel droit, s'il vous plaît, venez-vous me surprendre;
Et pourquoi vous permettre une témérité

Que vous condamneriez sûrement dans tout autre?
Ce petit trait de vanité
Offense mon amour, m'éclaire sur le vôtre.
Oui, vous voilà, messieurs, même les plus sensés.
Vainement une femme honnête et respectable
Cherche à vous inspirer une estime durable :
A tromper sa candeur toujours intéressés,
Vous ne balancez pas, quand l'instant se présente,
A préférer votre bonheur
A la gloire, au repos de la plus tendre amante;
Et votre orgueil encor croit mériter son cœur.

LE CHEVALIER.

Oui, vous avez raison; j'approuve votre humeur :
Mais apprenez pourtant, moins vive et plus tranquille,
Pourquoi je vous cherchois jusque dans cet asile;
Et connoissez les motifs importants...

LA MARQUISE.

Ah! j'en sais la valeur.

LE CHEVALIER.

Ils sont de conséquence.

LA MARQUISE.

Et ne me touchent pas.

LE CHEVALIER, *se retenant pour ne pas éclater.*

Mais un peu d'imprudence
Peut vous perdre.

LA MARQUISE.

Comptez sur mes soins vigilants.

LE CHEVALIER.

Celui de votre honneur...

LA MARQUISE.

Oh! je vous en dispense,
J'y veillerai, monsieur, et beaucoup mieux que vous.

LE CHEVALIER, *avec vivacité et d'un air absolu.*

Mais, madame...

LA MARQUISE, *voulant sortir.*

Monsieur!... Ah! laissez-moi, de grâce;

LE CHEVALIER.

Fuyez-moi; mais sachez enfin ce qui se passe.
La comtesse...

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE *en dragon*, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Elle vient à nous;
Gardez votre secret... Ah! vous voilà, comtesse?

LA COMTESSE.

Oui, désormais votre écuyer.

LE CHEVALIER, *à part.*

Celui-ci vient, et d'abord l'humeur cesse;
Et l'on ne songe pas à le congédier.
Est-ce sécurité? seroit-ce perfidie?

LA COMTESSE.

De l'aveu du baron, que votre absence ennuie,
Je viens pour vous chercher et vous donner le bras.
(*Voyant le chevalier.*)
Mais monsieur, je le vois, a devancé mes pas,
Et vous aura fait part de notre impatience.
(*A la marquise.*)
Venez; le baron lit, et nous, nous chantèrons.
Monsieur le chevalier va nous suivre, je pense?

LA MARQUISE, *saisissant la parole.*

Vous le dispenserez de cette complaisance:
Il a quelques soucis.

LA COMTESSE.

Nous les dissiperons.

LE CHEVALIER.

Fort bien!

LA MARQUISE.

Non, non, il faut que cette humeur-là passe!
Jusqu'au souper faisons-lui grâce;
Et nous le reverrons plus calme et plus content.

LA COMTESSE.

Et cette humeur qu'est-ce donc qui lui donne?

LE CHEVALIER, *à la comtesse, avec vivacité.*

Je ne prétends la cacher à personne,
Pas même à vous.

LA COMTESSE.

Tout de bon?

LE CHEVALIER.

Franchement.

LA MARQUISE, *au chevalier.*

Venez donc avec nous joindre la compagnie,
Afin de l'amuser du sujet curieux
De cette belle humeur qui vous sied tout au mieux.

(Elle emmène la comtesse, dont elle a accepté la main.)

LA COMTESSE, *en s'en allant et se retournant.*

Au revoir, chevalier.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, *seul.*

Je meurs de jalousie;
Et l'on me rend encor témoin de ses succès.

On s'abandonne aux soins d'une fausse comtesse;
On l'emmène avec soi, pour braver ma tendresse;
Et du salon on m'interdit l'accès.
Tout me paroît croyable après cette conduite,
D'un téméraire amant les lâches attentats,
Et le secret aveu qu'on donne à sa poursuite.
Suivons-les comme une ombre attachée à leurs pas:
Et malheur mille fois, dans ma fureur extrême,
A qui m'aura voulu ravir tout ce que j'aime!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

(On doit baisser la toile.)

LA COMTESSE.

Nous les dissiperons.

LE CHEVALIER.

Fort bien!

LA MARQUISE.

Non, non, il faut que cette humeur-là passe!
Jusqu'au souper faisons-lui grâce;
Et nous le reverrons plus calme et plus content.

LA COMTESSE.

Et cette humeur qu'est-ce donc qui lui donne?

LE CHEVALIER, *à la comtesse, avec vivacité.*

Je ne prétends la cacher à personne,
Pas même à vous.

LA COMTESSE.

Tout de bon?

LE CHEVALIER.

Franchement.

LA MARQUISE, *au chevalier.*

Venez donc avec nous joindre la compagnie,
Afin de l'amuser du sujet curieux
De cette belle humeur qui vous sied tout au mieux.

(Elle emmène la comtesse, dont elle a accepté la main.)

LA COMTESSE, *en s'en allant et se retournant.*

Au revoir, chevalier.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, *seul.*

Je meurs de jalousie;
Et l'on me rend encor témoin de ses succès.

On s'abandonne aux soins d'une fausse comtesse ;
On l'emmène avec soi, pour braver ma tendresse ;
Et du salon on m'interdit l'accès.
Tout me paroît croyable après cette conduite,
D'un téméraire amant les lâches attentats,
Et le secret aveu qu'on donne à sa poursuite.
Suivons-les comme une ombre attachée à leurs pas :
Et malheur mille fois, dans ma fureur extrême,
A qui m'aura voulu ravir tout ce que j'aime !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

(On doit baisser la toile.)

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un cabinet de toilette. On voit dans le fond du cabinet et en face du parterre une grande fenêtre qui donne sur un jardin, et dont les rideaux sont à moitié tirés. Ce cabinet est garni de tous les meubles nécessaires, toilette, chaises, petit secrétaire, bureau. Quelques hardes, comme une robe-de-chambre d'homme, etc., sont jetées négligemment sur le dos des chaises.

La toilette est d'un côté et le bureau de l'autre; mais le bureau en face du public.

Marthon entre avec des lumières, et successivement éclaire la toilette, le bureau, des bras de cheminée, etc.

SCÈNE I.

MARTHON, PASQUIN.

MARTHON, *entrant avec des lumières, repoussant Pasquin qui la suit, après avoir placé son flambeau sur la toilette.*

Laisse-moi m'acquitter ici de mon devoir.

PASQUIN.

Mais écoute un moment.

MARTHON.

A demain, et bonsoir:
Ce n'est ni le moment ni le lieu de t'entendre.

PASQUIN.

Mon maître me fait peine.

MARTHON.

Ah! Pasquin est bien tendre!

(*A part.*)

Comment...! le drôle est foible et pourroit nous trahir.

PASQUIN.

Notre joli dragon lui tourne la cervelle.

MARTHON.

Oh! pour cette fois-ci sa peur est naturelle,
Et je l'excuse fort, à ne te point mentir.

PASQUIN.

Penses-tu m'abuser comme lui?

MARTHON.

Je n'ai garde:
A ce jeu-là, moi, que je me hasarde!
J'ai pour monsieur Pasquin de trop justes égards.

PASQUIN.

Je t'en dispense.

MARTHON.

Soit.

PASQUIN.

En dépit des brocards,
Mon maître veut savoir, pour la paix de son âme,
Où tu loges ce soir ce rival dangereux.

MARTHON.

Ici.

PASQUIN.

Comment ici?

MARTHON.

Tout auprès de madame:
J'arrive même exprès pour arranger ces lieux.

PASQUIN.

Ah! cet arrangement le rendra furieux!

MARTHON.

J'ai suivi là-dessus l'ordre de la marquise:
Ces dispositions ne sont pas de mon goût.

PASQUIN.

Veux-tu dissimuler avec moi jusqu'au bout?
Oh! je me fâcherai.

MARTHON.

Je parle avec franchise.

PASQUIN.

Non : avec défiance, ou pour rire de tout...
Quoi! sérieusement, tu crois que la comtesse....

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, MARTHON, PASQUIN.

PASQUIN.

C'est une idée, une foiblesse
Qu'on ne peut pardonner qu'à notre amant jaloux;
Et pour lui seul enfin...

LE CHEVALIER, *à Pasquin.*

Sortez, et laissez-nous.
J'avois beau vous attendre, et je vois votre zèle!
On n'est donc pas ici?

PASQUIN.

Non, monsieur, vous voyez;
Et doucement, là, je m'informois d'elle
Où vos amis s'étoient réfugiés.

LE CHEVALIER.

Et tout en discourant, monsieur le double traître,

Votre esprit s'égayoit à railler votre maître.
Je m'en ressouviendrai.

(*Il lui fait signe de se retirer.*)

PASQUIN, *en sortant.*

Je prenois bien mon temps
Pour m'égayer à ses dépens.

SCÈNE III.

MARTHON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah! Marthon, je suis au supplice!
La marquise est ici leur dupe ou leur complice.
Plus d'indécision et d'incrédulité
Sur les desseins d'un traître; et je serois tenté
De croire qu'on me joue et qu'on le favorise.
Le perfide tantôt pénètre insolemment
Jusque dans le salon où dormoit la marquise;
Et me rencontrant là, non sans quelque surprise,
Il s'excuse d'abord assez légèrement,
Dit qu'il vient la chercher, que son absence ennuie,
Et, lui prenant la main, il l'enlève à mes yeux,
En m'invitant d'un air victorieux
A rejoindre la compagnie;
Mais la marquise, avec malignité,
M'accuse de bouder et me laisse loin d'elle.
Je la suis, furieux de sa légèreté,
De son adresse à me chercher querelle.
J'entre. On faisoit un brelan médité,
Et la société contre moi réunie,
Sans gêne et sans cérémonie,
S'applaudissoit de m'avoir évité.

Cependant le dragon, Valsain et ma volage,
Font leur partie avec gaîté;
Et dans cet abandon, dans cette anxiété,
Je reste solitaire, et frémissant de rage:
Car le baron, dans un coin du salon,
Gravement occupé de ses tristes gazettes,
Ne pense à rien qu'à lire des sornettes,
Et sens dessus dessous laisse aller la maison.
Et d'un regard t[illegible]uille et d'une âme passive
Je dois être témoin de ces procédés-là!
Et je suis, dira-t-on, toujours sur le qui-vive!
Oui, j'ai tort, j'en conviens.

MARTHON.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Si fait; je me consume en de sombres pensées;
Si tu ne le dis pas, moi, je le dis pour toi:
Et, pour connoître à fond mes frayeurs insensées,
Jusques au bout écoute-moi.
Le souper suit le jeu. Même soin, même zèle,
De la part de son cavalier;
Et la marquise, à son choix très fidèle,
Le prend encor pour écuyer.
Entre Valsain et lui gaîment elle se place.
Je ne te peindrai pas leur ton et leur audace,
Ces airs aisés et pleins de liberté,
Que le mépris des mœurs a consacrés en France.
Je me vois le jouet de la société;
Tu sens de mon dépit quelle est la véhémence.
Mais, pour ne pas céder à mon impatience,
Je me lève de table au milieu du souper,
Sans qu'on m'arrête ou daigne s'occuper

D'un importun, dont on bénit l'absence :
Et même, à mon départ, avec nouveaux éclats,
Avec nouveaux transports, la gaîté recommence.
Il se termine enfin cet ennuyeux repas.
Je demande où l'on est. La marquise et le comte
(Car c'est ainsi qu'on nomme cet amant)
Sont ensemble, dit-on. Ensemble, ah ! quelle honte !
De nuit ! où ? L'on ne sait. Ensemble en ce moment !
Cette conduite, parlé, est-elle régulière ?
Où sont-ils? Que font-ils? Ah ! je me meurs d'effroi !
Je les cherche ; je vois ici de la lumière ;
Je respire ; j'y monte, et ne trouve que toi.
Ils n'échapperont pas à ma vive poursuite...
(*Jetant les yeux sur la chambre où il est, et apercevant une robe-de-chambre d'homme étendue sur une chaise.*)
Mais, où suis-je, Marthon, et qu'est-ce que je voi?
Tout me confond et justement m'irrite.
A qui destines-tu, dis-moi,
Cet appartement-là, si près de ta maîtresse?
Cette robe-de-chambre, en un mot tout ce train
Me feroit soupçonner qu'on y place Valsain.
Ah ! si je le croyois !...

MARTHON.

Que votre crainte cesse :
L'appartement est pour notre comtesse.

LE CHEVALIER.

Pour le perfide ! Ah ! tu me fais trembler !
Et je le souffrirois voisin de la marquise !
Non, non : il faut la joindre ; il faut lui révéler
D'un téméraire amant l'insolente entreprise.

Il ne restera pas dans cet appartement;
C'est moi qui t'en réponds... Mais écoute un moment...
(*Il va à la fenêtre.*)
Écoute; je crois les entendre:
Ils sont dans le jardin : oui, c'est elle, oui, c'est lui;
Et je vole les joindre.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MARTHON, VALSAIN, LE BARON.

(*Valsain et le baron entrent comme le jaloux sort.*)

MARTHON, *se croyant seule.*

Oh! grand bruit aujourd'hui.
Ma foi, s'il en réchappe, après pareil esclandre,
Elle sera bien folle, ou son amant bien fin.

(*Le baron et Valsain s'avancent.*)

VALSAIN.

Où court le chevalier?

MARTHON.

Dans ses frayeurs mortelles,
Messieurs, il vole après vos belles
Qu'il vient de voir dans le jardin.
Il ne souffrira pas, plein de délicatesse,
Qu'on place un officier auprès de sa maîtresse,
Et veut la prévenir.

VALSAIN.

Oh! rien n'est plus plaisant.
Voilà ce qu'il faut voir.

MARTHON.

Et j'en ris maintenant,
Pour me dédommager du sérieux de glace
Qu'il m'a fallu garder quand il étoit présent.

VALSAIN.

Baron, il faut le suivre, et le suivre à la trace,
Et pour la sûreté des belles qu'il pourchasse.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE BARON, MARTHON.

LE BARON.

Suivez-le; moi, je vais me coucher sans façon.
Auprès de la comtesse excuse-moi, Marthon;
Et prends ma nièce à l'écart pour lui dire
Que je la prie et reprie instamment
De s'enfermer d'abord dans son appartement,
Pour que chacun après dans le sien se retire.
Il est bien juste au moins qu'on soit la nuit en paix;
Et, si Valsain se met jamais
A rire, à folâtrer, à lutiner nos belles,
Plus de nuit, de repos : je n'aime pas cela :
Et puis demain encor ma chasse manquera.
Quand elles rentreront, cloître-les-moi chez elles.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MARTHON, *seule.*

Allez, allez, comptez sur moi :
J'aime aussi le repos : c'est mon plus doux emploi.
Mais qu'entends-je? Ce sont nos dames qui reviennent,
Et qui très vivement ensemble s'entretiennent.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, MARTHON.

LA COMTESSE.

Nous rentrons, mon enfant, non sans quelque frayeur.

MARTHON.

Eh! de quoi, s'il vous plaît, avez-vous donc eu peur?

LA COMTESSE.

Quelqu'un, qui nous suivoit, nous suit encor, je pense...

MARTHON.

(*A part.*) (*Haut.*)
Nous y voilà... C'étoit, suivant toute apparence,
Quelqu'un de la maison?

LA MARQUISE, *d'un air piqué.*

Le fait est des plus sûrs.

LA COMTESSE.

Mais pourquoi marchoit-il par des sentiers obscurs,
Et, quand nous l'appelions, gardoit-il le silence?

MARTHON.

Pour rire.

LA COMTESSE.

Il avoir l'air, Marthon, de se cacher.

MARTHON.

Eh! tenez, à l'instant toute la compagnie
Étoit ici pour vous chercher;
Et quelqu'un, en sortant, à pu s'en détacher
Pour vous faire une espieglerie.
Le baron cependant est allé se coucher,
En vous priant d'agréer sa retraite.

LA COMTESSE.

Il peut assurément faire ce qu'il souhaite :
Mais Valsain et le chevalier?...

MARTHON.

Ceux-ci sont au jardin, j'en réponds; le dernier
Brûlant de vous rejoindre...

LA COMTESSE.

Il faut qu'on les appelle.

LA MARQUISE, *craignant qu'ils ne rentrent.*

Madame, avec plaisir, si vous le désirez :
Mais peut-être qu'ils sont à présent retirés.

LA COMTESSE.

Vois, vois un peu, Marthon.

(*La marquise fait signe à Marthon de ne pas les chercher, mais de manière à n'être pas remarquée de la comtesse; et Marthon, qui comprend sa maîtresse, feint d'obéir à la comtesse.*)

MARTHON, *à la comtesse.*

Oui, comptez sur mon zèle :
(*Adroitement à la marquise, en faisant un pas.*)
Ils ne troubléront pas la paix de la maison.
(*A part, en sortant.*)
Je vais de tous les deux dérouter les mesures,
Mettre les clefs hors des serrures,
Et ménager ainsi le sommeil du baron.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Oui, votre chevalier est un peu lunatique;
Aimable, j'en conviens, mais aussi des plus fous.
A table brusquement il nous laisse là tous,
Et l'on ne sait quelle mouche le pique;

Et puis l'instant d'après, changeant de sentiments ;
Quand il ne les voit plus, il court après les gens.

LA MARQUISE.

Laissons du chevalier la conduite insensée.
Vous devez être lasse, et surtout empressée
De vous remettre en femme.

LA COMTESSE.

Oh ! marquise, jamais !
Et sous vos habits seuls je suis embarrassée.
(*Montrant la robe-de-chambre d'homme étalée sur chaise.*)
Voilà le soir la robe que je mets.

LA MARQUISE.

Bon ! une robe d'homme !

LA COMTESSE.

Il est vrai. Ma toilette,
Comme vous le voyez, en un instant est faite ;
Et demain au matin, à votre petit jour,
Sous ce déshabillé je vous ferai ma cour.
Ah ! si Valsain ne m'avoit fait connoître
La régularité, le ton de ce séjour,
Et le caractère du maître ;
Si j'avois cru trouver, comme en mille maisons,
Des folles et des fous, des galants, des coquettes,
Des amours indiscrets, des intrigues secrètes,
Pour éveiller les craintes, les soupçons,
Sous le nom de marquis, de chevalier, de page,
Je me serois jetée en tous ces tourbillons ;
Et j'aurois, à coup sûr, alarmé la plus sage,
Vous la première... Ah ! si Valsain
Et notre chevalier pouvoient rentrer soudain.
Nous ferions un beau tintamarre !

Vous aimez la musique, et moi je l'aime aussi :
J'ai vu dans le salon mandoline, guitare;
Nous les ferions porter ici,
Et nous concerterions.

LA MARQUISE.

Vous n'y pensez pas.

LA COMTESSE.

Si.

LA MARQUISE.

Mais le baron couché...

LA COMTESSE.

Le baron endormi,
S'éveillant doucement (s'il est sensible et tendre)
Aux sons mélodieux de nos accords touchants,
Se lèveroit pour nous entendre.

LA MARQUISE.

Ah ! le baron viendroit briser nos instruments.

LA COMTESSE.

(La comtesse, qui a joué cette scène en étourdie, en folle, sans trop tenir en place, doit se trouver ici, avec la marquise qui la suit, au milieu du théâtre, et tournée en partie du côté de la fenêtre; elle doit même, sans affectation, mais entraînée par son idée extravagante, dire haut, bien distinctement, et avec vivacité, ces deux vers.)
Eh bien ! délicieux, divins emportements ;
Et nous ririons, marquise, à ses dépens.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *sautant dans le cabinet par la fenêtre qui est au fond, et dans le milieu du fond.*

A mes dépens!

(*La marquise et la comtesse doivent dire ensemble précipitamment, et en s'enfuyant, ce qui suit.*)

LA MARQUISE.

Ah dieux!

LA COMTESSE, *s'enfuyant.*

Où fuir?

LA MARQUISE, *s'enfuyant aussi.*

Nous sommes mortes.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, *seul.*

Je ne puis plus douter de leurs feux imprudents;
Oui, j'en viens d'acquérir les préuves les plus fortes:
Et mon aspect les a remplis tous deux
D'une confusion et d'un désordre extrême,
Qui ne prouvent que trop leurs complots odieux.

SCÈNE XI.

MARTHON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah! Marthon, te voilà! Qui t'amène en ces lieux?
Que cherches-tu?

MARTHON, *qui est arrivée précipitamment.*

Je vous cherche vous-même.

LE CHEVALIER.

Sont ce donc là les soins que j'attendois de toi?
Les laisser seuls!

MARTHON.

A peine une seconde.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est plus qu'il n'en faut pour tromper tout le monde;
Mères, pères, époux!... et je suis hors de moi.

MARTHON.

Ah! monsieur, c'est là-bas un tapage effroyable!
Elles disent tout haut qu'elles ont vu le diable.
Valsain a cependant dissipé leur effroi,
En leur faisant évidemment connoître
Que le diable malin, sauté par la fenêtre,
N'étoit qu'un cavalier, que sans doute l'amour
Avoit conduit si haut pour leur faire la cour.

LE CHEVALIER.

C'est la rage et la jalousie
Qu'ont fait naître leurs attentats:
Mais de leur lâche perfidie
Les cruels ne jouiront pas.
Va me chercher Pasquin, va.

MARTHON.

Que voulez-vous faire?

LE CHEVALIER.

Partir, mais me venger d'abord d'un téméraire.
Cours, seconde ma rage.

MARTHON, *en sortant.*

Il est dans nos filets.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, *seul.*

Oui, oui, le fat est tombé dans mes rets.
(*Apercevant un petit secrétaire, sur lequel il y mes, encre, papier,* etc.)
Voilà de quoi servir la fureur qui m'anime.
(*Écrivant, puis s'interrompant.*)
Tu ne jouiras pas du fruit de tes complots;
Et je troublerai ton repos,
Si de ton fol amour tu n'es pas la victime.
(*Pause nouvelle, pendant laquelle il écrit.*)

SCÈNE XIII.

LE CHEVA[illegible]ASQUIN.

MARTHON veut se mo
Me faire accroire aussi
A qui donc écrit-il?

LE
Te
Une indiscrète ardeur?

LE CHEVALIER, *frappant de la main sur sa lettre, ce qui effraie Pasquin, qui s'éloigne un peu.*

Tremble, imprudent!
Mais ce qui m'outre en cet instant,
Et met le comble à ma fureur extrême,
C'est la tranquillité, le contentement même
De la marquise en l'écoutant.
Je l'ai vue à ses soins, à ses aveux sourire.

PASQUIN.

Monsieur, Marthon m'a dit...

LE CHEVALIER.

A-t-elle su t'instruire
Du complot le plus odieux?

PASQUIN, *étonné, et ne sachant que répondre.*

Du complot... oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

T'a-t-elle fait connoître
Combien je suis joué lâchement en ces lieux?...

PASQUIN.

Oh! oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

Par une ingrate, un traître;
Que l'enfer, ses tourments, ses feux sont dans mon cœur,
qu'ils doivent tous deux frémir de ma fureur?

PASQUIN.

trem moi-même, ô mon cher maître!

LE, *se levant.*

je vous voi...

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, *seul.*

Oui, oui, le fat est tombé dans mes rets.
(*Apercevant un petit secrétaire, sur lequel il y a plumes, encre, papier,* etc.)
Voilà de quoi servir la fureur qui m'anime.
(*Écrivant, puis s'interrompant.*)
Tu ne jouiras pas du fruit de tes complots;
Et je troublerai ton repos,
Si de ton fol amour tu n'es pas la victime.
(*Pause nouvelle, pendant laquelle il écrit.*)

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, PASQUIN.

PASQUIN.

Marthon veut se moquer de mon maître et de moi;
Me faire accroire aussi... Motus, je l'aperçoi...
A qui donc écrit-il?

LE CHEVALIER.

Téméraire, où t'emporte
Une indiscrète ardeur?

PASQUIN.

Qu'il est pâle et tremblant!

LE CHEVALIER.

As-tu cru qu'on pouvoit me jouer de la sorte?
Tu seras détrompé.

PASQUIN.

Monsieur...

LE CHEVALIER, *frappant de la main sur sa lettre, ce qui effraie Pasquin, qui s'éloigne un peu.*

Tremble, imprudent!
Mais ce qui m'outre en cet instant,
Et met le comble à ma fureur extrême,
C'est la tranquillité, le contentement même
De la marquise en l'écoutant.
Je l'ai vue à ses soins, à ses aveux sourire.

PASQUIN.

Monsieur, Marthon m'a dit...

LE CHEVALIER.

A-t-elle su t'instruire
Du complot le plus odieux?

PASQUIN, *étonné, et ne sachant que répondre.*

Du complot... oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

T'a-t-elle fait connoître
Combien je suis joué lâchement en ces lieux?...

PASQUIN.

Oh! oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

Par une ingrate, un traître;
Que l'enfer, ses tourments, ses feux sont dans mon cœur,
Et qu'ils doivent tous deux frémir de ma fureur?

PASQUIN.

Vous me faites trembler moi-même, ô mon cher maître!

LE CHEVALIER, *se levant.*

Eh! pourquoi trembles-tu?

PASQUIN.

L'état où je vous voi...

LE CHEVALIER.

Non, ton intelligence avec eux...

PASQUIN.

Moi, moi!

LE CHEVALIER.

Toi,

Oui, saurois-tu la lâche perfidie?....

PASQUIN.

De qui?

LE CHEVALIER.

D'un jeune audacieux....
Je suis épouvanté moi-même et furieux
D'une action aussi hardie.
Mes cheveux, hérissés sur mon front pâlissant,
Sont tout inondés d'eau qui couvre mon visage;
Et ma langue, épaissie en mon palais brûlant,
Ne sauroit exhaler les transports de ma rage.

PASQUIN, *troublé de l'état de son maître.*

Ah! monsieur, reprenez vos esprits effrayés,
Et daignez m'écouter.

LE CHEVALIER, *se rasseyant.*

Oui, je serai tranquille,
La fièvre cessera de tourmenter ma bile,
Quand j'aurai vu tomber mon rival à mes pieds.
Tiens, porte ce billet au comte;
(*Il y met l'adresse, le cachette, et ne le donne pas.*)
Demande-lui réponse prompte,
Et viens me l'apporter encor plus promptement.

PASQUIN.

(*A part.*) (*Haut.*)
Je ne puis y tenir.... Écoutez un moment.

LE CHEVALIER.

Non, je n'écoute rien que ma juste fureur

PASQUIN.

C'est cette femme en homme travestie....

LE CHEVALIER, *se levant.*

C'est un homme, faquin.

PASQUIN.

Ah! monsieur, dussiez-vous
Me chasser sur-le-champ et me rouer de coups,
Je vous dirai que votre esprit s'abuse,
Qu'à vos dépens ici tout le monde s'amuse;
Que Marthon elle-même et votre serviteur
Nous rions de votre foiblesse,
Et que ce pauvre comte est bien une comtesse,
N'aspirant que pour elle à troubler votre cœur.

LE CHEVALIER, *avec fureur, après l'avoir écouté avec une sorte d'étonnement.*

Quoi! tu me trahissois?

PASQUIN.

Oui, pardon, mon cher maître;
Pour votre intérêt seul.

LE CHEVALIER, *comme par réflexion et revenant à sa jalousie.*

Non; cela ne peut être;
Et je ne puis te croire, après ce que j'ai vu.
C'est sans doute à présent que tu parles en traître:
Le piège est assez bien tendu.

PASQUIN.

Quoi! je vous suis suspect?

LE CHEVALIER.

Ta peine est inutile:
Et, si trop de bonté n'arrêtoit mon courroux...

PASQUIN.

Monsieur, encore un coup, où vous emportez-vous?

LE CHEVALIER, *précipitamment.*

Si je ne te savois un sot, un imbécile,
Qui ne voit rien, laisse tout échapper,
Je te croirois un fourbe habile
Payé par mon rival afin de me tromper.
(Vivement, mais appuyant sur chaque circonstance.)
On ne s'est point joué d'un foible caractère :
On s'étoit renfermé dans ce lieu solitaire,
Pour parler à loisir de ses coupables feux ;
Et je les ai surpris tous deux,
Remplis d'une vive allégresse
Que le bonheur répandoit dans leurs sens ;
Même ils se promettoient de rire à mes dépens.
Ce n'étoit point un trait de gentillesse ;
On ne m'attendoit pas pour me jouer ce tour ;
On étoit là bien seul amené par l'amour :
Et mon aspect, avec honte et vitesse,
Les a fait fuir de ce séjour.

PASQUIN.

Il me feroit douter...

LE CHEVALIER, *lui donnant la lettre.*

Demeure en cette place :
Attends-y le retour du comte, entends-tu bien ?
Et qu'il soit seul, au moins.

PASQUIN.

Ah ! je n'oublierai rien.

LE CHEVALIER, *allant pour se retirer, revenant sur ses pas, et forçant son domestique, qui sembloit le suivre, à s'arrêter tout court.*

Nous verrons si son cœur répond à son audace.
Reste. Je t'attendrai dans mon appartement.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

PASQUIN, *seul.*

BELLE commission vraiment!
Jamais entre ses mains je n'oserai remettre...'

SCÈNE XV.

PASQUIN, MARTHON.

MARTHON.

AH! te voilà, Pasquin? que diantre fais-tu là?

PASQUIN.

J'attends un comte, avec un petit mot de lettre;
Et je ne sais pas trop ce qui m'en reviendra.

MARTHON.

Comment, un comte! explique-moi cela.

PASQUIN.

Au diable l'écrivain et sa maudite prose!

MARTHON.

Quels sont donc les dangers où ce billet t'expose?

PASQUIN.

Ils sont très évidents, et j'en meurs de frayeur.

MARTHON.

Eh! pourquoi?

PASQUIN.

La comtesse est ce petit monsieur
A qui je dois porter un défi de mon maître,
Et qui, malgré ses airs, trouvera fort mauvais
Que l'on ne rende pas justice à ses attraits,
Et que l'on puisse ainsi la méconnoître.

MARTHON.

Bon! n'est-ce que cela qui trouble ta raison?
Va, c'est un homme.

PASQUIN.

Encor tes vieux contes, Marthon!

MARTHON.

Allons, plus de courage, et surtout plus de zèle...
Mais je vois la comtesse, et te laisse avec elle.
(*Elle sort, et Pasquin se retire, pour attendre, suivant l'ordre de son maître, qu'elle soit seule.*)

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, *éclairée par deux domestiques qui portent des flambeaux.*

LA COMTESSE.

Tout est calme : sortez, et priez seulement
Marthon de repasser dans mon appartement.
(*Les deux domestiques sortent.*)

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, *seule.*

(*Elle ôte son épée et son chapeau, qu'elle met sur le secrétaire ou sur une chaise. Ou, ce qui vaut mieux, ce chapeau et cette épée peuvent avoir été portés dans son appartement, et s'y trouver placés, dans l'entr'acte du troisième au quatrième acte, sur une chaise, mais en évidence, afin qu'elle puisse les reprendre scène XX.*)

Oui, oui, cette escalade est une espièglerie,
Un tour du chevalier, mais un tour assez bon;

Et je ris de sang-froid de ma poltronnerie.
Ah! qu'il va bien demain se moquer d'un dragon
Qu'un assaut intimide!

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, PASQUIN.

PASQUIN, *à lui-même.*

Allons, Pasquin, courage!

LA COMTESSE, *à elle-même.*

Il aura bien raison, et je filerai doux.
Il est vraiment charmant; le tour est de son âge;
Et c'est une gaîté dont nous aurions ri tous,
Mais ri jusqu'à demain, sans ma lâche foiblesse.
Oh! je me veux bien mal de cette fausse peur!

PASQUIN, *à part, et s'approchant en tremblant.*

Est-ce un comte? Est-ce une comtesse?
(*Haut.*)
Madame, permettez que votre serviteur...
Vous présente à l'instant... ce petit mot de lettre
Qu'on m'a très vivement chargé de vous remettre.

LA COMTESSE, *avec joie et vivacité.*

A moi, Pasquin!

PASQUIN.

A vous.

LA COMTESSE.

Sors; ne t'éloigne pas:
Dans un moment tu rentreras.

PASQUIN.

Le tout est de rentrer: mais, quoi qu'il en puisse être,
Exposons-nous à son ressentiment,
Moins dangereux encor que celui de mon maître.
(*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

LA COMTESSE, *seule.*

(*S'approchant d'une lumière.*)

Le chevalier est un extravagant
De m'écrire un billet, à cette heure, avant même
De m'avoir dit un mot, de savoir si je l'aime.
Mais il est jeune, il est charmant:
A ces deux titres-là, tout passe;
Et de le chicaner j'aurois mauvaise grâce.
(*Elle lit.*)
« Je vous ai deviné, jeune homme audacieux...
(*S'interrompant.*)
Est-ce donc bien à moi que ce billet s'adresse?
(*Reprenant sa lecture.*)
« Je vous ai deviné, jeune homme audacieux,
« Et le faux nom de femme et de comtesse
« Ne sauroit éblouir mes yeux.
C'est à moi-même, et c'est très sérieux.
« Mais ce n'est pas assez d'être heureux en maîtresse;
« Il faut vaincre un rival qui vous a reconnu:
« J'adore la marquise, et mon sang répandu
« Peut seul vous mettre en droit de parler de tendresse. »
(*Elle est d'abord un peu piquée de la lettre, et la jette sur une table.*)
Eh! voilà donc l'objet de son emportement,
L'objet que j'aime, moi! le fat, l'impertinent!...
Et tantôt, l'excusant, dans mon erreur extrême,
Je lui croyois l'humeur, le mécontentement
D'un jaloux inquiet, incertain si l'on l'aime;

Et c'étoit le dépit, les transes d'un amant
Trompé par mon habit, et me craignant moi-même!
(*Riant par réflexion.*)
Eh bien! me fâcherai-je? Oh non, de bonne foi!
Le moins fou de nous deux sûrement n'est pas moi.
(*Reprenant la lettre, et achevant de la lire avec gaîté.*)
« Tout délai m'est insupportable,
« Et ne peut convenir à mon cœur irrité:
« Je vous attends au parc, et la nuit favorable
« Couvrira nos fureurs de son obscurité. »
J'accepte le cartel: c'est la seule folie
Qui puisse bien répondre à son étourderie.
Ah! ce défi me rend toute ma bonne humeur!
Il va causer ici la plus vive rumeur.
Charger le chevalier, pour prix de sa méprise,
De l'indignation de sa chère marquise,
Me venger de tous deux, dérouter les railleurs,
Et faire de mon bord passer tous les rieurs.
Appelons le valet de mon fier adversaire;
Mais prenons devant lui l'air leste et rassuré
D'un cavalier, d'un militaire
Toujours aux combats préparé.
(*Cherchant d'un côté Pasquin, qui l'autre.*)
Holà, Pasquin, holà!

SCÈNE XX.

LA COMTESSE, PASQUIN.

PASQUIN.

C'est bien moi qu'on appelle.

LA COMTESSE, *sans voir Pasquin.*

(A part.)

Pasquin! Se cache-t-il de honte en cet instant,
Instruit du billet doux que m'a remis son zèle?

(L'apercevant.)

Eh bien! que tardes-tu? Qui t'amène en tremblant?
Va, va, rassure-toi.

PASQUIN.

Que madame pardonne...

LA COMTESSE, *noblement.*

(Elle reprend son épée et son chapeau.)

Appelle-moi du nom que ton maître me donne,
Et dis-lui que j'accepte avec un vrai plaisir
L'heure et le rendez-vous qu'il a voulu choisir.

PASQUIN, *étonné.*

Comment? que dites-vous?

LA COMTESSE.

Faut-il te le redire?
Qu'il devine fort bien le motif qui m'attire.
Que ceci ne pouvoit finir mieux à mon gré.
Que sa conduite est bonne, et que j'y trouve
Va, ne perds point de temps. Un ou deux
Le feront repentir de sa folle équipée.
Nous verrons qui des deux fera mieux
Et je pars à l'instant pour le
(Elle sort fièrement.)

SCÈNE XXI.

PASQUIN, *seul.*

Je reste stupéfait, et la tête m'en tourne :
Je ne sais plus, ma foi, de quel sexe il retourne.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

SCÈNE XX.

LA COMTESSE, PASQUIN.

PASQUIN.

C'est bien moi qu'on appelle.

LA COMTESSE, *sans voir Pasquin.*

(*A part.*)

Pasquin! Se cache-t-il de honte en cet instant,
Instruit du billet doux que m'a remis son zèle?

(*L'apercevant.*)

Eh bien! que tardes-tu? Qui t'amène en tremblant?
Va, va, rassure-toi.

PASQUIN.

Que madame pardonne...

LA COMTESSE, *noblement.*

(*Elle reprend son épée et son chapeau.*)

Appelle-moi du nom que ton maître me donne,
Et dis-lui que j'accepte avec un vrai plaisir
L'heure et le rendez-vous qu'il a voulu choisir.

PASQUIN, *étonné.*

Comment? que dites-vous?

LA COMTESSE.

Faut-il te le redire?
Qu'il devine fort bien le motif qui m'attire;
Que ceci ne pouvoit finir mieux à mon gré;
Que sa conduite est bonne, et que j'y répondrai.
Va, ne perds point de temps. Un ou deux coups d'épée
Le feront repentir de sa folle équipée.
Nous verrons qui des deux fera mieux son devoir;
Et je pars à l'instant pour le bien recevoir.

(*Elle sort fièrement, en enfonçant son chapeau.*)

SCÈNE XXI.

PASQUIN, *seul.*

Je reste stupéfait, et la tête m'en tourne:
Je ne sais plus, ma foi, de quel sexe il retourne.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(La scène se passe dans le jardin du château, au clair de lune si l'on veut.)

SCÈNE I.

MARTHON, VALSAIN.

VALSAIN, *gaîment.*

Il faut mettre partout des postes avancés,
Que sur tous les chemins des gardes soient placés,
De crainte d'accident. L'aventure est comique;
Mais il faut l'empêcher de devenir tragique.

MARTHON, *du même ton.*

Quoi! vous craignez, monsieur, les suites du défi?
Qu'avec le chevalier la comtesse imprudente
Ne se batte en champ-clos?

VALSAIN.

J'en ai quelque souci:
Elle est, pour ne rien craindre, assez extravagante.
Mais que fait le baron? Que dit-il de ceci?

MARTHON.

Il est allé trouver madame la marquise,
Et se propose bien de l'amener ici:
Il veut se ménager l'effet de sa surprise.
Il est un peu fâché qu'on se couche si tard;
Mais le tableau présent sourit à son regard.
Oui, tout cède en son cœur au soin de la vengeance,
Au soin de détromper sa nièce d'un jaloux...

Ils arrivent tous deux : je m'éloigne de vous,
Pour n'être pas suspecte ici d'intelligence;
Ce seroit trop risquer; madame pourroit bien
Approuver votre zèle, en condamnant le mien.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LE BARON, LA MARQUISE, VALSAIN.

VALSAIN.

Ah! vous voilà, baron, et la chère cousine?
Eh! qui peut vous conduire à cette heure au jardin?

LE BARON.

Ce qui vous y conduit vous-même à la sourdine;
C'est le nouvel amour de notre paladin.
Ma nièce n'en croit rien, et je veux la confondre.

VALSAIN.

Je ne sais pas s'il aime éperdument :
Mais à des faits qu'aurons-nous à répondre?
Si l'amour en ces lieux les mène en ce moment,
Le rendez-vous est pris; et cette extravagance,
Dont la marquise aime à douter,
(Demandez au baron qu'on ne peut suspecter)
N'étoit point échappée à mon intelligence.
Oui, j'ai vu d'un premier coup-d'œil
Que notre chevalier plaisoit à la comtesse :
Et femme tendre invite notre orgueil
A promptement répondre à sa tendresse.
Je sais que ma parente a de bonnes raisons
Pour être sur ce fait jusqu'au bout incrédule;
Et, s'il n'étoit certain, je me ferois scrupule
De jeter dans son cœur de malheureux soupçons.

Mais contre un ennemi qui ne sait que trop plaire,
Il faut bien être en garde, et s'étayer de tout;
Et l'amitié ne doit jamais se taire.

LA MARQUISE.

La raillerie est fort de votre goût,
Et personne à vos traits n'échappe;
Mais, comme à tort sur moi cette fois elle frappe,
Vous saurez donc, monsieur Valsain,
Que ne voulant donner mon cœur qu'avec ma main,
J'avoue avec franchise, et sans craindre le blâme,
Un goût qui n'est pas fait pour avilir mon âme:
Mais si le chevalier n'est pas digne de moi,
Je renonce au projet de lui donner ma foi,
Et viens ici, sans alarmes, sans transes,
Sans croire à vos extravagances,
Voir tout ce qui se passe, et juger par mes yeux,

VALSAIN.

Quoi! vous prenez ceci d'un ton bien sérieux.
Je vous ai parlé, moi, de votre goût, marquise,
Parce que la raison, l'honneur, tout l'autorise,
Et qu'un projet d'hymen est un fort beau projet.
Quant aux amours de la comtesse,
A ceux du chevalier, je ne suis qu'indiscret;
Et si le récit vous en blesse...

LE BARON.

Elle t'a dit que non... Indiscret! Eh! de quoi?
Il est sûr qu'en ces lieux tous les deux vont se rendre.

LA MARQUISE.

Eh bien! mon oncle, eh bien! il faut les y surprendre...
Et vous n'en rirez pas plus franchement que moi.

LE BARON.

Paix!... J'entends quelque bruit.

VALSAIN, *apercevant le chevalier.*

Rempli d'impatience,
L'amant arrive le premier.

LE BARON, *emmenant Valsain et sa nièce.*

Ne troublons pas le chevalier,
Et retirons-nous en silence.

(Ils se retirent du côté opposé à celui par où entre le chevalier, et se cachent.)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, *seul, entrant à grands pas.*

Voilà donc ce mystère à la fin éclairci...
Bon! il accepte le défi.
Je ne saurois penser à cet excès d'outrage,
Sans des convulsions qui tiennent de la rage;
Et je ne sais comment, justement irrité,
Je pourrai recevoir avec tranquillité
Cet indigne rival, dont la lâche entreprise
Enlève à mon amour le cœur de la marquise.
Je le dois cependant... Il vient... contraignons-nous.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE *en homme.*

(La comtesse d'un ton léger toute la scène, et le chevalier en homme bouillant et impétueux.)

LA COMTESSE.

Je suis, vous le voyez, exact au rendez-vous.

LE CHEVALIER.

Je n'en suis pas surpris, monsieur le comte.

On peut être étourdi, léger, inconséquent,
Et brave en même temps. J'y comptois bien.

LA COMTESSE.

Ce compte
Seroit exact assurément,
Si je vous ressemblois.

LE CHEVALIER.

Au fait et promptement.
Je fais ce que je dois.

LA COMTESSE.

Et moi ce qui m'amuse.

LE CHEVALIER.

Voilà ce qui m'offense.

LA COMTESSE.

Et ce qui vous abuse.

LE CHEVALIER.

En garde!

LA COMTESSE, *l'arrêtant de la main.*

Doucement.

LE CHEVALIER.

Que veut dire ceci?
Nous nous sommes rendus en ce lieu solitaire
Pour vider nos débats par un brave défi,
Et ce n'est pas le temps d'arranger une affaire.

LA COMTESSE.

Eh! oui, c'est un cartel qui nous conduit ici;
Mais il est trop plaisant : permettez que j'en rie.

LE CHEVALIER.

Riez-en vite, et battons-nous.

LA COMTESSE.

J'ai bien joué des tours aux hommes dans ma vie,
Mais sans être appelée à pareil rendez-vous.

LE CHEVALIER.

C'est qu'ils étoient des lâches ou des fous.

LA COMTESSE.

C'est de votre côté qu'est toute la folie.
Savez-vous qui je suis?

LE CHEVALIER.

Je ne veux rien savoir.

LA COMTESSE.

Eh! si je vous disois...

LE CHEVALIER.

Je ne veux rien entendre.
Sachez en homme vous défendre,
Et ne trompez pas mon espoir.

LA COMTESSE, *à part.*

Avec les preuves qu'il demande
Et celles qu'il refuse, il est embarrassant.

LE CHEVALIER.

Oh! c'est trop différer, quand l'honneur vous commande.

LA COMTESSE, *à part.*

Si l'on venoit à moi dans ce moment pressant...

LE CHEVALIER.

Et, si vous hésitez encore un seul instant
Je vous prendrai, monsieur, sans plus de politesse,
Pour une femme..

LA COMTESSE.

Eh bien! vous y voici.

LE CHEVALIER, *n'ayant pas écouté.*

Et je raconterai partout votre foiblesse.

LA COMTESSE.

Vous n'en convaincrez pas, en m'attaquant ainsi.
(*A part.*)
Bon! j'entrevois Valsain. Çà, reprenons courage...

On peut être étourdi, léger, inconséquent,
Et brave en même temps. J'y comptois bien.

LA COMTESSE.

Ce ce

Seroit exact assurément,
Si je vous ressemblois.

LE CHEVALIER.

Au fait et promptement.
Je fais ce que je dois.

LA COMTESSE.

Et moi ce qui m'amuse.

LE CHEVALIER.

Voilà ce qui m'offense.

LA COMTESSE.

Et ce qui vous abuse.

LE CHEVALIER.

En garde!

LA COMTESSE, *l'arrêtant de la main.*

Doucement.

LE CHEVALIER.

Que veut dire ceci?
Nous nous sommes rendus en ce lieu solitaire
Pour vider nos débats par un brave défi,
Et ce n'est pas le temps d'arranger une affaire.

LA COMTESSE.

Eh! oui, c'est un cartel qui nous conduit ici;
Mais il est trop plaisant : permettez que j'en rie.

LE CHEVALIER.

Riez-en vite, et battons-nous.

LA COMTESSE.

J'ai bien joué des tours aux hommes dans ma vie,
Mais sans être appelée à pareil rendez-vous.

LE CHEVALIER.

C'est qu'ils étoient des lâches ou des fous.

LA COMTESSE.

C'est de votre côté qu'est toute la folie.
Savez-vous qui je suis?

LE CHEVALIER.

Je ne veux rien savoir.

LA COMTESSE.

Eh! si je vous disois...

LE CHEVALIER.

Je ne veux rien entendre.
Sachez en homme vous défendre,
Et ne trompez pas mon espoir.

LA COMTESSE, *à part.*

Avec les preuves qu'il demande
Et celles qu'il refuse, il est embarrassant.

LE CHEVALIER.

Oh! c'est trop différer, quand l'honneur vous commande.

LA COMTESSE, *à part.*

Si l'on venoit à moi dans ce moment pressant...

LE CHEVALIER.

Et, si vous hésitez encore un seul instant
Je vous prendrai, monsieur, sans plus de politesse,
Pour une femme..

LA COMTESSE.

Eh bien! vous y voici.

LE CHEVALIER, *n'ayant pas écouté.*

Et je raconterai partout votre foiblesse.

LA COMTESSE.

Vous n'en convaincrez pas, en m'attaquant ainsi.
(*A part.*)
Bon! j'entrevois Valsain. Çà, reprenons courage...

SCÈNE V.

LES MÊMES, VALSAIN.

(Valsain sort de la coulisse, fait signe à la comtesse de se battre, et se retire aussitôt.)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à part.*

Et soutenons l'honneur du sexe féminin.
(Haut.)
Eh bien! j'ai donc voulu temporiser en vain,
Traiter ceci de badinage,
Ménager la marquise, et vous tout le premier.
Vous voulez un combat, un combat singulier,
Et qu'il soit décisif, pour finir vos alarmes.
(Tirant son épée.)
Il faut vous contenter... Me voilà sous les armes.
Attaquez ou parez; je vous laisse le choix.

LE CHEVALIER, *tirant aussi son épée.*

Voilà parler en brave, et je vous reconnois.

LA COMTESSE.

L'ardeur qui vous anime a passé dans mon âme.
(Elle enfonce son chapeau, et ils se poussent quelques bottes.)

SCÈNE VII.

LE BARON, VALSAIN, LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, MARTHON, PASQUIN.

(Les deux derniers entrent d'abord.)

MARTHON.

Miséricorde! A l'aide, au secours, au secours!

LE BARON.

Quoi! l'épée à la main, attaquer une femme?

LE CHEVALIER.

Vous êtes dans l'erreur, et j'attaque les jours
D'un cavalier qui vous offense,
Dont la marquise écoute les amours:
Et la victime est due à ma vengeance.

VALSAIN.

Eh mais! y penses-tu? Quelle est ta vision!
Ce fier rival est la comtesse,
Qui ne doit dans les cœurs porter d'émotion
Que le trouble charmant qu'inspire la tendresse.

LE BARON.

Et vous, comtesse, à votre tour,
Quelle est donc votre frénésie?
Au lieu d'éclairer son amour,
Sa triste et sombre jalousie,
Vous bravez ses fureurs, et vous vous exposez...

LA COMTESSE.

Lorsque j'ai vu ses soupçons insensés,
J'ai voulu les payer d'une égale folie,
Et mettre ainsi le comble à son illusion:
Mais, témoin attendri de sa confusion,
Je me repens déjà de mon étourderie,

Et je veux que ceci me serve de leçon.
(Au chevalier.)
Je conviens avec vous que je suis un peu folle,
Que je saisis vos airs et votre ton frivole :
Mais comment ai-je pu troubler votre raison?
Et quand j'ai pris tantôt la fuite à votre vue,
Quand tout à l'heure encor, là, non moins éperdue,
J'évitois, chevalier, ce combat inégal
Que vous me présentiez en cavalier loyal,
Pouviez-vous à ces traits méconnoître une femme ?
Reprenez vos esprits...

LE CHEVALIER.

Se pourroit-il, madame...

VALSAIN.

Bon ! il en doute encor.

LA COMTESSE, *en riant.*

Je ne puis, en honneur,
Aller plus loin pour vous tirer d'erreur.

LA MARQUISE, *au chevalier.*

Eh bien ! que dites-vous de cette extravagance,
De ces emportements?

LE CHEVALIER.

Que dirai-je, sinon
Que j'ai perdu par vous, sens, esprit et raison,
Que j'ai lassé votre indulgence,
Et que l'excès de ma démence
Ne mérite pas de pardon ?
Je n'entreprendrai pas d'excuser ma foiblesse.
Si, malgré vos vertus, votre délicatesse,
Je n'ai pu vous aimer sans trouble et sans effroi,
Rien ne peut me changer ; et je sens que je doi
Renoncer à l'amour, qui n'est pas fait pour moi.

Vous, comtesse, excusez un aveugle délire,
Dont ma confusion venge assez vos appas.
Mais, après cet aveu, ne vous offensez pas
Si j'ose librement vous dire :
A mes regards pourquoi vous masquiez-vous ?
J'aurois à la beauté rendu mon juste hommage,
Et vous n'auriez fixé que les soins d'un jaloux :
A l'amant qui perd tout pardonnez ce langage.
(*A la marquise.*)
Adieu, madame, adieu : je cède à ma douleur :
En m'éloignant de vous, je vous laisse mon cœur.
(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE BARON, LA MARQUISE, LA COMTESSE, VALSAIN.

LE BARON.

Sans cette jalousie, il seroit un bon diable,
(*A sa nièce.*)
Et je le retiendrois... Mais quel trouble t'accable ?
Pourquoi cet œil en pleurs et ce front rembruni ?
De la fuite d'un fou tu parois bien émue !

LA MARQUISE.

Mon cher oncle, avec lui j'ai bien pris mon parti,
Je serois malheureuse, et j'en suis convaincue :
Mais peut-on aisément briser les plus beaux nœuds,
Suivre de la raison le conseil rigoureux ?
Non ; la victoire est cruelle et pénible :
Et, quand il faut quitter le plus fidèle amant,
La paix, la paix, hélas ! rentre bien lentement
Dans le cœur agité d'une femme sensible.

VALSAIN, *au baron et à la comtesse.*

Faut-il sur tout ceci vous parler franchement?
Moi je ne crois pas trop à son éloignement,
Encor moins au courroux de la chère cousine;
Et, sans être sorcier, aisément je devine
Qu'elle fait déjà grâce à ses emportements.
Tenez, lorsque l'on aime, on pardonne long-temps.

FIN DU JALOUX.

DUPUIS ET DES RONAIS,

COMÉDIE,

PAR COLLÉ,

Représentée, pour la première fois, le 17 janvier 1763.

PERSONNAGES.

M. DUPUIS, homme de finance, et père de Marianne.

MARIANNE, fille de M. Dupuis et amoureuse de Des Ronais.

DES RONAIS, autre financier et amoureux de Marianne.

M. CLÉNARD, ci-devant précepteur du feu neveu de M. Dupuis.

M. GASPARD, notaire.

LA VIOLETTE, valet-de-chambre de M. Dupuis.

UN LAQUAIS de M. Dupuis.

La scène est à Paris, dans le salon de M. Dupuis.

DUPUIS ET DES RONAIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

DES RONAIS, LA VIOLETTE.

DES RONAIS, *amenant La Violette.*

Il doit être chez lui... Tu n'es qu'un étourdi.
Il m'a fait prier de descendre,
Pour me parler, avant midi.

LA VIOLETTE.

Il est sorti, monsieur. Quelqu'un l'est venu prendre.
Mais, en sortant, monsieur Dupuis
M'a répété trois fois (et j'ai bien dû l'entendre :)
« Si monsieur Des Ronais, chez moi, veut bien m'attendre,
« Je ne serai dehors qu'une heure, si je puis. »

DES RONAIS.

Allons, je l'attendrai... Mon cher La Violette,
Peut-on voir Marianne ?

LA VIOLETTE.

Elle est à sa toilette.
L'on n'entre pas encore.

DES RONAIS.

Il faut l'attendre aussi...
Monsieur Clénard, du moins, est-il ici?

LA VIOLETTE.

Oui, sûrement... Monsieur veut-il qu'on l'avertisse?

DES RONAIS.

Tu me feras plaisir.

(La Violette s'en va.)

SCÈNE II.

DES RONAIS, *seul, en se jetant dans un fauteuil.*

Que veut dire ceci?
Monsieur Dupuis voudroit qu'à midi je le visse,
Lui qui ne voit jamais personne avant dîner!
De cet empressement que dois-je imaginer?...
(Il se lève avec vivacité.)
Si c'étoit pour mon mariage
Avec sa fille!... et qu'à la fin
Il voulût prendre jour, sans tarder davantage!...
(Il se rejette dans son fauteuil.)
Malheureux Des Ronais! tu te flattes en vain.
Les faux-fuyants qu'il se ménage,
Adroitement, pour que rien ne l'engage,
M'ôtent depuis trois ans l'espoir et le courage...
(Il se lève et se promène.)
Hélas! je lui vois, tous les jours,
Chercher des tours et des détours
Pour éloigner une union si belle!
Son prétexte, le plus commun,
(Eh! par malheur, il n'en a pas pour un!)
Mais le prétexte, enfin, qu'il renouvelle
Le plus souvent, c'est de me réputer,
Sans raison, le héros d'aventures galantes,
D'histoires, même très brillantes,

Qu'avec art sur mon compte il a soin d'ajuster;
Et, tout en attendant les preuves convaincantes
Qu'il faut pour l'en désabuser,
Souvent par là, trois mois, il sait nous amuser...
Ciel! qu'arriveroit-il s'il savoit ma foiblesse,
La seule qui soit vraie et qui m'a tourmenté,
Ma sotte intrigue avec cette comtesse!...
Dieu veuille qu'elle échappe à sa sagacité!...
(*Voyant arriver M. Clénard.*)
Mais, c'est monsieur Clénard qu'ici je vois paroître.

SCÈNE III.

M. CLÉNARD, DES RONAIS.

DES RONAIS.

Bonjour, mon cher monsieur. Vous me direz peut-être,
Pourquoi monsieur Dupuis, ce matin aujourd'hui,
M'a fait prier de descendre chez lui?

M. CLÉNARD.

Je l'ignore, monsieur, il n'a rien fait connoître...

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Eh bien! mon cher Clénard, eh bien!
En l'attendant, en attendant sa fille,
Qui, dans ce même instant s'habille,
Je vous demande un moment d'entretien.
Comme, depuis la mort d'un neveu qu'il regrette,
Et dont vous étiez précepteur,
Monsieur Dupuis vous a donné retraite
Dans sa maison, et qu'il vous traite
Plus en ami qu'en protecteur,
Cette grande amitié, l'étroite intelligence
Qu'avec lui vous aviez, m'avoit d'abord fait peur.

Je me cachois de vous, par excès de prudence...
Mais j'ai, depuis deux jours, reconnu mon erreur.
J'ai vu de vous un trait qui peint votre candeur.
Ce trait a décidé, lui seul, ma confiance;
Et je veux vous ouvrir mon cœur.

M. CLÉNARD.

Monsieur, comptez sur moi d'avance.

DES RONAIS.

Vous verrez que j'y compte assez.
Venons au fait; et commencez
Par m'avouer qu'il n'est point de constance
Qui tienne aux chagrins, aux ennuis,
Aux peines, aux tourments que, dans la circonstance
De l'état critique où je suis,
Depuis cinq ans, me fait souffrir monsieur Dupuis.

M. CLÉNARD.

Quels sont donc ces chagrins?.. Je ne vois point vos peines...
Monsieur Dupuis, qui vous chérit,
Ne laisse plus les choses incertaines;
Pourquoi vous tourmenter l'esprit?
Tous deux placés dans la haute finance,
Le même état forma d'abord la convenance;
Mais plus riche que vous, touché de votre amour,
Il préfère pourtant votre simple alliance
A des partis puissants, à des gens de la cour...

DES RONAIS, *l'interrompant, avec humeur.*

C'est depuis trop long-temps, monsieur, qu'il me préfère,
Qu'il est prêt à finir, et qu'ensuite il diffère;
Qu'il me promet sa fille, et ne prend point de jour,
Ne fixe point de temps, qu'il s'éloigne, s'avance;
Qu'il m'enlève, me rend; qu'il éteint tour à tour,
Et ranime mon espérance!

M. CLÉNARD, *vivement.*

Mais tout la fonde dans ce jour.
Par exemple, sur la décence
Délicat, comme il l'est, en vous logeant chez lui,
Ne sent-il pas très-bien que le monde aujourd'hui
Doit croire votre hymen conclu dans sa tête?

DES RONAIS.

Oui,
D'accord.

M. CLÉNARD.

Eh bien! il a, je crois, eu la manie
De ces pères qui n'ont marié leurs enfants
Qu'à l'âge de vingt-cinq ans.
A cet égard encor votre peine est finie:
Marianne, depuis huit jours,
Vient d'atteindre ce terme.

DES RONAIS, *vivement.*

Eh! ce n'est point son âge...
A ce moyen il n'eut jamais recours
Pour éloigner mon mariage;
Et cela n'étant point, il a donc, en ce cas,
Pour être à mon égard injuste et tyrannique,
Quelque motif caché, que je ne conçois pas.
Vous êtes son ami, son confident unique;
C'est où j'en veux venir. Il ne vous cache rien:
Vous devez être au fait... Vous êtes serviable...
Daignez me découvrir...

M. CLÉNARD, *l'interrompant.*

Quoi donc?... Vous savez bien
Que c'est un homme impénétrable?

DES RONAIS, *d'un air piqué.*

Il l'est bien moins, monsieur, que vous n'êtes discret.

M. CLÉNARD.

Moi, monsieur!

DES RONAIS, *vivement.*

Oui, monsieur, vous savez son secret.
En me le révélant vous penseriez mal faire;
Et moi je soutiens, au contraire,
Qu'en vous ouvrant à moi sur ce secret fâcheux,
Au lieu de le trahir, c'est nous servir tous deux,
Et je le prouve...

M. CLÉNARD, *l'interrompant.*

Il n'est pas nécessaire
De rien prouver, et là-dessus de faire
Des raisonnements merveilleux,
Puisque je ne sais rien, rien du tout, à la lettre;
Car, enfin, daignez me permettre,
Ou vous vous aveuglez, ou vous avez dû voir
Qu'il ne dit jamais rien... Il faut qu'on le pénètre.
Il ne reste plus qu'à savoir
Si c'est une chose possible;
Vu cette défiance horrible
Qu'il a de tout le monde, et que vous connoissez,
Et dont tous ses amis, comme vous, sont blessés.

DES RONAIS, *foiblement.*

Oui, je connois sa défiance...

M. CLÉNARD, *l'interrompant vivement.*

Mais bien; la connoissez-vous bien?
Jamais les jeunes gens n'approfondissent rien.
Avez-vous eu la patience
De la bien observer?... D'abord, dans son maintien
Rien ne l'annonce. Il est d'une humeur libre et gaie...
Mais, je dis, d'une gaîté vraie;
Malin, railleur, aimant les traits plaisants.

C'est sous ces dehors séduisans.
C'est sous un air ouvert, en apparence,
Qu'il cache cette défiance.
L'espèce de la sienne, à ce qu'il me paroît,
Ne porte point sur l'intérêt;
Mais sur les sentimens. J'ai cru voir et je pense,
D'abord, qu'il ne croit point à la reconnoissance:
Et puis, d'ailleurs, inquiet, craintif, il est...

DES ROMAIS, *l'interrompant vivement.*

Quoi! l'est-il sur les gens qu'il aime?

M. CLÉMARD.

Précisément, et c'est son ami même
Qu'à soupçonner son cœur est toujours prêt.
Je lui connois une âme si sensible,
Si délicate, à tel point susceptible
Sur l'article de l'amitié,
Qu'il ne seroit pas impossible
Qu'il eût cru, de ses jours, n'être aimé qu'à moitié;
Ou point du tout. Aussi dit-il qu'il désespère
D'être jamais aimé comme il aime.

DES ROMAIS, *avec la plus grande vivacité.*

Eh! monsieur,
Doute-t-il que je l'aime et le respecte en père?
La défiance dans un cœur
Peut-elle aller si loin? Eh! d'où peut-elle naître?

M. CLÉMARD.

Bon! il la pousse encor plus loin, peut-être,
Et je n'en serois point surpris, car les noirceurs
Qu'il essuya jadis de la part de ses sœurs,
De tous ses obligés l'ingratitude extrême,
De ses ennemis les fureurs;
La perfidie et les horreurs

M. CLÉNARD.

Moi, monsieur!

DES RONAIS, *vivement.*

Oui, monsieur, vous savez son secret.
En me le révélant vous penseriez mal faire;
Et moi je soutiens, au contraire,
Qu'en vous ouvrant à moi sur ce secret fâcheux,
Au lieu de le trahir, c'est nous servir tous deux,
Et je le prouve...

M. CLÉNARD, *l'interrompant.*

Il n'est pas nécessaire
De rien prouver, et là-dessus de faire
Des raisonnements merveilleux,
Puisque je ne sais rien, rien du tout, à la lettre;
Car, enfin, daignez me permettre,
Ou vous vous aveuglez, ou vous avez dû voir
Qu'il ne dit jamais rien... Il faut qu'on le pénètre.
Il ne reste plus qu'à savoir
Si c'est une chose possible;
Vu cette défiance horrible
Qu'il a de tout le monde, et que vous connoissez,
Et dont tous ses amis, comme vous, sont blessés.

DES RONAIS, *foiblement.*

Oui, je connois sa défiance...

M. CLÉNARD, *l'interrompant vivement.*

Mais bien; la connoissez-vous bien?
Jamais les jeunes gens n'approfondissent rien.
Avez-vous eu la patience
De la bien observer?... D'abord, dans son maintien
Rien ne l'annonce. Il est d'une humeur libre et gaie...
Mais, je dis, d'une gaîté vraie;
Malin, railleur, aimant les traits plaisants.

C'est sous ces dehors séduisants,
C'est sous un air ouvert, en apparence,
Qu'il cache cette défiance.
L'espèce de la sienne, à ce qu'il me paroît,
Ne porte point sur l'intérêt;
Mais sur les sentiments. J'ai cru voir et je pense,
D'abord, qu'il ne croit point à la reconnoissance;
Et puis, d'ailleurs, inquiet, comme il est...

DES RONAIS, *l'interrompant vivement.*

Quoi! l'est-il sur les gens qu'il aime?

M. CLÉNARD.

Précisément, et c'est son ami même
Qu'à soupçonner son cœur est toujours prêt.
Je lui connois une âme si sensible,
Si délicate, à tel point susceptible
Sur l'article de l'amitié,
Qu'il ne seroit pas impossible
Qu'il eût cru, de ses jours, n'être aimé qu'à moitié,
Ou point du tout. Aussi dit-il qu'il désespère
D'être jamais aimé comme il aime.

DES RONAIS, *avec la plus grande vivacité.*

Eh! monsieur,
Doute-t-il que je l'aime et le respecte en père?
La défiance dans un cœur
Peut-elle aller si loin? Eh! d'où peut-elle naître?

M. CLÉNARD.

Bon! il la pousse encor plus loin, peut-être;
Et je n'en serois point surpris, car les noirceurs
Qu'il essuya jadis de la part de ses sœurs,
De tous ses obligés l'ingratitude extrême,
De ses ennemis les fureurs;
La perfidie et les horreurs

De ses amis...: (j'entends des gens qu'on aime);
Enfin, des trahisons de toutes les couleurs....
(*D'un ton de voix plus bas.*)
De sa défunte femme même,
Peuvent servir, de reste, à le justifier
De craindre les humains et de s'en défier.

DES RONAIS, *aussi vivement.*

Quoi! vous pensez qu'il se défie
De moi-même, de moi?

M. CLÉNARD.

De vous-même... Eh! mais oui,
La cruelle philosophie
Que, par l'expérience, il acquit malgré lui,
Et que dans son esprit ses malheurs ont aigrie,
A bien pu l'armer de soupçons
Contre vous-même...

DES RONAIS, *l'interrompant avec impatience.*

Eh! sur quoi, je vous prie?

M. CLÉNARD.

Sur quoi, monsieur?.... Mais, d'abord, supposons....
Sur un peu de galanterie.

DES RONAIS, *un peu embarrassé.*

Mais où la voit-il donc?... C'est une rêverie....
Et puis, d'ailleurs, sont-ce là des raisons?
Si c'est là-dessus qu'il se fonde,
C'est un prétexte, tout au plus.
Croire monsieur Dupuis pédant, c'est un abus,
Une erreur!.... Il a trop vécu dans le grand monde
Pour me chicaner là-dessus.

M. CLÉNARD.

Vous vous trompez très fort.... Cette galanterie,
Que d'un œil indulgent il a vue en autrui,

Peut très bien (sans pédanterie)
Dans son gendre futur le blesser aujourd'hui.
Son esprit défiant, son humeur soupçonneuse
Doit la croire en hymen beaucoup plus dangereuse
Que vous ne vous l'imaginez.
Par elle il voit, d'abord, vos cœurs aliénés;
Le mari dérangé, la femme malheureuse...
(D'un ton de voix plus bas.)
Et peut-être moins vertueuse...
Il voit tous vos devoirs, ensuite, abandonnés;
Une conduite scandaleuse,
L'exemple affreux que vous donnez
A des enfants infortunés,
Et n'aperçoit pour tous qu'une fin douloureuse,
En les voyant après, eux et vous, ruinés,
Et du mépris public couverts et consternés.
Voilà, monsieur, voilà la peinture fidèle
Qu'il peut se faire, lui, des plaisirs effrénés,
Des vices qu'il traitoit presque de bagatelle,
Quand leurs tristes effets, quand leur suite cruelle,
Contre lui-même encor ne s'étoient point tournés.

DES ROMAIS, *très déconcerté.*

Mon cher Clénard, vous outrez la matière.
Vous vous êtes donné carrière,
Et monsieur Dupuis ne voit pas
Le mal si grand.

M. CLÉNARD, *entendant venir quelqu'un.*

Quelqu'un adresse ici ses pas...
Je vous laisse, monsieur.

(Il sort.)

De ses amis.... (j'entends des gens qu'on aime)
Enfin, des trahisons de toutes les couleurs....
(*D'un ton de voix plus bas.*)
De sa défunte femme même,
Peuvent servir, de reste, à le justifier
De craindre les humains et de s'en défier.

DES RONAIS, *aussi vivement.*

Quoi! vous pensez qu'il se défie
De moi-même, de moi?

M. CLÉNARD.

De vous-même... Eh! m
La cruelle philosophie
Que, par l'expérience, il acquit malgré lui,
Et que dans son esprit ses malheurs ont aigrie,
A bien pu l'armer de soupçons
Contre vous-même...

DES RONAIS, *l'interrompant avec impatie*

Eh! sur quoi, je vou

M. CLÉNARD.

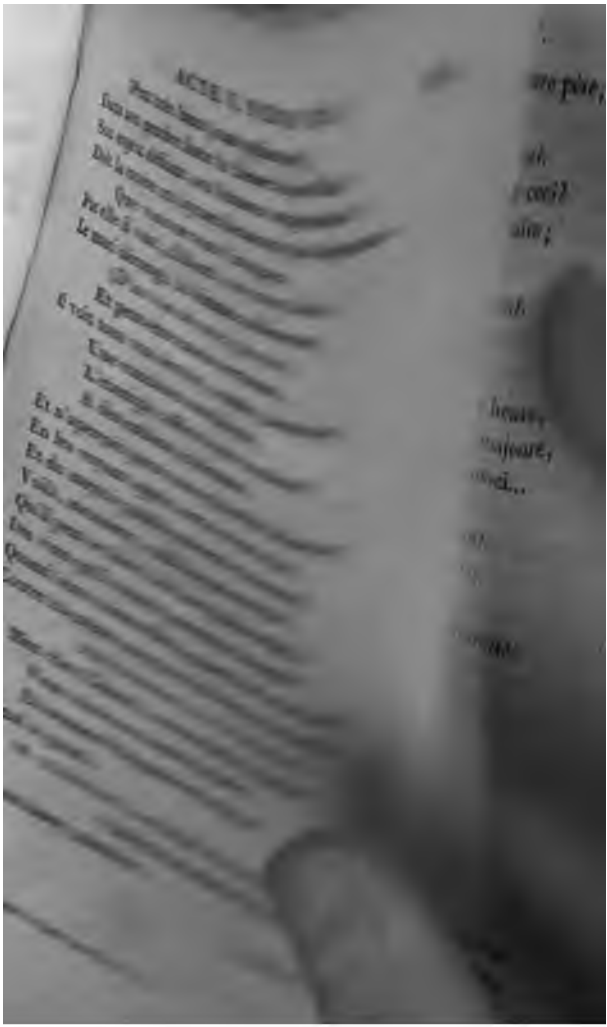
Sur quoi, monsieur?.... Mais, d'abord, supp
Sur un peu de galanterie.

DES RONAIS, *un peu embarrassé*

Mais où la voit-il donc?... C'est une rêverie....
Et puis, d'ailleurs, sont-ce là des raisons?
Si c'est là-dessus qu'il se fonde,
C'est un prétexte, tout au plus.
Croire monsieur Dupuis pédant, c'est un
Une erreur!.... Il a trop vécu dans le gra
Pour me chicaner là-dessus.

M. CLÉNARD.

Vous vous trompez très fort.... Cette galan
Que d'un œil indulgent il a vue en autru



SCÈNE IV.

DES RONAIS, *seul et resté immobile.*

Ce tableau-là m'effraie...
(*Après un instant de silence.*)
Je sens bien, au fond de mon cœur,
Que, malgré toute sa rigueur,
Sa morale n'est que trop vraie;
Je suis et confus et surpris,
Lorsque je me rappelle en secret ma foiblesse..
J'ai pu céder à la comtesse,
Pour qui je n'eus jamais que du mépris,
Et j'ai trahi lâchement la tendresse
De l'objet dont je suis épris,
De Marianne, que j'adore,
Que je n'ai pas cessé d'adorer un moment!...
Par bonheur, du moins, elle ignore
Ce passager égarement...
Depuis un mois qu'il dure, il a fait mon tourment.
Ah! de ce vain amusement
Mes remords l'ont vengée, et la vengent encore.
(*Apercevant Marianne.*)
Mais, c'est elle enfin... La voici.

SCÈNE V.

MARIANNE, DES RONAIS.

MARIANNE, *avec un air de surprise.*
Comment! c'est vous, monsieur? quoi! si matin ici?
C'est une chose singulière.

DES RONAIS.
Aussi, mademoiselle, aussi

Est-ce sur l'ordre exprès de monsieur votre père,
Qui veut qu'avant midi...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Que veut dire ceci?
Pour la même heure il mande son notaire;
Cela cache quelque mystère.

DES RONAIS, *très vivement.*

Si ce mystère-là pouvoit être éclairci,
Comme je le désire;... et si
Ce bon notaire et moi mandés à la même heure;
Monsieur Dupuis, voyant que vous êtes majeure,
Pour notre hymen marquoit cet instant-ci...
Écoutez donc...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Il faut encore attendre,
Pour nous livrer à cet espoir.

DES RONAIS, *avec gaîté et vivacité.*

Non, nous serons unis ce soir;
Et le cœur me le dit.

MARIANNE.

Mon dieu! daignez suspendre!..

DES RONAIS, *l'interrompant avec transport.*

Ah! si c'étoit aujourd'hui l'heureux jour!...
Laissez-moi me flatter encore
Qu'il va combler mes vœux et mon amour!...
Marianne, je vous adore:
Tous les jours, par degrés, mes feux se sont accrus.
Hier, en vous quittant, tout plein de votre image,
Je croyois ne pouvoir vous aimer davantage,
Et je sens qu'aujourd'hui je vous aime encor plus.

MARIANNE, *tendrement.*

En peignant votre amour, vous peignez ma tendresse,

Excepté... que mon cœur n'en est jamais distrait.
Tout avec vous, tout de vous m'intéresse ;
Sans vous rien n'a pour moi d'attrait,
A rien mon âme n'est sensible...
Mais vous?... Ah ! Des Ronais !.... comment est-il possible
Qu'on ait eu sur vous des soupçons
Que vous pouviez m'être infidèle,
Et sur lesquels mon père appuyoit ses raisons
De différer toujours?

DES RONAIS, *avec un peu de trouble.*

Eh ! mais, mademoiselle,
Eh ! mais, sur ma légèreté
Vous a-t-il jamais rapporté
La preuve d'aucun fait?

MARIANNE.

Non, je vous rends justice.
Peut-être ces soupçons ne sont qu'un artifice
Pour mieux colorer ses délais.
J'aime à le croire.

DES RONAIS, *vivement.*

Oh ! oui... Mais revenons, de grâce ;
A notre hymen... Si ce jour-ci se passe
Sans voir combler tous nos souhaits ;
Si votre père encor veut, par de nouveaux traits,
Fatiguer notre patience,
Avec respect alors élevez votre voix :
Votre majorité, sans blesser la décence,
Peut aujourd'hui faire parler des droits.

MARIANNE, *d'un ton ferme et tendre.*

Des droits?... A cet égard, perdez toute espérance.
Quoi ! des droits contre un père? Eh ! peut-on en avoir?...
Moi, d'ailleurs, je n'en ai pas même en apparence ;

Et si j'en avois, loin de les faire valoir,
Je me renfermerois encor, par préférence,
Dans les bornes de mon devoir
Et d'une juste obéissance.

DES RONAIS, *avec impatience.*

C'est outrer le respect et la reconnoissance.
Je connois vos devoirs, je les vois, les sens bien;
Mais n'a-t-il pas les siens et ne vous doit-il rien?

MARIANNE, *avec douceur.*

Non, rien du tout, monsieur.

DES RONAIS, *avec un peu de colère.*

C'est avoir bien envie
De s'aveugler!... Cruelle! est-ce là de l'amour?
Est-ce là comme j'aime? Ah! votre âme, en ce jour,
A votre père en esclave asservie...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Ah! vous ignorez, Des Ronais,
Que le moindre de ses bienfaits
Est de m'avoir donné la vie.

DES RONAIS.

De grâce, expliquez-vous.

MARIANNE.

Si vous saviez, ô ciel!
Quel est, quel fut pour moi son amour paternel...
A ce souvenir qui m'enflamme,
Je me dois de vous faire ici l'aveu cruel
D'un fait... que je voulois renfermer dans mon âme.
(Non par rapport à moi : vous le verrez assez;)
Mais, puisqu'enfin vous me pressez
(*Hésitant.*)
Sur mes prétendus droits, apprenez... Je balance.

DES RONAIS, *très tendrement.*

Parlez, je vous adore, et vous me connoissez.

MARIANNE, *avec effusion d'âme.*

Oui, mon cher Des Ronais, je vous estime assez
Pour vous dire, avec confiance,
Que victime par ma naissance
Des préjugés et de l'opinion,
Mon père, malgré sa famille,
Long-temps après fit, pour sa fille,
Du sceau des lois marquer son union.
De son amour pour moi son hymen fut le gage.

DES RONAIS, *avec la dernière vivacité.*

Divine Marianne! ou j'aimerois bien peu,
Ou vous devez penser que ce pénible aveu,
Auquel l'amour d'un père aujourd'hui vous engage,
Loin de diminuer mon respect et mon feu,
Me touche et vous honore à mes yeux davantage.

MARIANNE, *avec chaleur.*

Vous voyez que je lui dois tout;
Mais, pour le mieux sentir, écoutez jusqu'au bout.
Sachez que, pour ce mariage,
De son père cruel il fut déshérité.
Il lui resta pour tous biens son courage;
Qui lui servit. Sa fortune est l'ouvrage
Et le fruit de sa fermeté;
Et s'il s'est vu dans la calamité,
C'est son amour pour moi, c'est sa tendre imprudence
Qui seule causa son malheur.
Jugez par-là jusqu'où mon cœur
Doit porter la reconnoissance.
Et c'est avec respect et c'est dans le silence

Qu'il faut attendre mon bonheur
D'un père... à qui je dois une double existence.

DES RONAIS, *très vivement.*

Non, je ne fais plus d'instance;
Et ce mortel vertueux
Ne peut former, quand j'y pense,
D'autres désirs, d'autres vœux
Que ceux de nous rendre heureux,
Et je reprends l'espérance
De le voir en ce même jour
Couronner notre constance,
Vos vertus, et mon amour.

MARIANNE, *d'un air content.*

Il veut notre bonheur... oui, mais, à notre tour,
Occupons-nous de la manière,
Et parlons de notre ancien plan,
De nos projets pour rendre heureux ce digne père,
Sitôt que nous serons mariés...

DES RONAIS, *l'interrompant avec vivacité.*

Oh! j'espère
Par mes soins, chaque jour, le rajeunir d'un an,
Par des riens qui font tout le charme de la vie,
Quand ils naissent du sentiment.
Par exemple, les soirs, s'il est seul un moment,
Je lui lis, ou je cause, ou je fais sa partie...
Je veux pour ses plaisirs, pour son amusement,
Pour contenter ses goûts mettre tout en pratique.

MARIANNE, *vivement.*

Il a celui de la musique...

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Je le sais bien; il faut tous les hivers
Doubler le nombre, au moins, de nos concerts.

MARIANNE, *l'interrompant avec feu.*

Oui, mais parlons de ses soirées.
Les miennes lui sont consacrées,
Depuis qu'il ne sort guère, et qu'il ne soupe plus.
Je lui continuerai ces devoirs assidus :
Je lui tiendrai toujours fidèle compagnie;
Mais, sans vous gêner, vous.

DES RONAIS, *très vivement.*

Me gêner? Mais, alors,
Je vous promets, pendant sa vie,
De ne jamais souper dehors.

MARIANNE, *avec vivacité et sentiment.*

Ainsi donc tous ses goûts vont devenir les nôtres,
Ou les nôtres aux siens en tout seront soumis?
Surtout ayons grand soin que ses anciens amis
Soient mieux reçus de nous que les miens et les vôtres.

DES RONAIS, *avec impétuosité.*

Eh mais! si vous voulez, nous n'en verrons point d'autres,
Quand nous serons unis par des liens sacrés,
Tout m'est égal, et vous me suffirez.
Eh! que m'importe après le reste de la terre?
Je n'y vois rien que mon amour.

MARIANNE, *tendant la main à Des Ronais, en voyant paroître M. Dupuis.*

Eh! Des Ronais... Voici mon père de retour.

DES RONAIS, *apercevant le notaire.*

Voyez-vous, voyez-vous avec lui son notaire?
J'en tire un bon augure.

SCÈNE VI.

M. DUPUIS, M. GASPARD, MARIANNE, DES RONAIS.

M. DUPUIS, *d'un air de gaîté, à Marianne et à Des Ronais.*

Ah ! bonjour, mes enfants.
Je vais vous parler d'une affaire,
Dont vous serez, tous deux, également contents...
(*A M. Gaspard, en le conduisant au fond du théâtre.*)
Vous, monsieur Gaspard, pour bien faire,
Dans mon cabinet, là-dedans,
Passez toujours ; et, près de mes registres,
Sur mon bureau, vous trouverez les titres,
Et les papiers qu'il vous faut, pour pouvoir
Faire notre contrat, et vous viendrez ce soir
A huit heures ici prendre nos signatures.

M. GASPARD.

Je le rapporterai, monsieur, fait et parfait.

M. DUPUIS.

Il vous faut quelque temps pour vous bien mettre au fait.
Je vous joins tout à l'heure.

DES ROSNAIS, *bas, à Marianne, avec une joie excessive.*

Ah ! je vois que l'effet
Suit de bien près mes conjectures,
Et notre mariage est fait.

(*M. Gaspard sort.*)

SCÈNE VII.

M. DUPUIS, MARIANNE, DES RONAIS.

M. DUPUIS, *à Des Rosnais, d'un air ouvert et gai.*

Eh bien! mon Des Ronais, contre mon ordinaire,
Si je vous mets dès le matin aux champs,
Vous ne perdrez pas votre temps;
Car en votre faveur je prétends me défaire
De ma charge, ici, pour le prix
Qu'en sept cent trente je la pris:
C'est sur le pied de sa finance.

DES RONAIS, *transporté de joie.*

Je vous entends, et ma reconnoissance...

MARIANNE, *aussi très vivement, à M. Dupuis.*

Ah, mon père!...

DES RONAIS, *à M. Dupuis.*

Ah, monsieur!... Dans mon ravissement!..

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Arrêtez; en ceci je n'ai d'autre mérite
Que les pas que j'ai faits pour avoir l'agrément
Depuis quatorze mois que je le sollicite,
C'est de dimanche seulement
Qu'ils me l'ont accordé. Courez donc, au plus vite,
Faire au ministre, en ce moment,
Mon cher ami, votre remercîment.
Je fis le mien hier. Allez. L'heure prescrite
Est midi. Midi va sonner.
Avec nous revenez dîner;
Mais, partez.

DES RONAIS, *hors de lui-même.*

Oui, j'y cours, j'y vole;

Car par là notre hymen, dont je ne doute plus...
Ah ! ma reconnoissance !... Ah ! dans l'ivresse folle...
L'ivresse de ma joie... Un désordre confus...
Mon cœur, pour trop sentir, ne rend point... La parole
Me manque... Embrassez-moi.

(Il embrasse M. Dupuis, et sort.)

SCÈNE VIII.

M. DUPUIS, MARIANNE.

M. DUPUIS, *avec un feint étonnement.*

Quels transports empressés!
Comme pour cette charge il s'enflamme lui-même!
Sa reconnoissance est outrée, et me déplaît.
Je ne lui voudrois pas cette chaleur extrême
Pour un objet qui n'est que de pur intérêt.

MARIANNE.

Lui !... qu'un vil intérêt?... Mon père, est-il possible
Que vous puissiez l'en soupçonner?
Sur cet objet s'il a paru sensible,
S'il vient de s'en passionner,
C'est qu'il voit, c'est que j'envisage
Que cet arrangement fait notre mariage;
Et qu'enfin il n'est plus obscur
Qu'il rend notre bonheur aussi prompt qu'il est sûr.

M. DUPUIS, *souriant malignement.*

Oh ! pour sûr, il est sûr; mais point si prompt.

MARIANNE.

Qu'entends-je?

M. DUPUIS.

L'agrément d'une place étant fort incertain,
Pour prévenir ma mort d'avance je m'arrange;

Je lui cède ma charge, et lui promets ta main...
Ta main; c'est mon projet : ne crains pas que j'en change...
(D'un ton léger, et en riant.)
Mais si vous vous flattiez que ce sera demain,
Tous deux, vous avez pris le change.

MARIANNE, *avec un trouble marqué.*

Mon père!... Des Ronais...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

J'estime Des Ronais;
Je l'aime... de mon cœur il a fait la conquête.
Il m'aime aussi... du moins, j'ai de sa part cent traits
De son amitié tendre et de son âme honnête...
Je répondrois de Des Ronais...
(Achevant d'un ton badin et en riant.)
Si l'on pouvoit répondre avec raison, jamais,
D'un homme, quel qu'il soit.

MARIANNE, *vivement.*

Eh bien! qui vous arrête?

M. DUPUIS, *d'un ton affectueux et tendre.*

Rien. Tu vois qu'aujourd'hui j'assure ton destin.
Ma charge (au prix que je la lui fais prendre)
Est un signe évident; c'est un gage certain
Pour lui de mon amitié tendre,
Et qui doit lui prouver, à ne pas s'y méprendre,
Que c'est mon cœur qui le choisit pour gendre...
Et même, par malheur, si je mourois demain,
Je t'ordonne, entends-tu? de lui donner la main...
(D'un ton badin et léger.)
Mais je vis; et je veux attendre, avec prudence,
Qu'enfin son caractère ait pris
Plus de maturité, toute sa consistance.
Trop galant, à présent...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Oh ! mon père, d'avance,
Je vous préviens qu'ici je réduis à leur prix
Les soupçons qu'on vous donne. Ont-ils quelqu'apparence?

M. DUPUIS, *en riant.*

S'ils en ont?... Là-dessus, malgré ton assurance,
Je puis, en te disant ce qu'hier j'en appris,
En alarmer justement tes esprits...
Mais, non : je te l'épargne : il suffit qu'il se range.
Moi, je veux t'assurer un bonheur sans mélange ;
Et dans ce siècle des bons airs,
Quoique je sente bien qu'on va trouver étrange,
Quoique ce soit me donner un travers
D'exiger qu'un mari n'aime rien que sa femme,
Je prétends, cependant...

MARIANNE, *l'interrompant, avec impatience.*

Eh quoi ! mon père, eh quoi !
Moi, je suis sûre de son âme ;
Des Rosnais n'aime rien que moi :
Il m'est fidèle.

M. DUPUIS, *du ton le plus railleur.*

Eh ! oui... oui-dà ! je me rappelle,
Ma chère enfant, qu'à son âge, autrefois,
Tout comme lui, j'étois aussi fidèle
A plusieurs femmes à la fois...
(*Voulant sortir.*)
Mais, ce notaire attend.

MARIANNE, *l'arrêtant.*

De grâce !
Un instant.

M. DUPUIS.

Soit, un instant, passe.

MARIANNE, *d'un air pressant.*

Mais, du moins, dites-moi vos nouvelles raisons
Pour le mettre encore à l'épreuve.
Le condamnerez-vous sur de simples soupçons?
N'en faut-il pas donner la preuve?

M. DUPUIS, *légèrement, et en badinant.*

Oh! la preuve... nous y voilà.
Eh! jamais en peut-on donner de tout cela?
Ce que je sais, c'est qu'une très bonne âme,
Un homme fort zélé, m'a dit que ce galant
Étoit fort aimé d'une dame,
D'un état même très-brillant;
Et, justement, c'est là ce que je blâme:
C'est tout ce que je crains qu'un tel attachement.
Je passerois plutôt un simple amusement;
Mais le goût que l'on prend pour une honnête femme
(Ainsi qu'on les appelle en ce siècle charmant)
Apporte nécessairement
Le trouble dans une famille.

MARIANNE.

Eh! mais, mon père...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Eh! mais, ma fille...
(*Voulant encore s'en aller.*)
Pensez-y bien... Je vais...

MARIANNE, *l'arrêtant encore.*

Mais, encore un moment.
Si ce n'est point un conte ridicule,
On vous l'aura nommée, on vous aura tout dit.

M. DUPUIS.

Point du tout. Par un vain scrupule,

Sottement l'on s'est interdit
De me nommer la dame.

MARIANNE, *presqu'en pleurant.*

Allons, c'est une fable.

M. DUPUIS, *d'un ton sérieux.*

Ce fait peut être faux; mais il est vraisemblable.
Ainsi, je dois attendre, et ne rien hasarder...
(*D'un ton affectueux, et avec le plus grand attendrissement.*)
Mais une vérité constante,
Que tu vois, que je sens, qui m'est toujours présente,
Et que mon cœur se plaît à te persuader,
C'est que je t'aime, et que jamais un père
N'aima sa fille autant que moi...
(*La serrant tendrement entre ses bras.*)
Ma chère enfant, j'ai mis en toi
Ma félicité toute entière...
(*La voyant toute en pleurs.*)
Retiens les larmes que je voi.
Si tu savois pour toi jusqu'où va ma tendresse,
L'excès de sa délicatesse!...
Tu sentirois que c'est bien malgré moi
Que j'afflige ton cœur; que, malgré moi, j'emploie...

MARIANNE, *l'interrompant, et se retirant en pleurant.*

Mon père, à son retour, quand il va tout savoir,
Des Ronais passera, de l'excès de la joie,
Au comble, hélas! du désespoir.
(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

M. DUPUIS, *seul, et d'un ton attendri.*

Ah! ce n'est point sans une peine extrême
Que je suspens, que j'éloigne l'hymen
De ces deux chers enfants, que j'aime!...
(*D'un ton ferme.*)
Mais tout me prouve, à l'examen,
La vérité de mon système;
Et mon expérience même
M'a trop fait, par malheur, connoître les humains!
(*D'un ton plus vif et plus ferme encore.*)
A cet hymen si je donnois les mains,
Abandonné dans ma vieillesse,
Reduit à cet état, dont j'ai cent fois frémi,
Je vivrois seul, et mourrois de tristesse
De perdre en même temps ma fille et mon ami...
C'est cette juste défiance,
Que je renferme dans mon sein,
Dont j'épargne à leurs cœurs la triste connoissance,
Qui ne feroit qu'augmenter leur chagrin...
Et pour donner, en apparence,
Quelque motif à mes délais,
Sur ses exploits galants j'attaque Des Ronais.
Ce n'est qu'un voile adroit pour couvrir le mystère
Que de mon secret je leur fais...
Mais, finissons avec notre notaire;
Nous songerons au reste après...
D'abord, gagnons du temps. Ma fille et Des Ronais

Auront beau m'accuser d'une injustice extrême,
Je ne dois point, aux dépens de mon cœur,
Pour faire plus tôt leur bonheur,
Me rendre malheureux moi-même.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. DUPUIS, *seul, et rêveur.*

Ceci ne tourne point au gré de mes souhaits ;
Ma fille ne croit point l'intrigue
De la dame inconnue avec mon Des Ronais,
Et mon esprit se lasse en vain et se fatigue
A pouvoir en donner la preuve par des faits,
Et cette preuve est pourtant nécessaire
Pour obliger nos amants à se taire,
Pour justifier mes délais.
Clénard pourroit me la donner peut-être ;
Ou, du moins, me servir dans cette affaire-ci...
Il me suivoit, il devroit être ici...
(*Voyant entrer M. Clénard.*)
Mais, c'est lui que je vois paroître.

SCÈNE II.

M. CLÉNARD, M. DUPUIS.

M. DUPUIS, *d'un air léger.*

Monsieur Clénard, quoi ! ne sauriez-vous rien
(Mais, parlez-moi du fond de l'âme)
Du commerce galant de cette grande dame
Et du cher Des Ronais, qui s'en cache si bien ?

M. CLÉNARD.

Oh ! rien sur tout cela ; monsieur, je ne sais rien.

M. DUPUIS, *d'un air railleur.*

Je vous entends, l'homme de bien !
Vous faites l'ignorant ; mais j'ai quelqu'un d'alerte
A la suite de tout ceci,
Qui m'en fera la découverte.
Très impatiemment j'attends sa lettre ici.

M. CLÉNARD, *vivement.*

Peut-être ne faut-il que cette lettre aussi
Pour que de ces soupçons votre âme soit guérie.
Mais, il est un moyen plus sûr, et que voici.
Pour mettre fin à sa galanterie,
Sans un plus sévère examen
Par les liens d'un prompt hymen,
Unissez-les.

M. DUPUIS.

Alte-là, je vous prie !
Mon cher monsieur, laissez là vos avis...
(*Très amèrement.*)
Ses intérêts par vous sont bien suivis !
Je vois toujours combien, dans le temps où nous sommes,
L'on doit peu compter sur les hommes !
Même sur ceux qu'on a le mieux servis !

M. CLÉNARD, *d'un air piqué, et vivement.*

Jamais le reproche n'offense
Que celui qui l'a mérité.
Je vous ai dit la vérité.
Après que sur ce point je me suis contenté,
Soupçonnez-moi de fausseté,
Croyez-moi sans reconnoissance ;
Sur monsieur Des Ronais, sur moi, sans équité,
Etendez votre défiance,

Dont l'excès... Mais, monsieur, n'imaginez-vous pas...
Quoi ! n'avez-vous point vu d'honnête homme ici-bas ?

M. DUPUIS, *reprenant le ton badin et railleur.*

Pas autrement encore, en conscience !
Mais il faut prendre patience,
Peut-être j'en verrai. Par la suite des temps,
Cela viendra. Je n'ai que soixante-douze ans.

SCÈNE III.

UN LAQUAIS, *apportant des lettres;* M. DUPUIS, M. CLÉNARD.

LE LAQUAIS, *à M. Dupuis, en lui donnant les lettres.*

Monsieur, voici vos lettres.

M. DUPUIS, *prenant les lettres avec empressement.*

Donne vite,
Donne, je les attends.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE IV.

M. DUPUIS, M. CLÉNARD.

M. CLÉNARD, *d'un ton courroucé.*

Moi, monsieur, je vous quitte,
Pour vous les laisser lire en pleine liberté.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

M. DUPUIS, *seul, regardant sortir Clénard, et dans l'étonnement du ton brusque et piqué qu'il a pris.*

Oh ! si c'est un fonds d'équité
Qui force cet homme à se taire,
Je ne rencontre donc jamais de probité
Que lorsqu'à mes desseins je la trouve contraire... .
(*Jetant les yeux sur le paquet de lettres qu'il tient.*)
Mais, dans mon embarras me voilà rejeté,
Si je ne tire point d'ici quelque clarté...
Voyons donc... Celles-ci sont des lettres d'affaire...
Encore... encor... Je les lirai demain...
(*Il les met à mesure dans sa poche, et s'arrête à une petite lettre, écrite sur du papier à la mode.*)
Peut-être celle-ci vient de mon émissaire,
Car je n'en connois pas la main...
(*Jetant un coup-d'œil sur le dessus de cette lettre.*)
Elle vient de Paris ; elle n'est point timbrée...
(*La portant à son nez.*)
Que diable ! elle est cruellement ambrée !...
(*Mettant ses lunettes, pour en lire l'adresse.*)
(*Lisant l'adresse haut.*)
Bon !... « A monsieur, monsieur Dupuis... »
(*Il lit bas le dedans de la lettre.*)
Lisons... Je ne sais où j'en suis !
(*Continuant de lire bas, et s'arrêtant par intervalles.*)
C'est un poulet : parbleu ! je n'ai plus de maîtresse...
Est-ce que je me tromperois?
Aurois-je donc mal lu l'adresse?
(*Relisant l'adresse de la lettre.*)
Non... « A monsieur Dupuis... chez monsieur Des Ronais.. »

(*Otant ses lunettes, et continuant avec la joie la plus marquée.*)

Bon! je n'avois pas lu l'adresse toute entière,
La dame s'est trompée en mettant le dessus.
A présent je n'en doute plus;
Et je vois d'ici la manière
Dont s'est fait cet heureux quiproquo-là!... J'y suis!
En écrivant le dessus de sa lettre,
Bonnement, elle aura cru mettre:
« A monsieur Des Ronais, chez... chez monsieur Dupuis... »
(*D'un ton sérieux, en se promenant.*)
J'aurois à me faire un scrupule...
Si j'avois, par ma faute, ouvert un tel billet;
(*Gaîment.*)
Mais c'est la leur... Il seroit ridicule
De ne pas profiter de ce tendre poulet,
Qui peut à mes délais servir de bon prétexte...
(*Il reprend ses lunettes, et il lit, en marmotant entre ses dents, et laisse, par intervalles, échapper quelques mots.*)
Relisons, et prenons d'après ceci mon texte.
« Hon... hon... hon... *à votre comtesse*... Hon... hon...
« hon.. hon... *c'est jeudi le jour*... Hon... hon... hon...
« *mon cher Des Ronais*, » et cætera.
C'est un bon rendez-vous, et donné pour jeudi,
A Des Ronais, et par une comtesse,
(*Regardant si la lettre est signée.*)
Qui ne se nomme pas... Mais, à ce ton hardi,
Du très grand monde... au style aisé, plein de noblesse,
Cette femme-là me paroît
Être de la plus haute espèce.
C'est de ces femmes qu'on connoît.

Dans le fond, je sens bien que c'est une misère
Qu'un tel arrangement... Je ne m'alarme guère
D'un goût foible, où le cœur n'est jamais pour rien... Mais,
Puisque j'ai preuve en main de cette belle affaire,
Je veux, au bruit que je prétends en faire
Que sur ce point-là Des Ronais
Juge mon courroux fort sincère,
Et là-dessus appuyer mes délais...
(*De l'air le plus malin, et avec la joie la plus vive.*)
Dans la circonstance où nous sommes,
Notre ami, vous avez un rendez-vous jeudi!
Ah! quelle joie! ah! quel heureux coup d'étourdi!..
(*D'un ton sérieux et ferme.*)
Le hasard m'a toujours mieux servi que les hommes...
(*Apercevant sa fille et Des Ronais.*)
Mais, ma fille avec lui paroît.

SCÈNE VI.

DES RONAIS, MARIANNE, M. DUPUIS.

DES RONAIS, *au fond du théâtre, à Marianne.*

Eh! se peut-il que cela soit?

MARIANNE.

Rien n'est plus vrai.

DES RONAIS.

C'est un fait incompréhensible.

M. DUPUIS, *à part, au bord du théâtre.*

Conservons bien notre sang-froid.

DES RONAIS, *à Marianne, en avançant.*

Mademoiselle, non... non, il n'est pas possible...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Mais, si vous ne m'en croyez pas,
Venez le demander à mon père lui-même.

DES RONAIS, *avec colère.*

Lui demander! le puis-je?... Hélas!
Je crains, dans ma colère extrême...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Parlez-lui; mais modérez-vous.

DES RONAIS, *à M. Dupuis, avec une colère qu'il veut retenir, et qu'il laisse échapper malgré lui.*

Dois-je croire, monsieur, qu'éprouvant ma constance,
Que lui portant les derniers coups,
Et de prétextes vains lassant ma patience,
Vous différiez encor notre hymen?

M. DUPUIS, *d'un ton ironique et froid.*

Calmez-vous.
Mon dieu! pourquoi vous mettre en un si grand courroux?
Ne vous croyez-vous pas sûr de votre innocence?
Là, sans aigreur, expliquons-nous.
Ah! sans choquer les vraisemblances,
Pour vos galantes imprudences
J'ai pu souvent avoir quelques doutes sur vous.

MARIANNE, *vivement.*

Eh! ces doutes, mon père, il les lèvera tous.
Tous ces doutes sur lui, détaillez-les de grâce;
Il les éclaircira.

M. DUPUIS, *toujours du ton de l'ironie.*

Mais, moi, je n'en ai plus;
Ils sont tous éclaircis, ils sont tous résolus.
Depuis que je ne vous ai vus,
Les choses ont changé de face.

MARIANNE.

J'en étois sûre, et je l'avois bien dit
Que Des Ronais m'étoit fidèle.

M. DUPUIS, *ironiquement.*

A présent, c'est sans contredit...
Mais, moi, ma chère demoiselle,
Mais, moi, pouvois-je deviner
Qu'en ce siècle léger l'on fût amant fidèle?
Or, j'ai donc pu le soupçonner,
Quoiqu'il vous adorât, d'aimer une autre belle...
(*Se retournant vers Des Ronais, avec un rire moqueur.*)
Et cela doit se pardonner.

DES RONAIS, *ne se possédant plus.*

Monsieur, quittez ce ton d'ironie éternelle:
N'avez-vous pas de façon moins cruelle
Pour trahir vos engagements?

M. DUPUIS, *reprenant le premier mot avec colère, se contenant ensuite, et continuant, du ton de l'ironie la plus amère.*

Trahir?... A vos emportements,
D'un ton plus doux je vais répondre;
Car dans cet instant-ci, je veux, pour vous confondre,
Prendre pour votre hymen tous nos arrangements...
(*A Marianne, en se retournant vers elle, et très vivement.*)
Assuré maintenant du cœur constant et tendre
De monsieur Des Ronais, je sens qu'il faut me rendre,
Et couronner un si loyal amour.

DES RONAIS, *à part.*

C'est encor là quelque détour.

M. DUPUIS.

Que dites-vous tout bas?... Écoutez donc, mon gendre;
Allons, pour votre hymen, sur-le-champ, prenons jour.

DES RONAIS, *d'un air troublé.*

Oui... monsieur...

M. DUPUIS, *avec malignité.*

Voyons donc celui que l'on peut prendre.
Voyons... C'est aujourd'hui mardi...
Il nous faut le temps nécessaire,
L'arrangement préliminaire,
Lui seul, peut, tout au plus se finir mercredi...

DES RONAIS, *l'interrompant, avec un air de trouble et d'une vivacité brusque.*

Eh bien! monsieur, prenons jeudi.

M. DUPUIS, *d'un ton badin.*

Mais, vous êtes un étourdi,
Car jeudi vous avez affaire.

DES RONAIS, *étonné.*

Affaire?

MARIANNE, *à part, et avec surprise.*

Affaire?

M. DUPUIS, *à Des Ronais.*

Affaire... oui, monsieur, affaire, oui!...
(*A Marianne.*)
Un engagement, tout contraire,
Que je lui sais, et qui doit fort lui plaire,
L'empêche, mon enfant, de nous donner jeudi.

DES RONAIS, *d'un air embarrassé et inquiet.*

Je n'en ai point d'abord... Mais, en est-il qui tiennent...

MARIANNE, *à son père, et interrompant Des Ronais.*

Que veut dire un engagement?

DES RONAIS, *reprenant très vivement, à M. Dupuis.*

Je ne vous comprends nullement.
Ce soir, demain, jeudi, tous les jours me conviennent.

M. DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Ils ne vous conviennent pas tous.
Pour jeudi, je sais mieux vos affaires que vous...

(*Lui montrant la lettre de la comtesse.*)
Regardez... Cette lettre étoit à mon adresse;
Elle est pour vous cependant...
(*D'un ton sérieux et affirmatif.*)
C'est par méprise, sans finesse
Que je l'ai lue, et par pur accident.

MARIANNE, *avec vivacité.*

De qui la lettre est-elle?

M. DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Elle est d'une comtesse,
Que je ne connois pas; mais que, probablement,
Monsieur connoît beaucoup... mais excessivement.

DES RONAIS, *à part.*

Je suis perdu!

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Comment?

M. DUPUIS, *à Marianne, en lui montrant Des Ronais.*

Tiens, tiens : vois-tu son trouble?
J'en suis édifié : cela marque un bon fond.

DES RONAIS, *balbutiant.*

Je ne me... trouble... point.

M. DUPUIS, *en riant, à Marianne.*

Son embarras redouble;
Sa voix, ses yeux, son air, sa peur, tout le confond.

MARIANNE, *du ton de l'incertitude.*

Mais, c'est peut-être un tour que l'on lui joue,
Pour que ma jalousie...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Un moment, un moment :
Lisons la lettre; et qu'il la désavoue,
Ou qu'il s'en justifie.

MARIANNE, *à Des Ronais.*

Eh bien! monsieur... Comment!
Vous ne répondez rien?... Ah! Des Ronais!

M. DUPUIS.

Écoute
Le billet qu'on écrit à cet homme galant.
Tu verras que tantôt j'avois raison, sans doute.
Pour l'épouser si vite il est trop sémillant.
(*Il veut lire.*)
« Ce lundi... »

DES RONAIS, *l'interrompant et le tirant par la manche, en se cachant de Marianne, et voulant l'empêcher de lire.*

Eh! par grâce!...

M. DUPUIS, *secouant la tête.*

Oh! non pas... Sans votre façon dure,
Vos reproches amers sur ma mauvaise foi,
Ce n'eût été qu'entre vous seul et moi
Que j'eusse fait cette lecture;
Mais, pour me disculper de tous mes torts, je voi
Qu'à ma fille, à présent, malgré moi, je la doi...
(*Se retournant vers sa fille.*)
Lisons donc, pour cela, la lettre de la dame.
(*Il lit.*)
« Ce lundi. »

« Comment donc! depuis plus d'un mois, vous tour-
« nez la tête à votre comtesse, et il y a huit grands jours
« qu'elle n'a entendu parler de vous! Voilà une bonne
« folie! Ceci auroit tout l'air d'une rupture, si je voulois
« y entendre; surtout, depuis la dernière lettre que j'ai
« reçue de vous, et qui étoit si gauche!.... Mais, finissons

« ceci : les ruptures m'excèdent; tout cela m'ennuie, et je « vous pardonne.

(*Interrompant sa lecture.*)

Au fond, pourtant, c'est une bonne femme.
Quelle clémence ! la belle âme !
(*Il continue de lire.*)

« C'est jeudi le jour de ma loge à l'opéra; venez. Je « reviens exprès de la campagne, ce jour-là, pour souper « avec vous... Je vous mènerai et vous ramènerai. A jeudi, « donc; je le veux. Entendez-vous que je le veux? Tâchez « de quitter vos Dupuis de bonne heure. (*S'interrom-* « *pant.*) Vos Dupuis? (*Il continue de lire.*) Je vous dé- « fends, surtout, de me parler de cette petite fille (*Il ôte* « *son chapeau à Marianne.*) et de m'en dire tant de « merveilles. Il y a de quoi en périr d'ennui; ou ce qui « seroit cent fois pis encore, il faudroit en devenir ja- « louse..... A jeudi, mon cher Des Ronais. Rancune te- « nante, au moins ! »

(*Il regarde Des Ronais et Marianne tour à tour, et ils restent tous un moment sans parler.*)

Qu'est-ce?.... Eh bien ! vous voilà tous deux pétrifiés?....
(*A Marianne.*)

Ma fille, vous voyez, sans que je le prononce,
Tous mes délais justifiés...
(*A Des Ronais, en lui remettant la lettre de la comtesse.*)

Comme un homme poli, vous, vous devez réponse
A ce billet galant, vif et des plus instants;
Et pour la faire, moi je vous donne du temps....
Mais, mais, beaucoup !... un temps considérable !

MARIANNE, *à Des Ronais, du ton du sentiment.*

Quoi ! vous me trompiez?... vous ! Quoi ! vous, Des Ronais, vous?

M. DUPUIS, *d'un ton de gaîté.*

Eh ! vraiment, il nous trompoit tous !

DES RONAIS, *d'un air modeste et affligé.*

Eh ! monsieur, est-ce à vous de me trouver coupable ?
J'aurois bien des moyens pour me justifier,
Si je n'avois en vous un juge qui m'accable,
Et qui ne veut que me sacrifier.

MARIANNE, *avec un peu de dédain.*

Vous vous justifieriez !

M. DUPUIS, *d'un air triomphant.*

On peut l'en défier.

DES RONAIS, *vivement, à Marianne, en se jetant à ses pieds.*

Non, vis-à-vis de vous, divine Marianne !
Je suis un criminel, qui tombe à vos genoux.
Je mérite votre courroux ;
Et, moi-même, je me condamne,
Je m'abhorre !... Qui ? moi... j'ai pu blesser l'amour...
L'amour que j'ai pour vous !... Par un juste retour,
Punissez-moi, soyez impitoyable ;
De votre colère équitable
Faites-moi sentir tous les coups,
(*A M. Dupuis, en se relevant.*)
Je ne m'en plaindrai pas... Mais vous, monsieur, mais vous !
Si vous ne cherchiez pas des prétextes plausibles
Pour pallier vos refus éternels,
Tous mes torts à vos yeux seroient moins criminels ;
Ils seroient moins irrémissibles.

M. DUPUIS, *d'un air ironique.*

Vous le croyez ?

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Oui, sans cela, monsieur,

Vous ne me feriez pas un crime d'une erreur,
Que l'on pardonne à l'âge, et qu'il m'a fait commettre.
Vous me justifieriez vous-même, et par la lettre
Dont ici contre moi vous venez d'abuser...
(*M. Dupuis marque de la surprise.*)
Rien n'est plus vrai... Vous avez trop d'usage,
D'habitude du monde, et vous êtes trop sage
Pour que ce vain écrit, qui sert à m'accuser,
Ne pût, si vous vouliez, tourner à m'excuser...
Examinons-le, et voyons ce qu'il prouve.
Voici d'abord ce que j'y trouve.
(*Il lit.*)
« Comment donc ! depuis plus d'un mois, vous tournez
« la tête à votre comtesse? »
(*Interrompant sa lecture.*)
« Depuis un mois... » Ce fut au bal de l'Opéra
Que s'engagea cette sotte aventure...
Voyez... Mais, pesez donc sur le temps qu'elle dure !
(*Lisant.*)
« Et il y a huit grands jours qu'elle n'a entendu parler
« de vous... »
(*Interrompant sa lecture.*)
Plus bas.
(*Lisant.*)
« Ceci auroit tout l'air d'une rupture... »
(*Interrompant sa lecture.*)
Oui, l'air d'une rupture !...
C'en est une, bien une, une qui durera,
Une bien complète, bien sûre,
Ou jamais femme n'y croira.
MARIANNE, *en soupirant et sans le regarder.*
Comment vous croire, vous?

DES RONAIS, *vivement.*

Que vous m'affligeriez
Si vous pensiez qu'en cette aventure fatale
Elle ait, un seul instant, été votre rivale!
Ne l'imaginez pas... vous vous dégraderiez.

M. DUPUIS, *à Marianne, d'un ton railleur et gai.*

Qu'il connoît bien le cœur des femmes!
Il est vif, éloquent... Je ne suis plus surpris
S'il fait tourner la tête à de fort grandes dames.

MARIANNE, *à Des Ronais.*

Infidèle!... eh! voilà le prix...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Voilà comme l'amour échauffant ses esprits,
Et lui prêtant son éloquente ivresse,
Il enflamma cette comtesse
Dont il étoit... et dont il est encore épris.

DES RONAIS, *impétueusement, à Marianne.*

Moi, de l'amour pour elle! Est-ce ainsi qu'on profane
Le nom d'amour?... Le plus profond mépris
Est le seul sentiment, oui, le seul, Marianne,
Qu'elle ait excité dans mon cœur!..
Je le prouve encor par sa lettre.

(*Lisant.*)

« Surtout, je vous défends de me parler de Ma-
« rianne... »

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Ah! tout beau! daignez me permettre..
Lisez comme on a mis, comme on a voulu mettre.
« Cette petite fille! »

DES RONAIS, *vivement.*

Eh bien! soit. Oui, monsieur.

(*Lisant.*)

« Surtout, je vous défends de me parler de cette pe-
« tite fille..... (*Il mâchonne les derniers mots à Ma-*
« *rianne.*) et de m'en dire tant de merveilles. »

(*A Marianne, en interrompant sa lecture,*)

Pendant le peu de temps qu'a duré mon erreur,
Je n'étois plein que de vous-même.
Je ne lui parlois que de vous,
De votre cœur, de mon amour extrême,
De nos sentiments les plus doux;
Du désir vif et du bonheur suprême
De me voir un jour votre époux.
Son orgueil, non son cœur, me paroissoit jaloux
De ces objets toujours présents à ma pensée;
Mais sans cesse mon cœur les lui présentoit tous;
Et quoiqu'au fond de l'âme elle en fût offensée,
Elle-même, elle étoit forcée
De ne me parler que de vous.

MARIANNE, *s'attendrissant et soupirant.*

Hélas!

M. DUPUIS, *du ton du dépit.*

Quelle foiblesse extrême!
Tu t'attendris?

MARIANNE, *voulant cacher son trouble.*

Moi! je m'attendris, moi?

M. DUPUIS.

Eh! mais, sans doute. Eh! parbleu! je le voi...

(*Du ton le plus railleur.*)

Pauvre dupe! crois-tu que sans partage il aime?

MARIANNE, *d'un ton tendre, et troublée.*

Mon père! eh! je ne crois rien, moi.

DES RONAIS.

Ah! croyez que vous seule, et toujours adorée,
Vous régnâtes toujours sur ce cœur emporté
Par une folle ardeur, de si peu de durée...
(A M. Dupuis.)
Et, pour vous pénétrer de cette vérité,
Regardez Marianne... et voyez, d'un côté,
La décence et l'honnêteté,
Le sentiment, une âme... eh! quelle âme adorable!
Sa tendresse pour moi... mais que j'ai mérité
De perdre, en me rendant coupable;
Et voyez, de l'autre côté...

M. DUPUIS, *l'interrompant brusquement.*

Phébus que tout cela!

MARIANNE, *avec vivacité et trouble.*

Mais, non. En vérité,
Je suis bien loin ici de prendre sa défense,
Ni même dans l'aveu de son extravagance
De vous faire observer, au moins, sa bonne-foi...
Non, sa légèreté m'offense,
J'y suis sensible, je la voi.
Mais, vous, mon père, hélas! pourquoi
En montrez-vous encor plus de courroux que moi?
Malgré toute la complaisance
Et le respect que je vous doi,
Voulez-vous enfin que je pense...

M. DUPUIS, *l'interrompant, avec colère.*

(A part.)
Quoi donc! que penses-tu?... J'enrage!

MARIANNE, *avec un peu d'humeur.*

Mais, je croi,
Sans m'éloigner trop de la vraisemblance,

Que les torts (trop réels) de monsieur Des Ronais
Vous servent bien dans les projets
Que vous vous étiez faits d'avance.

M. DUPUIS, *toujours avec colère.*

Quels projets?... Ma conduite est toute simple... Eh! mais,
C'est le fait seul qui parle, et que je te présente :
Des Ronais aime ailleurs.

MARIANNE, *pleurant de dépit.*

Aimer! c'est bientôt dit;
Aimer!... Que votre âme est contente
D'appuyer sur ce mot... que mon cœur contredit!

M. DUPUIS, *d'un ton ironique et amer.*

Eh! oui, flatte-toi donc que cette grande dame
N'a plus aucun droit sur son âme,
Et ne lui fera pas négliger les Dupuis,
Et la petite fille!

DES RONAIS, *en fureur.*

Ah! monsieur, je ne puis
Tenir à ce reproche horrible.

MARIANNE, *à part.*

Eh! son projet est bien visible.

DES RONAIS, *avec transport.*

Marianne, de mille coups
Je percerois ce cœur s'il eût été sensible,
Un seul instant, pour une autre que vous.

M. DUPUIS, *très brusquement.*

Bon! bon! discours d'amants!... Ils se ressemblent tous.

MARIANNE, *naïvement et très vivement.*

Non, ceux-là sont sentis.

DES RONAIS, *avec la dernière impétuosité.*

Sans doute, et c'est mon âme
Qui parle, qui vous peint, qui veut, en traits de flamme,

Dans votre cœur graver mon repentir...
Dans le mien le remords s'est déja fait sentir.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon amour réclame
Contre l'erreur qui l'a surpris...
Si vous saviez tout le mépris
Que, dès cet instant-là, j'ai conçu pour moi-même,
Pour ma fatuité, pour ma foiblesse extrême...
(Se jetant aux pieds de Marianne.)
Oui, Marianne, ici je le jure à vos pieds,
Malgré votre courroux, malgré vos justes plaintes,
Si vous aviez pu voir mes remords et mes craintes,
Vous-même vous me plaindriez.

MARIANNE, *avec émotion et dignité.*

Écoutez, Des Ronais... Je veux votre parole
De ne revoir jamais la comtesse...

DES RONAIS, *l'interrompant avec transport.*

Ah! l'honneur,
L'amour font le serment; et si je le viole,
Que je perde à la fois la vie et votre cœur!

MARIANNE, *avec dignité et force.*

Je le reçois, et vous pardonne.

DES RONAIS, *se relevant.*

Trop généreuse amante!

M. DUPUIS, *en fureur, à Marianne.*

Eh! comment donc! comment
C'est au moment où je vous donne
Une preuve invincible...

MARIANNE, *l'interrompant, avec feu.*

Oui, c'est dans ce moment,
Mon père, où dans l'aveu naïf de sa foiblesse,
Je vois moins son aveuglement
Que ses remords et sa tendresse,
Où de ce même égarement

Je crois voir et trouver la cause,
Et l'excuse dans vos délais...

M. DUPUIS, *l'interrompant, en colère.*

Parbleu ! ceci n'est pas mauvais,
Et c'est fort bien prendre la chose !
D'après cet éclaircissement,
Qui contre moi tourne directement,
Vous verrez que c'est moi qui suis coupable ! En sorte...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Mon père, pardonnez : je sens que je m'emporte ;
Mais vous m'aimez, vous voulez mon bonheur :
Moi-même, à nous unir souffrez que je vous porte ;
L'hymen m'assurera de sa constante ardeur...
(*Avec dignité et force, en montrant Des Ronais.*)
Des Ronais est rempli d'honneur :
Mon pardon généreux sur l'âme de monsieur
Doit faire une impression forte ;
Et je vous réponds de son cœur.

M. DUPUIS, *hors de toute mesure.*

Quelle est ta caution ? L'amour qui te transporte ?...
C'est une déraison qui me met en fureur...
Non, non, ce n'est qu'après les plus longues épreuves
Que je ferai de monsieur Des Ronais
Qu'il sera ton époux... Je veux qu'il le soit ; mais,
De sa bonne conduite il me faut d'autres preuves.
Je n'agis point en étourdi...
(*A Des Ronais, du ton le plus ironique, mêlé d'amertume et de colère.*)
Non, monsieur, non, ce n'est point encor pour jeudi.

DES RONAIS.

Daignez m'écouter....
(*M. Dupuis sort, sans vouloir l'entendre davantage.*)

SCÈNE VII.

DES RONAIS, MARIANNE *dans le plus grand abattement.*

DES RONAIS.

Il nous quitte....
(*Se jetant aux pieds de Marianne.*)
Ah ! Marianne, à vos genoux
Souffrez que je me précipite !
Mon cœur reconnoissant...

MARIANNE, *d'un ton triste et tendre, en le relevant.*

Arrêtez ; levez-vous.
Laissez-moi seule à mes pensées.
Restez ici : ne suivez point mes pas.
(*Elle veut s'en aller.*)

DES RONAIS, *hors de lui-même, et l'arrêtant.*

Je vois sur ma faute, en ce cas,
Que vos impressions ne sont point effacées...
O ciel ! quoi ! mon pardon, hélas !...

MARIANNE, *l'interrompant, avec beaucoup de trouble.*

Monsieur, laissez ces vains éclats.
Je vous ai pardonné... je ne m'en repens pas ;
Et votre cœur n'est point fait pour l'ingratitude...
(*D'un ton entrecoupé, et retenant ses larmes.*)
Mais mon esprit de son étonnement
N'est point encor remis... Un peu d'inquiétude
Me fait désirer un moment
De repos et de solitude.
Laissez-moi donc, de grâce !
(*Elle fait encore quelques pas pour sortir.*)

DES RONAIS, *l'arrêtant encore.*

Ah! que du moins
Je m'afflige avec vous des chagrins que je cause!

MARIANNE, *sentant couler ses larmes.*

Non, demeurez... Souffrez que je m'oppose
A rendre vos yeux les témoins
Et d'un reste de crainte et de justes alarmes...!

(*Les larmes la gagnent; et elle fait, de nouveau, deux ou trois pas pour sortir.*)

DES RONAIS, *voulant la suivre.*

Non, non, je dois vous suivre; et sur vos feux trahis...

MARIANNE, *l'interrompant, d'un ton entrecoupé, et pleurant.*

Non, je veux vous cacher mes larmes...
Restez, je le veux.

DES RONAIS, *s'inclinant.*

J'obéis.

(*Marianne sort.*)

SCÈNE VIII.

DES RONAIS, *seul, d'un air triste.*

Pour obtenir ma grâce entière,
Et rendre en même temps le calme à ses esprits,
Cherchons quelque moyen, dont la vive lumière
Montre encor mieux l'amour dont mon cœur est épris.

(*Il sort par le côté du théâtre opposé à celui par lequel Marianne est sortie.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DES RONAIS, *seul, et tenant une lettre ouverte.*

MARIANNE est plus calme, enfin; et je respire...
Mais, pour satisfaire, en ce jour,
Ma délicatesse et l'amour,
Je veux encore ici lui lire
Ce billet, que je viens d'écrire
A la comtesse... A sa campagne, après,
Je le lui fais rendre par un exprès.
Déja, pour y voler, comme je le désire,
La Brie est à cheval, et m'attend pour partir...
Le style seul du billet doit suffire
Pour dissiper et pour détruire
(*Apercevant Marianne.*)
Jusqu'au moindre soupçon... Mais, je la vois sortir.

SCÈNE II.

MARIANNE, DES RONAIS.

DES RONAIS, *montrant le billet à Marianne.*
MARIANNE, je vous conjure
Que, pour vous voir sceller mon pardon encor mieux,
Par grâce, vous daigniez jeter ici les yeux
Sur ce billet, qui va confirmer ma rupture
Avec l'objet qui traversa mes vœux.

MARIANNE, *souriant, et prenant le billet.*

Donnez. Voyons-en la tournure.

(*Jetant un coup-d'œil rapide sur le billet.*)

(*Lui montrant un mot qu'elle désapprouve dans le billet.*)

La lettre est froide : elle est bien... Mais je veux
Que vous adoucissiez cette expression dure ;
Ce mot seroit trop cruel.

DES ROMAIS, *très vivement.*

Quoi ! c'est vous,
C'est vous dont l'âme généreuse,
Dont la main détourne les coups
Que je voulois porter à la femme odieuse
Qui m'attira votre courroux ?
L'expression n'est pas trop dure...

(*Lui faisant relire bas l'endroit qu'elle veut qu'il adoucisse.*)

Quoi ! trouvez-vous que ce soit une injure ?
Ne sentez-vous pas bien qu'il faut...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Non, Des Ronais ; il faut être juste, ou, plutôt,
Il faut aller plus loin en affaire semblable.
Une femme fût-elle encore plus blâmable,
Un galant homme doit toujours
Épargner la moins respectable,
Sur elle ménager son style et ses discours,
Ne pas même laisser échapper un murmure...
Changez donc... Mais, laissons toute cette écriture...
(*Déchirant le billet.*)
Je suis contente ; et tout est oublié.

DES RONAIS, *avec la dernière vivacité,*

Que je me sens humilié!
O ciel! combien tout ceci me condamne!
Ce pardon généreux, ces nobles sentiments
Ont, pour jamais, charmante Marianne,
Posé le terme à mes égarements...
(*Voulant se jeter à ses pieds.*)
Je le jure à vos pieds.

MARIANNE, *l'empêchant de se jeter à genoux,*

Tout est dit, et j'y compte.

DES RONAIS.

Je ne puis exprimer tout ce que mon cœur sent...
Mais, avec votre père il nous faut, à présent,
L'explication la plus prompte.

MARIANNE, *en soupirant.*

Hélas! je viens de l'avoir.
Il ne m'a répondu que par un badinage
Qui m'a mise au désespoir.

DES RONAIS.

Eh bien! c'est donc à moi, sans tarder davantage,
A le pousser à bout sur notre mariage...
Je vais lui parler seul, d'abord; car, sur ce point,
Je saurai l'attaquer avec plus d'avantage
Et plus de force encor quand vous n'y serez point.
Outre qu'à mon amour la justice se joint,
Vos divins procédés font passer dans mon âme
Cette éloquence du cœur
Qui persuade et dont je sens la flamme.
De ce combat je sortirai vainqueur.

MARIANNE, *voyant paroître son père dans le fond.*

Plongé dans la rêverie,
Il vient... Mais il ne nous voit pas.

DES RONAIS, *très vivement.*

Je cours donner un contre-ordre à La Brie;
Et, dans l'instant, je reviens sur mes pas
Terminer seul avec lui nos débats...
Vous, cependant, ne vous éloignez pas...
(*Lui montrant une pièce voisine.*)
Écoutez tout de cette galerie;
Et s'il faut m'appuyer, paroissez, je vous prie.
(*Marianne sort d'un côté, et Des Ronais sort d'un autre.*)

SCÈNE III.

M. DUPUIS, *seul, et rêveur.*

RIEN ne pourra-t-il ramener
Dans ma maison la paix intérieure?
J'ai bien fait aujourd'hui le plus morne dîner
Que l'on se puisse imaginer!
Voir, d'un côté, Marianne qui pleure;
De l'autre, son amant triste et désespéré,
Prêt à faire éclater un dépit concentré...
Mais, que leur vain chagrin augmente ou se dissipe,
Je soutiendrai tous leurs combats.
Je pars toujours de mon principe:
Non, ils ne se marieront pas,
Ils ont beau faire, avant le terme
Que je me suis prescrit, et que j'y mets,
Et que tous leurs efforts n'avanceront jamais.
J'ai la raison pour moi; je demeurerai ferme...
Marianne me quitte et vient de me presser.
Des Ronais va venir... S'ils vont recommencer,
Je leur dirai tout net ma façon de penser,
Et les suites qu'elle renferme...

(*Apercevant Des Ronais.*)
Mais, le voici.
(*Des Ronais paroît. Ils se saluent, et ils sont un instant sans se parler, et à se regarder.*)

SCÈNE IV.

DES RONAIS, M. DUPUIS.

DES RONAIS, *d'un air doux et affectueux.*

Monsieur, au nom de l'amitié
Et de la plus vive tendresse,
De mes tourments ayez quelque pitié...
Ah! si mon sort vous intéresse,
Vos yeux me verront-ils sans cesse
Dans la peine et dans la douleur,
Quand, dans vos mains, vous tenez mon bonheur?

M. DUPUIS, *d'un air railleur, et de gaîté affectée.*

Mon cher ami, je vous confesse
Que je ne puis croire au malheur
D'un galant tel que vous, d'un aimable vainqueur,
Adoré par une comtesse;
Sans ce que j'ignore, d'ailleurs...
Sur vos pas, moi, je ne vois que des fleurs:
L'hymen les faneroit au printemps de votre âge.

DES RONAIS.

Le trait piquant d'un cruel badinage
Passant le but le manque... Il ne me touche plus...
Mais d'un ton sérieux traitons mon mariage,
Et parlons net là-dessus,
Ou bien je prends tout ce langage
Et vos délais pour des refus.

M. DUPUIS, *d'un ton sérieux et impatient.*

A des réponses sérieuses
Croirez-vous gagner?... En ce cas,
Vous vous tromperiez fort.

DES ROMAIS, *très vivement.*

Vous ne m'effrayez pas
Par vos menaces captieuses...
Dans mon esprit c'est un point arrêté:
Je veux percer l'obscurité
De ce mystère qui s'oppose
A toute ma félicité.
J'attends de vous, et l'honneur vous impose
De m'en développer la véritable cause.
Plus de détours, monsieur, et j'ose
En appeler à votre probité.

M. DUPUIS *avec la dernière impatience.*

Eh bien! vous saurez donc la chose.
Aussi bien suis-je las d'être persécuté...
De mes délais apprenez donc la cause,
Et le principe où je suis arrêté...
(*Hésitant, et avec un peu de honte.*)
Il vient d'un sentiment que vous croirez bizarre,
(Quoique très vrai, pourtant,) et qui n'est point si rare;
Mais que dans la jeunesse on n'a point, mon ami.
C'est la défiance des hommes,
Qu'en moi l'expérience a trop bien affermi;
Surtout, dans le siècle où nous sommes...
C'est en partant d'après ce principe ennemi
Que j'entends, que je veux que votre mariage...
(*Il dit les deux derniers vers avec peine et d'un ton entrecoupé et attendri.*)
Que vous pressez tous deux si fort,
Ne se fasse qu'après ma mort.

SCÈNE V.

MARIANNE, M. DUPUIS, DES RONAIS.

MARIANNE, *très tendrement, à M. Dupuis.*

Qu'ai-je entendu, mon père? Eh! quelle affreuse image!...
Survivrai-je à ce coup du sort?...
Quoi! vous voulez que j'envisage
L'époque de mon mariage
Et mon bonheur dans votre mort?
Ah! parlez : quel sujet contre moi vous anime?
Qu'ai-je fait pour perdre à la fois
Votre tendresse et votre estime?

DES RONAIS, *très vivement.*

Son estime?... Hélas! je le vois,
Vous ignorez la défiance extrême
Dont son cœur s'est armé contre le genre humain.
C'est cette défiance même
Qui fait qu'il me refuse aujourd'hui votre main.
Il craint que, devenu son gendre, moi, qui l'aime,
Je ne sois un ingrat demain;
Et que vous, sa fille, vous-même,
Vous ne perdiez aussi tout sentiment humain...
Pour gagner son estime il n'est aucun chemin.

M. DUPUIS, *avec beaucoup de tendresse.*

Non, mes enfants, je vous estime,
Et je vous aime tous les deux...
(*Reprenant un ton ferme et décidé.*)
Mais, puisqu'en termes clairs il faut que je m'exprime,
Je ne vous mettrai point dans le cas hasardeux
Où vous pourriez perdre de cette estime,
En me manquant peut-être tous les deux.

DES RONAIS.

Vous manquer?

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Nous, mon père? et cette prévoyance...

DES RONAIS, *l'interrompant, à M. Dupuis.*

Ce doute injurieux...

M. DUPUIS, *les interrompant tous les deux vivement.*

Eh! dépend-il de soi
De se remplir de cette confiance
Que vous croyez que je vous doi?...
J'étois né confiant, mais je cessai de l'être
Quand l'âge ouvrit mes yeux, et qu'il me fit connoître
Le cœur de l'homme malgré moi.
Je me suis vu trahir par gens de toute espèce;
Indifférents, amis, parents, femme, maîtresse:
Tous ceux que j'ai servis... Je dis tous, m'ont manqué.
Ce n'est partout qu'apparence traîtresse:
Tout paroît sentiment, amitié, foi, tendresse;
Mais ce sont faux dehors... Tout dans l'homme est masqué.

DES RONAIS, *avec impatience.*

Eh mais! monsieur, à vous entendre,
La vertu ne seroit qu'un être de raison?

M. DUPUIS, *vivement.*

Non, monsieur, elle existe; et, bien loin de répandre
D'un sentiment si faux le dangereux poison,
Je dis que je l'aimai dès l'âge le plus tendre;
Que sa voix m'enflamma dès que je pus l'entendre.
J'y crois... Sans doute, il est des hommes vertueux;
Mais comment les connoître? A quel signe se rendre?
Voit-on du cœur humain les replis tortueux?
Est-il un moyen sûr pour ne pas s'y méprendre?

DES RONAIS, *vivement aussi.*

Notre candeur dépose ici pour nous;
Et de nos sentiments tout a dû vous instruire.

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Oui, mon père... Eh! comment pouvez-vous ne pas lire
Dans deux cœurs qui sont tout à vous?

M. DUPUIS, *tendrement et avec le dernier pathétique, à Marianne.*

Je sais vos sentiments, et je les connois tous...
(*A Des Ronais.*)
Je crois, j'ai toujours cru votre amitié sincère...
Mais l'avenir peut tout changer...
Plus votre tendresse m'est chère,
Moins je veux courir le danger
De perdre ce seul bien qui m'attache à la vie.
Ce n'est que par vous deux que je tiens au bonheur;
Du plus mortel chagrin elle seroit suivie,
Si je voyois languir ou s'éteindre l'ardeur
De cette amitié si chérie...
(*Leur prenant la main tour à tour, et la leur serrant en pleurant.*)
Mes seuls, mes vrais amis, hélas! si vous m'aimez,
Pour vous unir, attendez, je vous prie,
Que par vous mes yeux soient fermés...
Je crains... (eh! cette crainte est loin d'être guérie)
Que vous n'abandonniez un père en ses vieux jours...
Ah! refuseriez-vous à mon âme attendrie
D'en finir avec vous le cours?

MARIANNE, *très vivement et très tendrement.*

Nous comptons bien vivre avec vous toujours.

DES RONAIS, *avec la dernière vivacité, à M. Dupuis.*

Oui, notre hymen rendra cette union plus stable.

Nous ne ferons pas deux maisons;
Même logis et même table,
Mêmes amis et mêmes liaisons.

M. DUPUIS, *très vivement.*

Eh! que dites-vous là, tous deux?... Eh! quelle enfance!
Que l'homme vous est peu connu!
Que vous manquez d'expérience!
L'on sent bien, mes enfants, que vous n'avez rien vu....
(*A Des Ronais.*) (*A Marianne.*)
Quand vous, Des Ronais... vous, ma fille,
Vous serez occupés, d'abord, de votre amour,
Qu'après cela viendront les soins d'une famille,
Qu'aux devoirs les plaisirs succédant tour à tour,
Vous recevrez chez vous et la ville et la cour;
Que, pour suffire à ce brillant commerce,
Tous vos moments seront comptés,
Qu'ensuite, enfin, des deux côtés,
Les passions viendront à la traverse,
Je dois beaucoup compter sur vos bontés?...
L'amitié des enfants passe alors comme un songe,
C'est dans le tourbillon, où le monde les plonge,
Hélas! c'est dans ces temps de travers et d'écart,
Qu'à peine la jeunesse songe
A l'existence d'un vieillard.

MARIANNE.

Eh! mon père...

M. DUPUIS, *l'interrompant avec feu.*

Eh! ma fille, on ne voit dans le monde
Que des pères abandonnés
A leur solitude profonde,
Par des enfants, souvent qui les ont ruinés....
Mais en voit-on d'assez bien nés

Pour oser, en public, faire leur compagnie
De ces vieillards infortunés?...
Ils leur feront, et par cérémonie,
Une visite ou deux par mois,
Seront distraits, rêveurs, immobiles et froids:
Dans un fauteuil viendront s'étendre;
Parleront peu, ne diront rien de tendre,
Et s'en iront après avoir bâillé vingt fois.

DES RONAIS, *très tendrement.*

De grâce! écoutez-moi, mon père!...
Souffrez que je vous puisse appeler de ce nom.

M. DUPUIS, *l'embrassant avec transport.*

Eh! je le suis... Crains-tu que je te dise non
A cette expression si chère?...
Mon cher fils! oui, tu l'es.

DES RONAIS, *avec la plus grande passion.*

Mon père! eh bien! mon père!
Vous pour qui je me sens, en effet, pénétré
D'une tendresse vive et vraiment filiale,
Je ne dispute plus; eh bien! qu'à votre gré
J'aie ou tort ou raison, la chose m'est égale...
Par les plus forts raisonnements,
Ce n'est plus votre esprit que je prétends convaincre,
C'est votre cœur que je veux vaincre
Dans ses derniers retranchements...
Non, vous n'êtes point insensible:
Ne vous dérobez point aux tendres mouvements,
Très respectable ami, qu'il est presqu'impossible
Que vous n'éprouviez pas dans d'aussi doux moments....
Que l'amour paternel, notre commune flamme,
Qu'une fille, un fils, deux amants,
Que l'amitié, l'amour, la nature, en votre âme,

Par la réunion de tous ces sentiments,
En l'embrasant du feu qui nous enflamme,
Y fassent tout céder à leurs transports charmants...
C'est votre cœur, lui seul, lui seul que je réclame...
Vous vous attendrissez, mon père !... A vos genoux
Je lis dans vos regards que j'obtiendrai de vous
Ce doux consentement où je force votre âme.

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Il porte à votre cœur les plus sensibles coups.

M. DUPUIS, *très attendri et très ému.*

Oui, tu m'as attendri, mon fils... Mais plus tu m'aimes,
Plus je sens, par tes transports mêmes,
Quel vide affreux et quel malheur
Me causeroit, dans ma vieillesse,
(D'ailleurs, privé de tout) la perte de ton cœur !...
(*Montrant Marianne.*)
Ou la perte de sa tendresse...
Et c'est avec chagrin et c'est avec douleur
Que je vous dis que, soit ou raison ou foiblesse,
(*D'une voix entrecoupée et presqu'en pleurant.*)
Je pense comme auparavant....
Non, quelque désir qui vous presse,
Ne comptez jamais être unis de mon vivant.

DES RONAIS, *se relevant avec emportement.*

Eh bien ! monsieur, puisque rien ne vous touche,
Que le spectacle attendrissant
De l'amour malheureux n'est point assez puissant
Pour fléchir votre cœur farouche;
Que l'on ne peut, d'ailleurs, convaincre votre esprit,
Que votre affreuse défiance,
Qu'un soupçon outrageant nourrit,
Au fond nous croit sans âme et sans reconnoissance;

Enfin, que vous nous méprisez...
Car c'est là du mépris... Croyez-vous qu'on m'abuse
Par des discours subtilisés?
En ce cas-là, d'abord, hautement je refuse
Votre charge, dont vous osez
Penser que mon chagrin s'amuse;
Votre charge, qu'à tort ici vous supposez
Que je dois prendre pour un gage
De votre estime et de votre amitié...
Non, sans votre agrément à notre mariage,
Vous n'avez rien fait qu'à moitié;
Ou, plutôt, je dis davantage,
Pour blesser mon orgueil vous en auriez trop fait...
Sans notre hymen, de quel droit, en effet,
Prétendez-vous sur moi vous donner l'avantage
De me faire de vous recevoir un bienfait?
D'ailleurs, que faudroit-il qu'en l'acceptant je fisse?
Oseriez-vous exiger que mon cœur
Fût reconnoissant d'un service,
Quand, d'un autre côté, vous feriez mon malheur?
Voudriez-vous, enfin, que je choisisse
Justement pour mon bienfaiteur
Celui qui de mes maux est et veut être auteur?

M. DUPUIS, *avec une fureur qu'il retient.*

Monsieur!... monsieur! mon amitié vous passe
Pour ce moment, encore...

MARIANNE, *l'interrompant, à Des Ronais, très vivement.*

Ah! Des Ronais, de grâce!
Modérez-vous, et m'écoutez.

DES RONAIS, *très impétueusement.*

Non, mademoiselle, arrêtez!...

Je ne veux prendre ici conseil que de moi-même.
Je n'en veux plus recevoir en ce jour
Que de mon désespoir extrême,
Que de l'excès de mon amour.
(*A M. Dupuis, d'un air troublé et d'une fureur à ne plus se connoître.*)
Monsieur, Marianne est en âge,
Et peut, suivant et les lois et l'usage,
Disposer de sa main... Si vous n'écoutez rien,
Je lui donne la mienne, et j'y joins tout mon bien.

MARIANNE, *reculant d'étonnement.*

Des Ronais!

M. DUPUIS, *avec surprise et colère, à Des Ronais.*

Que viens-je d'entendre?
Comment! monsieur, vous entreprendriez...

DES RONAIS, *l'interrompant avec impétuosité.*

Oui, nous devons plus entreprendre...
Après nous être ainsi, malgré vous, mariés,
Nous vous forcerons à nous rendre
Votre estime et votre amitié,
Par nos soins, nos respects, notre amour vif et tendre,
Que vous n'avez voulu connoître qu'à moitié...
Notre âme à votre cœur saura se faire entendre.
C'est par nos sentiments que nous vous contraindrons
A vous reprocher vos caprices,
A gémir sur vos injustices;
Et cette fille tendre et moi, nous finirons,
Monsieur, par faire les délices
De vos jours fortunés, que nous prolongerons.

M. DUPUIS, *à part, et dans le dernier trouble.*

Où suis-je?

MARIANNE, *avec vivacité.*

O ciel! je ne suis point complice
De sa folle témérité...
(*A Des Ronais.*)
Des Ronais! quoi! faut-il que pour vous j'en rougisse...
Monsieur, vous seriez-vous flatté
Que par l'amour que j'ai pour vous, je fisse
Et le malheur et le supplice
D'un père généreux, de qui la probité
Fit autrefois pour moi le triste sacrifice
De toute sa félicité?

DES RONAIS, *très vivement.*

Quoi! vous m'aimez, et votre cruauté...

MARIANNE, *l'interrompant.*

(*Montrant M. Dupuis.*)
Je vous aime, il est vrai; mais j'aurai le courage
D'être toujours soumise à son autorité...
Entre mon père et vous tout mon cœur se partage;
Et quel que soit mon désespoir...
(*Vivement, à M. Dupuis.*)
Je vous dois tout, mon père, et ma tendresse extrême
Ira plus loin encor que mon devoir...
Pour vous prouver à quel point je vous aime,
J'immolerois ma vie et mon amour lui-même,
Si ce dernier effort étoit en mon pouvoir.

M. DUPUIS, *à part et très attendri.*

Je ne saurois parler; je sens couler mes larmes...
(*A Marianne.*)
Ma chère enfant!
(*Il la serre entre ses bras.*)

DES RONAIS, *à Marianne.*

Ah! contre nous

C'est donner de nouvelles armes.
Marianne, que faites-vous?

MARIANNE, *vivement.*

Mon devoir.... Mais, monsieur, si mon obéissance
Vous fait douter de mon amour;
Ou, si vous ne pouvez vous armer de constance,
Et vous flatter de l'espérance
De fléchir notre père un jour,
Je vous remets la foi que vous m'avez jurée...
(*En pleurant.*)
De douleur j'en suis pénétrée...
J'en mourrai... mais je vous la rends...
(*Reprenant un ton très ferme.*)
Vous ne devez, dans tous nos différents,
A mon père aucun sacrifice;
Mais, moi!... s'il en étoit encore de plus grands,
Il faudroit que je les lui fisse.

DES RONAIS.

Ah! cruelle!

M. DUPUIS, *en sanglotant, à Marianne.*

Ah! ma fille!

MARIANNE.

Eh! n'appréhendez pas
Que ma douleur soit une feinte
Pour vous livrer, après, tous les jours des combats,
Et disputer sur votre crainte...
Non, non, je m'interdis le reproche et la plainte;
Je me contenterai de soupirer tout bas...
Vous n'en verrez pas moins ma tendresse s'accroître;
Et, dans cet instant même, enfin, je ne dis pas,
Comme bien des enfants diroient en pareil cas,
Que je vais, pour toujours, m'enfermer dans un cloître...

Non, je vous consacre mes jours,
Mon père ; ils sont à vous.... Je vous les dois, mon père ;
Puissent-ils vous servir plus que je ne l'espère,
Et puisse ma douleur n'en point trancher le cours,
Tant qu'ils vous seront nécessaires,
Et tant que je pourrai, par mille soins sincères,
Vous être de quelque secours !

M. DUPUIS, *à part, avec violence et attendrissement.*

Hélas ! mon cœur se brise !... Ah ! mon âme s'égare
Dans ses différents mouvements...
(A Marianne, en pleurant.)
Non, je ne serai point, ma fille, assez barbare,
Pour résister aux sentiments,
Aux traits d'une amitié si naïve et si rare.

MARIANNE.

Mon père !...

M. DUPUIS, *l'interrompant impétueusement.*

Mon enfant, tu ne m'as point ôté
Sur la trop foible humanité
Ma façon de penser, que l'on nomme cruelle,
Et qui, pourtant au fond, n'est que la vérité ;
Mais je cède aux transports dont je suis agité.
Je ne veux point laisser à ma raison fidèle
Le temps de refroidir ma sensibilité...
Qu'aujourd'hui votre hymen se fasse...
(Montrant Des Ronais.)
Aujourd'hui donne-lui la main...
Je ne répondrois pas demain
De t'accorder la même grâce...
Mais dans ce moment-ci (que j'ai peur qui ne passe)
Je me regarderois comme un père inhumain,
Si, plein du trouble tendre où mon âme s'emporte,

Je persistois encor dans mes refus,
Et si je combattois cette impression forte
Qu'en cet instant font sur moi tes vertus.

MARIANNE, *très vivement.*

Mon père, je suis assurée
Qu'un jour nous vous ferons changer de sentiment;
Et je refuserois votre consentement,
Si d'amitié pour vous mon âme pénétrée
Ne comptoit éternellement
Sur la force et sur la durée
D'un aussi saint attachement.

DES RONAIS, *de l'air le plus passionné, à M. Dupuis.*

Et vous, mon père, aussi, recevez le serment
Que je fais de mourir si je vous abandonne...
Et pardonnez au transport insensé
Qui m'a tantôt...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Oublions le passé...
Va, mon enfant, je te pardonne,
Et ne fais point les choses à demi...
Le notaire ici va se rendre...
Souviens-toi, Des Ronais, de cette scène tendre :
Et s'il se peut, sois toujours mon ami,
Quoique tu deviennes mon gendre.

FIN DE DUPUIS ET DES RONAIS.

LA MARQUISE, *à part.*

Cet essai m'encourage.

(*Haut.*)

Mais je m'arrête ici, je pense qu'il est tard.

LE MILORD, *l'arrêtant.*

Non, madame.

LA MARQUISE.

Excusez, on m'attend autre part.
Pour arranger un ballet agréable;
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.
Vous seriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MILORD.

Vous vous moquez, je pense, ou c'est mal me connoître

LA MARQUISE.

Pourquoi me refuser quand vous pouvez en être?
Cessez de chercher des raisons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous pensez, et nous jouissons.
Laissez là, croyez-moi, votre philosophie.
Elle donne le spleene, elle endurcit les cœurs:
Notre gaîté, que vous nommez folie,
Nuance notre esprit de riantes couleurs,
Par un charme qui se varie:
Elle orne la raison, elle adoucit les mœurs;
C'est un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MILORD, *à part.*

Je risque trop à l'écouter,
Je ferai mieux de l'éviter.

(*On entend le son des tambourins.*)

Qu'entends-je encor! quel affreux tintamarre!

SCÈNE IX.

LE MILORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

MARQUISE, eh donc! nous allons répéter?

LE MILORD, *à part.*

Où fuir?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MILORD.

ous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Lé milord est des nôtres.

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MILORD.

Epargnez-moi, je vous supplie.

LE BORDELOIS.

Monsé danse lé munuet?

LE MILORD.

Eh! je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELOIS,

n deux ou trois léçons nous vous rendrons parfait.

LE MILORD.

orbleu!

LA MARQUISE.

Dissimulez votre misanthropie.

Bas, au milord.) (*Au Bordelois.*)

ous vous déshonorez. Allez, je vous rejoins.

LA MARQUISE, *à part.*

Cet essai m'encourage.

(*Haut.*)

Mais je m'arrête ici, je pense qu'il est tard.

LE MILORD, *l'arrêtant.*

Non, madame.

LA MARQUISE.

Excusez, on m'attend autre part.
Pour arranger un ballet agréable;
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.
Vous seriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MILORD.

Vous vous moquez, je pense, ou c'est mal me connoître.

LA MARQUISE.

Pourquoi me refuser quand vous pouvez en être?
Cessez de chercher des raisons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous pensez, et nous jouissons.
Laissez là, croyez-moi, votre philosophie.
Elle donne le spleene, elle endurcit les cœurs:
Notre gaîté, que vous nommez folie,
Nuance notre esprit de riantes couleurs,
Par un charme qui se varie:
Elle orne la raison, elle adoucit les mœurs;
C'est un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MILORD, *à part.*

Je risque trop à l'écouter,
Je ferai mieux de l'éviter.

(*On entend le son des tambourins.*)

Qu'entends-je encor! quel affreux tintamarre!

SCÈNE IX.

LE MILORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

Marquise, eh donc! nous allons répéter?

LE MILORD, *à part.*

Où fuir?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MILORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Lé milord est des nôtres.

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MILORD.

Épargnez-moi, je vous supplie.

LE BORDELOIS.

Monsé danse lé munuet?

LE MILORD.

Eh! je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELOIS.

En deux ou trois léçons nous vous rendrons parfait.

LE MILORD.

Morbleu!

LA MARQUISE.

Dissimulez votre misanthropie.

(*Bas, au milord.*) (*Au Bordelois.*)

Vous vous déshonorez. Allez, je vous rejoins.

LA MARQUISE, *à part.*

Cet essai m'encourage.

(*Haut.*)

Mais je m'arrête ici, je pense qu'il est tard.

LE MILORD, *l'arrêtant.*

Non, madame.

LA MARQUISE.

Excusez, on m'attend autre part.
Pour arranger un ballet agréable;
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.
Vous seriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MILORD.

Vous vous moquez, je pense, ou c'est mal me connoître.

LA MARQUISE.

Pourquoi me refuser quand vous pouvez en être?
Cessez de chercher des raisons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous pensez, et nous jouissons.
Laissez là, croyez-moi, votre philosophie.
Elle donne le spleene, elle endurcit les cœurs:
Notre gaité, que vous nommez folie,
Nuance notre esprit de riantes couleurs,
Par un charme qui se varie:
Elle orne la raison, elle adoucit les mœurs;
C'est un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MILORD, *à part.*

Je risque trop à l'écouter,
Je ferai mieux de l'éviter.

(*On entend le son des tambourins.*)

Qu'entends-je encor! quel affreux tintamarre!

SCÈNE IX.

LE MILORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

Marquise, eh donc! nous allons répéter?

LE MILORD, *à part.*

Où fuir?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MILORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Lé milord est des nôtres.

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MILORD.

Épargnez-moi, je vous supplie.

LE BORDELOIS.

Monsé danse lé munuet?

LE MILORD.

Eh! je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELOIS.

En deux ou trois léçons nous vous rendrons parfait.

LE MILORD.

Morbleu!

LA MARQUISE.

Dissimulez votre misanthropie.

(*Bas, au milord.*) (*Au Bordelois.*)

Vous vous déshonorez. Allez, je vous rejoins.

LA MARQUISE, *à part.*

Cet essai m'encourage.

(*Haut.*)

Mais je m'arrête ici, je pense qu'il est tard.

LE MILORD, *l'arrêtant.*

Non, madame.

LA MARQUISE.

Excusez, on m'attend autre part.
Pour arranger un ballet agréable;
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.
Vous seriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MILORD.

Vous vous moquez, je pense, ou c'est mal me connoître

LA MARQUISE.

Pourquoi me refuser quand vous pouvez en être?
Cessez de chercher des raisons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous pensez, et nous jouissons.
Laissez là, croyez-moi, votre philosophie.
Elle donne le spleene, elle endurcit les cœurs:
Notre gaîté, que vous nommez folie,
Nuance notre esprit de riantes couleurs,
Par un charme qui se varie:
Elle orne la raison, elle adoucit les mœurs;
C'est un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MILORD, *à part.*

Je risque trop à l'écouter,
Je ferai mieux de l'éviter.

(*On entend le son des tambourins.*)

Qu'entends-je encor! quel affreux tintamarre!

SCÈNE IX.

LE MILORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

Marquise, eh donc! nous allons répéter?

LE MILORD, *à part.*

Où fuir?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MILORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Lé milord est des nôtres.

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MILORD.

Epargnez-moi, je vous supplie.

LE BORDELOIS.

Monsé danse lé munuet?

LE MILORD.

Eh! je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELOIS.

En deux ou trois léçons nous vous rendrons parfait.

LE MILORD.

Morbleu!

LA MARQUISE.

Dissimulez votre misanthropie.

(*Bas, au milord.*) (*Au Bordelois.*)

Vous vous déshonorez. Allez, je vous rejoins.

LA MARQUISE, *à part.*

Cet essai m'encourage.

(*Haut.*)

Mais je m'arrête ici, je pense qu'il est tard.

LE MILORD, *l'arrêtant.*

Non, madame.

LA MARQUISE.

Excusez, on m'attend autre part.
Pour arranger un ballet agréable;
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.
Vous seriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MILORD.

Vous vous moquez, je pense, ou c'est mal me connoître.

LA MARQUISE.

Pourquoi me refuser quand vous pouvez en être?
Cessez de chercher des raisons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous pensez, et nous jouissons.
Laissez là, croyez-moi, votre philosophie.
Elle donne le spleene, elle endurcit les cœurs:
Notre gaîté, que vous nommez folie,
Nuance notre esprit de riantes couleurs,
Par un charme qui se varie:
Elle orne la raison, elle adoucit les mœurs;
C'est un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MILORD, *à part.*

Je risque trop à l'écouter,
Je ferai mieux de l'éviter.

(*On entend le son des tambourins.*)

Qu'entends-je encor! quel affreux tintamarre!

SCÈNE IX.

LE MILORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

MARQUISE, eh donc! nous allons répéter?

LE MILORD, *à part.*

Où fuir?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MILORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Lé milord est des nôtres.

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MILORD.

Epargnez-moi, je vous supplie.

LE BORDELOIS.

Monsé danse lé munuet?

LE MILORD.

Eh! je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELOIS,

En deux ou trois léçons nous vous rendrons parfait.

LE MILORD.

Morbleu!

LA MARQUISE.

Dissimulez votre misanthropie.

(*Bas, au milord.*) (*Au Bordelois.*)

Vous vous déshonorez. Allez, je vous rejoins.

LA MARQUISE, *à part.*

Cet essai m'encourage.

(*Haut.*)

Mais je m'arrête ici, je pense qu'il est tard.

LE MILORD, *l'arrêtant.*

Non, madame.

LA MARQUISE.

Excusez, on m'attend autre part.
Pour arranger un ballet agréable;
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.
Vous seriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MILORD.

Vous vous moquez, je pense, ou c'est mal me connoître.

LA MARQUISE.

Pourquoi me refuser quand vous pouvez en être?
Cessez de chercher des raisons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous pensez, et nous jouissons.
Laissez là, croyez-moi, votre philosophie.
Elle donne le spleene, elle endurcit les cœurs:
Notre gaîté, que vous nommez folie,
Nuance notre esprit de riantes couleurs,
Par un charme qui se varie:
Elle orne la raison, elle adoucit les mœurs;
C'est un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MILORD, *à part.*

Je risque trop à l'écouter,
Je ferai mieux de l'éviter.

(*On entend le son des tambourins.*)

Qu'entends-je encor! quel affreux tintamarre!

SCÈNE IX.

LE MILORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

MARQUISE, eh donc! nous allons répéter?

LE MILORD, *à part.*

Où fuir?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MILORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Lé milord est des nôtres.

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MILORD.

Epargnez-moi, je vous supplie.

LE BORDELOIS.

Monsé danse lé munuet?

LE MILORD.

Eh! je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELOIS.

En deux ou trois léçons nous vous rendrons parfait.

LE MILORD.

Morbleu!

LA MARQUISE.

Dissimulez votre misanthropie.

(*Bas, au milord.*) (*Au Bordelois.*)

Vous vous déshonorez. Allez, je vous rejoins.

LA MARQUISE, *à part.*

Cet essai m'encourage.

(*Haut.*)

Mais je m'arrête ici, je pense qu'il est tard.

LE MILORD, *l'arrêtant.*

Non, madame.

LA MARQUISE.

Excusez, on m'attend autre part.
Pour arranger un ballet agréable;
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.
Vous seriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MILORD.

Vous vous moquez, je pense, ou c'est mal me connoître

LA MARQUISE.

Pourquoi me refuser quand vous pouvez en être?
Cessez de chercher des raisons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous pensez, et nous jouissons.
Laissez là, croyez-moi, votre philosophie.
Elle donne le spleene, elle endurcit les cœurs:
Notre gaîté, que vous nommez folie,
Nuance notre esprit de riantes couleurs,
Par un charme qui se varie:
Elle orne la raison, elle adoucit les mœurs;
C'est un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MILORD, *à part.*

Je risque trop à l'écouter,
Je ferai mieux de l'éviter.

(*On entend le son des tambourins.*)

Qu'entends-je encor! quel affreux tintamarre!

SCÈNE IX.

LE MILORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

MARQUISE, eh donc! nous allons répéter?

LE MILORD, *à part.*

Où fuir?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MILORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Lé milord est des nôtres.

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MILORD.

Epargnez-moi, je vous supplie.

LE BORDELOIS.

Monsé danse lé manuet?

LE MILORD.

Eh! je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELOIS.

En deux ou trois léçons nous vous rendrons parfait.

LE MILORD.

Morbleu!

LA MARQUISE.

Dissimulez votre misanthropie.

(*Bas, au milord.*) (*Au Bordelois.*)

Vous vous déshonorez. Allez, je vous rejoins.

LA MARQUISE, *à part.*

Cet essai m'encourage!

(*Haut.*)

Mais je m'arrête ici, je pense qu'il est tard.

LE MILORD, *l'arrêtant.*

Non, madame.

LA MARQUISE.

Excusez, on m'attend autre part.
Pour arranger un ballet agréable;
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.
Vous seriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MILORD.

Vous vous moquez, je pense, ou c'est mal me connoître

LA MARQUISE.

Pourquoi me refuser quand vous pouvez en être?
Cessez de chercher des raisons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous pensez, et nous jouissons.
Laissez là, croyez-moi, votre philosophie.
Elle donne le spleene, elle endurcit les cœurs:
Notre gaîté, que vous nommez folie,
Nuance notre esprit de riantes couleurs,
Par un charme qui se varie:
Elle orne la raison, elle adoucit les mœurs;
C'est un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MILORD, *à part.*

Je risque trop à l'écouter,
Je ferai mieux de l'éviter.

(*On entend le son des tambourins*)

Qu'entends-je encor! quel affreux tintamarre!

SCÈNE IX.

LE MILORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

Marquise, eh donc! nous allons répéter?

LE MILORD, *à part.*

Où fuir?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MILORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Le milord est des nôtres.

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MILORD.

Epargnez-moi, je vous supplie.

LE BORDELOIS.

Monsé danse lé munuet?

LE MILORD.

Eh! je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELOIS,

i deux ou trois leçons nous vous rendrons parfait.

LE MILORD.

rbleu!

LA MARQUISE.

Dissimulez votre misanthropie.

'as, *au milord.*) (*au Bordelois.*)

ous vous déshonorez. Allez, je vous rejoins.

SCÈNE IX.

MILORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

Marquise, eh donc! nous allons répéter?

LE MILORD, *à part.*

Où fuir?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MILORD.

ous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Le milord est des nôtres.

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MILORD.

Épargnez-moi, je vous supplie.

LE BORDELOIS.

Monsé danse le munuet?

LE MILORD.

Eh! je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELOIS,

a deux ou trois leçons nous vous rendrons parfait.

LE MILORD.

[illegible]!

LA MARQUISE.

Dissimulez votre misanthropie.

[illegible] *milord.*) (*Au Bordelois.*)

[illegible] adorez. Allez, je vous rejoins.

SCÈNE IX.

E MILORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

MARQUISE, eh donc! nous allons répéter?

LE MILORD, *à part.*

Où fuir?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MILORD.

ous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Lé milord est des nôtres.

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MILORD.

Épargnez-moi, je vous supplie.

LE BORDELOIS.

Monsé danse lé munuet?

LE MILORD.

Eh! je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELOIS,

a deux ou trois leçons nous vous rendrons parfait.

LE MILORD.

orbleu!

LA MARQUISE.

Dissimulez votre misanthropie.

Bas, au milord.) (*Au Bordelois.*)

ous vous déshonorez. Allez, je vous rejoins.

LA MARQUISE, *à part.*

Cet essai m'encourage.

(*Haut.*)

Mais je m'arrête ici, je pense qu'il est tard.

LE MILORD, *l'arrêtant.*

Non, madame.

LA MARQUISE.

Excusez, on m'attend autre part.
Pour arranger un ballet agréable;
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.
Vous seriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MILORD.

Vous vous moquez, je pense, ou c'est mal me connoître.

LA MARQUISE.

Pourquoi me refuser quand vous pouvez en être?
Cessez de chercher des raisons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous pensez, et nous jouissons.
Laissez là, croyez-moi, votre philosophie.
Elle donne le spleene, elle endurcit les cœurs:
Notre gaîté, que vous nommez folie,
Nuance notre esprit de riantes couleurs,
Par un charme qui se varie:
Elle orne la raison, elle adoucit les mœurs;
C'est un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MILORD, *à part.*

Je risque trop à l'écouter,
Je ferai mieux de l'éviter.

(*On entend le son des tambourins.*)

Qu'entends-je encor! quel affreux tintamarre!

SCÈNE IX.

LE MILORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

MARQUISE, eh donc! nous allons répéter?

LE MILORD, *à part.*

Où fuir?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MILORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Lé milord est des nôtres.

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MILORD.

Epargnez-moi, je vous supplie.

LE BORDELOIS.

Monsé danse lé maunuet?

LE MILORD.

Eh! je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELOIS.

En deux ou trois léçons nous vous rendrons parfait.

LE MILORD.

Morbleu!

LA MARQUISE.

Dissimulez votre misanthropie.

(*Bas, au milord.*) (*Au Bordelois.*)

Vous vous déshonorez. Allez, je vous rejoins.

SCÈNE X.

LE MILORD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Rendez-vous digne de mes soins.
Une heure ou deux je veux bien faire trève;
Après cela, je vous enlève.
Point de refus, ou bien vous me déplairiez fort;
Je vous en avertis. Adieu, mon cher milord.
Si nous extravaguons, le plaisir nous excuse:
Bien fou qui s'en afflige, heureux qui s'en amuse.

SCÈNE XI.

LE MILORD, *seul.*

M'en voilà quitte par bonheur.
Mais je ne devois pas lui marquer tant d'aigreur;
Car malgré son inconséquence,
Je m'aperçois qu'elle a bon cœur,
Et sans qu'elle y songe, elle pense.
Oui, je la jugeois mal, et je sens mon erreur.
Allons, allons, milord, il faut que tu t'apaises;
Fais effort sur toi-même et pardonne aux Françoises.
On peut s'y faire... Ah! j'aperçois Darmant,
Et sa présence est un tourment.

SCÈNE XII.

LE MILORD, DARMANT.

DARMANT.

Milord, je vous annonce une heureuse nouvelle.
C'est votre intérêt seul...

LE MILORD.

Abrégeons. Quelle est-elle?

DARMANT.

Nous allons renvoyer des prisonniers Anglois
Pour pareil nombre de François;
Je vous ai fait, milord, comprendre dans l'échange;
J'ai tant sollicité...

LE MILORD.

Vous en ai-je prié?

DARMANT.

Je cherche à vous servir.

LE MILORD, *à part.*

Cet homme est bien étrange!

DARMANT.

Quoi! mon empressement...

LE MILORD.

M'a trop humilié:
Je ne veux rien devoir qu'à ma nation même.
M'obliger malgré moi!

DARMANT.

Quoi! toujours dans l'extrême,
Vous ne prêtez à tout que de sombres couleurs?

LE MILORD.

J'ai fait des dépêches pour Londre:
Si la fortune à mes vœux peut répondre,

LE MILORD.

Eh ! malgré moi, monsieur, vous avez mon estime.
Je suis votre ennemi, mais sans vous mépriser.
Je ne suis point injuste, et ne puis refuser
Ce qui me paroît légitime.
Mais pour mon amitié, ne l'espérez jamais.
Dans ces temps de discorde, entre Anglois et François,
Toute liaison est un crime :
De sa patrie on doit prendre l'esprit ;
Qui s'en écarte, la trahit.

DARMANT.

Imitez donc votre patrie ;
Et des préventions dont votre âme est nourrie,
Connoissez enfin les erreurs.
Nous allons voir cesser les fléaux de la guerre.
La paix doit réunir la France et l'Angleterre,
Et nous allons bientôt jouir de ses douceurs.

LE MILORD.

La paix ! la paix ! quelle chimère !
On ne peut jamais l'espérer.
Des intérêts puissants doivent nous séparer.

SCÈNE XIII.

LE MILORD, DARMANT, UN VALET.

LE VALET.

MILORD, un Anglois vous demande.

LE MILORD.

Un Anglois ! un Anglois ! qu'il entre, et promptement.

SCÈNE XIV.

LE MILORD, DARMANT, SUDMER.

SUDMER, *gaîment et avec vivacité.*

Vive, vive, milord! ah! quel heureux moment!
Je vous retrouve, et ma joie est si grande...

LE MILORD.

C'est vous, mon cher Sudmer?

SUDMER.

C'est moi, certainement.

DARMANT, *avec étonnement.*

Sudmer! Ah! quel évènement!

SUDMER, *considérant Darmant.*

Mais c'est vous-même aussi, je pense.
C'est vous, voilà vos traits; je rends grâce au hasard.
Cher milord, attendez.

LE MILORD.

D'où vient donc cet écart?

SUDMER.

Le premier des devoirs est la reconnoissance.
(*A Darmant.*)
Le sort en cet instant a rempli mon espoir.

DARMANT.

Monsieur, je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

SUDMER.

Je suis assez heureux, moi, pour vous reconnoître.

DARMANT.

Mais je n'ai point d'idée...

SUDMER.

Aucune?

DARMANT.

Point du tout.

SUDMER.

Je ne me trompe point, et j'y crois encore être.

LE MILORD, *à part.*

Cet accueil n'est pas de mon goût.

(*Darmant veut se retirer.*)

SUDMER.

Ne vous en allez pas.

DARMANT.

Mais je dois par prudence...

SUDMER.

Vous n'êtes pas de trop, cédez à mon instance,
Et songez que mes sentiments...
(*Au milord, en lui montrant Darmant.*)
C'est un homme des plus charmants,
C'est un homme d'espèce unique.

LE MILORD.

Charmant! charmant! parbleu! pour des êtres pensants,
Voilà, sans doute, un beau panégyrique!

SUDMER.

Qu'entendez-vous?

LE MILORD.

Cela s'entend sans qu'on l'explique.
Un homme n'est jamais charmant en bonne part,
Et lorsqu'à la raison on veut avoir égard...

SUDMER.

Je ne vois point à quoi cela s'applique.
(*A Darmant.*)
Remettez-vous aussi mes traits;
Rappelez-vous que je vous dois la vie.
Vous changeâtes pour moi la fortune ennemie.

(*Montrant son cœur.*)
Voilà le livre où sont écrits tous les bienfaits.
Vous êtes mon ami, du moins je suis le vôtre;
C'est par vos procédés que vous m'avez lié.
Je m'en souviens, vous l'avez oublié :
Nous faisons notre charge en cela l'un et l'autre.

DARMANT.

Mais vous vous méprenez, monsieur.

SUDMER.

Moi, point du tout; moi, jamais me méprendre.
Quand la reconnoissance en moi se fait entendre,
Et m'offre mon libérateur.
Le sentiment me donne des lumières;
Pour reconnoître un bienfaiteur,
Les yeux ne sont point nécessaires :
Je suis toujours averti par mon cœur.

DARMANT.

Ah! je vois à peu près ce que vous voulez dire.

LE MILORD.

Moi, je ne le vois pas.

SUDMER.

Je vais vous en instruire :
Nous devons publier les belles actions.
Je montois un vaisseau de trente-huit canons;
Je fus, près d'une côte, accueilli d'un orage,
Terrible, violent beaucoup :
J'étois prêt à faire naufrage,
Et les François avoient de quoi faire un beau coup.
Aussi, monsieur, en homme sage,
Lorsque les vents furent calmés,
En tira-t-il un très grand avantage;
Et nous voyant démâtés, désarmés,

« Je pourrois, me dit-il, prendre votre équipage;
« Mais, pour en profiter, je suis trop généreux;
« On n'est plus ennemi lorsqu'on est malheureux. »
Bref, il me soulagea, m'obligea de sa bourse,
Me rendit mes effets avec la liberté :
Les bienfaits, de son cœur, couloient comme une source.
Peut-on trop admirer sa générosité?

LE MILORD, *avec humeur.*

Tout bienfait, avec lui, porte sa récompense;
On agit pour soi-même en agissant ainsi.
(*Bas, à Sudmer.*)
Je suis forcé de l'admirer aussi;
Mais sans tirer à conséquence.

DARMANT.

Jugez la nation avec plus d'équité.
Comme François, mon premier apanage
Consiste dans l'humanité.
Mes ennemis sont-ils dans la prospérité,
Je les combats avec courage.
Tombent-ils dans l'adversité,
Ils sont hommes, je les soulage.

SUDMER.

Eh! c'est ainsi qu'on pense avec un cœur loyal.
Je ne décide point entre Rome et Carthage.
Soyons humains; voilà le principal.

LE MILORD.

Vous n'êtes pas Anglois.

SUDMER.

Je suis plus; je suis homme.
Qu'avez-vous contre lui? Cette froideur m'assomme.
Esclave né d'un goût national,
Vous êtes toujours partial.

N'admettez plus des maximes contraires;
Et, comme moi, voyez d'un œil égal
Tous les hommes qui sont vos frères.
J'ai détesté toujours un préjugé fatal.
Quoi! parce qu'on habite un autre coin de terre,
Il faut se déchirer, et se faire la guerre?
Tendons tous au bien général.
Crois-moi, milord, j'ai parcouru le monde.
Je ne connois sur la machine ronde
Rien que deux peuples différents;
Savoir, les hommes bons et les hommes méchants.
Je trouve partout ma patrie
Où je trouve d'honnêtes gens;
En Cochinchine, en Barbarie,
Chez les sauvages même : allons, soyons unis;
Embrassons-nous comme trois bons amis.
(*A Darmant.*)
Vous serez de la noce, au moins?

DARMANT.

Quoi?

SUDMER.

Je l'exige.
Je vais me marier avec un vrai prodige,
Fille aimable, dit-on, et qui me plaira fort :
Je m'apprête à l'aimer. Quoi! cela vous afflige?

DARMANT.

Moi, je partage votre sort.

SUDMER.

Point de partage, je vous prie,
Surtout si la fille est jolie.

DARMANT.

Je respecte les nœuds dont vous serez unis.

LE MILORD.

Ma fille, de ce mariage,
Sans doute sentira le prix;
Je vais, sans tarder davantage,
La préparer, en des instants si doux,
Sur l'honneur qu'elle aura de s'unir avec vous.

SCÈNE XV.

SUDMER, DARMANT.

SUDMER.

Vous connoissez l'objet qu'on me destine?
Hein? Mais, mon cher François, qu'est-ce qui vous chagrine?
Morbleu! seriez-vous mon rival?
Comment? cela m'est bien égal;
Mais je veux savoir tout à l'heure...

DARMANT.

Monsieur, sur ce sujet ne m'interrogez point.

SUDMER.

Ma future chez vous demeure,
Et je veux m'éclaircir d'un point.

DARMANT.

Monsieur, quoi qu'il en soit, vous n'avez rien à craindre.
Clarice est adorable, et je pourrois l'aimer,
Sans que vous eussiez à vous plaindre.
(A part.)
Tâchons encor de me calmer.

SUDMER.

Cependant, je remarque un trouble.
Hein? Parlez, hein? Son embarras redouble.

DARMANT.

C'en est assez. Adieu, monsieur.
Jouissez de votre bonheur,

SCÈNE XV.

Et de mes sentiments n'ayez aucun ombrage.
On peut aimer Clarice, on peut s'en faire honneur :
Je ne vous dis rien davantage.

SCÈNE XVI.

SUDMER, *seul.*

C'est parler fièrement; je prétends découvrir...
J'ai des soupçons qu'il faut que j'éclaircisse.
Ah! j'aperçois milord, et sans doute Clarice.
Examinons un peu comme je dois agir.
On ne m'a point trompé, je la trouve fort belle,
Belle certainement!

SCÈNE XVII.

LE MILORD, CLARICE, SUDMER.

SUDMER.

Bonjour, mademoiselle.
Je suis Sudmer pour vous servir,
Et je viens remplir votre attente;
Oui, oui, ma belle enfant, je vous épouserai;
Je dis plus, je sens bien que je vous aimerai :
(*Au milord.*)
Autrement j'aurois tort. Je la trouve charmante,
Monsieur.

CLARICE.

SUDMER.

Reste à savoir si je vous conviendrai.
M'aimerez-vous aussi?

CLARICE.

Mais, monsieur, je l'espère.

Les volontés du milord sont des lois.
La générosité de votre caractère,
Vos nobles procédés font honneur à son choix;
Et les vertus sur mon cœur ont des droits
Préférables à l'amour même.
Lorsque de la raison on écoute la voix,
On estime du moins en attendant qu'on aime.

SUDMER.

Oh! je suis votre serviteur.
En attendant! c'est bon pour qui pourroit attendre.
Milord, je suis pressé; vous avez un vieux gendre
Qui n'a pas un instant à perdre, par malheur.
Je ne crois pas que l'amour, à mon âge,
Parle beaucoup en ma faveur;
C'est un arrangement que notre mariage.
Notre intérêt commun en aura tout l'honneur:
Cela ne suffit pas; je crois qu'elle est fort sage:
Mais il se peut qu'un autre objet l'engage.

CLARICE.

En tout cas, je saurois commander à mon cœur.

SUDMER.

Bon! voilà le même langage
Que vient de me tenir Darmant.

LE MILORD.

Darmant!

SUDMER.

Elle rougit, et je vois clairement...
N'est-il pas vrai, chère future?
Il se pourroit par aventure...
Hein?

LE MILORD.

Sudmer, de pareils soupçons...

SUDMER.

Pour demander cela, milord, j'ai mes raisons.

LE MILORD.

Mais Darmant est françois, et ma fille est angloise ;
Elle ne peut l'aimer.

SUDMER.

Conséquence mauvaise ;
Les François ont toujours l'art de se faire aimer.
Je les connois pour gens fort agréables,
Et qui plus est encor, fort estimables ;
Il est tout naturel de s'en laisser charmer.

LE MILORD.

Je sais comme ma fille pense,
Je réponds de son cœur : oui, la reconnoissance
Qu'elle sent, comme moi, de vos rares bienfaits,
Doit l'attacher à vous tendrement pour jamais.

SUDMER.

Que parlez-vous de bienfaits, je vous prie ?

CLARICE.

Si ma main doit payer ce généreux secours...

SUDMER.

Je ne vous entends point, et je n'ai de mes jours...

LE MILORD.

Vous-même m'écrivez.

SUDMER.

Point de plaisanterie.

MILORD.

Moi, plaisanter !

SUDMER.

Vous êtes fou, milord,
C'est depuis quelques jours que je sais votre sort.

LE MILORD.

Vous soupirez, Clarice?

CLARICE.

Oui, mon père, il est vrai.

LE MILORD.

Parlez sans artifice,
Parlez avec sincérité.
Ne dissimulez rien.

CLARICE.

M'en croyez-vous capable?
Je ne sais point trahir la vérité,
Et qui dissimule est coupable.
Je n'ai rien dans mon cœur que je doive cacher
Aux yeux indulgents de mon père.
Est-il quelque secret, est-il quelque mystère
Que dans son sein je ne puisse épancher?

LE MILORD.

A mes desseins vous verrois-je contraire?

CLARICE.

Non, je veux me soumettre à votre volonté.
En Angleterre un cœur n'est point esclave;
Le pouvoir paternel est chez nous limité:
Mais ne soupçonnez pas que jamais je le brave.
Périsse cette liberté
Qui des parents détruit l'autorité!
Ah! je le sens, un père est toujours père.
Sur des enfants bien nés il conserve ses droits.
Quand le devoir en nous grave son caractère,
Rien ne peut effacer cette empreinte si chère.
En vain la liberté veut élever sa voix,
Et dans nos cœurs exciter le murmure;
La loi nous émancipe, et jamais la nature.

LE MILORD.

Vous pensez bien ; mais, dites-moi,
Où nous conduit cet étalage?
Sudmer vous déplaît-il?

CLARICE.

Non, mon père, mais...

LE MILORD.

Quoi?

CLARICE.

J'épouserai Sudmer, si c'est votre avantage.

LE MILORD.

J'ai donné ma parole.

CLARICE.

Il aura donc ma foi.
Mais un autre a mon cœur.

LE MILORD.

Expliquez ce langage;
Épouser celui-ci, pour aimer celui-là!
Vous vous formez, ma fille, et j'aperçois déjà
Que de ce pays-ci vous adoptez l'usage.
S'il vous plaît, rien de tout cela.
Quel est le nom du personnage?...
Dites-le-moi.

CLARICE.

J'en aurai le courage.
Malgré moi mon cœur s'est soumis.
Les vertus d'un François...

LE MILORD.

Un de nos ennemis!

CLARICE.

Il ne l'est point; c'est Darmant, c'est lui-même.

LE MILORD.

Qu'ai-je entendu? Ma surprise est extrême.
Je vois quel est le but de ses empressements.

CLARICE.

Arrêtez. Vos soupçons seroient trop offensants.
Rien ne m'a jusqu'ici fait connoître qu'il m'aime :
L'estime, le respect sont les seuls sentiments
Qu'il ait osé faire paroître.
Rien aussi de ma part n'a pu faire connoître
Le trouble secret de mes sens.

LE MILORD.

A la bonne heure. Eh bien! puisque je suis le maître,
Vous aimerez Sudmer, et je l'ai décidé.
Songez-y bien; j'ai commandé.

SCÈNE XIX.

LE MILORD, SUDMER, CLARICE.

SUDMER.

Ma foi! moi n'y puis rien comprendre.
J'ai vu votre banquier, votre donneur d'argent;
Il m'a reçu d'un air fort obligeant.
Mais il bat la campagne, et n'a pu rien m'apprendre.
Il m'a dit seulement qu'en cette maison-ci,
Par un valet anglois je serois éclairci.

LE MILORD.

C'est mon valet, sans doute.

SUDMER.

Il peut donc nous instruire.

LE MILORD.

Robinson?

SCÈNE XX.

LE MILORD, SUDMER, CLARICE, ROBINSON.

ROBINSON.

MILORD!

LE MILORD.

Viens ici.
Il faut tout à l'heure me dire
D'où vient l'argent que tu m'as apporté :
Ne cache point la vérité ;
Tu sais, dit-on, tout le mystère.

ROBINSON.

Milord, c'est d'un de vos amis.

LE MILORD.

De Sudmer?

ROBINSON.

Oui, la chose est claire.

SUDMER.

De moi, maraud, de moi!

ROBINSON, *à part.*

Me voilà pris.

SUDMER.

Je te surprends en menterie ;
C'est moi qui suis Sudmer.

ROBINSON.

Monsieur, j'en suis charmé.
Comment vous portez-vous?

SUDMER.

Qui peut avoir tramé
Une pareille fourberie?
Coquin ! j'ai donc le bras cassé?
Oh ! je te ferai voir...

ROBINSON.

Doucement, je vous prie.
Quoi ! ce n'est donc pas vous dont le cœur bien placé....

SUDMER.

Non, non, certainement.

ROBINSON.

Eh bien ! c'est donc un autre.

SUDMER.

Qui donc a pris mon nom?

ROBINSON.

Un nom tel que le vôtre
Doit faire honneur à l'amitié.

LE MILORD.

De ce complot le traître est de moitié.
Déclare vite, ou je t'assomme.

ROBINSON.

Vous m'allez ruiner.

LE MILORD.

Comment?

ROBINSON.

Oui, c'est un fait.
De temps en temps, je reçois quelque somme
Pour m'engager à garder le secret.

LE MILORD.

Ah ! tu connois donc?

ROBINSON.

Oui, c'est un fort honnête homme
Qui veut vous obliger, et sans être connu.
Vous savez bien, milord, que je suis ingénu.
Il m'a séduit, et pour lui plaire,
Robinson est fourbe et faussaire.

Oui, c'est de moi que vient toute l'invention;
Mais c'étoit, je proteste, à bonne intention.

LE MILORD.

En un mot, quel est-il?

ROBINSON.

Eh bien! c'est, c'est... notre hôte.

LE MILORD.

Darmant!

CLARICE.

Darmant!

LE MILORD.

L'auteur d'une telle action!
Ah! malheureux!

ROBINSON.

Je reconnois ma faute.

LE MILORD.

Tu mérites punition.
Écoute, aimeroit-il ma fille?

ROBINSON.

Oh! point du tout, milord; il n'oseroit.
C'est générosité toute pure qui brille
Dans ce que pour vous il a fait.

LE MILORD.

Vous, Clarice, êtes-vous instruite?

CLARICE.

Non, je vous jure, et je suis interdite.

LE MILORD.

Je ne comprends rien à cela.
En vérité, son procédé m'étonne.

SUDMER.

Moi, point m'en étonner; je le reconnois là:
Et d'avoir pris mon nom très fort je lui pardonne.

LE MILORD, *à Robinson.*

Je te fais grâce; mais ne lui parle de rien.

SCÈNE XXI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

La paix est sûre, elle est ratifiée.
Je me fais un plaisir de la voir publiée.
La paix! ce mot seul fait du bien :
Elle est de l'univers le plus tendre lien.
La foule avec transport inonde chaque rue :
Sans être coudoyé l'on ne peut faire un pas;
Sans se connoître on se salue;
On parle, on s'interrompt, on ne se répond pas;
La joie en tous lieux répandue,
En animant les cœurs, égale les états.

CLARICE.

Ce spectacle est charmant, j'en serois attendrie.

LA MARQUISE.

Je viens vous chercher tout exprès,
Pour que vous et milord examiniez de près
Le pouvoir qu'a sur nous l'amour de la patrie.
Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaîté, ce fard de la nature,
Rajeunit les vieillards, leur donne un air plus frais;
D'un coloris si doux la teinte vive et pure
Partout imprime ses attraits;
C'est le bonheur qui fournit la peinture,
Et le plaisir de l'âme embellit les plus laids.
La marchande dans sa boutique

Etale ses colifichets,
Répète à tout moment, la paix, la paix, la paix!
De messieurs les Anglois j'aurai donc la pratique.
Et sa petite fille, avec un air comique,
Dit : Ah! maman, comment c'est-il fait un Anglois?
On rencontre plus loin des chansonniers bien ivres,
Raclant du violon et braillant des couplets,
Bons, excellents, quoique mauvais,
Et qui surpassent de gros livres,
Parce que le cœur les a faits.
En un mot, vous verrez que nous autres François,
Notre plus grand plaisir est d'adorer nos maîtres;
C'est l'amour qui prend soin d'éclairer nos fenêtres.
Le sentiment, voilà notre première loi :
Eh! qui l'éprouve plus que moi?
Je danserai la nuit entière :
Je donnerai le ton, et serai la première
A bien crier, vive le roi!

LE MILORD.

Vous m'enchantez, madame la marquise :
De mon esprit chagrin vous changez la couleur;
Je sens que la gaîté, qui vous caractérise,
Ne peut se rencontrer qu'avec un très bon cœur.
Darmant, nos nations sont réconciliées :
Par vos traits généreux vous m'avez corrigé;
Et l'amitié surmonte enfin le préjugé :
Que par cette amitié nos maisons soient liées.

DARMANT.

Ah! milord, je vous suis attaché pour jamais.

LE MILORD.

Ces secours détournés qu'avec tant de noblesse
Vous m'avez su fournir par des moyens secrets,

Pour ne point faire ombrage à ma délicatesse,
Je les acquitterai bientôt, grâce à la paix:
Mais mon cœur en paiera toujours les intérêts.

DARMANT.

Daignez me regarder comme de la famille.

LE MILORD.

Monsieur, pour vous marquer combien vous m'êtes cher,
Vous signerez le contrat de ma fille,
Que, dès ce soir, je marie à Sudmer.

LA MARQUISE, *riant.*

A cette faveur-là mon frère est bien sensible.

DARMANT, *à part.*

O ciel!

LE MILORD.

Darmant soupire, et la marquise rit!
Mais cela n'est pourtant ni triste, ni risible.

LA MARQUISE.

Mais c'est que mon cher frère est sot, sans contredit:
Je m'y connois; tenez, admirez la statue!

DARMANT, *à part.*

Ma sœur.

SUDMER.

Mais en effet, lui paroître interdit.

LA MARQUISE.

C'est qu'il est amoureux de votre prétendue;
Mais grave soupirant, discret, silencieux,
Le respect a toujours étouffé sa parole,
Et tristement comme une idole,
Son amour n'a jamais parlé que par ses yeux.

SUDMER.

Milord, je pourrois faire une grande sottise
D'épouser votre fille: elle est fort à ma guise;

Mais monsieur pourroit bien être à la sienne aussi
Un petit peu, n'est-ce pas? Hein? Je pense,
Et je vois que, dans tout ceci,
Mon rival doit, au fond, avoir la préférence.
Sous mon nom il a su saisir l'occasion
D'avoir pour vous, milord, un procédé fort bon:
Si je deviens le mari de Clarice,
Il est homme, peut-être, à rendre encor service:
Je suis accoutumé d'être son prête-nom.

LE MILORD.

Darmant, je vous prends pour mon gendre.

CLARICE.

Ah! mon père.

DARMANT.

Ah! monsieur, en cet heureux instant,
Que j'ai de grâces à vous rendre!
Je suis de l'univers l'homme le plus content.

SUDMER.

Cette alliance est fort bien assortie.

DARMANT.

Ma sœur, en même temps, devroit
Consentir à vous être unie:
Ce double hymen ne laisseroit
Aucun soupçon d'antipathie.

LA MARQUISE.

Je craindrois que milord ne fût triste et jaloux.

LE MILORD.

La proposition, il est vrai, m'intimide:
Mais cependant, madame, croyez-vous
Qu'une Françoise, ayant l'esprit vif et rapide,
Puisse y joindre en effet, par un accord bien doux,

Un caractère assez solide
Pour faire constamment le bonheur d'un époux?

LA MARQUISE.

Avant que de répondre, en faisant mon éloge,
Souffrez, de mon côté, que je vous interroge.
Croyez-vous qu'un Anglois, qui toujours réfléchit,
En prenant une femme aimable et vertueuse,
Ait assez de douceur, de liant dans l'esprit
Pour la rendre constante en la rendant heureuse;
Pour qu'elle s'applaudisse, enfin, d'être avec lui?
On ne peut guère avoir une femme fidèle,
Qu'en attirant l'amusement chez elle.
Le manque de vertu vient quelquefois d'ennui.

LE MILORD.

Marquise, courons-en les risques l'un et l'autre;
Vous verrez un amant dans un époux soumis.
Et quand la paix confond ma patrie et la vôtre,
Tous mes préjugés sont détruits.

SUDMER.

Daignez, mon cher Darmant, en cette circonstance,
Me soulager du poids de la reconnoissance:
Je sens que je suis vieux, je me vois de grands biens;
Je n'ai point d'héritier, soyez tous deux les miens...
Point de remercîments, ce seroit une offense.
Si je vous sais heureux, mes amis, c'est assez:
C'est vous, c'est vous qui me récompensez;
Mais j'entends retentir les cris de l'allégresse:
Courons tous: le plaisir du cœur
S'augmente encor par le commun bonheur.

LA MARQUISE.

Milord, j'en pleure de tendresse;

Le courage et l'honneur rapprochent les pays;
Et deux peuples égaux en vertus, en lumières,
De leurs divisions renversent les barrières,
Pour demeurer toujours amis.

DIVERTISSEMENT.

On entend une symphonie et des acclamations qui annoncent une fête publique.

Le théâtre représente la vue du port de Bordeaux. On voit des vaisseaux ornés de guirlandes et de banderoles. Des peuples de différentes nations exécutent une fête. Anglois, François, Espagnols, Cantabres, Portugais, etc. caractérisés par des habits pittoresques, composent diverses danses variées à la mode de leur pays, au bruit des salves d'artillerie. On chante; toutes les nations s'embrassent; la fête se termine par un ballet général.

RONDE.

Nous avons la paix,
Nos craintes cessent,
Les jeux renaissent.
Nous avons la paix:
Ce jour est le jour des bienfaits.
Nos maux finissent,
Nos cœurs s'unissent,
Vivons en frères:
Jamais de guerres:

Que le François devienne Anglois;
Et l'Anglois, François.
Par nos accords,
Par nos transports,
Nous donnons un exemple au monde.
Peuples divers
De l'univers,
Venez danser en ronde.
Nous avons étouffé la haine;
Une égale ardeur nous entraîne.
Embrassons-nous; embrassons-nous;
Le même nœud nous unit tous.
Formons une chaîne
Qui dure à jamais.

VAUDEVILLE.

Voici le jour de l'allégresse,
Le plus beau de nos jours;
Plus de soucis, plus de tristesse:
Régnez, plaisirs, amours;
Chacun répète avec ivresse
Ce mot si cher, si plein d'attraits:
La paix, la paix;
La paix, la paix.

Gens à manteau, gens de finance,
Nous gémissons pour vous;
Nos officiers par leur présence
Vont vous éloigner tous:
Le mal n'est pas si grand qu'on pense:
Si vous voulez être discrets,
Eh! paix, paix, paix!
La paix, la paix.

Ne soyez plus, sagesse austère,
En guerre avec l'amour;
C'est un enfant, laissez-le faire:
Passons-lui quelque tour.
Est-ce le temps d'être sévère,
S'il lance en cachette ses traits?
Eh! paix, etc.

Accourez tous près de vos belles,
Volez, guerriers, amants,
Elles vous sont toujours fidèles,
Croyez-en leurs serments:
Consolez donc vos tourterelles,
Mais sans demander leurs secrets.
Eh! paix, etc.

Laissons la fraude et l'artifice,
Terminons tous procès;
Venez ici, gens de justice,
Et suspendez vos frais.
Pour que chacun se réjouisse,
Avocats, laissez le palais.
Eh! paix, etc.

Pourquoi toujours s'entredétruire?
Savans et beaux esprits
Tout céderoit à votre empire,
Si vous étiez unis:
Vous vous livrez à la satire,
N'avez-vous pas d'autres objets?
Chantez la paix,
Chantez la paix.

Que le François devienne Anglois;
Et l'Anglois, François.
Par nos accords,
Par nos transports,
Nous donnons un exemple au monde.
Peuples divers
De l'univers,
Venez danser en ronde.
Nous avons étouffé la haine;
Une égale ardeur nous entraîne.
Embrassons-nous; embrassons-nous;
Le même nœud nous unit tous.
Formons une chaîne
Qui dure à jamais.

VAUDEVILLE.

Voici le jour de l'allégresse,
Le plus beau de nos jours;
Plus de soucis, plus de tristesse:
Régnez, plaisirs, amours;
Chacun répète avec ivresse
Ce mot si cher, si plein d'attraits:
La paix, la paix;
La paix, la paix.

Gens à manteau, gens de finance,
Nous gémissons pour vous;
Nos officiers par leur présence
Vont vous éloigner tous:
Le mal n'est pas si grand qu'on pense:
Si vous voulez être discrets,
Eh! paix, paix, paix!
La paix, la paix.

Ne soyez plus, sagesse austère,
En guerre avec l'amour;
C'est un enfant, laissez-le faire:
Passons-lui quelque tour.
Est-ce le temps d'être sévère,
S'il lance en cachette ses traits?
Eh! paix, etc.

Accourez tous près de vos belles,
Volez, guerriers, amants,
Elles vous sont toujours fidèles,
Croyez-en leurs serments:
Consolez donc vos tourterelles,
Mais sans demander leurs secrets.
Eh! paix, etc.

Laissons la fraude et l'artifice,
Terminons tous procès;
Venez ici, gens de justice,
Et suspendez vos frais.
Pour que chacun se réjouisse,
Avocats, laissez le palais.
Eh! paix, etc.

Pourquoi toujours s'entredétruire?
Savans et beaux esprits
Tout céderoit à votre empire,
Si vous étiez unis:
Vous vous livrez à la satire,
N'avez-vous pas d'autres objets?
Chantez la paix,
Chantez la paix.

Un mari pour une grisette,
Néglige sa moitié:
Sa femme, tant soit peu coquette,
A fait une amitié.
De part et d'autre l'on se prête,
On n'approfondit point les faits.
Eh! paix, etc.

LE MILORD, *à la marquise.*

Plus entre nous d'antipathie:
Vous avez trop d'attraits.
Toute raison n'est que folie,
Quand elle est dans l'excès.
Femme d'esprit, femme jolie
Ramène à des principes vrais.
Allons, la paix, etc.

Faisons revivre l'harmonie
Du commerce et des arts,
Et que la paix toujours chérie
Règne de toutes parts.
Ne faites plus qu'une patrie,
Espagnols, Anglois et François.
Eh! paix, etc.

SUDMER.

Galants barbons qu'amour inspire,
Ne tentez point le sort;
Le vent nous manque, et le navire
N'ira pas à bon port.
Je sens qu'amour voudroit me dire
Que Clarice a beaucoup d'attraits.

Hein... quoi?... oui... mais
Allons, mon cœur, la paix, la paix.

Jugez de cette bagatelle
Seulement par le cœur,
Et ne nous faites point querelle.
Partagez notre ardeur.
Vous le sentez; c'est notre zèle
Qui peint l'amour de tout François.
Et paix, paix!
Messieurs, la paix.

FIN DE L'ANGLOIS A BORDEAUX.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LA COQUETTE CORRIGÉE, comédie en cinq actes, par Delanoue..... Pag. 1

HEUREUSEMENT, comédie en un acte, par Rochon de Chabannes..... 99

LE JALOUX, comédie en cinq actes, par le même..... 129

DUPUIS ET DES RONAIS, comédie en trois actes, par Collé..... 231

L'ANGLOIS A BORDEAUX, comédie en un acte, par Favart..... 299

FIN DE LA TABLE DU ONZIÈME VOLUME.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME XII.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils vouloient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguoient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existoit contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le rapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullement soutenir la comparaison.

Les Éditions Stéréotypes, d'après ce procédé, se trouvent

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld.

Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES
ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.
1810.

LES

TROIS SULTANES,

OU

SOLIMAN SECOND,

COMÉDIE,

PAR FAVART,

Représentée, pour la première fois, au théâtre françois en 1802.

PERSONNAGES.

SOLIMAN SECOND, surnommé le Magnifique, empereur des Turcs.

OSMIN, kislar aga, ou chef des eunuques.

ELMIRE, Espagnole,

DÉLIA, Circassienne.

ROXELANE, Françoise.

Eunuques noirs.

Bostangis.

Muets, et autres esclaves du sérail.

La scène est à Constantinople, dans le sérail du grand seigneur.

LES

TROIS SULTANES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle des appartements intérieurs du sérail, ornée de tapis, de cassolettes, de sophas et autres meubles, selon la coutume des Turcs. Il y a un sopha garni de carreaux, placé sur l'avant-scène, à droite des acteurs.

SCÈNE I.

SOLIMAN, OSMIN.

(Soliman entre d'un air triste, et se promène à grands pas sur le théâtre. Osmin le suit à quelque distance.)

OSMIN.

Très gracieux sultan, votre esclave fidèle,
Attend vos ordres... Mot... Seigneur... je parle en vain.
Seigneur?

SOLIMAN.

Dis-moi, mon cher Osmin:
Depuis qu'à tes soins, à ton zèle

J'ai confié la garde du sérail,
Et le gouvernement des femmes...

OSMIN.

Parbleu, c'est un rude travail.

SOLIMAN, *continuant.*

Entre mille beautés, ces délices des âmes,
En as-tu vu, Osmin, dont les attraits
Égalent ceux d'Elmire?

OSMIN.

Oh! non, seigneur; jamais;
Et puisque vous l'aimez...

SOLIMAN.

Ah! dis que je l'adore.
Que je suis malheureux!

OSMIN.

Fort bien.
Allez, allez, seigneur; il est encore
Un état pire : c'est le mien.

SOLIMAN.

Elmire part, cette Elmire charmante,
Tout à la fois si fière et si touchante;
Elmire, mon tourment et mon souverain bien,
Elle va me quitter. Toujours je me rappelle
L'instant qui l offrit à mes yeux;
Glacée entre nos bras d'une frayeur mortelle,
Elle s'évanouit; ô dieux, qu'elle étoit belle!
En reprenant la vie, elle leva sur nous
De grands yeux bleus, intéressants, si doux,
Embellis encor par ses larmes!
Déja tout occupé du plaisir enchanteur
De faire succéder l'amour à ses alarmes,
Je me flattois d'être aisément vainqueur

D'une âme sensible au malheur.
Je m'abusois, Osmin : enivré de ses charmes,
Je ne fus plus son maître. Hélas ! dès ce moment
J'oubliai mon pouvoir, je devins son amant,
Son esclave. Cessez, lui dis-je, de vous plaindre,
Je ne suis pas un tyran odieux ;
A vivre sous mes lois je n'ose vous contraindre ;
Mais un mois seulement demeurez en ces lieux ;
Et je vous promets, belle Elmire,
Que vous serez rendue ensuite à vos parents,
Si mes soupirs vous sont indifférents.
Je l'ai juré, le terme expire,
Que vais-je devenir ?

OSMIN.

Elle attendra plus tard.
Seigneur, si je lis dans son âme,
Autant que vous elle craint son départ.

SOLIMAN.

Sur quoi le juges-tu ?

OSMIN.

Mais sur ce qu'elle est femme,
Et qu'on n'a pas tous les jours aisément
Un empereur turc pour amant.
Elmire est Espagnole, elle est fière, mais tendre ;
Et son cœur en secret ne cherche qu'à se rendre,

SOLIMAN.

Tu lui fais tort.

OSMIN.

Eh ! non, non, sûrement.
Chaque matin, à sa toilette,
Elmire vous reçoit.

SOLIMAN.

Oui, mais si froidement!

OSMIN.

Pour mieux vous attirer; manège de coquette,
Et je fonde mon sentiment
Sur des distractions avec art ménagées,
Des négligences arrangées,
Un hasard préparé, qu'on place heureusement,
Et de petites maladresses
Faites le plus adroitement.
Tantôt de ses cheveux on rassemble les tresses,
Pour couronner son front d'un nouvel ornement;
On veut les arranger soi-même.
Moi désintéressé, je sens le stratagème.
Un fidèle miroir réfléchit à vos yeux,
De deux bras potelés les contours gracieux.
Tantôt c'est un ruban qui coule;
Elmire veut le rattacher,
Et d'un soulier mignon fait voir le joli moule:
Alors, comme il faut se pencher,
Dans l'attitude un peignoir s'ouvre;
Elle s'en aperçoit, et sa vivacité
Le tire brusquement, pour cacher d'un côté
Ce que de l'autre elle découvre.
Dans ce désordre, Elmire, en rougissant,
Lève des yeux où la pudeur confuse
Semble demander qu'on l'excuse;
Mais où l'on peut voir cependant
Bien moins d'embarras que de ruse.
Une autre fois sa maladroite main,
Qui veut assujétir un habit du matin,
Se fait une piqûre; on jette

Au loin l'épingle : aye, aye ; on fait un petit cri,
Dont le sultan est attendri ;
Et tandis qu'on en cherche une autre à la toilette,
On vous laisse le temps de fixer un regard,
A travers le tissu d'une gaze assez claire,
Sur une taille élégante et légère,
Qui s'arrondit sans le secours de l'art.

SOLIMAN.

Arrête, Osmin, apprends à mieux connoître
Un objet respectable, adoré de ton maître.

OSMIN.

Eh bien ! j'ai tort, je connois mon erreur :
Vous n'êtes point aimé, seigneur,
Puisque vous ne voulez pas l'être.

SOLIMAN.

Moi, je ne le veux point !

OSMIN.

Mais, non ; c'est un malheur
Qui vous est attaché sans doute :
Vous n'estimez un bien que par ce qu'il vous coûte.
Qu'une jeune beauté cède enfin à vos vœux,
Vous vous en détachez ; qu'elle vous soit sévère,
Vous gémissez, cela vous désespère ;
On ne sait trop comment vous rendre heureux.

SOLIMAN.

Il est vrai que mon caractère
Me rend à plaindre.

OSMIN.

Je le vois ;
Mais hâtez-vous, seigneur, de faire un choix,
Pour rétablir la paix entre cinq cents rivales ;
Car toutes briguent à la fois

L'emploi de favorite, et ce sont des cabales,
Des trames, des caquets; enfin c'est un sabbat...

SOLIMAN:

Elmire seule est digne de me plaire.

OSMIN.

Eh bien! soyez moins délicat:
Gardez-la donc, puisqu'elle vous est chère,
Et renvoyez plutôt, seigneur,
Ce nombre superflu d'inutiles femelles,
Que cent de mes pareils, moins nécessaires qu'elles,
Désolent par devoir, ou plutôt par humeur.
Avec des intérêts si différents des vôtres,
Dans ce chaos de volontés,
Ce conflit d'inutilités,
Quand on ne peut tirer parti les uns des autres,
On se hait, se déteste; effet très naturel.
C'est le besoin commun et mutuel
Qui sert de base à la concorde.

SOLIMAN.

C'est ton affaire; et je veux qu'on s'accorde.

OSMIN.

Ma foi, j'aimerois mieux quitter le gouvernail:
On ne tient plus dans le sérail.
Entr'autres, nous avons une jeune Françoise,
Vive, étourdie, altière, et qui se rit de tout;
Elle vit sans contrainte, et n'est jamais plus aise
Que lorsqu'elle me pousse à bout.

SOLIMAN.

A ce portrait je la devine:
N'est-ce point Roxelane?

OSMIN.

Oui.

SOLIMAN.

Depuis plus d'un jour,
Je l'étudie et l'examine,
C'est bien la plus drôle de mine!

OSMIN.

Son nez en l'air semble narguer l'amour.

SOLIMAN.

Il faut la contenir.

OSMIN.

Oh! je perds patience.
Quand je la gronde, elle chante, elle danse,
Me contrefait, vous contrefait aussi.
C'est celle-là, qui n'a point de souci,
Qui ne cherche point à vous plaire.

SOLIMAN.

Tu la verrois bientôt changer de caractère,
Si je la flattois d'un regard.
Laissons cela; les présents pour Elmire
Sont-ils prêts?

OSMIN.

Oui, seigneur; puis-je ici l'introduire?

SOLIMAN,

Oui.

SCÈNE II.

SOLIMAN, *seul.*

Quel moment! quel funeste départ!
Je n'avois point encor éprouvé ce martyre.
Hélas! faut-il que je soupire
Pour un objet que je perds sans retour!
Elle vient....

SCÈNE III.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN, *et plusieurs esclaves chargés de présents, qui se tiennent dans le fond du théâtre.*

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ah! je sais ce que vous m'allez dire.
Partez, n'écoutez point la voix de mon amour.
Je vous ai retenue un mois en ce séjour,
Pour vous accoutumer à commander vous-même;
Vous aviez comme moi l'autorité suprême.
Loin d'imposer un joug à votre liberté,
J'ai reconnu l'abus d'une loi tyrannique.
Si les mortels ont droit au pouvoir despotique,
Il n'appartient qu'à la beauté.

ELMIRE.

Seigneur, votre âme généreuse
Me procure un plaisir bien doux;
C'est de vous estimer, c'est d'admirer en vous
La bonté, la douceur; et j'étois trop heureuse.
Les vertus d'un sultan qui se fait adorer,
L'emportent sur les droits qu'il tient de la couronne;
Les sentiments que l'on sait inspirer
Rendent plus absolu que les ordres qu'on donne.

SOLIMAN.

Et cependant Elmire m'abandonne!
Et ce jour va nous séparer!

ELMIRE.

Comment! déjà le mois expire?

SOLIMAN.

Que dites-vous? Se pourroit-il, Elmire?...

ELMIRE.

Je puis différer mon départ,
S'il vous cause, seigneur, une douleur si vive;
Et par égard je dois...

SOLIMAN.

Si ce n'est que l'égard,
Partez ; de mon bonheur il faut que je me prive:
Le vôtre m'est plus cher, je dois le préférer.
Si c'étoit par amour... Je cesse d'espérer...
Allez revoir votre patrie:
Allez embrasser vos parents;
Vous devez en être chérie.

ELMIRE.

Souvent, sur notre sort, ils sont indifférents.
Leur amitié s'affoiblit avec l'âge;
Vous avez eu pour moi des soins plus généreux:
Et l'on appartient davantage
A ceux qui nous rendent heureux.

SOLIMAN.

Mon exemple doit être une règle pour eux;
Vous leur direz combien vous m'étiez chère;
(*Montrant les présents que portent les esclaves.*)
Ils verront ces présents, tribut d'un cœur sincère.

ELMIRE.

Seigneur, je dois les refuser.

SOLIMAN.

Quoi! vous me feriez cet outrage!
Quoi! vous m'humiliez jusqu'à les mépriser!

ELMIRE.

Je n'emporte que votre image;
Vos traits, si ce n'est par l'amour,
Sont gravés dans mon cœur par la reconnoissance.

Je crois, en quittant ce séjour,
Abandonner les lieux de ma naissance.
(*Avec un sentiment joué.*)
Adieu donc, Soliman.

SOLIMAN.

Elmire... vous partez!
Elmire...

ELMIRE, *à part.*

Il s'attendrit, courage.

SOLIMAN.

Et ces présents ne sont point acceptés!
Recevez-les du moins comme le gage
De l'amour le plus pur, et du plus tendre hommage.

ELMIRE.

Non, je n'accepterois des dons si précieux,
Que pour m'en parer à vos yeux.

SOLIMAN.

Eh bien!... vainement je désire,
Vous êtes insensible aux peines que je sens.

ELMIRE, *avec un trouble affecté.*

Mais...

SOLIMAN.

Achevez... Eh bien!... partirez-vous, Elmire?

ELMIRE.

Seigneur... j'accepte vos présents.

SOLIMAN.

Quoi! mon bonheur...

ELMIRE.

Oui, c'est trop me contraindre;
Qui peut dissimuler n'aime que foiblement.
Tout le temps que l'on perd à feindre
Est un larcin qu'on fait à son amant.

Oui, mon cœur fut à vous dès le prem er moment.
Si l'on m'a vu verser des larmes,
La crainte de vous voir échapper à mes vœux
Excitoit seule mes alarmes.

SOLIMAN, *d'un ton qui doit moins marquer sa satisfaction que son étonnement de voir Elmire céder sitôt.*

Ah! je n'espérois pas être sitôt heureux.
(*A part.*)
Osmin me l'a bien dit.

ELMIRE, *vivement.*

Vous m'aimez, je vous aime;
Mon cœur se livre au plus ardent transport;
Je vais contremander moi-même
Les apprêts d'un départ qui m'eût causé la mort.
(*A part.*)
Enfin, enfin, j'ai la victoire.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, OSMIN.

OSMIN.

SEIGNEUR, je vous fais compliment:
Vous êtes, je le vois, dans un ravissement...

SOLIMAN.

Non, je n'aurois jamais pu croire
Qu'elle eût cédé si promptement.

OSMIN.

Comment! depuis un mois qu'elle est à se défendre!
Elle est, ma foi, l'unique, en pareil cas,
Dont le cœur ait tardé si long-temps à se rendre.

SOLIMAN.

Osmin, ne seroit-elle pas
Plus ambitieuse que tendre?
Je ne sais; mais je n'ai point reconnu
Ce trouble intéressant, ce désordre ingénu,
Garant d'une flamme sincère.

OSMIN.

C'est se forger une chimère.

SOLIMAN.

J'aurois voulu jouir de ce tendre embarras
Que par degrés j'aurois fait naître;
Préparer mon bonheur, l'attendre, le connoître,
Combattre des refus et vaincre pas à pas.
Je suis aimé d'Elmire, et tout obstacle cesse;
Ah! que son cœur encor ne s'est-il déguisé?
Ou véritable, ou feinte, à présent sa tendresse
Ne m'offre qu'un triomphe aisé,
Qui n'a rien de piquant pour ma délicatesse.

OSMIN.

Nous y voilà. Peut-on vous résister long-temps?
Pour un monarque est-il des cœurs rebelles?
Dans ce pays surtout, il n'est point de cruelles:
On connoît le prix des instants.
Je vous l'ai déja dit, toutes femmes sont femmes:
Croyons-en Mahomet, notre législateur;
La nature prudente imprime dans leurs âmes
La complaisance, la douceur.
Eh! pourquoi voulons-nous, injustes que nous sommes,
Exiger des efforts qui passent leur pouvoir?
Tous ces êtres créés pour le bonheur des hommes,
Sont tendres par état, et foibles par devoir;

Une résistance infinie
Violeroit les lois de l'harmonie,
Détruiroit les accords de la société :
Pour l'intérêt commun, tout est bien ajusté,
Autant vaut Elmire qu'une autre :
Céder est son destin, triompher est le vôtre.

SOLIMAN.

Mon cœur se rend à ses attraits ;
Mais quoi ! ne verrai-je jamais
Que de ces femmes complaisantes,
De ces machines caressantes?
Je dois me préparer encore à des langueurs,
A des louanges, des fadeurs,
Des ennuis où l'âme succombe !
Ah ! si tu vois que je retombe
Dans cet état cruel où l'amour s'assoupit,
Ne m'abandonne pas à moi-même.

OSMIN.

Il suffit.
Mon art vous sera favorable ;
Des danses, des chansons, les plaisirs de la table
Pourront, dans ces moments, égayer votre esprit.

SCÈNE V.

ELMIRE, SOLIMAN, OSMIN.

ELMIRE, *avec un habit plus riche.*

Seigneur, j'ai choisi cet habit ;
Si la couleur vous en semble agréable,
C'est celle qui m'ira le mieux.
Comment me trouvez-vous?

SOLIMAN.

Ah ! toujours adorable.

ELMIRE.

Je n'ai dessein de plaire qu'à vos yeux.

SOLIMAN.

Avec autant d'attraits, vous êtes toujours sûre
De l'effet de votre parure;
Mais cependant, l'habit que vous avez quitté...
Sans rien me dérober des charmes que j'admire...
Plus naturel... plus simple... oserai-je le dire?
Imitoit mieux votre beauté.

ELMIRE.

J'ai préféré la couleur la plus tendre :
J'ai mieux aimé qu'elle imitât mon cœur.

OSMIN, *à part.*

Oui, oui; c'est le ton qu'il faut prendre.

ELMIRE.

Dans les moindres objets, on doit, avec ardeur,
Marquer l'attention de plaire à ce qu'on aime;
Tous mes sens occupés de ce bonheur suprême...

SOLIMAN, *l'interrompant.*

Elmire...

ELMIRE.

Ah! laissez-moi m'applaudir de mon choix.
Oui, c'est la vérité qui me prête sa voix.
Eh! qui mérite mieux d'être aimé que vous-même?
Tant de vertus qu'en vous nous voyons éclater....

OSMIN, *à part.*

Continue.

SOLIMAN, *avec un peu d'impatience.*

Elmire, de grâce,
Ne cherchez point à me flatter.

ELMIRE.

La louange vous embarrasse :

La craindre, c'est la mériter;
Vous n'en êtes plus cher.

SOLIMAN.

Quoi! toujours insister!

OSMIN, *s'apercevant que l'ennui commence à gagner le sultan.*

Seigneur, voulez-vous une fête?

SOLIMAN.

Oui, que pour ma sultane à l'instant on l'apprête.

ELMIRE.

Seigneur, épargnez-vous ce soin :
Une fête! en est-il besoin?
L'amour se suffit à lui-même,
Lui seul doit remplir nos moments.
Solitaire au milieu des vains amusements,
On ne voit que l'objet qu'on aime;
Tous nos sens, tous nos goûts à lui sont enchaînés :
A tout autre plaisir l'âme est inaccessible.
Les spectacles, les jeux ne sont imaginés
Que pour dédommager de n'être pas sensible.

SOLIMAN.

Les plaisirs sont plus vifs pour les amants heureux :
Leur félicité les augmente.
Les fêtes ne sont que pour eux;
Il n'en est point pour l'âme indifférente.

OSMIN.

C'est fort bien dit : seigneur, si vous le trouvez bon,
Je vais faire danser vos esclaves.

ELMIRE.

Non, non.

OSMIN.

C'est moi qui les enseigne.

SOLIMAN.

Osmin, qu'on avertisse
Cette nouvelle cantatrice
Que j'ai dans mon sérail; on vante son talent.

OSMIN.

Je vais l'envoyer à l'instant.

SCÈNE VI.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Elmire, aimez-vous la musique?

ELMIRE.

Mais... comme il vous plaira; ne cherchez point mon goût.
Vous aimer, vous chérir est mon plaisir unique,
Et vous me tenez lieu de tout.
Si vous m'aimiez de même...

SOLIMAN.

Ah! c'est me faire injure....

ELMIRE.

Vous ne formeriez point, seigneur, d'autre désir.

SOLIMAN.

Elle vient : si j'en crois ce que l'on m'en assure,
Oui, sa voix nous fera plaisir.
(*Il fait asseoir Elmire à côté de lui sur le sopha de l'avant-scène, et dit, en voyant Délia :*)
Placez-vous. Comment donc! elle a de la figure.

ELMIRE.

Mais... oui... ses sourcils peints font ressortir ses traits;
Cependant elle perd, quand on la voit de près.

SCÈNE VII.

DÉLIA, SOLIMAN, ELMIRE.

(Soliman et Elmire sont assis à la turque sur le sofa; Délia avance timidement, s'arrête au milieu du théâtre, et met un genou à terre devant le sultan.)

DÉLIA, *au sultan.*

A tes ordres, seigneur, Délia vient se rendre.
Osmin m'a dit que tu voulois m'entendre;
Je ne m'attendois pas à l'honneur sans pareil...

SOLIMAN, *à Délia, froidement.*

Levez-vous et chantez.

DÉLIA, *se levant.*

Pardon, je suis tremblante.
L'aigle seul a le droit de fixer le soleil.
Que ton âme soit indulgente.
(Elle chante.)

Dans la paix et dans la guerre,
Tu triomphes tour à tour.
Tu lances les traits de l'amour,
Tu lances les traits du tonnerre.
Mars et Vénus te comblent de faveurs,
Et ta valeur, dans les champs de la gloire,
Remporte la victoire
Aussi rapidement que tu gagnes les cœurs.

SOLIMAN.

Par quel charme mon cœur se sent-il excité?
Sa voix me transporte et m'enchante.

ELMIRE.

Ce qui m'en plaît le mieux, c'est que ce qu'elle chante

Est conforme à la vérité.
(*A part, regardant Délia.*)
Mais je crois qu'elle prend un air de vanité.

SOLIMAN.

Elle a je ne sais quoi qui prévient et qui touche,
(*A Elmire, en lui prenant la main,*)
Je veux qu'elle s'attache à vous faire sa cour.
(*En regardant Délia,*)
Ah! que les sons flatteurs d'une si belle bouche
Doivent bien exprimer l'amour!

DÉLIA.

Je vais, si vous voulez, célébrer l'inconstance.

ELMIRE.

C'en est assez.

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ayez la complaisance...
C'est un talent qu'il faut encourager.

ELMIRE, *se contraignant.*

Je me soumets.

SOLIMAN, *à Délia.*

Chantez; ce sera m'obliger.

ELMIRE, *à part.*

C'en est trop, je perds patience.

DÉLIA *chante.* [1]

Jeunes amants, imitez le zéphyr.
Il caresse l'œillet, l'anémone et la rose,

---

[1] Pendant que Délia chante, Soliman bat la mesure dans la main d'Elmire. Elmire, qui s'aperçoit de l'attention du sultan pour Délia, retire sa main par un mouvement de jalousie.

Jamais son vol ne se repose;
Nouvel objet, nouveau désir.
De beautés en beautés, sans vous fixer pour une,
Comme lui, voltigez toujours;
Voltigez, et passez de la blonde à la brune;
Les belles sont les fleurs du jardin des amours.

SOLIMAN, *se levant.*

Rien n'est plus parfait à mon gré:
Elle charme à la fois et le cœur et l'oreille;
(*A Elmire.*)
Qu'en pensez-vous?

ELMIRE, *avec humeur.*

Son chant est trop maniéré.

SOLIMAN.

Ah! vous avez raison; elle chante à merveille.

ELMIRE.

La réponse est très juste; eh bien! écoutez-la.
De votre attention je crains de vous distraire.
(*A part.*)
Cachons-leur mon dépit.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

SOLIMAN, DÉLIA.

SOLIMAN, *qui ne voit, qui n'entend que Délia, ne s'aperçoit point qu'Elmire se retire.*

O BELLE Délia!
Un cœur, comme il te plaît, change de caractère.
Sur tout ce que tu dis un charme se répand;
Tu chantes l'inconstance, on devient inconstant.
Mais je ne songe pas qu'Elmire..

DÉLIA, *avec un petit air de satisfaction.*

Elle est sortie avec un air piqué.

SOLIMAN.

Comment ! je n'ai point remarqué...
C'est l'effet du plaisir que votre voix inspire.

SCÈNE IX.

SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

OSMIN.

Seigneur, on ne peut plus tenir
A l'indocilité de la petite esclave.
Permettez-moi de la punir.
Elle m'insulte, elle me brave,
Elle me fait des tours ; oh ! c'est en vérité
Un prodige d'espièglerie.
Je suis toujours l'objet de ses plaisanteries ;
Elle pince en riant, méchante avec gaîté,
Elle badine avec la haine ;
Et ne connoît nul égard, nulle gêne.
Je suis de ce sérail le premier officier,
Je représente ici la majesté suprême,
Et me désobéir, c'est manquer à vous-même.

SOLIMAN.

Ce caractère est singulier !

OSMIN.

Elle est d'une insolence extrême.

SOLIMAN.

Je veux la voir.

OSMIN.

J'étois dans son appartement ;
Je lui défends expressément

D'en sortir, sous peine exemplaire :
Elle me prend par le bras poliment,
Me chasse, rit de ma colère,
Et me suit pour goûter deux plaisirs à la fois ;
Pour se plaindre de moi devant vous, et pour faire
Ce que je lui défends. Mais, seigneur, je la vois.

SCÈNE X.

ROXELANE, SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

ROXELANE.

Ah ! voici, grâce au ciel, une figure humaine.
Vous êtes donc ce sublime sultan
De qui je suis esclave? Eh bien ! prenez la peine,
Mon cher seigneur, de chasser à l'instant
(*Montrant Osmin.*)
Cet oiseau de mauvais augure.

OSMIN.

Hem ! le début est leste.

ROXELANE.

Allons, allons, va-t'en,
Délivre-nous de ta triste figure,
Sors.

SOLIMAN.

Roxelane, respectez
Le ministre des volontés
D'un maître à qui tout doit obéir en silence.

ROXELANE.

Ah ! ah !

SOLIMAN.

Vous n'êtes pas en France.
Ayez l'esprit plus liant et plus doux,

Et croyez-moi, soumettez-vous;
On punit au sérail le caprice et l'audace.

ROXELANE.

Ce discours a fort bonne grâce!
Qu'un empereur turc est galant!
Prenez-vous ce ton-là pour être aimé des femmes?
Vous devez enchanter leurs âmes;
En vérité, c'est avoir du talent.
Mais, mais je vous trouve excellent.
(Montrant Osmin.)
Et de vos volontés voilà donc le ministre?
Respectons ce magot avec son air sinistre.
Aveuglément nous devons obéir;
Il a vraiment de brillants avantages.
Hom! si vous le payez pour vous faire haïr,
Il ne vous vole pas ses gages.
Un vrai monstre amphibie, un triste épouvantail,
Jaloux, non pas pour lui, qui sans cesse nous gronde;
Qui, pour nous désoler, nuit et jour fait sa ronde,
Et nous renferme ici, comme dans un bercail.
Ah! comme il étoit en colère
Pour m'avoir vue hier seule dans vos bosquets!
Est-ce encor par votre ordre? Eh! quel mal peut-on faire?
Nous est-il défendu d'y respirer le frais?
Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes?
Et quand cela seroit, voyez le grand malheur!
Le ciel, dans l'état où nous sommes,
Nous devroit ce miracle.

OSMIN.

Eh bien! eh bien! seigneur.
Qu'en dites-vous?

SOLIMAN, *à Osmin, considérant Roxelane.*

Quel jeu de physionomie!
Qu'elle a de feu dans le regard!

ROXELANE.

Comment! vous vous parlez à part?
Je vous avertis en amie,
Qu'il n'est rien de plus impoli.
Oui, vous feriez mieux de m'entendre;
Je veux faire de vous un sultan accompli,
C'est un soin que je veux bien prendre!
Commencez, s'il vous plaît, par vous désabuser,
Que vous ayez des droits pour nous tyranniser;
C'est précisément le contraire.
Les hommes ne sont faits que pour nous amuser.
Corrigez-vous, cherchez à plaire;
Chez vous on s'ennuie à périr.
Au lieu d'avoir pour émissaire
(*Montrant Osmin.*)
Ce prétendu monsieur que je ne puis souffrir,
Prenez un officier, jeune, bien fait, aimable,
Qui vienne les matins consulter nos désirs,
Et nous faire un plan agréable,
De jeux, de fêtes, de plaisirs.
Pourquoi de cent barreaux vos fenêtres couvertes?
C'est de fleurs qu'il faut les garnir.
Que du sérail les portes soient ouvertes,
Et que le bonheur seul empêche d'en sortir.
Traitez vos esclaves en dames,
Soyez galant avec toutes les femmes,
Tendre avec une seule, et si vous méritez
Qu'on ait pour vous quelques bontés,

On vous en instruira. J'ai dit, je me retire :
C'est à vous de vous mieux conduire,
Voilà ma première leçon :
Profitez ; nous verrons si vous valez la peine
Qu'on vous en donne une autre.

OSMIN.

Bon !

(*A Soliman.*)

Elle vous parle en souveraine.

SCÈNE XI.

SOLIMAN, DÉLIA, OSMIN.

DÉLIA, *à Soliman.*

Vous plaît-il, auguste sultan,
D'écouter encore un air tendre?

SOLIMAN, *d'un ton sec.*

Non, l'heure m'appelle au divan :
On vous fera savoir, si je veux vous entendre.

DÉLIA, *à part, en sortant.*

Il a le ton bien imposant ;
Il a besoin d'une leçon nouvelle.

OSMIN.

Seigneur, qu'ordonnez-vous d'une esclave rebelle?
Comment dois-je punir ce mépris insultant?

SOLIMAN, *après un instant de réflexion.*

C'est un enfant, une petite folle,
Il faut l'excuser.

(*Il sort.*)

OSMIN.

Cet enfant
Pourra bien envoyer le sultan à l'école.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

(Soliman entre, suivi de plusieurs esclaves, officiers de sa personne : l'un porte une petite table d'or carrée, haute de six à huit pouces, et large d'un pied et demi environ; l'autre pose sur cette table un riche vase de porcelaine; un troisième y place une soucoupe d'or garnie de pierreries, avec deux tasses de porcelaine, et une cuiller faite avec le bec d'un oiseau des Indes très rare, lequel bec est plus rouge que le corail, et de très grand prix; un quatrième esclave, après que Soliman s'est assis à la turque sur le sofa, lui présente à genoux une grande pipe allumée. Soliman fait un geste de la main; les esclaves se retirent.)

SOLIMAN, *fumant par intervalles.*

Je ne sors point de mon étonnement;
Une esclave parler avec cette arrogance!
(*Il fume.*)
Elmire, Elmire, ah! quelle différence!
Que vous méritez bien tout mon attachement!
Osmin ne revient point; je meurs d'impatience.
(*Il fume.*)
Douceur de caractère, égards, respect, décence...
(*Il fume.*)
Et cette Roxelane... Oui, je suis curieux

De démêler au fond ce qu'elle pensé.
C'est la première fois que l'on voit en ces lieux
Le caprice et l'indépendance.
(*Il fume.*)
Nous allons voir ce qu'elle me dira.
Mais il faut s'amuser de son extravagance.
(*Il fume.*)
Osmin ne revient point. A la fin le voilà.
Eh bien?

SCÈNE II.

SOLIMAN, OSMIN.

OSMIN.

Seigneur, j'ai fait votre message,

SOLIMAN.

Que t'a-t-on répondu?

OSMIN.

Seigneur, sur un sofa
Roxelane dormoit...

SOLIMAN.

Parle sans verbiage.
Au fait, le sofa n'y fait rien.

OSMIN.

Aussitôt on l'éveille; elle me voit.

SOLIMAN.

Eh bien?

OSMIN.

Que nous demande ce vieux singe,
Ce marabou coiffé de linge?
Dit-elle, en se frottant les yeux.
A ce compliment gracieux,

Je réponds : Trésor de lumière,
Je viens de la part du sultan,
De vos pieds baiser la poussière,
Et vous dire qu'il vous attend
Pour prendre du sorbet avec lui.

SOLIMAN, *vivement.*

Viendra-t-elle?

OSMIN.

Va dire à ton sultan, réplique cette belle,
Que je ne prends point de sorbet,
Et que mes pieds n'ont point de poussière.

SOLIMAN.

En effet...
Tu t'y prends toujours mal; tu pouvois bien attendre... .
Osmin, on lui doit des égards.

OSMIN.

Elle en a tant pour nous!

SOLIMAN.

Cui, malgré ses écarts,
Il est certains devoirs qu'à son sexe il faut rendre :
Elle est excusable.

OSMIN, *avec ménagement.*

A vos yeux.

SOLIMAN.

Sa vivacité, sa jeunesse...

OSMIN.

Vous prenez sa défense, elle vous intéresse;
Et cette belle esclave, au gosier merveilleux,
De la part du sultan, n'ai-je rien à lui dire?

SOLIMAN.

A Délia? Non, rien.

OSMIN.

Et votre tendre Elmire...

SOLIMAN.

Elmire! ah je l'aime toujours.
Mais va trouver Roxelane, va, cours...
Qui peut lever cette portière? [1]

SCÈNE III.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

ROXELANE, *lestement*.

C'est moi.

SOLIMAN.

Vous êtes la première...
(*A part.*)
Mais elle ne sait pas les devoirs imposés;
(*A Roxelane.*)
Passons. Roxelane, excusez :
Je suis fâché qu'on ait eu l'imprudence
D'interrompre votre sommeil.

ROXELANE.

Je m'attends tous les jours à quelque trait pareil.
Ces Turcs sont si polis!

---

[1] Les appartements intérieurs du sérail n'ont point de portes fermantes; mais de riches portières de drap d'or ou d'autres étoffes précieuses. Des eunuques noirs sont de garde nuit et jour à l'entrée en dehors, prêts à exécuter au moindre signal les ordres du grand-seigneur ou du kislar aga. Les femmes n'ont point la permission de se présenter devant sa hautesse sans être annoncées.

OSMIN, *à part.*

Voyez l'impertinence.

ROXELANE, *à Soliman, qui continue de fumer.*

Mais voudriez-vous bien avoir la complaisance...

SOLIMAN, *qui s'imagine que Roxelane lui demande sa pipe pour fumer, la lui présente.*

Très volontiers, tenez.

(*Roxelane prend la pipe et la jette au fond du théâtre.*)

OSMIN.

Quel attentat!

SOLIMAN, *se levant avec courroux.*

Comment! après un tel éclat...

OSMIN, *saisi d'indignation, passe du côté de Soliman.*

Qu'ordonnez-vous, seigneur?

SOLIMAN, *à Osmin, d'un ton foudroyant.*

Silence.

(*Osmin se retire tout étonné.*)

Roxelane...

ROXELANE, *tranquillement.*

Fi donc! mais cela n'est pas beau.

Comment! comment! Devant des femmes.....

Vous qui faites la cour aux dames!

En vérité...

SOLIMAN.

Tout cela m'est nouveau.

(*A Roxelane.*)

Qu'elle est folle! Écoutez, Roxelane.

ROXELANE.

J'écoute.

SOLIMAN.

En France, l'on agit sans doute

Aussi légèrement.

ROXELANE.

A peu près.

SOLIMAN.

Par bonté
Je veux bien excuser votre vivacité;
A l'avenir soyez plus circonspecte.
J'oublie entièrement ce que vous m'avez dit.

ROXELANE.

Vous l'oubliez? Tant pis.

SOLIMAN.

Il faut qu'on me respecte.

ROXELANE.

Tant pis encor.

SOLIMAN.

Comment?

ROXELANE.

Sans contredit :
Vous y perdrez, vous y perdrez, vous dis-je.
Eh! comment voulez-vous, monsieur, qu'on vous corrige?

SOLIMAN.

Me corriger? De quoi donc, s'il vous plaît?

ROXELANE.

De quoi? de quoi? Ces sultans me font rire,
Ils pensent que sur eux nous n'avons rien à dire.
Je prends à vous quelqu'intérêt,
Croyez-moi, bannissons la gêne.
L'amitié me conduit; quand ce seroit la haine,
Vous pourriez y gagner encor;
La haine est franche, elle vaut un trésor :
Nous devons lui prêter l'oreille.
Un ami par pitié foiblement nous conseille.

Notre ennemi connoît tous nos défauts,
D'une gloire usurpée il distingue le faux :
L'amitié dort, la haine veille ;
Consultez-la, vous qui voulez régner.
L'orgueil nous trompe ; eh ! faut-il l'épargner ?
Non...

SOLIMAN, *à part.*

Cette femme est étonnante.
(*A Roxelane, fièrement.*)
Brisons-là.

ROXELANE, *respectueusement.*

Soit, ce seroit vous fâcher.
Ce n'est pas mon dessein.

SOLIMAN

Soyez donc plus prudente.

ROXELANE.

La franchise, il est vrai, doit vous effaroucher :
Vos oreilles n'y sont pas faites.

SOLIMAN.

Encor ! vous oubliez qui je suis, qui vous êtes.

ROXELANE.

Qui vous êtes, et qui je suis?
Vous êtes grand seigneur, et moi je suis jolie :
On peut aller de pair.

SOLIMAN.

Oui, dans votre patrie.

ROXELANE.

Ah ! que n'y suis-je encor ! quels dégoûts ! quels ennuis !
Vous faites bien sentir quelle est la différence
De ce maudit pays au mien.
Point d'esclaves chez nous ; on ne respire en France

Que les plaisirs, la liberté, l'aisance,
Tout citoyen est roi, sous un roi citoyen.

SOLIMAN.

A ce que je puis voir, vous seriez enchantée,
Si vous pouviez vous séparer de moi.

ROXELANE.

Assurément, je suis de bonne foi.

SOLIMAN.

Mais si par les plaisirs vous étiez arrêtée,
Si l'on faisoit votre bonheur?

ROXELANE.

En quoi?

SOLIMAN.

Vous ne seriez donc point tentée
De plaire à Soliman, d'obtenir sa faveur?

ROXELANE.

Non.

SOLIMAN.

Vous dites cela d'un cœur!...

ROXELANE.

Je le dis comme je le pense.

SOLIMAN.

Cependant j'ai quelque espérance...

ROXELANE.

Détrompez-vous, c'est une erreur.

SOLIMAN.

Vous ne me rendez pas justice;
Quoi! jamais...

ROXELANE, *minaudant.*

Oh!... jamais!... Je ne jure de rien.
Une fantaisie, un caprice
Peut décider de tout.

SOLIMAN.

Eh bien!
J'attends tout du caprice et de la fantaisie.
Vous soupez avec moi?

ROXELANE.

Je n'en ai nulle envie.

SOLIMAN.

Je pense que c'est un honneur;
Vous devriez...

ROXELANE.

Je devrois! Eh! seigneur,
Vous devriez plutôt vous-même vous défaire
Des mots humiliants d'honneur et de devoir
Qui font sentir votre pouvoir,
Sans vous donner le mérite de plaire.

SOLIMAN.

Allons, je le veux bien.

ROXELANE.

C'est agir sensément,
En ce cas laissez-vous conduire;
Vous promettez, et je veux vous instruire.
Çà, faisons un arrangement:
Un souper tire à conséquence,
Et vous n'êtes pas mon amant:
Nous n'en sommes pas là. Pour faire connoissance,
C'est moi qui vous donne à dîner.

SOLIMAN.

Très volontiers. Osmin?

SCÈNE IV.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN *entre.*

ROXELANE.

C'est à moi d'ordonner.

(*A Osmin.*)

Osmin, fais avertir l'intendant des cuisines [1]
Que je traite ici le sultan.
Que la chère soit des plus fines,
Et que l'on nous serve à l'instant.
Vole...

(*Osmin se retourne avec étonnement du côté de Soliman pour savoir son intention.*)

SOLIMAN.

Obéis à Roxelane.

(*Osmin sort.*)

SÈCNE V.

ROXELANE, SOLIMAN.

ROXELANE.

N'avez-vous point quelqu'aimable sultane
Qui puisse exciter l'enjouement?
Tenez, il faut qu'Elmire vienne:
Vous l'aimez, m'a-t-on dit, assez passablement.

SOLIMAN.

Oui... mais...

---

[1] Le Mout-pak Émini, intendant des cuisines du grand seigneur. Il a treize cents personnes sous ses ordres.

ROXELANE.

Et Délia, cette Circassienne,
Dont le gosier vous cause un doux ravissement?
Il faudroit l'inviter.

SOLIMAN.

Il n'est pas nécessaire,
Nous serons seuls.

ROXELANE.

Oui-da!

SOLIMAN.

J'y compte.

ROXELANE.

Laissez faire,
J'arrangerai tout cela joliment.

SCÈNE VI.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, *à Roxelane.*

Vos ordres sont donnés.

SOLIMAN *tire Osmin à part, et lui dit tout bas:*

Osmin, va chez Elmire,
Va rassurer son cœur, promets-lui que ce soir...

ROXELANE.

Que dites-vous?

SOLIMAN, *à Roxelane.*

(A Osmin.)
Rien, rien. J'irai la voir.

ROXELANE.

Quels secrets avez-vous à dire?

SOLIMAN, *à Osmin.*

Pars.

ROXELANE.

Laissez-le moi, s'il vous plaît,
J'en ai besoin.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Demeure.

ROXELANE, *à Osmin.*

Et suis comme un arrêt,
Tout ce que je vais te prescrire.
(*A Soliman.*)
Et vous, allez vaquer aux soins de votre Empire.
Vous reviendrez lorsque tout sera prêt.

SOLIMAN, *à part.*

Non, je n'ai rien vu de ma vie,
De si plaisant. Contentons son envie,
Je veux m'en donner le plaisir.
(*Il sort en faisant une inclination à Roxelane, qui lui rend son salut avec une dignité comique.*)

SCÈNE VII.

ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, *à part, pendant que Roxelane reconduit le grand seigneur.*

Soliman veut se divertir,
C'est un moment de fantaisie:
Puisqu'elle prend faveur, faisons-lui notre cour;
Son ascendant pourroit nous nuire:
Quitte après tout pour la détruire,
Dès que nous y trouverons jour.
(*A Roxelane.*)
Enfin, vous triomphez.

ROXELANE.

Eh quoi! cela t'étonne?

OSMIN.

Oh! point du tout, vous méritez très fort
La préférence qu'on vous donne.
Chacun doit en tomber d'accord.
Quand on a votre esprit, quand on est aussi belle...

ROXELANE, *riant.*

Tout de bon!

OSMIN.

Croyez-en un esclave fidèle
Qui vous est attaché; comptez qu'il n'en est point
De plus vrai, de plus...

ROXELANE.

Oui, oui, je sais à quel point
Je dois me fier à ton zèle.
Je vous connois, messieurs les courtisans.
Va, va, porte ailleurs ton encens;
Je vois ton cœur à travers ton visage:
Tu veux sacrifier à l'idole du jour.
Ces thermomètres de la cour
Ont cependant quelqu'avantage;
Ils marquent à coup sûr les changements de temps,
Le froid, le chaud, et le calme et l'orage,
Tantôt haut, tantôt bas, suivant les accidents;
Ils ne sont bons qu'à cet usage. [1]

---

[1] Huit esclaves noirs entrent et font pendant le reste de cette scène tous les apprêts d'un dîner à la turque : ils étendent un tapis, ensuite un grand rond de maroquin qu'ils couvrent d'une nappe de toile des Indes à fleurs, sur laquelle ils posent une table ronde d'argent massif.

OSMIN, *à part.*

Elle me connoît trop pour ne pas l'écraser.
(*Haut.*)
Non, je ne sais point déguiser.
En vérité, je suis plus que personne...

ROXELANE.

Voici l'ordre que je te donne,
Suis-le sans rien examiner :
Passe chez Délia ; de là va chez Elmire :
Dis-leur que Soliman les attend à dîner ;
Mais ne t'avise pas de dire
Que tu viens de ma part ; ta tête m'en répond.
Que le sultan même l'ignore.

OSMIN, *à part.*

Par la barbe d'Ali ! tout cela me confond.

ROXELANE.

Comment ! tu ne pars pas encore ?
Dépêche, et garde-toi surtout de me trahir.

SCÈNE VIII.

ROXELANE ET LES ESCLAVES.

ROXELANE.

Oh ! je ne veux point qu'on s'endorme,
Quand il s'agit de m'obéir.
Je veux dans ce sérail établir la réforme,

---

haute d'un pied et demi, et de quatre pieds de diamètre, avec un rebord de deux doigts. Ils rangent à l'entour quatre grands carreaux ornés de réseaux et de glands d'or. Tout cela s'exécute avec promptitude, et dans le silence profond que l'on observe au sérail.

(Apercevant les esclaves.)

Qu'est-ce que je vois là? des carreaux, un tapis!
Allons, allons, ôtez cet étalage.
(Elle donne du pied dans les carreaux.)
Un dîner à la turque! oh! le plaisant usage!
Vous autres, vous mangez sur la terre accroupis,
Comme des sapajoux. Une table, des chaises,
Suivez les coutumes françoises.
(Les esclaves marquent leur étonnement par leurs gestes.)
Eh bien! ils sont tout étourdis.
Que l'on baisse ces jalousies,
Qu'on défende l'entrée au jour,
Et que nous dînions aux bougies;
Leur éclat nous suffit, il répand à l'entour
Ce demi-jour si doux qui convient à l'amour.
J'oubliois la meilleure chose;
Il nous faut du vin, songez-y.
(Les esclaves paroissent scandalisés. Ils font entendre par signe qu'il n'y a point de vin dans le sérail.)
Comment! ils ont horreur de ce que je propose!
Hem! quoi! plaît-il? on n'en a point ici?
Que l'on aille chez le Muphti [1],
On en trouvera, j'en suis sûre:
C'est un esprit juste, un cœur droit,
Qui saisit tout le vin: c'est par là qu'il s'assure

---

[1] *Le* Muphti est le souverain pontife de la loi mahométane. Il affecte une grande simplicité et la régularité la plus exacte. Il condamne l'usage du vin, et cependant en boit comme d'autres en secret.

Qu'aucun vrai musulman n'en boit.
Il nous en donnera du grec et du champagne,
Tout ce que nous voudrons.

SCÈNE IX.

OSMIN, ROXELANE.

OSMIN.

Étoile du sérail,
Vous êtes obéie, Elmire m'accompagne.

ROXELANE.

(*A part.*)
Fort bien. Je vais songer moi-même à ce détail.
(*A Osmin.*)
Je reviens à l'instant.

SCÈNE X.

ELMIRE, OSMIN.

ELMIRE.

Osmin, quelle est ma joie!
Il est donc vrai que Soliman t'envoie?
Ah! je croyois que Délia...

OSMIN.

Bon! bon! rassurez-vous; ces virtuoses-là,
Tant pour le chant que pour la danse,
Quelquefois au sérail ont une préférence,
Qui ne dure pas plus long-temps
Qu'un entrechat, une cadence.
Il n'en est pas de même chez les Francs,
A ce que l'on dit.

ELMIRE.

Non; elles ont un empire,
Qui bien souvent mène au délire :
Par un aveuglement qu'on ne peut excuser,
A leur art léger et frivole,
Devoir, fortune, honneur, il n'est rien qu'on n'immole;
Le premier des talents est celui d'amuser.
J'avois tout lieu de craindre.

OSMIN.

Eh! non, non : sa hautesse
Ne s'est point prise à ses foibles appas.

SCÈNE XI.

ELMIRE, ROXELANE, OSMIN.

(Roxelane s'aperçoit qu'Elmire et Osmin se parlent en confidence, elle s'approche doucement, se met derrière eux sur le sofa de l'avant-scène, et les écoute.)

OSMIN, *continuant sans voir Roxelane.*

Mais un danger d'une autre espèce
Vous menace peut-être.

ELMIRE.

Hélas!
Achève, Osmin.

OSMIN, *sans voir Roxelane.*

C'est Roxelane.

ELMIRE.

Cette petite esclave? Ah! je ne le crois pas.
Le beau sujet pour faire une sultane!

OSMIN.

Elle seroit peu de mon goût.

ELMIRE.

Un air vif, étourdi, décidé.

OSMIN.

Voilà tout.

Soliman vous rend bien justice;
Mais je crains l'effet du caprice.

ELMIRE.

Comment le prévenir? Osmin,
Daigne recevoir cet écrin,
Et sers-moi.

OSMIN, *prenant l'écrin et le mettant dans son sein.*

De grand cœur, sans rien faire paroître.

ELMIRE.

Intendant des plaisirs, tu règnes sur ton maître.
Il ne voit rien que par tes yeux,
Il n'entend que par tes oreilles;
Tu le guides, tu le conseilles,
Tu décides son choix, tu peux tout en ces lieux:
J'aurois trop à rougir de me voir des égales.
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi;
En toute occasion rabaisse mes rivales:
N'épargne aucun moyen, et dis du bien de moi.

ROXELANE, *haut.*

Fort bien.

OSMIN, *à part.*

(Bas, à Roxelane.)

Je suis perdu. Vous me croyez un traître;
En effet, j'en suis un pour vous servir.

ROXELANE *se lève, et présente une bague à Osmin qui la reçoit, et elle dit, en parodiant Elmire:*

Osmin,
Reçois ce bijou de ma main.

O toi qui règnes sur ton maître,
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi.
J'aurois trop à rougir si j'avois des rivales;
En toute occasion vante-lui mes égales.
Ne me ménage pas, et dis du mal de moi.

ELMIRE.

Cette froide plaisanterie,
Vous sied très mal, je vous en avertis.
Oui, Soliman m'est plus cher que la vie:
Je veux avoir son cœur; il n'importe à quel prix.

OSMIN.

L'émulation est louable.
Je vous laisse entre vous disputer cet honneur.
(*A Elmire, bas.*) (*A Roxelane.*)
Comptez sur moi. Je vous suis favorable.

ROXELANE, *avec un souris moqueur.*

Va, je n'ai pas besoin de ta faveur,
Et tu peux protéger Elmire;
Je le permets.

ELMIRE.

Ce fier sourire
Nous décèle un orgueil qu'on pourroit réprimer.

ROXELANE.

C'est douter du succès que de vous alarmer.

OSMIN, *à part.*

Courage! allons; j'aime assez les querelles;
C'est un revenant-bon pour moi.
Le casuel de mon emploi
Est la discorde entre les belles.

(*Il sort.*)

(*Pendant cet à parte d'Osmin, Elmire mesure des yeux Roxelane d'un air fier et dédaigneux.*)

ELMIRE.

Un air vif, étourdi, décidé.

OSMIN.

Voilà tout.

Soliman vous rend bien justice;
Mais je crains l'effet du caprice.

ELMIRE.

Comment le prévenir? Osmin,
Daigne recevoir cet écrin,
Et sers-moi.

OSMIN, *prenant l'écrin et le mettant dans son sein.*

De grand cœur, sans rien faire paroître.

ELMIRE.

Intendant des plaisirs, tu règnes sur ton maître.
Il ne voit rien que par tes yeux,
Il n'entend que par tes oreilles;
Tu le guides, tu le conseilles,
Tu décides son choix, tu peux tout en ces lieux:
J'aurois trop à rougir de me voir des égales.
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi;
En toute occasion rabaisse mes rivales:
N'épargne aucun moyen, et dis du bien de moi.

ROXELANE, *haut.*

Fort bien.

OSMIN, *à part.*

(Bas, à Roxelane.)

Je suis perdu. Vous me croyez un traître;
En effet, j'en suis un pour vous servir.

ROXELANE *se lève, et présente une bague à Osmin qui la reçoit, et elle dit, en parodiant Elmire:*

Osmin,
Reçois ce bijou de ma main.

O toi qui règnes sur ton maître,
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi.
J'aurois trop à rougir si j'avois des rivales ;
En toute occasion vante-lui mes égales.
Ne me ménage pas, et dis du mal de moi.

ELMIRE.

Cette froide plaisanterie,
Vous sied très mal, je vous en avertis.
Oui, Soliman m'est plus cher que la vie.
Je veux avoir son cœur ; il n'importe à quel prix.

OSMIN.

L'émulation est louable.
Je vous laisse entre vous disputer cet honneur.
(*A Elmire, bas.*) (*A Roxelane.*)
Comptez sur moi, je vous suis favorable.

ROXELANE, *avec un souris maqueur.*

Va, je n'ai pas besoin de ta faveur,
Et tu peux protéger Elmire ;
Je le permets.

ELMIRE.

Ce fier sourire
Nous décèle un orgueil qu'on pourroit réprimer.

ROXELANE.

C'est douter du succès que de vous alarmer.

OSMIN, *à part.*

Courage ! allons ; j'aime assez les querelles ;
C'est un revenant-bon pour moi.
Le casuel de mon emploi
Est la discorde entre les belles.

(*Il sort.*)

(*Pendant cet à parte d'Osmin, Elmire mesure des yeux Roxelane d'un air fier et dédaigneux.*)

SCÈNE XII.

ROXELANE, ELMIRE.

ROXELANE.

En bien! comment suis-je à vos yeux?

ELMIRE.

Comme un objet qui doit m'être odieux;
Je ne le cache point.

ROXELANE, *d'un air ouvert.*

Venez, ma chère amie:
Embrassez-moi; gardez votre sultan.
Vous croyez que je m'en soucie?
Mais point du tout: allons, débarrassez-nous-en,
Et de grand cœur je vous en remercie.
Qui peut donc encor vous troubler?

ELMINE.

Roxelane, nous sommes femmes.
Ce n'est pas entre nous qu'il faut dissimuler,
Et nous nous connoissons; je m'attends à vos trames.

ROXELANE.

Eh bien! vous me jugez très mal.
Je resterai toujours esclave, s'il faut l'être:
Mais mon amant ne sera point mon maître;
Je n'aimerai jamais que mon égal.
Si vous avez moins de délicatesse,
Je vous cède mes droits; usez de votre adresse
Pour réussir dans vos amours.

ELMIRE.

Je n'emploierois que ma tendresse.

ROXELANE.

Et des écrins. Abrégeons ces discours.

Pour vous prouver comme je pense,
Apprenez que c'est moi qui vous prie à dîner,
Avec votre sultan; voyez ma complaisance.
Profitez des moyens que je veux vous donner;
Tâchez que pour vous seule il soit tendre et fidèle.
(A la cantonade, en élevant la voix.)
Holà! faites venir ici le grand seigneur.

ELMIRE, *à part.*

Veut-elle me tromper? J'aurai les yeux sur elle.
(A Roxelane.)
Si vous ne cherchez point à troubler mon bonheur,
Comptez sur l'amitié, sur la reconnoissance...

ROXELANE.

Taisons-nous, voici Délia;
Je l'ai fait inviter aussi.

ELMIRE.

Quelle imprudence!

ROXELANE.

Bon! bon! la craignez-vous? on s'en amusera.

SCÈNE XIII.

ROXELANE, ELMIRE, DELIA.

ROXELANE, *à Délia.*

Venez sur l'horizon, astre de Circassie!
Aux yeux de Soliman, ce soleil de l'Asie,
Étalez vos brillants appas;
(A Elmire.)
Il va paroître. Elmire, je vous prie,
Il faut égayer le repas:
Point de flegme espagnol; vive l'étourderie!
Le sentiment est beau; mais il n'amuse pas.
Qu'en pense Délia?

DÉLIA.

Qu'on doit devant son maître
Rester toujours dans la soumission,
Le silence, l'attention.
La nature a borné notre être;
Pour un amant le ciel nous a fait naître :
Qu'il soit sujet ou souverain,
Il a les mêmes droits; enfin nous devons être,
Par l'arrêt de notre destin,
Esclaves.

ELMIRE.

Compagnes.

ROXELANE.

Maîtresses.

DÉLIA.

Les hommes ont l'empire.

ROXELANE.

Il faut leur commander.

ELMIRE.

Quels sont nos titres?

ROXELANE.

Leurs foiblesses.

DÉLIA.

Encor plus foibles qu'eux, nous devons leur céder.

ELMIRE.

Ne leur disputons rien; n'ont-ils pas en partage
La valeur, le courage,
Les sciences, les arts?

ROXELANE.

Pourquoi s'en alarmer?
Nous en savons plus qu'eux, mille fois davantage.

DÉLIA.

Et que savons-nous?

ROXELANE.

Les charmer.

ELMIRE.

C'est présumer beaucoup.

ROXELANE.

Selon ma fantaisie,
Laissez-moi gouverner le vainqueur de l'Asie,
Quelques jours seulement. Je vous le rends après
Aussi complaisant qu'un François,
Et l'amène à vos pieds, à vos pieds, j'en suis sûre;
Ce sera sans beaucoup d'efforts.
Je veux ici venger l'honneur du corps.

ELMIRE, *à part.*

Son insolence me rassure;
Elle en sera punie, et je ne crains plus rien.

ROXELANE.

Sa hautesse paroît : cessons notre entretien.
(*A la cantonade.*)
Esclaves, servez-nous. [1]

---

[1] Douze eunuques de l'has-oda (chambre suprême) apportent trois chaises, un fauteuil et une table toute servie à la françoise et garnie de bougies. Les mets sont dans des plats de mertabani, espèce de porcelaine de la Chine, plus précieuse que l'or, par l'opinion où sont les Orientaux, qu'elle ne peut contenir aucun poison sans se briser. On ne sert point d'autres vaisselles sur la table du grand seigneur. Le kilargi bachi (intendant de l'échansonnerie et des offices) fait poser à terre une cuvette d'or, dans laquelle est un flacon de cristal rempli de vin. Les verres

(*A Elmire, en lui présentant une volaille.*)
Coupez, Elmire.

SOLIMAN.

Oui, l'usage est charmant.
(*A l'écuyer tranchant.*)
Je te supprime.

ROXELANE, *à Délia.*

Et vous, très agréablement
Vous verserez à boire à sa hautesse.
(*A Osmin.*)
Donne le vin.

SOLIMAN, *avec étonnement.*

Du vin!

OSMIN, *avec un étonnement plus marqué.*

Du vin!

ROXELANE.

Du vin!
C'est la source de l'allégresse.
C'est l'âme du plaisir.
(*Osmin va prendre avec le bord de sa robe le flacon de vin qu'il pose sur la table en détournant la vue.*)
(*A Osmin.*)
Pourquoi donc ce dédain?
(*A part.*) (*A Osmin.*)
Commençons par l'esclave. Approche : pour ta peine,
De ce flacon tu vas avoir l'étrenne.
(*Roxelane remplit de vin un verre et le présente à Osmin.*)
Tiens.

OSMIN.

Moi, goûter ce breuvage odieux!

ROXELANE, *regardant Soliman.*

Il me désobéit.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Bois.

OSMIN

O ciel! je frissonne.

(*A Soliman.*)

Seigneur, un musulman...

SOLIMAN.

Eh! fais ce qu'on t'ordonne.

OSMIN *prend le verre, lève les yeux au ciel, fait une grimace de répugnance, et dit avant que de boire:*

O Mahomet! ferme les yeux.

(*A part, après avoir bu.*)

Bon! bon!

SOLIMAN.

Je ris d'Osmin.

OSMIN, *tendant son verre.*

Seigneur, je me résigne.

ROXELANE, *à Osmin.*

(*A Délia.*)

C'en est assez. Allons, charmante Délia,
Versez à Soliman les trésors de la vigne.
Donnez son verre, Elmire.

ELMIRE *tend le verre du sultan.*

Le voilà.

(*Délia verse.*)

SOLIMAN.

Dispensez-moi.

ROXELANE.

J'entends; vos officiers sont là.

(Elle fait signe aux officiers et aux esclaves de se retirer. Tous sortent, à l'exception d'Osmin.)

(A Soliman.)

Éloignez-vous. J'approuve la décence.

ELMIRE.

Mais sur ce point, dit-on, vous en manquez en France;
Car devant vos valets, francs espions gagés,
Vous parlez, agissez sans aucune prudence;
Pendant tout le service, autour de vous rangés,
Ils s'amusent tout bas de votre extravagance;
Vos travers, vos écarts, vos propos négligés
Établissent les droits de leur impertinence.

SOLIMAN.

N'en sent-on pas la conséquence?
Dans le jour le plus pur il faut se faire voir,
Et le respect que l'on imprime,
Doit être un sentiment, et non pas un devoir.

ROXELANE.

Seigneur, vous gagnez mon estime;
Mais on n'est pas toujours dans la sublimité:
Entre nous, croyez-moi, soyons ce que nous sommes:
Pour qui seroit la volupté,
Si l'on en privoit les grands hommes?
Cette imposante gravité
Qui vous interdit la gaîté,
Éloigne cent plaisirs qu'un souverain ignore.
Ah! malheureux qui n'a jamais goûté
Les plaisirs de l'égalité!

(Elle regarde Soliman d'un air coquet et agaçant.)
Et celui d'obéir souvent plus doux encore.
Allons, c'est à votre santé.

ELMIRE, *au sultan.*

Vous nous ferez raison.

SOLIMAN.

Il faut vous satisfaire.

(Il boit avec Elmire, Roxelane et Délia. Osmin saisit ce moment pour boire en cachette à même le flacon.)

ROXELANE.

Voilà le moyen de nous plaire.
(A Soliman, après qu'il a bu.)
N'est-il pas vrai que ce breuvage est doux?
(A Délia.)
Délia, vous rêvez! allons, animez-vous:
Vous ne nous dites rien.

DÉLIA, *d'un air réservé.*

Moi, je n'ai rien à dire.

ROXELANE.

Et qu'importe? parlez toujours:
Lorsque la gaîté nous inspire,
Un rien fournit matière à cent jolis discours.

ELMIRE.

Eh! mais, oui: si j'en crois ce que l'on nous raconte,
La langue, en France, est toujours prompte,
Le bon sens ennuyeux jamais ne la conduit,
Et comme d'un volcan la parole élancée,
Part sans attendre la pensée;
On parle toujours bien lorsque l'on fait du bruit.

ROXELANE.

Mais oui, dans les soupers qu'à Paris on se donne,
Sur tout légèrement on discute, on raisonne,

Et l'on n'a jamais plus d'esprit
Que quand on ne sait ce qu'on dit.
Les François sont charmants.

SOLIMAN, *d'un air complaisant pour Roxelane.*

Et surtout les Françoises.

ROXELANE, *montrant Elmire.*

Et les Espagnoles aussi.
Convenez-en.

SOLIMAN.

Sans doute.

ROXELANE.

Allons, prenons nos aises,
Que la liberté règne ici;
(*Montrant Elmire.*)
Au cher objet qui vous engage,
Sans vous gêner, parlez de votre amour.

SOLIMAN, *à part.*

Elle veut me piquer, je vais avoir mon tour...
(*Haut, à Elmire.*)
Elmire assurément mérite mon hommage.
Ses attraits..

ELMIRE.

Ah! seigneur, c'est un foible avantage.
Rendez plutôt justice à ma sincère ardeur.

ROXELANE.

Ah! nous allons tomber dans la langueur;
Y pensez-vous de tenir ce langage?
Vous le ferez redevenir sultan.
Ne nous gâtez point, Soliman.

ELMIRE.

Sans contrainte, sans art, ma tendresse s'explique

ROXELANE.

Osmin, fais entrer la musique.

(Osmin fait un signal; tous les musiciens et musiciennes du sérail entrent, et se rangent dans le fond de la salle.)

(A Délia.)

Pendant ce bel entretien-là,
Chantez un air, aimable Délia.

DÉLIA *chante au son des instruments turcs.*

Dans l'univers tout aime, tout désire;
Du tendre amour tout peint la volupté.
Si le papillon vole avec légèreté,
Un autre papillon l'attire.
Les fleurs, en s'agitant, semblent se caresser,
Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embrasser,
Les oiseaux sont charmés de pouvoir se répondre,
Et le doux murmure des eaux
Est causé par plusieurs ruisseaux
Qui se cherchent pour se confondre.

ROXELANE.

(A Délia.)

Ils sont tout occupés de leur amour transi.

(A un musicien qui tient une harpe.)

Donnez cet instrument, je veux chanter aussi.

(On lui donne la harpe; elle prélude. Le grand seigneur se lève et va s'appuyer sur le dos de la chaise de Roxelane, Elmire et Délia se lèvent aussi, et se parlent tout bas; pendant ce temps les officiers enlèvent la table.)

ROXELANE *chante et s'accompagne sur la harpe.*

O vous que Mars rend invincible,
Voulez-vous être au rang des dieux?
Défendez-vous, s'il est possible,
D'être esclave de deux beaux yeux.
Vous triomphez par la victoire:
Mais tout l'éclat de votre gloire
S'anéantit devant l'amour,
Et vous cédez à votre tour.
O vous, etc.

SOLIMAN.

Je n'y tiens plus : mon cœur est dans l'ivresse.
(*A Roxelane, en lui donnant le mouchoir.*)
Acceptez...

ROXELANE *prend le mouchoir et le présente à Délia.*

Délia, recevez ce présent:
C'est sans doute à vous qu'il s'adresse;
C'est le prix de votre talent.

SOLIMAN, *à part.*

Quel mépris!

DÉLIA, *s'inclinant devant le sultan.*

Quel bonheur!

ELMIRE, *se laissant tomber sur le sofa.*

J'expire.

SOLIMAN, *après un moment de silence, arrache le mouchoir de la main de Délia et le porte à Elmire.*

Elmire, il est à vous : oui, je déclare, Elmire...

ELMIRE.

Ah! je renais.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Ote-toi de mes yeux.

C'est trop souffrir ; ingrate, tu me braves :
Qu'elle soit mise au rang des plus viles esclaves.
(*Roxelane est emmenée par quatre eunuques noirs. En sortant, elle regarde Soliman avec une fierté noble, qui marque la tranquillité de son âme. Délia se retire confuse. Tous les personnages qui sont sur la scène disparoissent, excepté Osmin que Soliman retient, et Elmire qui s'éloigne dans le fond du théâtre.*)

SCÈNE XV.

SOLIMAN, OSMIN, ELMIRE.

SOLIMAN.

VIENS, Osmin : je suis furieux !
(*Il veut sortir, Osmin lui fait apercevoir qu'Elmire l'attend.*

OSMIN.

Mais Elmire, seigneur...

SOLIMAN.

Il faut que je l'évite.

OSMIN.

Mais vous l'aimez.

SOLIMAN.

Oui, je l'aime, je veux...
Oui, je l'adore... Osmin, que je suis malheureux !
Viens, suis-moi, dissipons le trouble qui m'agite.
(*Il sort du côté opposé à Elmire, qui, voyant que Soliman ne la suit point, se retire avec douleur.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ELMIRE, *seule.*

SOLIMAN ne vient point : je tremble sur mon sort.
Je ne le vois que trop ; il aime Roxelane.
Je ne dois qu'au dépit l'honneur d'être sultane ;
Mais j'aurai Soliman... Soliman, ou la mort.
L'ambition à l'amour est égale.
Quoi ! je verrois,.. je verrois ma rivale
Jouir !... Je la perdrai... Dois-je la perdre, hélas !
(*Apercevant Soliman.*)
Mais d'un air inquiet il porte ici ses pas.
Il semble m'éviter, il s'arrête, il soupire.
(*A Soliman.*)
Seigneur...

SCÈNE II.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN.

SOLIMAN *voit Elmire, et se retourne du côté d'Osmin.*

OSMIN !

ELMIRE, *à Soliman.*

Quel sombre accueil !

SOLIMAN, *à Elmire.*

Rassurez-vous ; vous triomphez, Elmire.

(*A Osmin.*)

Un air altier, un fier coup-d'œil,
Dans le moment de sa disgrâce,
Annonçoit encor son audace.
As-tu remarqué cet orgueil?

(*A Elmire.*)

J'ai conçu des désirs qui vous ont outragée.
Elmire, pardonnez à l'erreur d'un moment.
Roxelane reçoit un juste châtiment.
Hélas! vous êtes bien vengée.

ELMIRE.

Non, je ne le suis pas, si je n'ai votre amour.

SOLIMAN.

Ah! vous le méritez : qu'en ce jour il éclate.
Ce cœur est à vous sans retour;
Oui, sans retour pour une ingrate.

ELMIRE.

Pour une ingrate!

SOLIMAN.

Elle n'est plus à moi:
C'est votre esclave, et je vous l'abandonne.

ELMIRE.

Vous me l'abandonnez?

SOLIMAN.

Oui, oui, je vous la donne,
Et ma parole est une loi.

ELMIRE.

Je l'accepte, il suffit.

OSMIN, *à part.*

Je ne sais plus, ma foi,
Qui je dois protéger; son caprice m'étonne.

SOLIMAN.

Mérite-elle aucun égard?

ELMIRE.

Non, puisqu'elle a pu vous déplaire.
Je ne veux point sur elle abaisser un regard;
Je ne pourrois jamais la voir qu'avec colère.
Je veux...

SOLIMAN, *l'interrompant avec une vivacité qui fait apercevoir tout l'intérêt qu'il prend encore à Roxelane.*

Que voulez-vous?

ELMIRE.

Ordonner son départ:
Du sérail qu'elle soit bannie.

OSMIN.

Je lui vais, de grand cœur, annoncer son congé.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Attends, attends, je serois peu vengé;
Elle n'est pas assez punie:
Va la chercher.

ELMIRE, *à Osmin.*

Arrête, Osmin.
(*A Soliman.*)
Seigneur, quel est votre dessein?

SOLIMAN.

Il faut qu'à ses yeux je répare
Mon injustice et mes torts envers vous;
Que devant elle je déclare,
Que nous sommes unis par les nœuds les plus doux.
Témoin du bonheur de ma vie,
Qu'elle sente le prix de ce qu'elle a perdu.

(*Plus vivement.*)

De ce cœur qui l'aimoit, et qui vous étoit dû.
Excitons chaque jour ses regrets, son envie;
Que, pour attiser son tourment,
La dévorante jalousie
Cherche dans notre flamme un nouvel aliment.

ELMIRE.

Eh! laissons Roxelane.

SOLIMAN.

Il est vrai, je m'égare;
(*Après un temps.*)
N'y pensons plus. Qu'elle compare
Votre splendeur, et cet abaissement
Où par sa faute elle se trouve.
Redoublons nos transports, et qu'ils soient remarqués.
On est moins affecté des peines qu'on éprouve
Que des biens que l'on a manqués.
(*A Osmin.*)
Va la chercher...

(*Osmin veut sortir, Elmire l'arrête.*)

ELMIRE.

Un moment.

SOLIMAN, *d'un ton à être obéi.*

Va, te dis-je.

(*Osmin sort.*)

SCÈNE III.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN

Qu'elle soit confondue, Elmire, je l'exige.

ELMIRE.

Et que voulez-vous exiger?

SOLIMAN.

Vengez-vous, vengez-moi d'une esclave insolente.

ELMIRE.

Croyez-moi, cessez d'y songer.
C'est une Françoise imprudente,
Dont la légèreté détruit le sentiment;
Qui croit que tout est fait pour son amusement;
Qui croit que le caprice est ce qui rend aimable,
Et dont le cœur n'est point capable
D'un véritable attachement.
Je sais qu'on peut être agréable
Par une gaîté vive, un frivole enjoûment:
Mais ce n'est pas assez; il faut être estimable
Pour fixer le cœur d'un amant,
Et la raison rend seule respectable.

SOLIMAN.

Ah! telle est Roxelane en sa frivolité:
Sa raison perce à travers sa gaîté.
D'un nuage léger c'est l'éclair qui s'échappe,
Et dont la lumière nous frappe.

ELMIRE.

Seigneur, c'est la défendre avec vivacité.

SOLIMAN.

Non, je ne prétends point excuser Roxelane;
Mais qu'appréhendez-vous? N'êtes-vous pas sultane?

ELMIRE.

L'orgueil est satisfait; mais le cœur ne l'est pas.

SOLIMAN.

Il le sera, croyez-en vos appas.
(*Soliman aperçoit Roxelane vêtue en vile esclave; elle s'avance à pas lents, en se couvrant le visage.*)
Je l'aperçois; elle est dans la tristesse,

Et sa main cache un front humilié.
(*A part.*)
N'écoutons point un reste de pitié.

SCÈNE IV.

SOLIMAN, ELMIRE, ROXELANE.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Approchez, approchez; voilà votre maîtresse.
(*A Elmire.*)
Ordonnez de son sort.

ELMIRE.

Je conçois ses regrets;
Elle est assez punie, en perdant vos bienfaits.

SOLIMAN.

Ah! que ce sentiment augmenta ma tendresse!
Je sort d'une honteuse ivresse.
(*Regardant Roxelane.*)
Je ne sais par quel art elle m'avoit surpris.
De mon égarement innocente victime,
Votre cœur gémissoit; j'en connois mieux le prix.
Qu'elle soit désormais l'objet de nos mépris.
(*A Elmire tendrement.*)
Rendez-moi votre amour, et pardonnez mon crime.

ELMIRE.

On n'est point criminel, lorsque l'on est aimé.
(*D'un ton plus bas.*)
Je vous pardonne tout. Mais mon cœur alarmé...

SOLIMAN, *baisant la main d'Elmire, mais regardant toujours Roxelane pour juger de l'état de son âme.*

Il reprend sur le mien un éternel empire.

(Il examine Roxelane.)

J'excite ses regrets...

(Roxelane, pour examiner aussi le sultan, détourne un peu la main dont elle se couvroit le visage : leurs regards se rencontrent, Roxelane rit, et Soliman marque la plus grande surprise. Ce moment doit faire situation.)

O ciel! je la vois rire.

ROXELANE, *riant à gorge déployée.*

Ah! ah! ah! ah! seigneur, vous allez vous fâcher;
Mais, malgré mon respect, je ne puis m'empêcher...

ELMIRE.

Quelle nouvelle insulte!

ROXELANE.

Ah! ah! ah!

SOLIMAN.

Quelle audace!

ROXELANE.

Ah! laissez-moi rire, de grâce.
Ah! ah! ah! ah! ah!

SOLIMAN.

Je veux savoir pourquoi...

ROXELANE.

Il se peut qu'Elmire vous aime;
Mais vous ne l'aimez pas.

SOLIMAN.

Qui donc aimé-je?

ROXELANE.

Moi.

Je ne suis pas dupe du stratagème.

SOLIMAN.

Vous que je dois punir, qui m'osez outrager!

ROXELANE.

Seigneur, on aime encor, quand on veut se venger.
Si je vous suis indifférente,
Renvoyez-moi : nous y gagnerons tous.
Déja je commençois à me trouver contente.
Pourquoi me rappeler? et quelle est votre attente?
Espérez-vous un sort plus doux?

SOLIMAN.

Eh bien! préférez l'infamie
A toutes les grandeurs...

ELMIRE.

Laissez ce cœur abject.
(*A Roxelane.*)
Roxelane, sortez; vous perdez le respect.

ROXELANE.

Fort bien; c'est parler en amie,
Et je vais éviter votre sublime aspect.
(*Elle veut se retirer : Soliman l'arrête avec colère.*)

SOLIMAN, *à Roxelane.*
(*A Elmire.*)
Demeurez, demeurez. Éloignez-vous, Elmire.
Je me retiens à peine, et n'ose devant vous
Laisser échapper mon courroux.
Je vais l'humilier.

ELMIRE.

Seigneur, je me retire;
Mais songez que l'amour n'a que des fers honteux
Lorsque le sentiment n'épure point ses feux.
(*A part, en sortant.*)
Si cet indigne objet remporte l'avantage,
Il n'est point de terme à ma rage.

SCÈNE V.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN, *après un temps.*

Si je cédois à mon transport,
Je rendrois ton état plus cruel que la mort;
Mais je fais grâce à ta foiblesse.
Méprise mes bienfaits, la gloire, ma tendresse:
Ton âme ne sent rien, ne connoît point son tort;
Loin de gémir dans la tristesse...
(*Roxelane sourit.*)
Ah! tu mérites bien ton sort:
Ton cœur est fait pour la bassesse.

ROXELANE, *fièrement.*

Tu te trompes, sultan: céder à son malheur
Est l'effet d'une âme commune.
Modeste au sein de la grandeur,
Tranquille et fier dans l'infortune,
C'est à ces traits qu'on connoît un grand cœur.

SOLIMAN.

Un grand cœur est fier sans audace:
Quand le sort a marqué sa place,
Il cède, et lorsqu'il veut braver,
Il se rabaisse, au lieu de s'élever.

ROXELANE.

Moi, je ne brave rien; ce n'est pas mon système:
Mais dans les fers, ou sous le diadème,
On ne me verra point changer.
Aussi gaie, aussi franche, enfin toujours la même,
Je sais jouir de tout sans craindre le danger:
Mon bonheur n'est jamais dans ce qui m'environne;
Il est en moi: rien ne m'étonne.

Tenez... Je ris toujours. Eh ! pourquoi m'affliger?
(*Gaîment.*)
Le monde est une comédie;
Malgré l'intérêt que j'y prends,
Je m'en amuse, et j'étudie
Les ridicules différents.
Vos grandeurs sont des mascarades;
Jeux d'enfants que tous vos projets,
Lorsque la toile tombe, empereurs et sujets,
Tous sont égaux et camarades.

SOLIMAN.

Achevez, achevez, épuisez les bontés
D'un maître que vous irritez.

ROXELANE, *d'un ton plus grave.*

Oui, vous êtes mon maître; à vous on m'a vendue :
Mais vous a-t-on donné quelque droit sur mon cœur?
Et, de mon gré, me suis-je enfin rendue?
Essayez de me vaincre, employez la rigueur.
Qui ne craint rien, n'est point dans l'esclavage.

SOLIMAN.

Ah ! Roxelane, quelle image !
Me croyez-vous un barbare, un tyran?
Ah ! connoissez mieux Soliman :
Il n'abusera point de son pouvoir suprême,
Pour obtenir un cœur à ses vœux refusé :
Allez, ne craignez rien d'un amour méprisé,
Je vous abandonne à vous-même.

ROXELANE.

Que vous dites cela d'un petit air aisé !
(*En minaudant.*)
Venez, venez, on vous pardonne.
En vérité, je suis trop bonne.

SOLIMAN.

Qu'espérez-vous?

ROXELANE.

Vous remettre l'esprit;
Vous guérir de votre foiblesse.
Vos fureurs, vos dédains sont l'effet d'un dépit
Qui prouve encor votre tendresse.
(*Avec sentiment.*)
Vous avez le cœur bon, et cela m'intéresse.

SOLIMAN, *à part.*

Je voulois la confondre, et je reste interdit.
De mes transports elle se rend maîtresse.
(*A Roxelane, avec un peu d'émotion.*)
Il est vrai, je vous chérissois;
Mais à présent...

ROXELANE, *tendrement.*

A présent on m'abhorre.

SOLIMAN.

Oui, je t'aimois, ingrate. O dieux! je t'aime encore...
Je t'aime encore, et je te hais.
Ces mouvements opposés que j'ignore...
Mais elle s'attendrit...

ROXELANE.

Je pleure de pitié.
Vous me touchez, et je vois avec peine
Un superbe empereur qui s'est humilié;
Qui d'une esclave a fait sa souveraine,
Sans pouvoir à son sort être jamais lié.

SOLIMAN.

Eh! qui m'en empêche?

ROXELANE, *avec sentiment.*

Moi-même.

Vous méritez que l'on vous aime;
Mais je vous plains d'être sultan.
A vous parler sans flatterie,
J'eus des amants dans ma patrie,
Qui ne valoient pas Soliman.

SOLIMAN.

Et vous avez aimé?

ROXELANE.

Pourquoi non, je vous prie?
Croyez-vous que vive, jolie.
Et dans l'âge de plaire, on a jusqu'à présent
Gardé son cœur, ce fardeau si pesant?
Pour qui? pour le Grand-Turc? mais quelle extravagance.
Je devois prendre patience:
(*En riant.*)
Je devois vous attendre. Ah! vous êtes plaisant!

SOLIMAN.

Quoi! vous avez aimé? Ciel! j'en aurai vengeance.
Ah! périssent les imposteurs
Qui m'ont trompé, trahi!

ROXELANE.

Pourquoi donc ces fureurs?
Écoutez, écoutez; ayez la complaisance
D'entendre un peu ma confidence.

SOLIMAN.

Sortez.

ROXELANE.

Vous me rappellerez;
Car je vois que vous m'adorez.
Ce badinage qui vous pique
Me met au fait.
(*Elle fait deux pas pour se retirer.*)

SOLIMAN, *à part.*

Elle est unique.

(*A Roxelane.*)

Restez.

ROXELANE, *revenant.*

J'avois bien dit. Venez, allez-vous-en,
Restez. En vérité, mon aimable sultan,
Vous avez la tête tournée.
De ces misères-là je suis fort étonnée :
Où donc est le grand Soliman,
Qui fait trembler l'Europe et l'Afrique et l'Asie?
Une petite fantaisie
Trouble l'esprit d'un monarque ottoman.
(*D'un ton ferme et avec noblesse.*)
A quoi s'occupe ici le plus brave des princes?
L'Arabe révolté menace tes provinces;
Cours le punir, laisse gémir l'amour :
Donne-lui, si tu veux, des soins à ton retour.

SOLIMAN, *à part.*

De quel éclat frappe-t-elle mon âme!
Est-ce un génie, est-ce une femme,
Qui me présente le miroir?
(*A Roxelane.*)
Quel être êtes-vous donc? Quel être inconcevable!
Tout à la fois frivole et respectable,
Vous séduisez mon cœur et tracez mon devoir.

ROXELANE, *affectueusement.*

Je ne suis rien que votre amie.

SOLIMAN.

Ah! soyez-la toujours, soyez-la, je vous prie :
Jusqu'à présent on m'a flatté.
Il n'appartient qu'à vous de me faire connoître

Et l'amour et la vérité;
Mais que je sois heureux autant que je dois l'être!
Que votre cœur...

ROXELANE.

Ah! je vous vois venir.
Eh bien! mon cœur?

SOLIMAN.

Pourrai-je l'obtenir?
La haine que pour moi vous avez fait paroître...

ROXELANE.

Mais ce n'est pas vous que je hais:
C'est l'abus de votre puissance,
Qui nous tient dans la dépendance;
Ce sont ces gardiens si révoltants, si laids,
Supplices des yeux et des âmes.

SOLIMAN.

Vous savez que j'ai cinq cents femmes
Qu'ils doivent gouverner.

ROXELANE.

Cinq cents!
Mais, entre nous, cinq cents!... cela m'étonne.

SOLIMAN.

Ici c'est un usage établi de tout temps;
Ce sont nos lois; c'est un faste du trône,
Qui sert moins au bonheur qu'à l'orgueil des sultans.

ROXELANE.

Voilà des lois bien généreuses,
Et cinq cents femmes bien heureuses!
Vous prétendez peut-être encor
Que de votre hautesse elles soient amoureuses?
Car vous êtes tout leur trésor.

SOLIMAN.

On les voit à l'envi s'empresser à me plaire.

ROXELANE.

Vraiment, quand on est seul, on devient nécessaire.
Oubliez votre autorité,
Obtenez un cœur de lui-même,
Vous serez sûr alors que l'on vous aime.
Si vous surmontiez ma fierté,
Vous croiriez qu'en cédant à l'ardeur la plus pure,
J'aimerois par orgueil ou par timidité;
Je dois m'épargner cette injure,
L'amour devient suspect, s'il n'a sa liberté.

SOLIMAN.

Oui, je sens que l'amour veut un juste équilibre;
Roxelane, vous êtes libre.
De mon bonheur décidez à l'instant.

ROXELANE.

Seigneur, ma maîtresse m'attend.

SOLIMAN.

Qui donc?

ROXELANE.

Elmire.

SOLIMAN.

Ah! soyez son égale.

ROXELANE.

Vous m'avez soumise à sa loi.

SOLIMAN.

Entre elle et vous il n'est plus d'intervalle.
Vous êtes libre, et je prends tout sur moi.

ROXELANE, *du ton de la reconnoissance et du sentiment le plus tendre.*

Seigneur, tant de bonté me touche,

Jamais mon cœur ne suffira...
Souffrez que je m'éloigne... Osmin vous apprendra
Ce que n'ose dire ma bouche.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN *appelle Osmin.*
(*A part.*)
Osmin? Enfin ce cœur farouche
De quelqu'espoir flatte mes vœux.
(*A Osmin.*)
Enfin, mon cher Osmin, tu me verras heureux.

OSMIN.

Oui, seigneur, la sultane Elmire...

SOLIMAN.

Roxelane a sa liberté.
Je l'aime, j'obtiendrai le bien que je désire.
Conçois-tu ma félicité?
Cet amour pur, né de l'égalité,
Que réciproquement l'un à l'autre on s'inspire;
Ce bien que j'ignorois, te l'imagines-tu?

OSMIN, *en soupirant.*

Non, seigneur.

SOLIMAN.

Ne crois pas que ce soit le caprice
Qui m'entraîne vers elle, Osmin; c'est la justice,
C'est la raison, c'est la vertu.
N'examinons plus rien, je l'aime;
Avant de la connoître, une sombre langueur,
Au milieu des plaisirs, engourdissoit mon cœur.

Je jouissois de tout, sans jouir de moi-même.
Que dis-je? rien ne pouvoit me charmer.
L'indifférence est le sommeil de l'âme.
Un feu triste et couvert cherchoit à s'animer;
Roxelane paroît, elle y donne la flamme:
Je lui dois le bonheur d'aimer.

OSMIN.

Pauvre Elmire!

SOLIMAN.

Elle aura toujours même avantage.
Nos lois admettent le partage.
Roxelane t'attend; c'est pour te confirmer
Un doux aveu, qui de mon sort décide,
Un aveu que j'ai lu dans son regard timide,
Et que sa bouche a craint de m'exprimer:
Va, cours; de mon bonheur tu viendras m'informer.

SCÈNE VII.

SOLIMAN, UN MUET, *qui présente à genoux une lettre de la part d'Elmire.*

SOLIMAN.

Qu'est-ce? C'est de la part de la sultane Elmire.
Lisons; que peut-elle m'écrire?
Je sens qu'elle doit s'alarmer.
(*Il lit.*)
« Sultan, ta parole est sacrée:
« Roxelane est à moi, je puis en disposer;
« Je venge ton pouvoir, qu'on ose mépriser:
« Une saïque [1] préparée,

[1] Navire turc.

« Pour jamais, à l'instant éloigne de ces lieux
« L'esclave que tu m'as livrée.
« Tu ne reverras plus un objet odieux,
« Et je t'épargne ses adieux. »
(*Après avoir lu, il frappe des mains. A ce signal, les noirs, les muets et les bostangis paroissent, reçoivent ses ordres, et courent les exécuter.*)
Noirs, muets, bostangis, il y va de la tête;
Qu'on cherche Roxelane : allez, et qu'on l'arrête.
Je ne la verrai plus! Ah! quelle trahison!
Je suis juste, Elmire a raison;
J'ai donné Roxelane... Ah! trop barbare Elmire,
S'il faut vous payer sa rançon,
Prenez tous mes trésors et tous ceux de l'empire;
Mais j'exige sa liberté.
(*Au muet qui lui a apporté la lettre d'Elmire.*)
Annonce-lui ma volonté.

SCÈNE VIII.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN.

Osmin, je t'attendois avec impatience;
Viens-tu rendre le calme à mon cœur agité?
Te suit-elle?

OSMIN.

Seigneur, elle m'a protesté
Que le respect, l'estime et la reconnoissance...

SOLIMAN.

Ah! c'est trop peu... trop peu...

OSMIN.

Donnez-vous patience :

J'ai vu couler ses pleurs, et j'en suis pénétré;
Elle vous aime.

SOLIMAN.

O flatteuse espérance!

OSMIN.

Elle s'embarque pour la France.

SOLIMAN.

Elle s'embarque!... Ciel! je suis désespéré.
Courons.

OSMIN.

Rassurez-vous, seigneur, on vous l'amène.

SCÈNE IX.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

ROXELANE, venez; vous me tirez de peine.
Elmire osoit..

ROXELANE.

Seigneur, ne la condamnez point.
Il est tout naturel que votre favorite
Cherche à se conserver un rang qu'elle mérite;
Nous étions d'accord sur ce point:
Je la priois avec instance
De me sauver, de hâter mon départ,
De ne souffrir aucun retard.
C'est ma faute.

SOLIMAN.

Et voilà quelle est ma récompense?

ROXELANE.

De quoi vous plaignez-vous? Ai-je ma liberté?
S'il ne faut pas que j'en jouisse...

SOLIMAN.

Mais enfin je m'étois flatté...

ROXELANE.

J'entends; vous exigez le prix de ce service.
C'est pour son intérêt que l'on est généreux.
Voilà les hommes.

SOLIMAN.

Mais le sort le plus heureux,
Les honneurs du sérail...

ROXELANE.

Moi, que je m'avilisse
Jusqu'à les recevoir! ils ne sont pas pour moi;
Quel titre aurois-je ici pour y donner la loi?

SOLIMAN.

Ainsi, mon amour, ma puissance,
N'ont rien qui soit digne de vous?

ROXELANE, *avec trouble, embarras et tendresse.*

Non... laissez-moi vous fuir...: peut-être que l'absence...
Nous pourrons, vous et moi, jouir d'un sort plus doux.
Je vous crains, je me crains moi-même.

SOLIMAN.

Je ne vous comprends pas.

ROXELANE, *à part.*

Mon cœur est oppressé.

SOLIMAN.

Achevez.

ROXELANE.

Eh bien! quoi? Quelle rigueur extrême!
Quand vous saurez que l'on vous aime,
En serez-vous plus avancé?

SOLIMAN.

Quoi! vous m'aimez?

ROXELANE.

Laissez-moi.

SOLIMAN.

Roxelane,
Vous m'aimez?

ROXELANE.

Oui, mais n'en espérez rien.
Maîtresse d'un penchant que ma fierté condamne,
Allez, j'y remédierai bien.

SOLIMAN.

M'aimer, me fuir; mais quelle inconséquence!

ROXELANE.

L'amour aime la liberté,
Il veut encor l'égalité:
Votre pouvoir emporte la balance.
Mon très auguste souverain
Me prendroit aujourd'hui pour me quitter demain.
Oh! je dois m'assurer contre son inconstance;
Il ne m'obtiendra point sans être mon époux.

SOLIMAN.

Quoi! Roxelane, y pensez-vous?

ROXELANE.

Si mon amant n'avoit qu'une chaumière,
Je voudrois partager sa chaumière avec lui.
Je soulagerois sa misère;
Je le consolerois, je serois son appui.
L'offre même d'une couronne
Ne me feroit jamais changer de sentiment:
Mais mon amant possède un trône,
Si je ne le partage, il n'est pas mon amant.

SOLIMAN.

Vous me jetez dans un étonnement!...

ROXELANE.

Je n'ai point l'orgueil téméraire
De vous prescrire aucune loi :
Vos grandeurs ne sont rien, mais ma gloire m'est chère.
Vous aimer en esclave est un affront pour moi.
Si vous ne me trouvez pas digne
De régner sur vos Turcs, j'en ai peu de souci.
Je ne désire point cette faveur insigne.
Dans mon pays je serai mieux qu'ici.
Toute femme jolie, en France, est souveraine.
De grâce, laissez-moi partir.
Je l'avouerai, je vous quitte avec peine ;
Mais il le faut ; adieu.

SOLIMAN.

Pourrois-je y consentir?
S'il dépendoit de moi, Roxelane, je jure...

ROXELANE.

C'est une mauvaise raison.

SOLIMAN.

Peut-être avec le temps...

ROXELANE.

Non, non.
De mon sort je veux être sûre :
Que je sois votre épouse, ou bien vous me perdez ;
J'ai pris mon parti. Décidez.

SOLIMAN.

Mais un sultan...

ROXELANE.

Peut tout.

SOLIMAN.

Mais nos lois...

ROXELANE.

Je m'en moque.

SOLIMAN.

Le muphti, le visir, l'aga...

ROXELANE.

Qu'on les révoque.

SOLIMAN.

Mon peuple...

ROXELANE.

A-t-il le droit de gêner votre cœur?
Vous le rendez heureux, il vous défend de l'être?
Est-ce à lui de borner les désirs de son maître,
De lui marquer le degré du bonheur?
Épouse d'un sultan, une femme estimable,
Qui fait asseoir la tendre humanité
A côté de la majesté,
Qui tend à l'infortune une main secourable,
Adoucit la rigueur des lois,
Protège l'innocence, et lui prête sa voix,
Aux yeux de ses sujets la rend-elle coupable?
Sans cesse, avec activité,
Elle étudie, elle remarque
Ce qui nuit, ce qui sert à votre autorité,
Vous présente la vérité,
Le premier besoin d'un monarque;
En la montrant dans tout son jour,
Elle sait l'embellir des roses de l'amour.
Eh! quel autre auroit le courage
D'en offrir seulement l'image?
Est-ce un courtisan toujours faux,
Qui ne trouve son avantage
Qu'à vous tromper, qu'à flatter vos défauts?

Une compagne qui vous aime,
A vous rendre parfait fait consister le sien.
Les vertus d'un époux deviennent notre bien;
Et sa gloire est la nôtre même.

SOLIMAN.

Que le sérail se rassemble à ma voix.
C'en est assez, ma crainte cesse,
Et mon amour n'est plus une foiblesse;
Vous êtes digne de mon choix.

SCÈNE X.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN, *esclaves du sérail de l'un et de l'autre sexe, avec les officiers.*

OSMIN.

Seigneur, et vite, et vite.

SOLIMAN.

Qu'est-ce donc?

OSMIN.

La sultane en proie à ses chagrins...

SOLIMAN.

Eh bien?

OSMIN.

A l'instant prend la fuite,
Elle part.

SOLIMAN.

Elle part?

OSMIN.

Oui, seigneur. . . .

SOLIMAN.

Je la plains.
Aly-Mahmout, accompagnez Elmire;

Et comblez-la de mes bienfaits.
(A Osmin.)
Toi dont la voix annonce mes décrets,
Fais assembler les ordres de l'empire,
Informe les visirs, déclare à mes sujets,
Que j'associe une épouse à mon trône;
Qu'en ce jour Roxelane, en comblant mes souhaits,
Va recevoir ma main et ma couronne.
S'ils osoient murmurer, dis-leur que je le veux.
(A Roxelane.)
Ils vivront sous vos lois, ils seront trop heureux.
Vous m'enseignez la douceur, la clémence;
Et d'une équitable puissance
Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis revêtu.
D'un souverain le règne ne commence
Que du moment qu'il connoît la vertu.

ROXELANE.

Sultan, j'ai pénétré ton âme;
J'en ai démêlé les ressorts.
Elle est grande, elle est fière, et la gloire l'enflamme.
Tant de vertus excitent mes transports.
A ton tour tu vas me connoître:
Je t'aime, Soliman; mais tu l'as mérité.
Reprends tes droits, reprends ma liberté;
Sois mon sultan, mon héros et mon maître.
Tu me soupçonnerois d'injuste vanité.
Va, ne fais rien que ta loi n'autorise;
Il est des préjugés qu'on ne doit point trahir;
Et je veux un amant qui n'ait point à rougir.
Tu vois dans Roxelane une esclave soumise.

SOLIMAN.

Par de tels sentiments le trône vous est dû.

(*Aux officiers et aux femmes du sérail.*)
O vous, d'un si doux hyménée,
Célébrez l'heureuse journée!

ROXELANE.

S'il m'est permis d'user du pouvoir absolu,
Pour la rendre plus signalée,
Aux femmes du sérail je donne la volée.

SOLIMAN, *en lui présentant la main.*

J'y consens.

OSMIN.

Me voilà cassé.
Ah! qui jamais auroit pu dire
Que ce petit nez retroussé
Changeroit les lois d'un empire?

FIN DES TROIS SULTANES.

LA
JEUNE INDIENNE,

COMÉDIE,

PAR CHAMPFORT,

Représentée, pour la première fois, le 30 avril 1764.

PERSONNAGES.

BETTI.
BELTON.
MOWBRAI.
MYLFORD.
UN NOTAIRE.
JOHN, laquais.

La scène est à Charlestown, colonie angloise de l'Amérique septentrionale.

LA

JEUNE INDIENNE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

BELTON, MYLFORD.

MYLFORD.

A Charlestown enfin vous voilà revenu :
L'ami que je pleurois à mes vœux est rendu.
Je vous vois : vous calmez ma juste impatience.
Mais de ce morne accueil que faut-il que je pense ?
J'arrive : au moment même, en entrant dans le port,
J'apprends votre retour ; j'accours avec transport.
Je m'attends au bonheur de répandre ma joie
Dans le sein d'un ami que le ciel me renvoie ;
Je vous trouve abattu, pénétré de douleur.
Daignez me rassurer ; ouvrez-moi votre cœur.
Tout semble vous promettre un destin plus tranquille.
De ces lieux à Boston le trajet est facile :
D'un père avant trois jours vous comblerez les vœux...

BELTON.

Ah ! j'ai fait son malheur ! Comment puis-je être heureux ?
La jeunesse d'un fils est le vrai bien d'un père.
Je regrette mes jours perdus dans la misère ;
Ces jours si prodigués, dont un plus sage emploi
Pouvoit me rendre utile à ma famille, à moi.

Dès long-temps, cher Mylford, une fougueuse ivresse,
L'ardeur de voyager domina ma jeunesse.
J'abandonnai mon père, et le ciel m'en punit.
Dans un orage affreux notre vaisseau périt,
Je fus porté mourant vers une île sauvage :
Un vieillard et sa fille accourent au rivage.
J'allois périr, hélas ! sans eux, sans leur secours !
Quels soins, quels tendres soins ils prirent de mes jours !
Leur chasse me nourrit ; leur force, leur adresse,
Pourvut à mes besoins et soutint ma foiblesse.
Voilà donc les mortels parmi nous avilis !
J'avois passé quatre ans dans ce triste pays,
Quand ce vieillard mourut. L'ennui, l'inquiétude,
Mon père, mon état, ma longue solitude,
Cet espoir si flatteur d'être utile à mon tour,
A celle dont les soins m'avoient sauvé le jour ;
Tout me rendit alors ma retraite importune :
J'engageai ma compagne à tenter la fortune.
Vous savez tout. Après mille périls divers,
Nous fûmes à la fin rencontrés sur les mers,
Par un de vos vaisseaux qui nous sauva la vie.
Mais quels chagrins encore il faudra que j'essuie !
Il faudra retourner vers un père indigné
Contre un fils criminel et plus infortuné.
Soutiendrai-je ses yeux en cet état funeste ?
Irai-je de sa vie empoisonner le reste ?
Prodigue de ses biens et même de ses jours,
Puis-je encor justement prétendre à ses secours ?

MYLFORD.

L'amour et l'amitié vont, d'une ardeur commune,
D'un amant, d'un ami réparer la fortune.

BELTON.

L'amour?...

MYLFORD.

Oubliez-vous qu'Arabelle autrefois
Fut promise à vos vœux?... Eh! vous l'aimiez, je crois?

BELTON.

Personne sans l'aimer ne peut voir Arabelle:
Mais quand Mowbrai formoit cette union si belle,
Quand cet aimable objet à mes vœux fut promis,
De l'amour, je le sens, il n'étoit pas le prix.
Votre oncle affermissoit une amitié sincère
Qui joignoit ses destins aux destins de mon père;
Mais croyez-vous encor qu'il voulût aujourd'hui,
Après cinq ans passés...

MYLFORD.

Quoi! vous doutez de lui?
Vous ignorez pour vous jusqu'où va sa tendresse:
Vos malheurs vont hâter l'effet de sa promesse.
Les charmes d'Arabelle augmentent chaque jour:
Je lirai dans son cœur: il sera sans détour.
Pour vous, voyez mon oncle. Il est d'un caractère
Excellent, sans façon, d'une vertu sévère.
La secte dont il est, tranche les compliments;
Les quakres, comme on sait, ne sont pas fort galants.

BELTON.

Eh! depuis si long-temps vous croyez qu'Arabelle...

MYLFORD.

Répondez-moi de vous; je réponds presque d'elle.

BELTON.

Revenez au plus tôt; un cœur comme le mien
Doit, vous n'en doutez pas, goûter votre entretien.

Votre oncle m'est fort cher; je l'aime : mais son âge
M'impose du respect, et m'interdit l'usage
De ces épanchements à l'amitié si doux;
Mon cœur en a besoin et les garde pour vous.

SCÈNE II.

BELTON, *seul.*

Je revois ce séjour, je vis parmi des hommes.
Quel sort vais-je éprouver dans les lieux où nous sommes?
Cet hymen d'Arabelle, autrefois projeté,
Devient, dans ma disgrâce, une nécessité.
Généreuse Betti, tes soins et ton courage
Sauvent mes tristes jours, m'arrachent au naufrage.
Je saisis le bonheur au fond de tes déserts,
Et je trouve une amante au bout de l'univers!
Pourquoi donc te ravir à ce climat sauvage?
Étois-je malheureux? Ton cœur fut mon partage.
O ciel! je possédois, dans ma félicité,
Ce cœur tendre et sublime avec simplicité.
Heureux et satisfaits du bonheur l'un de l'autre,
Dans un affreux séjour quel destin fut le nôtre!
Le mépris n'y suit point la triste pauvreté.
Le mépris! ce tyran de la société,
Cet horrible fléau, ce poids insupportable
Dont l'homme accable l'homme et charge son semblable.
Oui, Betti, je le sens, j'aurois bravé pour toi
Les maux que ton amour a supportés pour moi.
Mais je ne puis domter l'horreur inconcevable.
Ma foiblesse à Betti semblera pardonnable,
Quand elle connoîtra nos usages, nos mœurs,
Mon déplorable état et nos communs malheurs.

SCÈNE III.

MOWBRAI, BELTON, *lui faisant une profonde révérence.*

MOWBRAI.

Laisse-là tes saluts, mon cher. Couvre ta tête.
Pour être un peu plus franc, sois un peu moins honnête.
Je te l'ai déjà dit et le dis de nouveau.
Aime-moi; tu le dois : mais laisse ton chapeau.
Mon ami, tes erreurs et ta folle jeunesse
De ton malheureux père ont hâté la vieillesse.
Ce père fut pour moi le meilleur des amis.
Je te retrouve enfin : je lui rendrai son fils.

BELTON.

Mais, monsieur,...

MOWBRAI.

Heum, monsieur, c'est Mowbrai qu'on me nomme.

BELTON.

Pensez-vous?...

MOWBRAI.

Penses-tu; je ne suis qu'un seul homme,
Et non deux. Souviens-t'en, et parle au singulier.

BELTON.

Tu le veux : eh bien! soit. Je vais vous... tutoyer.
Mon père est indulgent; mais ma trop longue absence
A peut-être depuis lassé sa patience.
Après tous les chagrins que j'ai pu lui donner,
Le penses-tu? peut-il encor me pardonner?

MOWBRAI.

Tu ne sais pas encore que c'est que l'âme paternelle.
Dès qu'un enfant revient se ranger sous notre aile,

On n'examine plus s'il est coupable ou non ;
Et l'aveu de l'erreur est l'instant du pardon.
Mais après ce qu'ici je consens à te dire,
Si désormais encore un imprudent délire
T'égaroit, t'éloignoit des routes du devoir,
Si d'un pareil aveu tu t'osois prévaloir,
Je te mépriserois sans retour : mais je pense
Qu'après cinq ans entiers d'erreurs et d'imprudence,
Le fils infortuné d'un ami généreux,
Puisqu'il s'adresse à moi, veut être vertueux ;
Et pour me mettre en droit d'adoucir ta misère...

(*Ici Belton frémit.*)

Ta misère !... oui ; voyez un peu la belle affaire !
Regardez comme il est confus, humilié
Pour ce mot de misère... O ciel ! quelle pitié !
De ton père envers moi l'amitié peu commune,
Dernièrement encore a sauvé ma fortune.
Je perdis deux vaisseaux presqu'au port sous mes yeux ;
On me crut sans ressource. Un créancier fougueux,
Afin de rassurer sa timide avarice,
Veut que je fixe un terme et que j'aille en justice,
Par un serment coupable autant que solennel,
Déshonorer pour lui le nom de l'Éternel.
A l'être tout-puissant faire une telle injure !
J'allois m'exécuter, la faillite étoit sûre,
Quand je reçus soudain ce billet. Lis.

BELTON *prend le billet et lit.*

« Monsieur

MOWBRAI.

Ah ! sans doute.

BELTON *continue.*

« Je viens d'apprendre le malheur

« Qui vous met hors d'état de pouvoir faire face
« A quelqu'arrangement. Je vous demande en grâce
« D'accepter de ma part cinquante mille écus,
« Que j'ai fort à propos nouvellement reçus.
« Ignorez, s'il vous plaît, l'auteur de ce service.
« Si la fortune un jour vous redevient propice,
« Je le réclamerai. Conservez ce billet :
« Il est votre quittance, et je suis satisfait. »

MOWBRAI, *reprenant le billet.*

Ton père de ce trait me parut seul capable,
C'est en effet à lui que j'en suis redevable...
Ne te voilà-t-il pas interdit, confondu !
Mon fils, ne sois jamais surpris de la vertu.
Te voilà maintenant en état de comprendre
Quel intérêt sensible à tous deux je dois prendre :
Mais n'attends pas de moi des protestations,
Des élans d'amitié, des exclamations ;
Je suis tout uni, moi : sois donc de la famille !
Dès ce jour mon neveu te présente à ma fille.

BELTON.

Votre... ta fille !...

MOWBRAI.

Eh ! oui. Tu sembles t'étonner ?
A ton aise, s'entend, ne va pas te gêner.

BELTON.

Dès long-temps, en faveur d'une amitié fidèle,
Ta bouche à mon amour promettoit Arabelle.
J'aspirois à ces nœuds, et cet espoir flatteur,
Précieux à mon père, étoit cher à mon cœur :
Mais je me rends justice, et j'ai trop lieu de craindre
Que mes longues erreurs n'aient dû, peut-être, éteindre
Cet espoir dont jadis mon cœur s'étoit flatté.

Je sens que cet hymen, entre nous concerté,
Seroit le seul moyen de me rendre à mon père,
Et de m'offrir à lui digne encor de lui plaire.

MOWBRAI.

Va; mon cœur est encor ce qu'il fut autrefois:
Je chéris ton malheur, il ajoute à tes droits.
Oui, tant de maux soufferts, fruits de ton imprudence,
Doivent t'avoir donné vingt ans d'expérience.
Belton, il faut du sort mettre à profit les coups;
Oublier ses malheurs, c'est le plus grand de tous.
Adieu... bon! glisse donc le pied, la révérence;
(*A part.*)
Il me fait enrager avec son élégance.
Depuis trois jours entiers que nous l'avons ici,
Il ne se forme pas : il est toujours poli.
(*Haut.*)
La franchise, mon cher, voilà la politesse.
Les bois t'en auroient dû donner de cette espèce.
(*Il veut sortir et revient sur ses pas.*)
A propos : j'oubliois... Quel est donc cet enfant
Que toute ma famille entoure en l'admirant?
En habit de sauvage, en longue chevelure,
Je viens de l'entrevoir. L'aimable créature!

BELTON.

C'est elle dont les soins et les heureux travaux
Ont protégé mes jours, m'ont conduit sur les eaux.
Elle étoit avec moi lorsque ton capitaine,
Nous voyant lutter seuls contre une mort certaine,
Cingla soudain vers nous, et nous prit sur son bord.

MOWBRAI.

Ah! ce que tu m'en dis m'intéresse à son sort.

Elle a des droits sacrés sur ta reconnoissance.
Mais je te laisse. Adieu : la voici qui s'avance.

(*Il sort.*)

BELTON, *seul.*

Hélas ! puis-je à mon cœur dissimuler jamais
Qu'il n'est qu'un seul moyen de payer ses bienfaits ?

SCÈNE IV.

BETTI, BELTON.

BETTI.

Ah ! je te trouve enfin ? L'on m'assiège sans cesse.
D'où vient qu'autour de moi le monde ainsi s'empresse ?
On me fait à la fois cinq ou six questions,
J'écoute de mon mieux ; à toutes je réponds :
On rit avec excès. Que faut-il que j'en croie,
Belton ? Le rire ici marque toujours la joie ?...

BELTON.

Tu leur as fait plaisir...

BETTI.

Oh bien ! si c'est ainsi,
Tant mieux : mais toi, d'où vient ne ris-tu pas aussi ?
On te croiroit fâché.

BELTON.

J'ai bien raison de l'être.

BETTI.

Quelle raison, dis-moi ? Ne puis-je la connoître ?
Tu parois inquiet...

BELTON.

Je le suis... Non pour moi.

BETTI.

Pour qui donc, mon ami ?

BELTON.

Le dirai-je? Pour toi.
Je crains que dans ces lieux ton sort ne soit à plaindre.

BETTI.

Tu m'aimes, il suffit : que puis-je avoir à craindre?

BELTON.

Non, il ne suffit pas. Il faut, pour être heureux,
Quelque chose de plus...

BETTI.

Que faut-il en ces lieux?

BELTON.

La richesse.

BETTI.

A parler tu m'instruisis sans cesse :
Mais tu ne m'as pas dit ce qu'étoit la richesse.

BELTON.

Eh! peut-on se passer...

BETTI.

Tu parles de l'amour.
On ne s'aime donc pas dans ce triste séjour.

BELTON.

On s'aime : mais souvent l'amour laisse connoître
Des besoins plus pressants...

BETTI.

Eh! quels peuvent-ils être?

BELTON.

L'amour sans d'autres biens...

BETTI.

L'amour sans la gaîté
Ne peut guère suffire à la félicité :
Mais dans votre pays, ainsi que dans le nôtre,
Ne peut-on à la fois conserver l'un et l'autre?

BELTON.

Il faut pour bien jouir de l'un et l'autre don,
Être riche...

BETTI.

Eh ! dis-moi : suis-je riche, Belton?

BELTON.

Toi? Non ; tu n'as pas d'or.

BETTI.

Quoi ! ce métal stérile
Que j'ai vu !...

BELTON.

Justement.

BETTI.

Il te fut inutile :
Tu ne t'en servis pas pendant plus de quatre ans.
Mais dans ce pays-ci tu connois bien des gens ;
Ils t'en donneront tous, s'il t'est si nécessaire :
Ils ne voudront jamais laisser souffrir leur frère.

BELTON.

Écoute-moi, Betti : tu n'es plus dans tes bois.
Les hommes en ces lieux sont soumis à des lois.
Le besoin les rapproche et les unit ensemble.
Ces mortels opposés, que l'intérêt rassemble,
Voudroient ne voir admis dans la société
Que ceux dont les travaux en ont bien mérité.

BETTI.

Mais... cela me paroît tout-à-fait raisonnable.

BELTON, *à part.*

Chaque instant à mes yeux la rend plus estimable.
(*Haut.*)
Betti.... La pauvreté.... m'inspire un juste effroi.

BETTI.

La pauvreté!.. Mais... c'est manquer de tout, je croi?

BELTON.

Oui.

BETTI.

J'en sauvai toujours et toi-même et mon père.
Quoi! nous pourrions ici manquer du nécessaire?

BELTON.

Non : mais il ne faut pas y borner tous nos soins.
Nous sommes assiégés de différents besoins.
Ils naissent chaque jour : chaque instant les ramène ;
Et lorsque par hasard la fortune inhumaine
Ne nous a pas donné...

BETTI.

Je ne te comprends pas...
Manquer d'un vêtement, d'un abri, d'un repas,
Voilà la pauvreté : je n'en connois point d'autre.

BELTON.

Voilà la tienne, hélas! connois quelle est la nôtre.

BETTI.

Une autre pauvreté! vous en avez donc deux?
On doit en ce pays être bien malheureux.

BELTON.

C'est peu de contenter les besoins de la vie :
Une prévention parmi nous établie
Fait ici, par malheur, une nécessité
Des choses d'agrément et de commodité,
Dont tes yeux étonnés ont admiré l'usage :
Et d'éternels besoins un funeste assemblage...

BETTI.

Oh! cette pauvreté... c'est votre faute aussi.
Pourquoi donc inventer encore celle-ci?

Chez nous, grâce à nos soins, la terre inépuisable
Étoit de tous nos biens la source intarissable.
Belton, comment ont fait et comment font encor
Tous ceux qui parmi vous possèdent le plus d'or?

BELTON.

L'un le tient du hasard, et tel autre d'un père,
Du crime trop souvent il devient le salaire:
Mais la vertu par fois a produit...

BETTI.

Que dis-tu?
Avec de l'or ici vous payez la vertu?

BELTON.

Contre le besoin d'or l'infaillible remède...

BETTI.

Eh bien?...

BELTON.

C'est de servir quiconque le possède,
De lui vendre son cœur, de ramper sous ses lois.

BETTI.

O ciel! j'aime bien mieux retourner dans nos bois.
Quoi! quiconque a de l'or, oblige un autre à faire
Ce qu'il juge à propos, tout ce qui peut lui plaire?

BELTON.

Souvent.

BETTI.

En laissez-vous aux malhonnêtes gens?

BELTON.

Plus qu'à d'autres.

BETTI.

De l'or dans les mains des méchants!
Mais vous n'y pensez point, et cela n'est pas sage.
N'en pourroient-ils pas faire un dangereux usage?

Vous devez trembler tous, si l'or peut tout oser.
De vous et de vos jours ils peuvent disposer.
La flèche qui dans l'air cherchoit ta nourriture,
Étoit entre mes mains moins terrible et moins sûre.

BELTON.

Chacun, suivant son cœur, s'en sert différemment.
Des vertus ou du vice il devient l'instrument.
Avec avidité celui-ci le resserre,
L'enfouit en secret et le rend à la terre...

BETTI.

Ah! fuyons ces gens-là. Tu viens de me parler
D'un pays plus heureux où nous pouvons aller,
Ce pays où les gens veulent qu'on soit utile
A leur société. Si la terre est fertile,
Ils en auront de trop : nous le demanderons:
Et comme elle est à tous, soudain nous l'obtiendrons.

BELTON.

Ils ne donneront rien. Les champs les plus fertiles
Ne suffisant qu'à peine aux habitants des villes...

BETTI.

Tant pis; car j'aurois bien travaillé.

BELTON.

Dans ces lieux
On épargne à ton sexe un travail odieux.

BETTI.

C'est que vos femmes sont languissantes, débiles;
J'en ai déja vu deux tout-à-fait immobiles.
Mais pour moi le travail eut toujours des appas;
Dans nos champs, dès l'enfance, il exerça mes bras.

BELTON.

Tu ne peux travailler au séjour où nous sommes;
L'usage le défend.

BETTI.

Le permet-il aux hommes?

BELTON.

Sans doute il le permet.

BETTI, *avec joie.*

Belton, embrasse-moi.

BELTON.

Quoi donc?

BETTI.

Tu me rendras ce que j'ai fait pour toi.

BELTON.

Ah! c'est trop prolonger un supplice si rude.
Vois la cause et l'excès de mon inquiétude.
Va, Betti, j'ai déja regretté ton pays:
Ici par ces travaux nous sommes avilis.
Vois à quel sort, hélas! nous devons nous attendre.
Des besoins renaissants l'horreur va nous surprendre.
Privés d'appuis, de biens, abandonnés de tous,
L'œil affreux du mépris s'attachera sur nous.
Nous n'oserons encor prendre ces soins utiles
Que l'amour ennoblit, qu'ici l'on croit serviles.
Il faudra dévorer, mendier les dédains,
Rebutés, condamnés à l'affront d'être plaints.
Tout aigrira nos maux, jusqu'à notre tendresse.
Nous haïrons l'amour; nous craindrons la vieillesse;
En d'autres malheureux, reproduits quelque jour,
Nos mains repousseront les fruits de notre amour.

BETTI.

Ciel!

SCÈNE V.

BETTI, BELTON, MYLFORD.

MYLFORD, *à Belton.*

Je quitte Arabelle, et je vais vous instruire...

BETTI, *à Mylford.*

Aimes-tu Belton?...

MYLFORD.

Oui.

BETTI.

Bon! il vient de me dire
Qu'il n'a point d'or...

BELTON, *à Mylford.*

O ciel! oseriez-vous penser!...

MYLFORD.

Par un vain désaveu craignez de m'offenser.
Vous connoissez mon cœur, mes sentiments, mon zèle;
Je sais l'heureux devoir d'une amitié fidèle;
Tout mon bien est à vous.

BELTON, *bas, à Betti.*

A quoi me réduis-tu!

BETTI, *à Belton.*

Mais il t'offre son or; que ne le reçois-tu?
(A Mylford.)
Nous ne prendrons pas tout.

BELTON, *à Mylford.*

Souffrez que je l'instruise.
(A Betti.)
Il se fait tort pour moi : son cœur le lui déguise.
Il m'offre tout son bien : je dois le refuser,
Ou de son amitié ce seroit abuser.

Cette offre où quelquefois un ami se résigne,
Quand on l'ose accepter, on en devient indigne.

BETTI.

Quoi ! l'on rejette ici les dons de l'amitié?

BELTON.

Souvent qui les reçoit excite la pitié.

BETTI.

Je ne vous entends point. Si chez vous la parole
Ne présente aucun sens, c'est donc un bruit frivole?
Des cris dans nos forêts parloient plus clairement,
Que ce langage vain que votre cœur dément.
Quoi ! tu veux que les dons puissent être une tache?
Que sur qui les reçoit quelqu'opprobre s'attache?
Que la main d'un ami?... Non, tu t'es abusé;
J'en suis sûre. Jamais je ne t'ai méprisé.

MYLFORD.

Belton, vous entendez la voix de la nature.
Elle me venge, ami; vous m'aviez fait injure.
(A Betti.)
Je voudrois lui parler, Betti; retire-toi.

BETTI.

Pourquoi donc? Ne peux-tu lui parler devant moi?
Est-ce quelque secret que l'on doive me taire?
(A Belton, qu'elle regarde tendrement.)
Quand je t'en confiois, éloignois-je mon père?
(Belton lui fait un signe de tête.)
Tu le veux?... Allons donc.
(Betti en sortant soupire et regarde plusieurs fois Belton.)

SCÈNE VI.

BELTON, MYLFORD.

MYLFORD.

Enfin tout est conclu.
Je suis sûr d'Arabelle, et son cœur m'est connu.
Sa réponse pour vous est des plus favorables.
« Ces nœuds, a-t-elle dit, me semblent désirables.
« Mon cœur depuis six ans à Belton fut promis.
« Mes yeux ont vu Belton, et ce cœur s'est soumis.
« Je déplorois sa mort, le ciel nous le renvoie.
« Mon père a commandé, j'obéis avec joie. »
Mais de cet air chagrin que dois-je enfin penser?
L'amitié doit savoir..

BELTON.

Ah! c'est trop l'offenser.
Connoissez mon état. La jeune infortunée,
Compagne de mes maux, en ces lieux amenée...
L'homme est fait pour aimer. J'ai possédé son cœur;
Dans un climat barbare elle a fait mon bonheur.
Non, je ne puis trahir sa tendresse fidèle.
Elle a tout fait pour moi.

MYLFORD.

Vous ferez tout pour elle.
Il m'est doux de trouver mon ami généreux;
Mais mon premier désir est de vous voir heureux.
De l'hymen d'Arabelle observez l'avantage;
Observez que déja vous touchez à cet âge,
Où pour un état sûr, votre choix arrêté
Doit vous donner un rang dans la société.
Pour vous par cet hymen la fortune est fixée,
Et de tous vos malheurs la trace est effacée.

BELTON.

Je le sens : vos raisons pénètrent mon esprit.
Sans peine il les admet ; mais mon cœur les détruit.
Qui, moi? trahir Betti ! la rendre malheureuse !
Je n'en puis soutenir l'image douloureuse.
Hélas ! si vous saviez tout ce que je lui dois !
Mais qui peut le savoir?... C'est elle ; je la vois,
Le remords à ses yeux m'agite et me dévore.

SCÈNE VII.

BETTI, BELTON, MYLFORD.

BETTI, *à Belton.*

As-tu quelque secret à me cacher encore?
Hélas ! oui... Loin de moi tu détournes les yeux.
Ah ! je veux t'arracher ce secret odieux.
Mais qui vient nous troubler?

MYLFORD, *à Belton.*

C'est mon oncle lui-même.

BETTI.

Quel pays ! On n'y peut jouir de ce qu'on aime.

MYLFORD.

Adieu : décidez-vous ; vous n'avez qu'un instant.
Songez à votre état, au prix qui vous attend,
A cinq ans de malheurs, à vous, à votre père,
Et prenez un parti que je crois nécessaire.

BETTI, *à Belton, en lui montrant Mowbrai.*

Ne faut-il pas sortir encor pour celui-là?
Moi, j'aime ce vieillard ; je reste.

SCÈNE VIII.

BETTI, BELTON, MOWBRAI.

MOWBRAI.

Te voilà!
Je te cherchois. J'apporte une heureuse nouvelle.
J'ai pour toi la promesse et l'aveu d'Arabelle.
Le contrat est tout prêt.

BELTON.

Une telle faveur...
Autant qu'il est en vous... peut faire mon bonheur.

BETTI, *à Mowbrai, avec ingénuité.*

Bien obligé...

MOWBRAI.

Betti, tu serviras ma fille,
Et je te veux toujours garder dans ma famille.

BETTI.

Oh! pour moi je ne veux servir que mon ami.

MOWBRAI, *à Belton.*

Combien tu dois l'aimer! je me sens attendri:
En formant ces doux nœuds, l'amitié paternelle
Croit assurer aussi le bonheur d'Arabelle;
Et par l'égalité cet hymen assorti
A ma fille...

BETTI.

Belton, que parle-t-il ici
De sa fille, et qu'importe?...

MOWBRAI, *à Belton.*

Eh! daigne lui répondre.

BELTON, *à part.*

Dieux! quel affreux moment! que je me sens confondre!

MOWBRAI.

Son amitié mérite un meilleur traitement;
Et tu dois avec elle en user autrement.
Eh! quand elle sauroit qu'un prochain hyménée
De ma fille à ton sort joindra la destinée,
Elle prend part assez...

BETTI.

Bon vieillard, que dis-tu?

MOWBRAI, *à Belton.*

Mais d'où vient donc cet air inquiet, éperdu?
(*A Betti.*)
Dès aujourd'hui ma fille...

BELTON, *à part.*

Il va lui percer l'âme.

MOWBRAI.

Par des nœuds éternels va devenir sa femme.

BETTI, *à Belton.*

Sa femme! votre fille!... Est-il bien vrai, cruel!
Aurois-tu bien formé ce projet criminel?
Quoi! tu pourrois trahir l'amante la plus tendre?
O malheur! ô forfait que je ne puis comprendre!...
Mais je ne te crains plus : tu m'as dit mille fois
Qu'ici contre le crime on a recours aux lois;
J'ose les implorer : tu m'y forces, perfide.
Respectable vieillard, sois mon juge et mon guide;
Que ta voix avec moi les implore aujourd'hui,

MOWBRAI.

(*A part*) (*A Betti.*)
Qu'allois-je faire? O ciel!... Je serai ton appui.
Mais, mon enfant, ces lois que ton amour réclame,
En vain...

BETTI.

Quoi! par vos lois il peut trahir ma flamme?
Il pourroit oublier... Dieu! quels affreux climats!
Dans quels pays, ô ciel! as-tu conduit mes pas?
Arrache-moi des lieux, témoins de mon injure,
Qui d'un amant chéri font un amant parjure;
Exécrable séjour, asile du malheur,
Où l'on a des besoins autres que ceux du cœur,
Où les bienfaits trahis, où l'amour qu'on outrage...
De la fidélité quel est ici le gage?...
Quel appui...

MOWBRAI.

Des témoins surs garants de l'honneur...

BETTI, *vivement.*

Oh! j'en ai...

MOWBRAI.

Quels sont-ils?

BETTI.

Moi, le ciel, et son cœur.

MOWBRAI.

Si par une promesse auguste et solennelle...

BETTI.

Il m'a promis cent fois l'amour le plus fidèle.

MOWBRAI.

A-t-il par un écrit?

BETTI.

O ciel! qu'ai-je entendu?
Quoi! tu peux demander un écrit? l'oses-tu?
Un écrit! oui, j'en ai... Les horreurs du naufrage,
Mes soins dans un climat que tu nommas sauvage,
Les dangers que pour toi j'ai mille fois courus;
Voilà mes titres. Viens, puisqu'ils sont méconnus,

Dans le fond des forêts, barbare, viens les lire.
Partout à chaque pas l'amour sut les écrire,
Au sommet des rochers, dans nos antres déserts,
Sur le bord du rivage et sur le sein des mers.
Il me doit tout. C'est peu d'avoir sauvé ta vie,
Qu'un tigre ou que la faim t'auroit cent fois ravie.
Mes travaux, mes périls t'ont sauvé chaque jour.
Entre mon père et lui partageant mon amour...
Mon père!... ah! je l'entends à son heure dernière,
Au moment où nos mains lui fermoient la paupière,
Nous dire : Mes enfants, aimez-vous à jamais.
Je t'entends lui répondre : Oui, je te le promets.
(*Se tournant vers le quacre.*)
Tu t'attendris...

BELTON, *à part.*

O ciel! quel homme impitoyable
Pourroit...

MOWBRAI.

De la trahir serois-tu bien capable?

BETTI, *à Belton.*

Que ne me laissois-tu dans le fond des forêts?
J'y pourrois sans témoins gémir de tes forfaits.
Dans mon obscur réduit, dans ma grotte profonde,
Savois-je s'il étoit des malheureux au monde?
Ah! combien je le sens, quand tu ne m'aimes plus!
Eh bien! puisqu'à jamais nos liens sont rompus...
Tire-moi de ces lieux. Qu'au moins dans ma misère
Mes pleurs puissent couler sur le tombeau d'un père.
Toi, cruel, vis ici parmi des malheureux;
Ils te ressemblent tous, s'ils te souffrent chez eux.

BELTON, *se tournant tendrement.*

Betti!...

BETTI.

Tu m'as donné ce nom que je déteste,
Ce nom qui me rappelle un souvenir funeste,
Ce nom qui fait, hélas! mon malheur aujourd'hui;
Jadis il me fut cher; il me venoit de lui.
A ce nom qu'il aimoit, autrefois sa tendresse
Daignoit joindre le sien, les prononçoit sans cesse,
Se faisoit un bonheur de les unir tous deux.
Prononcés par ma bouche, ils rallumoient ses feux:
Son affreux changement pour jamais les sépare.

MOWBRAI, *à part.*

(*A Belton.*)

Mon cœur est oppressé!... Quoi, tu pourrois, barbare...

BELTON.

Je le suis en effet pour avoir résisté
A cet amour si tendre et trop peu mérité.

(*A Betti.*)

Ah! crois-en les serments de mon âme attendrie!
L'indigence et les maux où j'exposois ta vie
Seuls à t'abandonner pouvoient forcer mon cœur;
Même en te trahissant, je voulois ton bonheur.
Dût cent fois dans tes bras la misère et l'outrage
M'accabler, m'écraser, je bénis mon partage!
Je brave ces besoins qui pouvoient m'alarmer;
Je n'en connois plus qu'un: c'est celui de t'aimer.
Je te perdois! ô ciel! que j'allois être à plaindre!

(*Il se jette à ses pieds.*)

Voudras-tu pardonner...

BETTI.

Ah! tu n'as rien à craindre,

[illegible]

Cruel ! tu le sais [illegible]
Peut-il [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

O spectacle [illegible]
L'amour porte [illegible]
Livrez-vous [illegible]
Je les sens, et [illegible]
(*A Belton*, [illegible]
Tu fus vil un [illegible]
(*Il va vers* [illegible]
John, John.

SCÈNE [illegible]

BETTI, [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Belton, rends [illegible]
Ce cœur si [illegible]
Et que ton [illegible]

[illegible]

Égale, cher Belton [illegible]
Existant [illegible]
Le mien peut être [illegible]

BETTI.

Tu m'as donné ce nom que je déteste,
Ce nom qui me rappelle un souvenir funeste,
Ce nom qui fait, hélas! mon malheur aujourd'hui;
Jadis il me fut cher; il me venoit de lui.
A ce nom qu'il aimoit, autrefois sa tendresse
Daignoit joindre le sien, les prononçoit sans cesse;
Se faisoit un bonheur de les unir tous deux.
Prononcés par ma bouche, ils rallumoient ses feux;
Son affreux changement pour jamais les sépare.

MOWBRAI, *à part.*

(*A Belton.*)

Mon cœur est oppressé!... Quoi, tu pourrois, barbare...

BELTON.

Je le suis en effet pour avoir résisté
A cet amour si tendre et trop peu mérité.

(*A Betti.*)

Ah! crois-en les serments de mon âme attendrie!
L'indigence et les maux où j'exposois ta vie
Seuls à t'abandonner pouvoient forcer mon cœur;
Même en te trahissant, je voulois ton bonheur.
Dût cent fois dans tes bras la misère et l'outrage
M'accabler, m'écraser, je bénis mon partage!
Je brave ces besoins qui pouvoient m'alarmer;
Je n'en connois plus qu'un : c'est celui de t'aimer.
Je te perdois! ô ciel! que j'allois être à plaindre!

(*Il se jette à ses pieds.*)

Voudras-tu pardonner...

BETTI.

Ah! tu n'as rien à craindre,

Cruel ! tu le sais trop : ce cœur qui t'est connu
Peut-il...

BELTON.

Chère Betti, quel cœur j'aurois perdu !
(*Ils s'embrassent.*)

MOWBRAI.

O spectacle touchant ! tendresse aimable et pure.
L'amour porte en mon sein le cri de la nature.
Livrez-vous sans réserve à des transports si doux ;
Je les sens, et mon cœur les partage avec vous.
(*A Belton.*) (*A Betti.*)
Tu fus vil un instant... Et toi, que tu m'es chère !
(*Il va vers la coulisse.*)
John, John.

SCÈNE IX.

BETTI, MOWBRAI, BELTON, JOHN.

MOWBRAI.

Écoute.

JOHN.

Quoi ?

MOWBRAI.

Fais venir le notaire.
(*John sort.*)
Belton, rends grâce au ciel de t'avoir réservé
Ce cœur si généreux, par toi-même éprouvé ;
Et que ton âme un jour puisse égaler la sienne.

BETTI.

Égale, cher Belton, ta tendresse à la mienne.
Existant dans ton cœur, riche de ton amour,
Le mien peut être heureux, même dans ce séjour.

(*A Mowbrai.*)
Cesse de l'accabler par un cruel reproche :
Il m'aime...

MOWBRAI.

Quelqu'un vient : c'est le notaire.

SCÈNE X.

BETTI, BELTON, MOWBRAI, LE NOTAIRE.

MOWBRAI.

Approche.

LE NOTAIRE.

Serviteur.

MOWBRAI.

Assieds-toi... C'est pour ces deux époux.

BETTI, *à Belton.*

Quel est cet homme-là?...

BELTON.

Cet homme vient pour nous

LE NOTAIRE, *à Mowbrai.*

Tu te trompes, je crois, je ne viens pas pour elle :
Et j'ai sur ce contrat mis le nom d'Arabelle.

MOWBRAI.

Efface-moi ce nom ; mets celui de Betti.

LE NOTAIRE.

Betti!

MOWBRAI.

Vite, dépêche...

LE NOTAIRE.

Allons ; soit... J'ai fini.

BELTON.

Signons.

LE NOTAIRE.

C'est bien dit, mais avant la signature
Il faudroit mettre au moins la dot de la future.

MOWBRAI.

Allons, mets : ses vertus.

LE NOTAIRE *laisse tomber sa plume.*

Bon! tu railles, je crois.

MOWBRAI.

Ses vertus.

LE NOTAIRE.

Allons donc; tu te moques de moi.
Qui jamais auroit vu?...

MOWBRAI, *avec impatience.*

Mets ses vertus, te dis-je.

LE NOTAIRE.

Tout de bon? par ma foi, ceci tient du prodige!
N'ajoute-t-on plus rien?

MOWBRAI.

Est-il rien au-dessus?
Ajoute, si tu veux, cinquante mille écus.

LE NOTAIRE.

Cinquante mille écus si tu veux! l'accessoire
Vaut bien le principal, autant que je puis croire.

BELTON, *à Betti.*

Il nous comble de biens! ah! courons dans ses bras...

BETTI.

Ah! surtout, bon vieillard, ne nous méprise pas.

MOWBRAI.

Que dit-elle?...

BETTI.

Ah! je sais que chez vous on méprise
Quiconque, en recevant des dons...

MOWBRAI.

Autre sottise!
Où prend-elle cela? Seroit-ce toi, Belton,
Qui peut la prévenir de cette illusion?
De rougir des bienfaits ton âme a la foiblesse?
Puisqu'avec le malheur tu confonds la bassesse,
Je dois te rassurer. Je ne te donne rien.
La somme est à ton père, et je te rends ton bien.

LE NOTAIRE, *à Belton.*

Signez.

(*Belton signe.*)

LE NOTAIRE, *à Betti.*

A vous...

BETTI.

Qui? moi! je ne sais point écrire.

BELTON.

Donnez-moi votre main, l'amour va la conduire.

BETTI.

Et le cœur et la main, Belton, tout est à toi.

BELTON.

Votre cœur, en aimant, ne le cède qu'à moi.

BETTI.

Eh bien! c'est donc fini? Que cela veut-il dire?

BELTON.

Qu'au bonheur de tous deux vous venez de souscrire;
Vous m'assurez l'objet qui m'avoit su charmer.

BETTI.

Quoi! sans cet homme noir je n'aurois pu t'aimer?
(*Au notaire.*)
Donne-moi cet écrit.

LE NOTAIRE.

Il n'est pas nécessaire.

Cet écrit doit toujours rester chez le notaire.
D'ailleurs que feriez-vous de...

BETTI.

Ce que j'en ferois!
S'il cessoit de m'aimer, je le lui montrerois.

LE NOTAIRE.

Peste! le beau secret qu'a trouvé là madame!

BELTON.

En doutant de mes feux vous affligez mon âme.

MOWBRAI.

Par les nœuds les plus saints je viens de vous unir.
Ton père l'auroit fait; j'ai dû le prévenir.
(*En montrant Betti.*)
Il approuvera tout: et voilà notre excuse.
Instruisons mon ami que sa douleur abuse.
Lui-même en t'embrassant voudra tout oublier:
Consoler ses vieux jours, c'est te justifier.

FIN DE LA JEUNE INDIENNE.

LES

FAUSSES INFIDÉLITÉS,

COMÉDIE,

PAR BARTHE,

Représentée, pour la première fois, le 25 janvier 1768.

NOTICE
SUR BARTHE.

NICOLAS-THOMAS BARTHE, fils d'un riche négociant de Marseille, y naquit en 1733. Il fit ses études avec beaucoup de succès chez les pères de l'Oratoire. Son père le destinoit au barreau; mais il préféra la poésie et composa plusieurs ouvrages estimés. Il a donné quatre pièces au théâtre français.

L'Amateur, comédie en un acte, en vers, fut jouée le 5 mars 1764. Quoiqu'elle eût été fort bien accueillie, l'auteur la retira pour y faire des corrections.

Les Fausses Infidélités, comédie en un acte, en vers, parut pour la première fois le 25 janvier 1768, et eut dix-huit représentations très suivies.

La Mère Jalouse, comédie en trois actes, en vers, représentée pour la première fois le 23 décembre 1771, ne fut alors donnée que cinq fois, l'auteur l'ayant retirée pour y faire des changements. Elle a été reprise depuis, et est maintenant au courant du répertoire.

L'Homme Personnel, comédie en cinq actes, en vers, mise au théâtre le 21 février 1778, n'obtint que huit représentations.

Barthe mourut à Paris le 17 juin 1785, dans sa cinquante-troisième année.

PERSONNAGES.

DORIMÈNE, jeune veuve.
ANGÉLIQUE, cousine de Dorimène.
Le marquis de VALSAIN, amant de Dorimène.
Le chevalier DORMILLI, amant d'Angélique.
MONDOR.

La scène est à Paris, chez Dorimène.

LES
FAUSSES INFIDÉLITÉS,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

VALSAIN, DORMILLI.

VALSAIN.

Chevalier, votre amour est une frénésie.

DORMILLI.

Marquis, le vôtre à peine est une fantaisie.

VALSAIN.

Vous aimez Angélique un peu trop vivement.

DORMILLI.

Vous aimez Dorimène un peu trop froidement.

VALSAIN.

Vous faites le malheur de la plus tendre amante.
Votre scène d'hier fut bien extravagante!
Angélique est outrée.

DORMILLI.

Ah! que dites-vous là?
Il lui sied de bouder! Les femmes, les voilà.
Ont-elles quelques torts; si nous osons nous plaindre,
Elles sont d'une adresse! Elles savent contraindre
A demander pardon du tort qu'elles ont eu.

VALSAIN.

Mais voulez-vous toujours douter de leur vertu?
Vous êtes plus jaloux qu'il n'est permis de l'être...

DORMILLI.

Moi !

VALSAIN.

Sous un triste nom c'est se faire connoître.
On cause, disons mieux, on rit à vos dépens.

DORMILLI.

Qui? ces gens du bel air, cœurs légers, froids plaisants,
De maîtresse et d'ami changeant comme de modes,
Pacifiques époux, et même amants commodes.
Je leur permets de rire : un cœur tel que le mien
Doit étonner le leur. Oh ! vous, vous aimez bien;
C'est le plus beau sang-froid !....

VALSAIN.

Nous n'aimons pas de même,
Tyranniser les gens, ce n'est pas mon système.
L'air froid cache souvent un cœur qui sait aimer;
Et d'ailleurs, l'amour vrai doit savoir estimer.
Les femmes, j'en conviens, peuvent être infidèles....

DORMILLI.

Peuvent être est fort bon.

VALSAIN.

Mais, pour les croire telles,
Pour les juger enfin coupables en amour,
Je veux des preuves, moi, plus claires que le jour....

DORMILLI.

J'entends.

VALSAIN.

L'amour jaloux a trop l'air de la haine.
Formons d'heureux liens, et point de triste chaîne.
De l'amour, s'il se peut, n'ayons que les douceurs :
Moi, j'en ai la tendresse... et d'autres, les fureurs.

DORMILLI.

D'accord; vous êtes doux. Vous verriez Dorimène
Pour quelqu'heureux mortel n'être pas inhumaine,
Qu'immobile témoin et rival complaisant,
Vous trouveriez, je crois, le procédé plaisant.
Cela s'appelle aimer.

VALSAIN, *riant.*

Pour vous prouver que j'aime,
Je veux être jaloux, jaloux de Mondor même.

DORMILLI.

Pourquoi non? Ce Mondor me déplaît.

VALSAIN.

Je le crois.
Il est si dangereux!

DORMILLI.

Vous riez; mais je vois,
Je vois tout. Franchement, votre Mondor m'assomme.

VALSAIN.

Hier, je m'en doutai.

DORMILLI.

Soyez sûr que cet homme
A des desseins secrets. Je ne suis point jaloux:
Mais je sais que Mondor conspire contre nous.
Oui, j'ai vu Dorimène et même sa cousine
(Bas et d'un air effrayé.)
Rire avec lui, d'un air, là....

VALSAIN.

C'est qu'on le badine.
De tels originaux sont si divertissants!
Un riche au ton badin, un fat de quarante ans,
Quelque esprit, mais si vain qu'il en est par fois bête;
Croyant à tout le sexe avoir tourné la tête,

Lui prodiguant les bals, les fêtes, les soupés;
Assez mauvais railleur sur les maris trompés;
Achetant des travers par ses dépenses folles...

DORMILLI.

Eh bien! il réussit.

VALSAIN.

Oui, ces femmes frivoles,
Qui ne se piquent pas de choisir leurs amants,
Ont daigné quelquefois lui donner des moments;
Et trompant avec art sa vanité crédule,
En ont fait, à plaisir, un fat très ridicule.
Et vous ne voulez pas qu'on en rie?

DORMILLI.

Oh! j'ai vu
De vos femmes de bien, prodiges de vertu.
Tel homme étoit d'abord plaisanté par ces dames,
Qui bientôt...Tout s'arrange avec les bonnes âmes.
Tenez, mon cher marquis, notre siècle, nos mœurs,
Nos maris, nos amants, nos charmantes noirceurs,
Et ce sexe maudit que je hais, que j'adore,
Et mon amante enfin jeune et fidèle encore,
Mais qui, peut-être, hélas! dans peu me trahira...
Vous ne connoissez rien, monsieur, de tout cela.
J'ai peine à concevoir comment on se marie:
Vous le concevez, vous?

VALSAIN.

Très bien; mais je vous prie,
Du respect pour le sexe, ou je romps avec vous:
Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
Croyez à ses vertus...

DORMILLI, *l'interrompant.*

Comment! lorsqu'Angélique...

VALSAIN.

Apaisez-la bien vite ; et, d'un ton pathétique,
Jurez-lui d'être enfin plus doux, moins emporté,
De ne plus tant crier à l'infidélité :
Mais surtout il faudra, comme à votre ordinaire,
Après avoir juré, protesté, n'en rien faire.

(Dormilli apercevant Mondor, s'en va, le regarde d'un air ennemi et le salue à peine. Mondor s'arrête quelque temps, étonné de l'accueil.)

SCÈNE II.

VALSAIN, MONDOR.

MONDOR, *riant.*

Qu'a-t-il donc? Il me fuit ; il salue à demi.
Le moyen que cela puisse avoir un ami?
J'observe qu'avec vous il dispute sans cesse,
Et qu'il me boude, moi.

VALSAIN.

Peu de chose le blesse,
Il est vrai : je m'accorde avec lui rarement.

MONDOR.

Nous sympathiserions tous deux plus aisément.

VALSAIN.

Vous me flattez.

MONDOR, *d'un air léger.*

Non, non ; mais je plains sa manie.
On dit qu'il est atteint d'un peu de jalousie ;
Qu'il veut garder un cœur après l'avoir vaincu.
Dans Paris, à son âge! où diable a-t-il vécu?
Il est quitté? La chose est-elle si cruelle?
Une belle bientôt nous venge d'une belle ;

C'est dans l'ordre ; on se prend, on s'aime, on se trahit ;
Et les femmes toujours y trouvent leur profit.
Je perds une conquête? Eh bien! j'en fais dix autres.

VALSAIN, *à part.*

(*Haut.*)

Amusons-nous du fat. Des soins comme les vôtres
Lui donnent de l'ombrage ; il vous craint.

MONDOR.

Qui? moi!

VALSAIN.

Vous.

Au reste, on est flatté de l'humeur d'un jaloux.

MONDOR

On en est amusé. Mais, il pourrojt me craindre?
Vous croyez?

VALSAIN.

Pourquoi non? Je ne sais pas me plaindre.
Si je voulois pourtant, à ne vous point mentir,
Je vous ferois aussi l'honneur de vous haïr.

MONDOR, *d'un air modeste.*

Ah! monsieur!

VALSAIN.

Vous lorgnez d'assez près Dorimène.

MONDOR, *d'un ton moitié badin.*

Vous tremblez donc aussi?

VALSAIN.

Ma peur est-elle vaine?
Pour gagner tant de cœurs et pour n'en perdre aucun,
Comment faites-vous donc?

MONDOR.

J'ai cent moyens pour un.

J'éveille l'amour-propre, et le pique et le flatte;
En paroissant la fuir, je ramène une ingrate;
On me voit triste, gai, timide, entreprenant.
Et puis, sans me piquer d'un esprit transcendant,
J'ai toujours cru l'esprit... une grande ressource
Dans la société.

VALSAIN.

Sans doute.

MONDOR.

Une autre source
De tous les agréments dont on me voit jouir,
C'est... un peu de fortune, et l'or sait éblouir,
L'or, mobile puissant des humaines foiblesses.
Je ne me targue point de mes vaines richesses.
Mon théâtre, mes bals, ma petite maison,
Peut-être un cuisinier qui s'est fait quelque nom;
Et mes feux d'artifice, et mon hôtel qu'on cite,
Et mon vin de Tokai, ne font pas mon mérite;
Tout cela n'est pas moi; je le sais; mais enfin,
On éblouit ainsi le pauvre genre humain.

VALSAIN.

Savez-vous que voilà de la philosophie?
Allier tant d'esprit à tant de modestie!
Vous devenez sublime, et c'est ce que je crains;
Adieu; ménagez-moi dans vos vastes desseins.

SCÈNE III.

MONDOR, *seul*.

Je le crois mon ami; sa franchise intéresse;
Mais, amicalement, soufflons-lui sa maîtresse.
Sa maîtresse! c'est peu; deux cœurs me sont acquis:
Monsieur le chevalier et monsieur le marquis

Me seront immolés, la chose est manifeste;
Je ne puis en douter sans être trop modeste.
Ils s'y prenoient fort mal. Le cœur d'une beauté
Du sang-froid de Valsain doit être peu flatté;
Et Dormilli, fougueux, a cette humeur jalouse
Qui fatigue une amante et qui gêne une épouse;
Bien vu! Quant aux billets que je viens de risquer,
Elles n'oseront pas se les communiquer;
Elles m'aiment : l'amour rend les femmes discrètes.
Je vais mener de front deux intrigues secrètes.
Le jeu sera piquant : deux belles à la fois!
Ou bien, au pis-aller, je pourrai faire un choix.
Mais les voici : sortons prudemment : il me semble
Qu'il n'est pas à propos que je les voie ensemble.

SCÈNE IV.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORIMÈNE.

Que se passe-t il donc? Vous riez de bon cœur.
Je ne vous vis jamais d'une si belle humeur.

ANGÉLIQUE.

Je reçois une lettre assez divertissante.

DORIMÈNE.

J'en reçois une aussi dont le style m'enchanta.

(*Angélique donne sa lettre.*)

La vôtre? Peut-on voir?... Mais le tour n'est pas mal.
Vous avez la copie, et moi l'original.
Nos billets sont pareils.

(*Elle donne sa lettre à Angélique.*)

ANGÉLIQUE *la lisant.*

Oh! la plaisante chose!
C'est un trait de Mondor.

DORIMÈNE.

Voilà donc de sa prose :
Un billet circulaire !... Il faut nous réunir.
(*Montrant une table où l'on peut écrire.*)
Mettez-vous là.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi?

DORIMÈNE.

Pourquoi? pour le punir.
Le fat! Et puis je veux... L'idée est excellente.
Par ses transports jaloux Dormilli vous tourmente,
Valsain me déplaît fort avec ses tons glacés;
Votre amant aime trop, et le mien pas assez.
Ce seroient deux maris également à craindre.

ANGÉLIQUE.

Oui.

DORIMÈNE.

Je vois un moyen; mais il s'agit de feindre.
Répondez à l'épître, et même tendrement.

ANGÉLIQUE, *riant.*

Oui, par un billet doux peut-être?

DORIMÈNE.

Justement.
C'est là le vrai moyen de guérir l'un et l'autre.
Feignons d'aimer Mondor. Vous allez voir le vôtre
Si plaisamment jaloux, que, s'il veut l'être encor,
Nous le ferons rougir au seul nom de Mondor;
Et Valsain alarmé, malgré tout son mérite,
Croira qu'il peut déplaire... Allons, écrivez; vite.

ANGÉLIQUE, *avec réflexion.*

Feindre d'aimer Mondor!

DORIMÈNE.

Eh oui, pour nous venger:

ANGÉLIQUE.

Et trahir un jaloux!

DORIMÈNE.

Pour mieux le corriger.
Il est bon quelquefois d'affliger ce qu'on aime.
On guérit un défaut par ce défaut-là même.
(*Angélique s'assied.*)
Ne perdons pas de temps. Je dicte. Écrivez.... Bon!

ANGÉLIQUE.

Mais il ne sera plus jaloux au moins?

DORIMÈNE.

Eh non!
(*Dictant.*)
« Je ne sais, monsieur, si je fais bien de vous ré-
« pondre.

ANGÉLIQUE.

Je sais que je fais mal.

DORIMÈNE, *dictant.*

« J'ai combattu long-temps...

ANGÉLIQUE *répète ce qu'elle écrit.*

« Long-temps.

DORIMÈNE, *dictant.*

« Mais je suis excédée de monsieur Dormilli...

ANGÉLIQUE, *écrivant.*

Dites que je l'abhorre;
Je l'aimerois autant.

DORIMÈNE.

Eh bien!
« Je suis... si cruellement tourmentée,

ANGÉLIQUE.

Plus dur encore.

Vous vous divertissez.

DORIMÈNE.

Cent fois vous m'avez dit

Qu'il vous tourmentoit fort.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais quand on écrit!

DORIMÈNE.

Otez *cruellement*.

ANGÉLIQUE, *avec vivacité*.

J'y pensois.

DORIMÈNE, *dictant*.

« En vérité, dans les impatiences qu'il me cause...

ANGÉLIQUE.

A merveille.

DORIMÈNE, *dictant*.

« Je ne sais qui je ne lui préférerois pas.

ANGÉLIQUE.

Je ne mettrai jamais d'expression pareille.

DORIMÈNE.

Quelle enfance!

ANGÉLIQUE.

Jamais. Cédez-moi sur ce point,

Ou...

DORIMÈNE.

Qu'importe le mot, quand la chose n'est point?

ANGÉLIQUE.

Il est fort, ce billet.

DORIMÈNE.

Et moi j'ose prétendre

Qu'un jaloux ou qu'un fat peuvent seuls s'y méprendre.

ANGÉLIQUE, *achevant d'écrire.*

Vous vous figurez donc que Mondor nous croira?
Se croire aimé de nous!

DORIMÈNE.

Bon! il le croit déjà.
Et les hommes, d'ailleurs... Quelle crainte est la vôtre?
Ce sexe est vain, très vain... presque autant que le nôtre.
Donnez-moi ce billet, je saurai l'envoyer;
Et... soyez inflexible avec le chevalier;
Profitez du moment. Allons. Je vais écrire.

(*Angélique se lève pour lui céder la place.*)

Moi, j'aime aussi Mondor, et je veux le lui dire.

(*En s'asseyant.*)

Ils seront bien joués, bien plaisants tous les trois.
Quel plaisir d'intriguer trois hommes à la fois!

ANGÉLIQUE.

Mon dieu, vous aimez bien à voir souffrir... Silence:
Ils s'approchent tous deux. C'est Valsain qui s'avance.
Cachez votre papier.

DORIMÈNE, *assez haut pour être entendue de Valsain.*

Vous moquez-vous de moi?
Oh! je ne suis point fausse.

SCÈNE V.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, *bas, à Valsain.*

Elle écrit.

VALSAIN, *froidement.*

Je le voi.

DORMILLI, *à Angélique.*

Je vous retrouve enfin, vous me fuyez, cruelle?

ANGÉLIQUE.

M'allez-vous faire encor quelque scène nouvelle?
Il est vrai, je vous fuis.

DORMILLI.

Vous fuyez vainement,
Je vous suivrai partout.

(*Angélique se réfugie auprès de Dorimène.*)

DORIMÈNE, *à part.*

C'est-là bien un amant.
Quand pourrai-je obtenir que Valsain lui ressemble?
(*A Valsain.*)
Ah! vous voilà, monsieur?

VALSAIN.

Nous arrivons ensemble,
Et je n'osois, madame, interrompre un billet.

DORIMENE, *sans le regarder, et continuant d'écrire.*

Mais vous faites fort bien; il faut être discret.

DORMILLI.

Discret! Vous écririez, madame, en sa présence
A cinq ou six rivaux; toujours sans défiance,
Monsieur seroit content de lui-même et de vous.

DORIMÈNE.

C'est que précisément j'écris un billet doux.

DORMILLI.

Valsain, vous entendez, un billet doux.

VALSAIN.

Peut-être
Daigne-t-on s'occuper...

DORIMÈNE.

De qui?

VALSAIN.

De moi.

DORIMÈNE, *à part.*

Le traître!

Encore un mot.

(*Elle écrit d'un air très animé.*)

VALSAIN.

Le style en doit être charmant.
Vous avez dans les yeux le feu du sentiment.
Ce billet sera tendre; heureux qui doit le lire!

(*Dorimène plie son billet.*)

Mais c'est finir trop tôt : on ne peut trop écrire,
Quand c'est le cœur qui dicte.

DORIMÈNE, *à part.*

Il raille, le cruel!
Il me feroit écrire un billet doux réel.

(*A un laquais.*)

Holà! quelqu'un? Portez bien vite cette lettre.

VALSAIN.

C'est peut-être chez moi que l'on va la remettre.

DORIMÈNE.

Chez vous? Eh bien! monsieur, allez la recevoir.

(*Elle sort.*)

VALSAIN, *souriant.*

Ah! je suis pénétré d'un si flatteur espoir;
J'y cours.

SCÈNE VI.

DORMILLI, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, *retenant Angélique qui veut suivre Dorimène.*

Un moment donc.

ANGÉLIQUE.

Je suis trop en colère.
Ne me retenez point.

DORMILLI.

Ai-je pu vous déplaire
Par un excès d'amour?

ANGÉLIQUE.

Oh! discours superflus,
Monsieur.

DORMILLI.

Toujours monsieur!

ANGÉLIQUE.

Je ne pardonne plus.
J'ai pardonné vingt fois, toujours dans l'espérance
Que vous pourriez changer; mais je perds patience.
Hier, tout cet éclat, tout cet emportement
Fut encor précédé d'un raccommodement.

DORMILLI.

Convenez donc aussi qu'hier, mademoiselle...
J'attends; vous arrivez; vous étiez la plus belle;
Dès-lors, je ne vois plus que vous, que tant d'appas;
Et moi, je suis le seul que vous ne voyez pas.
Vos discours, pleins d'esprit, amusent, intéressent:
Mais à d'autres qu'à moi tous vos discours s'adressent.

Mondor, à vos côtés, d'un air mystérieux,
Vous tient de sots propos, vous cache à tous les yeux;
Vous ne soupçonnez point que ce fat-là m'ennuie.
On parle enfin d'un Wisk; il fait votre partie :
J'en fais une autre, moi, loin de vous, et comment?
Je suis distrait; je perds; je joue horriblement;
On me gronde; on se plaint; vous éclatez de rire,
Et vous et votre fat.

ANGÉLIQUE.

J'ai ri; mais je puis dire
Que je n'étois pas seule.

DORMILLI.

Eh! vraiment, je le croi.
C'est que personne n'aime, ou n'aime comme moi;
C'est qu'ils ne sentent point; c'est qu'ils n'ont pas mon âme.
J'extravague en effet; car je veux qu'une femme
N'ait pas l'ambition... de plaire... au monde entier.

ANGÉLIQUE.

Voilà comme un jaloux sait se justifier.
Ah! dût-il m'en coûter l'effort le plus pénible,
Je dois pour vous, monsieur, cesser d'être sensible.
A votre folle humeur il faut m'assujétir.
Je ne puis ni marcher, ni m'asseoir, ni sortir,
Ni parler, ni me taire. On me donne une lettre;
C'est celle d'un rival qu'on vient de me remettre.
Je danse avec quelqu'un, vous rêvez tristement.
Me voyez-vous parée? ah! c'est pour un amant.
Ai-je fait à Mondor de simples politesses?
On met, sans le savoir, mon éventail en pièces.
J'aimerois cent fois mieux un cœur indifférent,
Devenu mon époux, vous seriez mon tyran.

DORMILLI.

Votre tyran! Jamais. Quelle crainte cruelle!
N'auriez-vous pas alors juré d'être fidèle?

ANGÉLIQUE.

Je crains que pour s'unir nos cœurs ne soient pas faits.

DORMILLI.

Ah! sans mon fol amour, que je vous haïrois!
Vous saurez à la fin me faire aimer Julie :
Elle m'aime; et pour moi vous l'avez embellie.
Elle ne me voit point ces travers odieux :
Ayant un autre cœur, Julie a d'autres yeux.

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Eh bien! monsieur, volez; fixez-vous auprès d'elle.

DORMILLI.

Oui, je vais l'adorer... l'aimer... mademoiselle.
Je vais vous obéir. Mais, du moins, nommez-moi
Celui qui m'a ravi votre cœur.

ANGÉLIQUE, *souriant.*

Et pourquoi
Faut-il vous le nommer?

DORMILLI.

Qu'il tremble pour sa vie.

ANGÉLIQUE.

Ciel! encor des fureurs? il faut que l'on vous fuie.

DORMILLI, *la suivant.*

Fuyez-moi, j'y consens, je ne vous cherche plus.
Que m'importe un rival, son nom et vos refus?

SCÈNE VII.

DORMILLI, *seul.*

C'est ici qu'un jaloux auroit bien droit de l'être.
(*Mondor paroît.*)
Mais quel est ce rival? Je l'aperçois peut-être...
C'est lui; précisément je le trouve aujourd'hui
Deux fois plus fat encor et plus content de lui.

SCÈNE VIII.

DORMILLI, MONDOR.

MONDOR, *de loin et à part.*
(*Haut et d'un air triomphant.*)
Bon! Toujours de l'humeur? dans l'âge des conquêtes,
Quand on plaît, quand on aime?

DORMILLI.

Oh! je sais que vous êtes
Un excellent railleur; mais moi qui raille peu,
Je vais, monsieur Mondor, vous faire un libre aveu.
Votre présence ici... m'étoit fort agréable.
Cependant...

MONDOR, *riant.*

Vous croyez que je suis redoutable,
Et que sur Angélique on a quelque dessein?

DORMILLI.

De grâce, expliquons-nous. Daignez m'apprendre enfin
A qui vous en voulez.

MONDOR.

La demande est fort bonne.
Chevalier, si je puis n'en vouloir à personne,
On peut...

DORMILLI.

Vous en vouloir? Eh bien! qui vous en veut?

MONDOR.

Vous ne le diriez point à ma place.

DORMILLI.

Il se peut.

(*En riant, et du ton d'un homme qui compte sur la fatuité de Mondor.*)

Mais vous le direz, vous, n'est-ce pas?

MONDOR.

Il est leste.

Ma foi, si je le dis, c'est, je vous le proteste,
Pour vous tranquilliser : vous êtes si pressant...
Je vois que vous souffrez ; je suis compatissant.

DORMILLI.

Au fait, par grâce.

MONDOR.

Eh bien! s'il faut vous en instruire...

(*Il s'amuse de l'attention que lui prête Dormilli.*)

Ces choses-là pourtant ne doivent pas se dire.

DORMILLI, *avec une impatience qu'il veut masquer sous un ton badin.*

Aujourd'hui l'on dit tout : dites donc.

MONDOR.

Trop de feu.

Trop de feu, chevalier; modérez-vous un peu.
Si de mes soins ici quelqu'un doit être en peine,
Ce n'est pas vous encor.

DORMILLI.

Quoi, monsieur, Dorimène...

MONDOR, *négligemment.*

Mais, oui.

DORMILLI.

Plaisantez-vous?

MONDOR.

Mais non.

DORMILLI.

D'honneur?

MONDOR.

D'honneur.

Valsain vous vexe un peu : je suis votre vengeur.
Réjouissez-vous bien de sa triste aventure.
Dorimène a pour nous, c'est une chose sûre,
Un goût très décidé, mais je dis, décidé.

DORMILLI.

Ce soupçon-là, monsieur, peut être mal fondé.

MONDOR.

Soupçon n'est pas le mot : en voulez-vous des preuves?
Oh! parbleu! c'est me mettre à de rudes épreuves.
Le moyen, avec vous, de garder un secret?
(*Il tire un porte-feuille de sa poche.*)
Parmi certains papiers, j'ai là... certain billet;
Faut-il, à l'instant même, avoir la complaisance
De vous en faire part?

DORMILLI.

Non, vraiment, car je pense
Que vous ne l'avez point.

MONDOR.

Je ne l'ai point?... lisez.

(*Il lui présente le billet : Dormilli veut s'en saisir et Mondor le retient. Dormilli lit avidement : Mondor continue.*)

Sous un style badin ses feux sont déguisés :
On badine d'abord, puis on est attendrie;

Puis, le moment fatal, et puis la jalousie;
On tremble de nous perdre, on veut toujours nous voir:
Et le roman finit par un beau désespoir.

(*Il éclate de rire.*)

Mais n'admirez-vous pas le sommeil léthargique
De monsieur de Valsain? Vous craigniez qu'Angélique
N'eût pour moi quelque goût; lui qu'on a supplanté,
Il est, le cher marquis, d'une sécurité!

DORMILLI.

Le voilà donc enfin trahi par sa maîtresse!
J'avois su le prévoir; je le disois sans cesse.

MONDOR.

Depuis que j'ai paru?

DORMILLI.

Non, très-long temps avant.
Mais, Angélique!...

MONDOR.

Eh bien?

DORMILLI, *d'un ton brusque.*

Eh bien! je crois souvent
Qu'elle me trompe aussi.

MONDOR.

Moi, je le conjecture.

DORMILLI.

Vous êtes consolant.

MONDOR, *d'un air fin.*

Néanmoins je vous jure
Qu'à votre affliction, c'est vous parler sans fard,
Personne en vérité ne prend autant de part.
Mais adieu; je vous laisse à votre inquiétude.

(*Il chante le vers suivant, pris d'un opéra.*)

Les amants affligés aiment la solitude.

SCÈNE IX.

DORMILLI, *seul.*

Il chante! il est heureux! Mondor n'est point haï,
On l'aime, et l'on me hait! et Valsain est trahi.
Angélique, du moins, quoiqu'elle dissimule,
N'a sûrement pas fait un choix si ridicule.
Mon pauvre ami Valsain sera fort étonné.

SCÈNE X.

DORMILLI, VALSAIN.

DORMILLI, *à part.*

Il me paroît bien triste.

VALSAIN, *à part.*

Il a l'air indigné.

(*Ils se regardent quelque temps en silence.*)

DORMILLI.

Je vous l'ai dit cent fois; je n'entends rien aux femmes.

VALSAIN.

Ma foi, ni moi non plus.

DORMILLI.

Mon ami, quelles âmes!

VALSAIN.

Quelles têtes, mon cher!

DORMILLI, *à part, en s'éloignant de Valsain.*

A-t-il quelque soupçon?

VALSAIN, *à part, s'éloignant de même.*

Je dois lui dire tout; mais, de quelle façon?

DORMILLI, *à part.*

Comment m'y prendre?

(*Ils se rapprochent l'un de l'autre.*)

(*Haut.*)

Il faut qu'avec vous je m'explique.
Je viens d'entretenir tout à l'heure Angélique ;
Je ne la conçois plus. Je crois, sans vous flatter,
Que votre aimable veuve a su me la gâter.
C'est une étrange femme, au moins, que Dorimène !
Êtes-vous bien sûr d'elle ?

VALSAIN.

Ah ! très sûr; j'aurois peine
A croire... Mais la vôtre, avez-vous bien son cœur ?
Écoutez, cher ami ; surtout, point de fureur.
Je commence à penser enfin comme vous-même.
Oui, je doute, entre nous, qu'Angélique vous aime.

DORMILLI.

Fort bien ! de mes amours vous êtes occupé :
Et vous ne craignez pas de vous être trompé
Sur les vôtres ?

VALSAIN.

Quoi donc ?

DORMILLI.

Pourriez-vous, je suppose,
Me dire qu'Angélique aime... quelqu'un ; qu'elle ose
Écrire à ce quelqu'un ; que cet amant discret,
Ce modeste rival montre d'elle un billet ?
Que ce billet, enfin, vous venez de le lire ?

VALSAIN.

Ma foi, vous m'étonnez ; je n'osois vous le dire.
Vous savez tout. Mondor, qui nous croit ennemis,
Et qui me met de plus au rang de ses amis,
Vient de me confier ce billet d'Angélique,

Écrit à lui Mondor. L'affaire est moins tragique,
Puisque vous la saviez.

DORMILLI.

Comment donc?

VALSAIN.

Je l'ai lu.

DORMILLI.

Vous l'avez lu?

VALSAIN.

Deux fois : j'en étois confondu.

DORMILLI, *d'une voix étouffée.*

Qu'entends-je?... se peut-il?... Angélique perfide!
Je n'en doute donc plus!... quel coup!... Il me décide.
Ami, consolons-nous. Plus sensés désormais,
Jurons de renoncer aux femmes pour jamais.
Ce parti...

VALSAIN.

Seroit dur : il faut être équitable.
La mienne m'est fidèle, et je serois coupable,
Si...

DORMILLI, *très vivement.*

Fidèle? Oui, fidèle; adorez-la. Mondor,
Quelle fidélité! là, tout-à-l'heure encor...
Elles poussent bien loin la feinte et le caprice.
Ne me croyez donc pas le seul que l'on trahisse.
La vôtre... Mais au reste elle m'étonne moins.

VALSAIN, *posément.*

Qu'a-t-elle fait? Voyons.

DORMILLI.

Digne objet de leurs soins
Mondor tient un billet écrit par Dorimène,

Billet qu'il montre aussi, que je croyois à peine;
Voilà ce qu'elle a fait; voyez.

VALSAIN, *à part.*

Que dit-il là?

(*Haut.*)

Deux billets à Mondor? Répétez-moi cela.
Dorimène...

DORMILLI, *avec impatience,*

Oui, monsieur.

VALSAIN.

Elle a donc fait remettre?...

DORMILLI.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

A Mondor?

DORMILLI.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

Une lettre?

DORMILLI, *impétueusement.*

Oui, monsieur, oui, monsieur, oui, monsieur.

VALSAIN, *à part, et toujours de sang-froid.*

A Mondor,
Deux billets!... c'est un jeu.

DORMILLI.

Répéterai-je encor?

VALSAIN, *souriant.*

Je vous suis obligé de votre complaisance.

DORMILLI.

J'avois tort d'accuser ce sexe d'inconstance:

Il ne trahit pas; non. *Ses vertus*, disiez-vous,
Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
Croyez à ses vertus. Oh! j'y crois.

VALSAIN.

Moi de même.

DORMILLI.

Aux vertus d'Angélique! et c'est Mondor qu'elle aime!

VALSAIN.

Mondor de tout ceci doit être bien content.

DORMILLI.

Belle réflexion!

VALSAIN, *riant.*

Je reviens à l'instant.

(*Il s'éloigne.*)

DORMILLI.

La vôtre disoit bien, mais rien ne vous effraie:
« J'écris un billet doux. »

VALSAIN.

Du moins est-elle vraie.

(*Il veut sortir.*)

DORMILLI, *lui serrant le bras avec colère.*

Du moins, concevez-vous, homme froid, cœur glacé,
Concevez-vous Mondor? le fat s'est empressé
A vous communiquer le billet d'Angélique:
Celui de Dorimène, il me le communique.
Des procédés pareils se peuvent-ils souffrir?

VALSAIN.

Mondor est né plaisant; il veut se réjouir.

DORMILLI.

(*A Valsain.*) (*A lui-même.*)
Ah! fort bien. Croira-t-on qu'Angélique, à son âge,
Avec cet air naïf, et le plus doux langage?...

(*A Valsain.*)

Que n'ai-je aimé Julie?... Enfin vous l'avez lu
Cet indigne billet? L'auriez-vous retenu?
Je puis, soyez-en sûr, l'écouter sans colère:
Dites les propres mots.

VALSAIN.

Mais Mondor pourra faire
Quelque jour un recueil; alors, vous l'y verrez.

DORMILLI.

Quel ami! quel amant! vous me désespérez!...
Voyons de près mon fat.

(*Il sort.*)

VALSAIN, *alarmé.*

Pour une bagatelle,
Tant de bruit! arrêtez. Angélique est fidèle.
Mondor n'est point aimé.

DORMILLI, *revenant.*

Comment? Que dites-vous?

VALSAIN.

Qu'on s'amuse à la fois de Mondor et de nous.

DORMILLI.

Quoi! ces billets...

VALSAIN.

Font voir l'accord des deux cousines.
Deux lettres à la fois, et deux lettres badines!
A Mondor... qui les montre! allons; réfléchissez.

DORMILLI, *avec vivacité.*

Est-il bien vrai?... Comment!... de grâce... éclaircissez...

VALSAIN.

Mais tout est éclairci. L'une est jeune et timide;
L'autre n'est que maligne, et point du tout perfide.

Vous croyez leurs billets ! je crois plutôt leurs cœurs ;
Qu'un fat ait du succès, j'y consens, mais d'ailleurs,
Il n'en a point ici.

DORMILLI, *l'embrassant avec transport,*

Vous me rendez la vie.
En effet, Angélique... Oh ! oui, je le parie,
Je suis encore aimé. Vous avez bien raison ;
J'ai mille souvenirs : elle, une trahison !
J'ai cru... j'étois donc fou. La découverte est bonne.
Angélique me trompe : eh bien ! je lui pardonne.
Elles nous ont joués toutes deux ! mais enfin,
Pour nous en imposer il faut être plus fin.
Nous sommes clairvoyants... Je ris de leur malice.

VALSAIN.

De vous présentement puis-je attendre un service ?

DORMILLI, *avec une effusion de tendresse.*

Ah ! je souscris d'avance à vos moindres désirs.

VALSAIN, *souriant, et d'un air tranquille.*

Laissez vivre Mondor pour nos menus plaisirs.

DORMILLI, *avec une joie excessive.*

Je ne le tuerai point.

VALSAIN.

Je vais chez Dorimène,
De mon faux désespoir réjouir l'inhumaine.

(*Il va pour sortir.*)

DORMILLI, *le retenant.*

Mais sommes-nous bien sûrs ?... Croyez-vous fermement ?
C'est qu'on ne doit jamais croire légèrement.

VALSAIN.

Ah ! voilà mon jaloux !

DORMILLI.

Nous n'avons pas de preuve.

VALSAIN, *rêvant.*

Eh bien! j'en vais avoir. J'imagine une épreuve,
Qui vous démontrera que leur crime est un jeu,
Et qui pourra surtout les chagriner un peu.

DORMILLI.

Prenez garde pourtant...

VALSAIN.

Cœur foible que vous êtes!
(*A part.*)
C'est pour vous détromper... Et leur payer nos dettes.

DORMILLI.

A quoi songez-vous donc?

VALSAIN.

Je songe à vous servir.
(*D'un ton badin.*)
Je doute aussi, je doute, et je vais m'éclaircir.
Partez.

(*Il veut le faire sortir.*)

DORMILLI, *revenant.*

Mais, mon ami, lisez sur leur visage,
Dans leurs yeux, finement.

VALSAIN, *le poussant toujours.*

C'est à quoi je m'engage.

DORMILLI.

Vous ne tarderez point à me venir trouver?

VALSAIN.

Je ne tarderai point.

DORMILLI, *résistant.*

Mais il faut...

VALSAIN.

Vous sauver.

DORMILLI.

Si vous êtes sûr d'elle, épargnez mon amante.

VALSAIN.

Une femme affligée est plus intéressante.

DORMILLI.

Que ferez-vous? Je crains...

VALSAIN.

Calmez ce tendre effroi.
Sortez, dis-je, et gardez de paroître sans moi.
(*Il le pousse enfin hors du théâtre. Un moment après Dormilli rentre, et, sans être aperçu de Valsain, se glisse dans un cabinet.*)

SCÈNE XI.

VALSAIN, *seul.*

Comment! il a crié, fait un affreux vacarme;
Moi-même (car ceci m'a causé quelque alarme),
J'aurai vu le Mondor, et rire à nos dépens,
Et de ses deux rivaux faire deux confidents;
Le tout pour s'égayer, pour distraire ces dames:
Non, parbleu, c'en est trop; ne gâtons pas les femmes.
Oh! rien n'est dangereux comme l'impunité...
N'y mettons pas pourtant trop d'inhumanité,
Ne soyons pas cruels.... Bonnes gens que nous sommes!
(*Gaîment.*)
Qui désole une femme est le vengeur des hommes.
Les voici. Bon.

SCÈNE XII.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE, VALSAIN.

DORIMÈNE, *bas, à Angélique dans le fond du théâtre.*

Il est accablé de douleur :
Mondor aura parlé.

ANGÉLIQUE, *bas, à Dorimène.*

Voyons.

DORIMÈNE, *à Valsain, qui se promène d'un air fort triste.*

Où va monsieur?

VALSAIN.

Je ne sais.

DORIMÈNE.

Cet air triste a lieu de me surprendre.

VALSAIN, *se promenant toujours.*

A tant de perfidie aurois-je dû m'attendre?
Engager un amant, l'enflammer, l'attendrir,
Lui promettre son cœur, sa main, et le trahir!
Le moyen qu'à ce coup l'infortuné survive!

DORIMÈNE.

Je ne mérite pas une douleur si vive.

VALSAIN, *s'arrêtant.*

Votre inconstance aussi me touche infiniment :
Mais je n'en parlois pas, madame, en ce moment.
Je pense à mon ami, qui prend tout au tragique.
Trahi, comme Roland, par une autre Angélique;
Furieux comme lui, plus digne de pitié,
Il a maudit l'amour et même l'amitié.
Madame, je l'ai vu prêt à perdre la tête :
Il la perdoit sans moi.

DORIMÈNE.

Vous êtes bien honnête.
La vôtre étoit plus calme?

VALSAIN.

Aussi, pour le sauver,
Ai-je pris un moyen... qu'il auroit pu trouver.

ANGÉLIQUE, *alarmée.*

Et quel moyen?

VALSAIN.

Très simple, il s'offroit de lui-même.
Vous connoissez Julie, et savez qu'elle l'aime;
Brune, vive, piquante!

DORIMÈNE, *feignant.*

Eh bien! il doit l'aimer.

VALSAIN.

Pour elle, tout d'un coup, je n'ai pu l'enflammer....

DORIMÈNE, *à part.*

Bon.

VALSAIN, *lentement.*

Mais, comme Julie est jeune, tendre et belle....

DORIMÈNE, *avec impatience.*

Jeune! tendre! achevons. Il a volé chez elle?

VALSAIN.

Non, madame; c'est moi qui viens de l'y mener.
Il résistoit d'abord; mais.... j'ai su l'entraîner.

DORIMÈNE, *à part.*

Le monstre!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! dieux!

VALSAIN, *à Dorimène.*

Voyez cette scène touchante,
Mon ami consolé, les transports d'une amante:

Ils vouloient tout se dire et ne se parloient pas ;
Mais quels regards ! J'aimois jusqu'à leur embarras.
(*A Angélique.*)
Vous auriez pris plaisir, surtout, à voir Julie.
Tous deux me ravissoient : j'en ai l'âme attendrie.
(*A Dorimène.*)
C'est que rien n'est si beau que l'aspect du bonheur,
Pour moi, du moins. Enfin, j'ai décidé son cœur,
(*A Angélique.*) (*A Dorimène.*)
Ils seront l'un à l'autre.... Et quant à moi, madame,
J'attends : peut-être un jour trouverai-je une femme
Qui daignera m'aimer ; notre rival heureux,
Mondor, monsieur Mondor en a bien trouvé deux.
(*Il salue respectueusement ; on ne lui rend point ses révérences ; il sort.*)

SCÈNE XIII.

DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORIMÈNE, *après un long silence, pendant lequel elle n'ose lever les yeux sur Angélique.*
QUEL homme !... et je l'aimois !

ANGÉLIQUE.
Ah ! vous m'avez perdue.
Mais, quelle idée aussi ! c'est vous qui l'avez eue,
Qui m'avez fait écrire. Il le faut avouer,
De votre habileté j'ai fort à me louer !
(*Dormilli sort du cabinet où on l'a vu entrer, et s'arrête dans le fond du théâtre. Pendant cette scène, il fait, de temps en temps, des pas vers Angélique.*

DORMILLI, *bas.*
Écoutons.

DORIMÈNE.

L'aventure est heureuse peut-être;
Et je me félicite enfin de les connoître :
Ils ne méritent point que l'on se plaigne d'eux.
Les voilà donc! voilà comme ils aimoient tous deux!
L'un...

ANGÉLIQUE.

Ils ont fort bien fait; oui, madame, à leur place,
J'en aurois fait autant. Quoi! Mondor a l'audace
D'écrire un sot billet, et nous lui répondons!
C'est pour un tel rival que nous les trahissons!
Pouvoient-ils?...

DORIMÈNE.

Ils pouvoient, au moins par bienséance,
Gémir un jour ou deux; ce n'est pas trop, je pense.
J'ai vu votre jaloux, soupirant à vos pieds,
Promettre de mourir si vous l'abandonniez.
Eh bien! qui l'empêchoit de vous tenir parole?

ANGÉLIQUE.

Qui l'empêchoit? ô ciel!

DORIMÈNE.

Oui, c'étoit là son rôle,
Le rôle de Valsain, de tout amant quitté :
Le nôtre est à présent celui de la fierté.
Cachez donc vos regrets quand l'honneur vous l'ordonne.

ANGÉLIQUE, *pleurant presque.*

L'honneur! l'honneur consiste à ne tromper personne.

DORMILLI, *bas, dans le fond du théâtre.*

Charmante!

(*Il s'approche d'elle.*)

ANGÉLIQUE.

Il m'aimoit tant! vous vouliez aujourd'hui

Que votre froid Valsain fût jaloux comme lui.
Ah ! par son défaut même il doit plaire à Julie ;
Et je dois regretter jusqu'à sa jalousie.
Où retrouver jamais un cœur comme le sien?
Si du moins il voyoit le désespoir du mien !...
Je veux le détromper.

SCÈNE XIV.

DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

DORMILLI, *avec transport.*

Il l'est, il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Ah ciel ! ah ! Dormilli !

DORMILLI.

Quoi ! vous m'aimez encore?
Quoi ! vous doutiez d'un cœur où vous régnez toujours?
Disposez de mon sort, de ma main, de mes jours.

DORIMÈNE, *avec un air de dépit et de joie.*

Ce traître de Valsain !

DORMILLI.

A vu votre artifice,
Et s'est un peu vengé.

ANGÉLIQUE.

Vous étiez son complice?

DORMILLI.

Oh ! non pas tout-à-fait ; mais quelle heureuse erreur !
(*A Dorimène.*)
N'allez pas le gronder ; je lui dois mon bonheur.
Sans lui j'ignorerois ce que je viens d'entendre ;
(*A Angélique.*)
Je n'aurois pas joui d'une douleur si tendre.
Me le pardonnez-vous?

ANGÉLIQUE.

Vous avez entendu?

DORMILLI, *avec l'ivresse de la joie.*

Je vous ai laissé dire, et n'en ai rien perdu.

DORIMÈNE, *qui voit venir Valsain.*

Paix.

SCÈNE XV.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

VALSAIN, *entrant de l'air d'un homme qui cherche quelqu'un.*

C'EST lui que je vois. Aura-t-il pu se taire?

(Il s'avance et regarde quelque temps.)

Ces dames savent tout.

DORIMÈNE.

Votre affreux caractère

M'est enfin dévoilé; vous êtes le mortel

Le plus faux...

VALSAIN.

J'en conviens; mais lui, le plus cruel,

On ne peut avec lui se venger à son aise.

Mon pauvre chevalier, ah! qu'un secret vous pèse!

Plus de société désormais entre nous :

(Gaiment.)

Du moins, pour les noirceurs, je les ferai sans vous.

DORMILLI.

Je le veux bien, sans moi.

DORIMÈNE.

Comme il se justifie!

DORMILLI, *à Angélique.*

(A Valsain.)

Le croirez-vous encor? J'épouse donc Julie?

(*A Angélique.*)
Quand je jure à vos pieds....
(*Il tombe aux pieds d'Angélique.*)

SCÈNE XVI.

MONDOR, VALSAIN, DORMILLI, DORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

MONDOR, *avec un éclat de rire, voyant Dormilli à genoux.*
Il est, ma foi, charmant!
Ce tendre chevalier aime excessivement.
Pourquoi le maltraiter ainsi, mademoiselle?
(*Bas, à Valsain qui rit.*)
Vous riez de le voir aux pieds d'une infidèle,
Méchant! il aime encor l'objet que j'ai charmé.
(*Bas, à Dormilli qui rit aussi.*)
Le malheureux Valsain se croit toujours aimé.
(*Dormilli et Valsain rient de Mondor sans se gêner.*)
(*A part.*)
Bon! chacun rit de l'autre.
(*Ils rient tous trois.*)

VALSAIN, *à Mondor.*
On rit de vous.
(*A Dorimène.*)
Madame,
Pour qu'il n'en doute pas, daignez être ma femme.

DORIMÈNE.
Traître, tu t'applaudis : mais le cœur est pour toi...
Je te cède l'honneur de tromper mieux que moi.

VALSAIN.
D'un simple amusement ne faites pas un crime.
Je n'étois point jaloux, mais par excès d'estime;

Et mon ami l'étoit par un excès d'amour.
Allons, pardonnez-nous; et qu'en cet heureux jour,
(*Désignant Mondor.*)
Monsieur soit seul puni de toutes nos querelles.

DORMILLI, *du ton le plus railleur.*

C'est ainsi que Mondor triomphe de deux belles.

(*Dorimène, Angélique, Valsain et Dormilli font à Mondor des révérences ironiques, et sortent en riant.*)

SCÈNE XVII.

MONDOR, *seul.*

Expliquera, morbleu, les femmes qui pourra...
L'amour me les ravit, l'hymen me les rendra.

FIN DES FAUSSES INFIDÉLITÉS.

LA MÈRE JALOUSE,

COMÉDIE,

PAR BARTHE,

Représentée, pour la première fois, le 23 décembre 1771.

PERSONNAGES.

MADAME DE MELCOUR.
M. DE MELCOUR, ancien militaire.
JULIE, fille de madame de Melcour.
MADAME DE NOZAN, tante de Julie.
M. DE VILMON, ami de M. de Melcour.
M. DE TERVILLE, amant de Julie.
M. DE JERSAC.
UN PEINTRE.
Une femme-de-chambre.
Laquais.

La scène est à Paris, chez M. et madame de Melcour.

LA MÈRE JALOUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

Elle repose enfin dans le petit salon.

MELCOUR.

Je ne connois plus rien au train de ma maison.
Jadis nous étions gais, et d'une gaîté folle ;
Nous voilà d'un ennui, d'un froid qui me désole.

VILMON.

Il est vrai qu'autrefois on rioit un peu plus.

MELCOUR.

Nos soupers, nos concerts sont tous interrompus.

VILMON.

Madame cependant aime fort la musique.

MELCOUR.

Elle étoit dissipée, elle est mélancolique.
Elle vouloit tout voir, et se montrer partout ;
Des fêtes, des plaisirs elle a perdu le goût.

(En riant.)

Enfin, excepté nous, et Terville que j'aime,
Et ce monsieur Jersac présenté par vous-même,
Elle ne voit personne et boude l'univers.
Son esprit même... a pris je ne sais quel travers;
Cet esprit enjoué, qui savoit tout séduire,
Tourne presqu'à l'aigreur, et vise à la satire.
De tous ces changements n'êtes-vous point frappé?

VILMON.

Croyez que tout cela ne m'est point échappé;
Et ce qui me confond, ce qui doit vous surprendre,
(Vous êtes pour Julie un beau-père si tendre!)
Mon ami, je ne sais, mais j'ai cru remarquer...
Là-dessus, cependant, j'ai peine à m'expliquer:
Cela seroit fâcheux, cela ne peut pas être.

MELCOUR.

Vous m'alarmez, Vilmon.

VILMON

Je le devrois peut-être.
J'ai vécu, j'ai servi, je demeure avec vous;
Et je ne puis enfin observer qu'entre nous,
Qu'avec sa fille même elle est d'une tristesse,
D'une humeur!

MELCOUR.

Eh mais! oui; par excès de tendresse.
Elle la veut parfaite; à cet âge! elle a tort.

VILMON.

La voit-on négligée? on la gronde d'abord.

MELCOUR.

On a raison.

VILMON.

Parée? on est plus mécontente.

MELCOUR.

On a raison. Faut-il que sa folle de tante,
Qui ne rêve que d'elle et la prône toujours,
Lui donne un goût de luxe?

VILMON.

Enfin, depuis neuf jours
Que d'un triste couvent elle a franchi la porte,
Madame ne sort pas, et défend qu'elle sorte.

MELCOUR.

Et la migraine donc?

VILMON.

S'il ne faut point flatter,
Cette migraine-là nous vint (je sais dater)
Le jour où du couvent la petite est sortie;
Moi, j'ai vu la migraine entrer avec Julie.

MELCOUR.

Mais, Vilmon, c'est me dire, et sans trop de détour,
Que vous soupçonneriez madame de Melcour...
(*Il est interrompu, et dans toute la scène suivante il a l'air triste et pensif.*)

SCÈNE II.

MADAME DE NOZAN, M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MADAME DE NOZAN, *de loin.*

Je l'ai mis dans ma tête, il faut que je l'emmène,
Qu'elle sorte avec moi; sa mère a la migraine,
Ma nièce ne l'a point, et la prendroit aussi.
On me la tyrannise, on l'emprisonne ici;
Mais avec elle enfin je vais courir le monde.

MELCOUR.

La nature a des droits...

VILMON.

Respectés, je le sais, du peuple, des bourgeois;
Mais dans un siècle vain, dans un monde frivole,
Où la beauté du sexe est sa première idole;
Où les femmes de plaire ont toutes la fureur,
Voudroient de leur jeunesse éterniser la fleur,
Disputent le terrain à l'âge qui s'avance,
Et font contre le temps la plus belle défense;
Où leur coquetterie (on ne nous entend pas)
Dure deux ou trois fois autant que leurs appas,
Mon ami, ce travers, sans doute fort bizarre,
Quoique peu remarqué, n'est pourtant pas très rare.

MELCOUR.

Je ne l'ai jamais vu.

VILMON.

C'est qu'on sait le cacher.

MELCOUR.

On en fait un secret?

VILMON.

Eh oui! pour l'arracher,
Peut-être assidûment faut-il voir une mère
Idolâtre du monde et coquette légère.
Que sa fille... importune, et déja suit de près,
Et dont un gendre, hélas! va dater les attraits.

MELCOUR.

Ma femme enfin, monsieur, n'aime donc point la sienne?

VILMON.

Elle l'aime beaucoup, il faut que j'en convienne;
Et s'il falloit la perdre ou craindre pour ses jours,
Vous la verriez trembler, prodiguer ses secours.

MELCOUR.

Mais accordez-vous donc.

VILMON.

Est-ce me contredire?
Une mère, en un mot, (je souffre de le dire)
Oui, peut aimer sa fille, et peut ne pas l'aimer,
D'un fâcheux parallèle en secret s'alarmer,
Peut s'applaudir tout haut de la voir jeune et belle,
Et soupirer tout bas de plaire un peu moins qu'elle.
Ce sont-là, mon ami.

MELCOUR.

Des contrariétés.

VILMON.

Dans le cœur d'une femme?

MELCOUR.

Oh!... vous me tourmentez.
J'aime sa fille, moi, qui ne suis qu'un beau-père;
Et vous craignez, monsieur, vous voulez qu'une mère...

VILMON.

Je ne veux point, j'ai vu, j'ai cru voir; cependant
Hâtez-vous, croyez-moi, d'établir cette enfant.

MELCOUR.

Tenez, vous allez voir son humeur déridée
Par le joli tableau dont je vous dois l'idée.

VILMON.

Eh bien! il vous dira si j'avois deviné.

MELCOUR.

Ce tableau?

VILMON.

C'est pour vous qu'il est imaginé,
Un peu plus que pour moi.

MELCOUR, *vivement.*

Je suis sûr qu'il doit plaire.

VILMON.

Bon! une fille peinte à côté de sa mère :
Cela ne prendra point, vous m'allez croire enfin.

MELCOUR.

Moi, je vous attends là. Mais votre homme divin
Me fait aussi damner; la veille de la fête,
N'être pas prêt encor, c'est à perdre la tête.
Amenez-nous ce peintre, obligez-moi, pardon,
Le peintre mort ou vif, le tableau fait ou non.

VILMON, *à part.*

C'étoit bien mon projet.

SCÈNE IV.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

MADAME DE MELCOUR.

Quoi! ma fille est sortie?
Il est fort singulier qu'à l'âge de Julie
On sorte sans sa mère.

MELCOUR.

Oui sa tante.

MADAME DE MELCOUR.

Fort bien!
Elle est avec sa tante.

MELCOUR, *d'un air de bonté.*

Allons, ne dites rien;
Pour une demi-heure au plus je l'ai cédée.
Madame de Nozan, qui me l'a demandée,
A vous dire le vrai, vient d'en avoir pitié.

MADAME DE MELCOUR.

Pitié!

MELCOUR.

La pauvre enfant avoit l'air ennuyé.
Aussi ne voir le jour de plus d'une semaine,
C'est... changer de couvent.

MADAME DE MELCOUR.

Quoi donc! j'ai la migraine,
Je me sens un peu mieux, et je fais avertir
Mademoiselle : mais, elle vient de sortir!
Où l'aura-t-on menée? Ah! quelle extravagance!
Une enfant... qui n'est rien, n'a point de contenance,
Vous le savez vous-même; un air timide, neuf,
Un ton! pour dire un mot elle en épelle neuf.
Et sa tante! Julie est bien avec sa tante.
J'aime... ma belle-sœur, elle a l'âme excellente;
Pour la tête! pensant après avoir parlé,
Ne dissimulant rien, mais rien, cerveau brûlé.
Je les vois toutes deux : l'une, aisée à confondre,
A trente questions ne saura que répondre;
Et l'autre, pour l'aider, haussant vite la voix,
Glapira brusquement vingt choses à la fois.
Félicitez-vous bien!

MELCOUR.

Soyez sûre...

MADAME DE MELCOUR.

Oui, très sûre
Qu'elles vont revenir avec quelque aventure,
Quelque bon ridicule.

MELCOUR.

Un peu moins de frayeur;
Votre fille est aimable, et votre belle-sœur...

MADAME DE MELCOUR.

L'est fort peu.

MELCOUR.

Bonne et gaie, et plaît partout.

MADAME DE MELCOUR.

Peut-être,
Dans ses sociétés. Enfin, où peut-elle être
Cette tante si bonne?

MELCOUR.

Où?

MADAME DE MELCOUR.

Puis-je le savoir?

MELCOUR.

Mais sans doute... à choisir des bouquets pour ce soir,
Porcelaines, bijoux; on pense à votre fête.

MADAME DE MELCOUR.

Mon Dieu, ma chère sœur, vous êtes trop honnête.

MELCOUR.

Eh bien! laissons la tante, et parlons sans humeur
D'un mari pour la nièce.

MADAME DE MELCOUR.

A propos de ma sœur,
Ne convenez-vous pas qu'elle est d'une folie?
Elle passe son temps à me gâter Julie.

MELCOUR, *avec impatience.*

Madame, voulez-vous qu'on ne la gâte point?
Mariez-la bien vite.

MADAME DE MELCOUR.

Eh! d'accord sur ce point,
Elle m'y fait penser. La voit-elle inquiète,
Un peu triste? *Aurois-tu quelque peine secrète,*
Quelque chagrin? Dis-moi : peut-être souffres-tu?
Le visage un peu pâle? Ah dieux! tout est perdu.

A table, où poliment près de mademoiselle,
Elle ne sert, ne voit, et ne regarde qu'elle :
Mais tu ne manges point! Ailleurs : *tu ne dis rien.*
Et la très chère sœur qui parle bien, très bien,
Jour et nuit, ne voit pas qu'il faut savoir se taire,
Qu'une enfant qui se tait n'a rien de mieux à faire.
Quel engouiment d'ailleurs! quelle ivresse! et pourquoi?
Hier, je fais venir des étoffes pour moi;
La voilà qui déroule et parcourt chaque pièce :
Ma sœur, ces quatre ou cinq iroient bien à ma nièce.
Souvent dans un accès, d'un air mystérieux,
Elle prend par la main une personne ou deux,
Et les mène en silence et tout droit devant elle :
Eh mais! admirez donc, voyez comme elle est belle!
On regarde, on sourit : excellente leçon!

MELCOUR.

Sa tante a quelque tort, elle a quelque raison.
Votre fille est si bien!

MADAME DE MELCOUR.

Est-on mal à son âge?

MELCOUR.

Quoi! les plus jolis traits, le plus joli visage!
D'abord, vous m'avouerez qu'elle est d'une fraîcheur!

MADAME DE MELCOUR.

Oui, fraîcheur de seize ans.

MELCOUR.

Le teint, d'une blancheur!

MADAME DE MELCOUR.

Un peu fade; son front...

MELCOUR.

Va bien à sa figure;

Et quant aux yeux, ce sont les vôtres, je vous jure.
Oui; tirez-vous de là.

MADAME DE MELCOUR.

Je conviens que les yeux,
(Je n'y mets point d'humeur) sont ce qu'elle a de mieux
En revanche peut-être...

MELCOUR.

Et puis, osez le dire,
Un son de voix charmant, et le plus fin sourire.

MADAME DE MELCOUR.

Mais, elle sourit donc? Je ne m'en doutois pas.

MELCOUR.

Eh! c'est que devant vous elle a de l'embarras;
Elle ne sait comment s'y prendre pour vous plaire;
Pourquoi l'effaroucher?

MADAME DE MELCOUR.

Elle a peur de sa mère?
Point du tout; cet air gauche est l'effet des couvents.

MELCOUR, *avec vivacité.*

Et vous vouliez encor l'y laisser pour deux ans!

MADAME DE MELCOUR, *du même ton.*

Et j'avois des raisons que j'ose trouver bonnes.
Faut-il qu'elle ressemble à ces jeunes personnes
Qu'on affiche trop tôt, qu'on a le mauvais goût
De montrer, d'étaler, de promener partout?
Aux jardins, aux soupers, aux bals, en grande loge,
Leur beauté vous poursuit et court après l'éloge.
Veut-on les établir? Les regards sont usés,
Par des attraits plus neufs les leurs sont éclipsés;
Elles brillent encore et n'ont plus rien qui tente,
Et l'on croit, à vingt ans, qu'elles en ont quarante.

MELCOUR.

Madame, finissons; je vois mieux tout ceci.
Vous aimez cette enfant, sa tante l'aime aussi:
Vous donnez toutes deux dans un excès contraire,
L'une trop indulgente, et l'autre trop sévère.
Elle lui passe tout, vous ne lui passez rien.
Çà, reparlons du gendre, il en est temps.

MADAME DE MELCOUR.

Eh bien?

SCÈNE V.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, JULIE, MADAME DE NOZAN.

MADAME DE NOZAN, *dans le fond du théâtre.*

Ah ciel! je n'en puis plus, je meurs, je suis brisée.

MELCOUR.

Quoi donc?

MADAME DE NOZAN.

Anéantie.

(*Elle se jette dans un fauteuil.*)

JULIE.

Et moi guère amusée.
Comment avons-nous fait pour nous tirer de là?

MADAME DE NOZAN.

C'est, je crois, un miracle; à la fin nous voilà.

JULIE.

Nous y serions encor sans monsieur de Terville.
Ah! comme il s'empressoit! et pour nous être utile.

MADAME DE NOZAN.

Il s'est fort près de nous heureusement trouvé.

MADAME DE MELCOUR, *s'approchant de Julie.*

De quoi s'agit-il donc?

MELCOUR.

Qu'est-il donc arrivé?

MADAME DE MELCOUR, *alarmée, et prenant la main de sa fille.*

Je vous l'ai déja dit, monsieur; quelque folie.

MADAME DE NOZAN, *se levant.*

Quelque folie! un jour... le plus beau de ma vie!
Un triomphe! mon cœur, allons, repose-toi;
Tu dois être excédée et plus lasse que moi.

(*Elle fait asseoir Julie.*)

JULIE.

Je le suis, il est vrai. Mon dieu! quelle assemblée!
Quel tumulte!

MADAME DE NOZAN, *caressant sa nièce.*

Elle en est encor toute troublée.

MELCOUR.

Mais éclaircissez-nous.

MADAME DE MELCOUR.

Mais vous m'alarmez fort.

MADAME DE NOZAN.

Figurez-vous, ma sœur, que nous entrons d'abord
Dans cette grande allée.

MADAME DE MELCOUR.

Où donc?

MADAME DE NOZAN.

Aux Tuileries;
Un monde affreux.

MAMAME DE MELCOUR, *pâlissant.*

Toujours quelques étourderies

MADAME DE NOZAN.

J'ai peine à respirer : tout Paris étoit là,
Tout Paris en extase ! il falloit voir cela.
Si vous saviez combien je vous ai désirée !
Ah ! que vous auriez vu votre fille admirée !
D'abord un, et puis deux, et puis vingt, et puis cent,
Puis deux mille : c'étoit un tableau ravissant;
Je ne l'embellis point, et je ne sais pas feindre;
Pour vous dédommager, tâchez de vous le peindre.
Ils accouroient en foule, et pressés, coudoyés,
Se serroient, se heurtoient, s'élevoient sur leurs pieds;
Les uns causeurs bruyants; les autres plus honnêtes
Regardoient en silence, et pardessus les têtes.

MADAME DE MELCOUR.

Madame assurément a lieu de triompher...
Vous exposiez ma fille à se faire étouffer.

MADAME DE NOZAN.

Étouffer est fort bon ! étouffer ! Je vous aime.
C'étoit le plus beau cercle ! ils se rangeoient d'eux-même,
Et quand nous avancions, le cercle reculoit.

MELCOUR.

L'aventure est charmante, et le récit m'en plaît.

JULIE, *se levant.*

Oh ! moi, je n'étois pas tout-à-fait si contente.
Pour la première fois je sors avec ma tante,
Et je vois tout ce monde... Ah ! qu'il m'intimidoit !
Je ne savois d'abord pourquoi l'on regardoit;
Je regardois aussi; je me suis aperçue
Que c'étoit moi : jugez comme j'étois émue.
Et même j'ai pensé qu'ils se... moquoient de moi,
Que mon air, ma parure, ou bien je ne sais quoi,
Étoient peut-être mal; je l'ai dit à ma tante;

Elle s'est mise à rire. Enfin toute tremblante,
Pour me débarrasser de ces gens curieux,
Je me détourne : bon ! partout, partout des yeux ;
Et des miens, à la fin, je ne savois que faire.

MELCOUR, *à madame de Nozan.*

Vous étiez moins timide?

MADAME DE NOZAN.

Intrépide, beau-père.

MELCOUR.

D'honneur? Vous faisiez face à tout ce monde-là?

MADAME DE NOZAN.

J'étois au ciel.

MADAME DE MELCOUR, *à part.*

La folle!

MADAME DE NOZAN, *en riant.*

Et pourtant, tout cela
N'étoit pas pour mon compte ; et vous devez comprendre
Que même un seul instant je n'ai pu m'y méprendre.

MADAME DE MELCOUR, *à part.*

Je le crois.

MADAME DE NOZAN.

Mais c'étoient des regards, des souris,
Des...

MADAME DE MELCOUR.

Et ma fille est donc la fable de Paris?

MADAME DE NOZAN.

La fable! En vérité vous êtes fort à plaindre.

(*Elle se place entre M. et madame de Melcour, les prend par la main et leur parle bas, en imitant les voix de plusieurs personnes qui interrogent et qui répondent.*)

On disoit : *Elle est bien.—Mais elle est faite à peindre,*

Quelle taille! — Et ces yeux! — Elle sort du couvent;
Nous ne l'avions pas vue. — On ne voit pas souvent
De ces figures-là. — Quel air doux et modeste!
Sa rougeur l'embellit. — Elle sera céleste.
— Elle l'est. — Ce doit être un bon parti. — Très bon.
— Seize ans? — Au plus. Et puis on demandoit son nom,
Et quelqu'un vous nommoit. — *Cette dame? — Est sa tante,*
Qui lui laissera bien dix mille écus de rente.
Baise-moi, mon enfant, tu les auras.

(*Elle la baise sur les deux joues.*)

MADAME DE MELCOUR, *à Julie.*

Rentrez,
Et ne sortez jamais sans mon ordre.

(*Julie rentre.*)

SCÈNE VI.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN.

MADAME DE NOZAN, *à Melcour.*

Admirez
De quel ton...

MELCOUR.

Il est dur.

MADAME DE MELCOUR.

Moi je le trouve sage,
Et je l'ai pris trop tard. Pensez-vous quel ravage
Peuvent faire en un jour tous ces jolis propos,
Ces douceurs, ces fadeurs, cette extase des sots,
Toute cette folie enfin... qu'on exagère?
Beau succès! beau début! Madame, soyez fière.

Il ne tient pas à vous qu'en ce même moment
Ma fille n'ait sa part de cet enivrement;
Que son petit orgueil et sa petite tête
N'ait cru de tout Paris avoir fait la conquête.
A seize ans!

MADAME DE NOZAN.

Pourquoi non? Le compte est merveilleux.
Faut-il pour être belle en avoir trente-deux?

MELCOUR, *apercevant Terville:*

Paix.

SCÈNE VII.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, MADAME DE NOZAN.

TERVILLE.

Mesdames, pardon; j'ai gagné ma voiture
Un peu tard; mille gens, témoins de l'aventure,
Sont venus me rejoindre; et pour m'interroger,
On me faisoit aussi l'honneur de m'assiéger:
Sans leur répondre à tous je n'ai pu m'en défaire.
Je nommois tour à tour et la fille et la mère,
Je croyois partager un triomphe si doux,
Madame. Votre fille enchante!... comme vous.
Et vous saviez déja sans doute la nouvelle.
On s'est hâté, je pense?..

MADAME DE MELCOUR, *sèchement.*

Oui.

TERVILLE, *cherchant des yeux Julie.*

Mais, mademoiselle?

MADAME DE MELCOUR.

Je vous sais gré, monsieur, de vos soins obligeants;
Laissons cela, de grâce.

MELCOUR, *à part.*

Il est de sottes gens !

Mon maudit peintre !

(*Un laquais paroît dans le fond.*)

Enfin le voici ; je m'étonne !

MADAME DE MELCOUR, *au laquais.*

Ah ! ne seroit-ce point ce monsieur de Bayonne?

MELCOUR.

(*A part.*)

Non. Il vient à propos pour ma femme et pour nous.

SCÈNE VIII.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, TERVILLE, MADAME DE NOZAN, JULIE, M. DE VILMON, UN PEINTRE, *précédé de deux laquais qui portent un tableau.*

VILMON, *prenant Julie par la main.*

VENEZ, mademoiselle ; on a besoin de vous.

MADAME DE MELCOUR, *au peintre.*

Qu'est-ce?

MELCOUR, *avec joie, montrant le tableau placé au milieu de la scène.*

(*A part.*)

Votre bouquet. Observons.

MADAME DE NOZAN, *étonnée.*

Ciel ! Julie !

Et sa mère près d'elle.

MADAME DE MELCOUR, *à part.*

Encore une folie !

TERVILLE, *regardant Julie et le tableau, bas à Vilmon.*

Quels traits ! elle est parlante.

MADAME DE NOZAN, *à Julie.*

Oh! si je ne craignois
De gâter la peinture, oui, je te baiserois.

(*Elle approche pour baiser le portrait, le peintre l'arrête.*)

MADAME DE MELCOUR, *à part.*

Quelle tête!

MADAME DE NOZAN, *au peintre.*

Monsieur, j'en veux une copie.

MADAME DE MELCOUR.

Madame, cette idée est de vous, je parie.

MADAME DE NOZAN.

Ah! je le voudrois bien; je n'ai pas ce bonheur.

(*Madame de Melcour se retourne vers son mari.*)

MELCOUR.

Ni moi; c'est à Vilmon qu'il faut en faire honneur.

VILMON, *à madame de Melcour, d'un air de bonhomie.*

Mais je la crois heureuse.

MADAME DE MELCOUR, *avec une colère retenue.*

Heureuse! j'ose dire....
Oui, monsieur, qu'elle est folle!... eh mais! c'est un délire.

VILMON, *à part.*

Fort bien; j'ai deviné.

(*Pendant cette scène, Vilmon observe M. de Melcour qui écoute et regarde sa femme d'un air inquiet. Madame de Nozan contemple sa nièce, la rapproche du tableau, la compare à son portrait, parle bas au peintre, etc.*)

MELCOUR.

Mais, voyez....

MADAME DE MELCOUR.

Mais, je vois
Qu'il a fallu d'abord négliger pour un mois
Les maîtres de dessin, de musique et de danse.

JULIE.

Je vous jure...

MADAME DE MELCOUR, *l'interrompant.*

Il étoit d'une grande importance
Que pour ce beau portrait tout fût abandonné!
Car, un premier portrait, sa tête en a tourné.
Comment ne pas sentir?...

MADAME DE MOZAN, *la prenant par la main.*

Grondeuse que vous êtes,
Regardez donc; mais c'est à renverser les têtes.

MADAME DE MELCOUR.

Oui, la sienne. Madame, il faut vous parler franc,
Vous avez la fureur de gâter cette enfant.
Deux scènes en un jour! l'une folle, bruyante,
L'autre, (pardon, madame,) un peu moins indécente,
Et non moins dangereuse. Exacte à s'admirer
Dans ce tableau sans cesse il faudra se mirer,
Se sourire, en secret s'applaudir d'être belle,
Et lutter d'agréments pour vaincre ce modèle.

VILMON, *souriant malignement.*

Madame, craignez-vous?...

MADAME DE MELCOUR.

Monsieur, vous m'étonnez.
Avec votre bon sens, vous aussi, vous donnez
Dans un pareil travers; vous l'imaginez même,
Et dissimulez mal votre plaisir extrême,
Et modestement fier, venez encore ici
M'étaler ce chef-d'œuvre.

TERVILLE, *avec transport.*

Eh ! c'en est un aussi.

(*Sur un coup-d'œil de Vilmon il se reprend.*)

(*Bas, à Julie.*)

Votre portrait... le vôtre.

MADAME DE MELCOUR.

Oh ! vous êtes aimable,
Et vous ne dites rien que de très agréable ;
Votre ton est poli, votre propos flatteur...

TERVILLE, *bas, regardant Julie.*

Mais, je ne flatte point...

(*Vilmon l'arrête par un nouveau signe.*)

MADAME DE MELCOUR, *à Terville.*

Je sais, je sais par cœur
Que tout portrait de femme est divin à votre âge :
Bien ou mal, laide ou non, on a votre suffrage.
Si le portrait ressemble, il est délicieux ;
S'il ne ressemble pas, l'original est mieux.
Cela s'est dit partout ; à quoi bon le redire ?

LE PEINTRE.

Oh ! je ne prétends pas, madame, qu'on admire ;
Mais, pour la ressemblance...

MADAME DE MELCOUR, *l'interrompant.*

Il ressemble ; charmant,
Sublime ! Permettez un conseil seulement :
Ne nous peignez jamais de femme sur copie ;
Et, pour peindre une enfant, attendez, je vous prie,

(*A un laquais.*)

L'agrément de sa mère. Allons, ôtez cela.

(*On emporte le tableau.*)

MADAME DE NOZAN, *à M. de Melcour.*

Mais concevez-vous rien à cet orage-là ?

Mais à quel âge donc veut-elle que ma nièce?...
Mais dites-moi, ma sœur, qu'avez-vous donc? Quoi! qu'est-ce?
Faut-il pour son portrait attendre soixante ans,
Qu'au lieu de cheveux blonds elle ait des cheveux blancs,
Qu'au lieu de ces couleurs fraîches et naturelles,
Et de ces beaux sourcils et de ces dents si belles,
De ce charmant visage enfin que je lui voi,
Elle soit bien ridée et laide... comme moi?
Eh fi! cela seroit peut-être pittoresque,
Mais croyez-moi, fort triste.

MADAME DE MELCOUR, *à part.*

Oh! je le croirois presque.

MELCOUR, *d'un ton honnête au peintre.*

Vous avez fait, monsieur, un excellent tableau.

MADAME DE NOZAN.

Excellent.

LE PEINTRE, *à M. de Melcour.*

Je ne suis ni La Tour, ni Venlo,
Mais je crois ceci bon; souffrez que j'en dispose,
Et qu'au premier salon, madame, je l'expose.

MADAME DE MELCOUR.

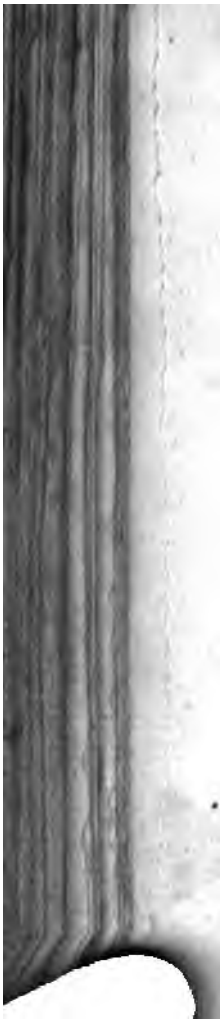
Mais tout le monde ici perd la tête, je croi.
Au premier salon!

VILMON.

Oui.

MADAME DE MELCOUR, *très vite.*

Monsieur, ma fille et moi
Nous n'irons pas grossir cette foule... imbécile
De portraits, qui, placés, pressés, rangés en file,
De leurs cadres dorés sortent de toutes parts,
Et dès l'escalier même assiègent nos regards.



Eh ! messieurs, voulez-vous une solide gloi
Donnez dans vos salons de grands tableaux
Non des têtes de femme et de marmots d'en

LE PEINTRE, *souriant d'un air n*

Les hommes sont, madame, un peu plus ir

MADAME DE NOZAN.

On vous distinguera, j'y mènerai Julie...

MADAME DE MELCOUR, *à pe*

Non.

MADAME DE NOZAN.

Vous serez vengé.

MELCOUR, *au peintre.*

Moi, je vous remer
Et dans mon cabinet vais vous dire deux m
Daignez me suivre.

(*M. de Melcour sort avec le p*

MADAME DE NOZAN.

Et moi, j'ai besoin de r

(*Regardant Julie.*) (*A part.*)

Grand besoin ; elle aussi ; viens. Le sang m

(*Bas, à madame de Melcour.*)

Je crains de vous manquer aux yeux de vo

(*Elle emmène sa f*

TERVILLE, *à part, en regardant Julie*

Ah dieux !

(*Vilmon accompagne madame de Nozai*
Julie.)

MADAME DE MELCOUR.

Mademoiselle, arrêtez ; un mom

(*Terville sort, Julie revient vers*

SCÈNE IX.

MADAME DE MELCOUR, JULIE.

MADAME DE MELCOUR, *après avoir regardé sa fille quelque temps en silence.*

Je ne vous ai pas fait quitter votre couvent
Pour aller prendre l'air lorsque j'ai la migraine,
Dans des jardins publics donner vite une scène,
Perdre à votre toilette un demi-jour au moins...,
Éparpiller le temps en mille petits soins.
Comme vous voilà mise ! et ce bel étalage,
Cet immense panier !... coiffée à triple etage !
Il faut, mademoiselle, il faut vous préparer
A ne sortir, rester, vous coiffer, vous parer,
Vous faire peindre, rien enfin, que je n'ordonne ;
Moi seule, entendez-vous? Je n'excepte personne.
Retournez, s'il vous plaît, à votre clavecin...

(*Julie fait deux pas.*)

Que vous négligez fort ainsi que le dessin.
Et, n'allez pas penser que cela vous ressemble ;
C'est que tout est flatté, les détails et l'ensemble,
Tout.

JULIE, *à part, et pleurant presque.*

Terville du moins n'entend pas.

MADAME DE MELCOUR.

Ce regard !
Là, cet air !... puis-je donc vous mener quelque part?

(*Julie a le cœur gros, et prête à pleurer; sa mère attendrie lui prend la main et dit d'un ton plus doux :*)

Mon enfant, on vous perd par ce jargon d'usage
Dont on berce partout les filles de votre âge ;
Et... baisez-moi.

(*Apercevant son mari.*)

Rentrez.

(*Julie sort, M. de Melcour remarque son air abattu et s'arrête un instant.*)

SCÈNE X.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

MELCOUR.

Je puis enfin parler,
Nous voilà seuls; j'ai cru devoir dissimuler;
Pour ne pas éclater, j'ai gardé le silence.

MADAME DE MELCOUR.

Je me suis fait, monsieur, la même violence
Pour ne pas éclater; entre nous, ce portrait
N'a pas le sens commun, je le dis à regret.

MELCOUR, *d'un ton sec.*

Madame, j'avois cru vous plaire et vous surprendre;
N'en parlons plus. Enfin, vous plairoit-il d'entendre
La liste des partis?...

MADAME DE MELCOUR.

La liste!

MELCOUR.

Ils sont nombreux.

MADAME DE MELCOUR

Oh! j'ai dans ce moment un mal de tête affreux.
Mais n'importe, voyons, puisqu'il me faut un gendre.

MELCOUR.

Le bruit de sa beauté commence à se répandre..

MADAME DE MELCOUR.

Vite, voyons.

MELCOUR.

D'abord, monsieur de Bourlevoix
Riche, homme de finance, et...

MADAME DE MELCOUR.

Pour ce premier choix,
Vous m'en dispenserez. On le dit très aimable,
Mais tous ces messieurs-là sont d'un luxe effroyable;
On en cause, on en rit, on en est fatigué.

MELCOUR.

Autrefois.

MADAME DE MELCOUR.

Aujourd'hui. Follement prodigué,
Tout mon bien s'en iroit en parcs, en avenues,
En châteaux, en boudoirs, en... sottises connues.

MELCOUR.

Celui que je propose est modeste et rangé.

MADAME DE MELCOUR.

Tant mieux pour lui; passons.

MELCOUR.

Monsieur de Norangé,
Jeune et brave officier, qui dans plusieurs affaires...

MADAME DE MELCOUR.

Oh! je respecte fort messieurs vos militaires,
Mais il s'agit d'un gendre, et j'ai su quelquefois
Qu'avec de tels maris on est veuve six mois.
Un héros... ne vit guère; ou s'il revoit sa femme!
Monsieur arrive un jour au lever de madame,
Heureux de rapporter, pour prix de ses exploits,
Avec un œil d'émail une jambe de bois.

MELCOUR.

Mais quel déchaînement!

MADAME DE MELCOUR.

Mais non, rien de plus sage.

MELCOUR.

Que la beauté du moins soit le prix du courage;
Et ne condamnez point, madame, au célibat
Les appuis généreux du trône et de l'État.

MADAME DE MELCOUR.

Ah! j'ai tremblé pour vous la moitié de ma vie;
Que je ne passe point l'autre, je vous supplie,
A trembler pour un gendre.

MELCOUR, *d'un air d'humeur très marqué.*

Eh bien! ne tremblez pas;
Mais vous déchirerez ainsi tous les états.
Il n'en est pas un seul, si l'on veut en médire,
Qui, par quelque côté, ne prête à la satire.

MADAME DE MELCOUR.

Après?

MELCOUR.

Que direz-vous du comte de Gercour,
Homme de qualité, connu bien à la cour?

MADAME DE MELCOUR.

Qu'il nous convient, je pense, un peu moins que les autres.
Ma fille! un grand seigneur! Quels projets sont les vôtres?
Je lui veux un mari qui sache au moins l'aimer,
L'aimer quoique sa femme, et vous m'allez nommer
Un homme de la cour!

MELCOUR, *étonné de ces refus continuels, la regarde un instant.*

Enfin...

MADAME DE MELCOUR.

Mais cette liste
Ne finit point.

MELCOUR.

Un homme encor jeune, un peu triste...

MADAME DE MELCOUR.

Le président? Sortir pour aller au palais,
Rentrer, dîner en poste, et ne souper jamais?
Un président qui soupe est un être qu'on cite.

MELCOUR.

Quoi! pour ne pas souper!...

MADAME DE MELCOUR.

D'ailleurs gens de mérite;
Mais tant soit peu de morgue, épineux quelquefois,
Et tellement au fait du dédale des lois,
Des tours et des détours, qu'ils plaident père, mère,
Enfants, petits-enfants : si ma fille m'est chère,
Les procès me font peur.

MELCOUR, *s'emportant.*

Quel diable de travers!
Votre esprit est grippé contre tout l'univers.
Le financier n'a pas le bonheur de vous plaire,
Vous reculez de peur au nom du militaire;
L'homme de cour, titré, n'en a pas plus d'accès;
A tous les présidents vous faites le procès:
Il ne nous reste plus, madame, que l'église.

MADAME DE MELCOUR.

Vous vous trompez; faut-il qu'enfin je vous le dise,
Monsieur? J'ai pour ma fille un excellent parti...

MELCOUR, *étonné.*

Vous?

MADAME DE MELCOUR.

Moi; naissance, biens, mœurs, tout est assorti.

MELCOUR, *d'un air de joie.*

Terville, sûrement?

MADAME DE MELCOUR, *souriant.*

Point. L'homme à qui je pense
N'ira pas dissiper un héritage immense,
Recevoir en héros une balle à vingt ans,
Daignera même aimer sa femme, ses enfants,
Des querelles d'autrui ne se mêlera guères,
Et donnera son temps à ses propres affaires.

MELCOUR.

Vous le nommez?

MADAME DE MELCOUR.

C'est-là le gendre qu'il me faut.

MELCOUR.

Vous le nommez?

MADAME DE MELCOUR.

Rentrons; vous le verrez tantôt;
J'ai l'état de ses biens, je vais vous en instruire,
Vous montrer ses papiers; mais... souffrez qu'on respire;
Ma tête, et tout ceci!

MELCOUR.

Sans doute il m'est connu?

MADAME DE MELCOUR.

Un peu; venez.

(*Elle porte une main sur sa tête, et appuie l'autre sur le bras de M. de Melcour.*)

MELCOUR, *à part.*

Vilmon, hélas! a trop bien vu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JULIE, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

JULIE, *à elle-même:*

CIEL!

TERVILLE, *à lui-même:*

J'en deviendrai fou.

VILMON, *à lui-même.*

Se peut-il?

TERVILLE, *à Vilmon*

Une mère!

Enfin, vous entendez.

JULIE, *à Vilmon.*

Vous voyez.

TERVILLE.

Comment faire?

JULIE.

Aidez-nous.

TERVILLE.

Par pitié.

JULIE.

Monsieur, vous le pouvez.

TERVILLE

Je vous dirai bien plus, c'est que vous le devez.
Sans vous je n'aurois point connu mademoiselle.
Vous m'avez, malgré moi, que je vous le rappelle,

Conduit à ce couvent; et vous deviez prévoir,
Monsieur, qu'impunément je ne pourrois la voir.

VILMON, *à lui-même.*

Un homme de province!

JULIE.

Oui, ma mère est entrée
Avec un grand monsieur qui m'a désespérée;
J'étois au clavecin...

TERVILLE.

Bien de figure?

JULIE.

Hélas!
Je n'en sais rien encor, mais... je ne le crois pas;
Mais je sais qu'il m'épouse.

TERVILLE.

Ah dieux! mademoiselle,
Vous n'y consentez point. Jurez d'être fidèle,
Et de le bien haïr et de n'aimer que moi.
Avez-vous du courage?

JULIE, *d'un air timide.*

Oh! oui.

VILMON.

Beaucoup, je croi.
Jugez de son courage à cette voix tremblante.

TERVILLE, *impétueusement.*

Si j'allois me jeter aux genoux de sa tante?

JULIE.

Oui.

VILMON.

Non. Elle n'est pas fort éprise de vous;
Car elle a remarqué, j'en ris même entre nous,

Que vous lui vantez peu cette nièce si chère,
Et que vous prodiguez les fadeurs à la mère.
Oh ! c'est un double tort.

TERVILLE.

Grâces à vos avis,
Depuis deux mortels mois je les ai trop suivis.
Courtisan assidu... (d'une mère cruelle)
Je souffre, me contrains, je m'enchaîne auprès d'elle,
Lui dis qu'elle est charmante ; et, d'après ce beau plan,
J'ai su m'indisposer madame de Nozan.
Je brûle, et je me tais ; le beau-père l'ignore :
Présentement, monsieur, faut-il attendre encore,
Pour demander sa main, qu'un autre ait épousé?
Me le conseillez-vous?

VILMON, *après avoir hésité en apparence.*

Non ; rien de plus aisé
Que d'avoir leur aveu, c'est celui de la mère
Que...

TERVILLE.

J'y cours.

VILMON.

Attendez. Cet homme peut déplaire :
Peut-être il fera mieux vos affaires que vous.
Eh ! laissez-lui le temps de travailler pour nous.
D'ailleurs, je la verrai.

JULIE.

Parlez avec courage.

TERVILLE.

Dites-lui tout crûment que son beau mariage
N'a pas le sens commun.

JULIE.

Oui ; qu'il me déplaît fort.

TERVILLE.

Qu'il ne se fera pas.

JULIE.

Que j'aime mieux la mort.

TERVILLE.

Que je peux lui tuer son gendre dans une heure.

JULIE.

Que je préférerois un couvent pour demeure.

TERVILLE.

Qu'elle va, par ce trait, révolter tout Paris.

JULIE.

Que ma tante à coup sûr jettera les hauts cris.

TERVILLE.

Que...

JULIE.

Que...

VILMON.

Mon dieu! je sais tout ce qu'il faut lui dire;
Partez.

TERVILLE.

Vous promettez d'oser la contredire?

VILMON.

Soit.

TERVILLE.

Si ce fol hymen s'achève, les parents
Doivent perdre le droit d'établir leurs enfants.

JULIE.

Sans doute.

TERVILLE, *s'enfuyant.*

Elle vient.

JULIE, *s'enfuyant.*

Ciel!

(Ils sortent par deux côtés opposés : Vilmon rit de leur fuite.)

SCÈNE II.

VILMON, *seul.*

Mais elle est surprenante.
L'établir à l'insu de Melcour, de sa tante!
Ah! j'entends : nous voulons l'éconduire au plus tôt,
Nous voulons devenir grand'mère incognito.
Eh quoi? Jersac!

SCÈNE III.

MADAME DE MELCOUR, JERSAC, VILMON.

MADAME DE MELCOUR, *à Vilmon.*

Monsieur, vous venez de me rendre
Un service important, et je vous dois mon gendre.

VILMON, *à Jersac.*

Quoi! c'est vous; c'est monsieur qui...

JERSAC, *très content et affectueux.*

Moi-même, oui, vraiment,
Félicitez-moi donc. Mais quel étonnement!
J'ai voulu de ceci vous faire confidence
Un peu plus tôt; madame exigeoit le silence.
Je m'empresse du moins à vous remercier.
C'est à vous que je dois, je veux le publier,
Le bonheur de connoître et madame et sa fille,
Et bientôt, grâce à vous, je suis de la famille.

VILMON, *à part.*

Bientôt ! Et grâce à moi !

JERSAC.

Monsieur connoît mon bien.

MADAME DE MELCOUR.

Monsieur m'a fort vanté sa terre de Vaugien.

JERSAC.

Bon ! je l'y fis un jour souper avec des femmes ;
Même il y fut charmant, très goûté de nos dames.

MADAME DE MELCOUR.

Comme ici.

JERSAC.

Plus, ma charge, un assez bon effet ;
Entre les mains d'un homme, on sait bien ce que c'est.
Ma maison de campagne aussi, vous l'avez vue ?

VILMON, *distrait.*

Je le crois.

JERSAC.

Je le crois ! elle vous est connue.

VILMON, *à part.*

Oh ! dans quel maudit piège elle a su m'engager !

JERSAC

De belles eaux, un parc, un vaste potager,
(A madame de Melcour.)
Cinq cents arpents de bois mis en coupe réglée.
(A Vilmon.)
Plus, ma terre d'Olbec.

VILMON.

D'Olbec ?

JERSAC.

Très bien peuplée,
Gros bourg, excellent vin ; vous en boirez.

VILMON, *toujours distrait.*

Fort bon.

JERSAC, *à madame de Melcour.*

C'est un fief, et ma femme en portera le nom.
Je ne vous parle point d'une petite terre
Que je compte arrondir, mais où je ne vais guère.
En attendant j'afferme; et puis, pour dernier lot,
Deux parents dont j'hérite... et qui mourront bientôt.

VILMON.

Vous avez leur parole?

JERSAC.

Oui, car ne vous déplaise,
L'un a quatre-vingts ans, l'autre soixante et seize.
(A madame de Melcour.)
La tante? sur son bien on peut compter?

MADAME DE MELCOUR.

D'accord.

JERSAC.

Elle n'est plus... très jeune.

VILMON.

Elle est très verte encor.

(A part.)

Je veux qu'aujourd'hui même elle nous en délivre.
(A Jersac.)
Il faut malgré son bien lui permettre de vivre.

JERSAC, *riant.*

Il est vrai qu'aux parents on doit quelques égards.
J'ai vu deux fois la nièce. Ah! les plus beaux regards!...

VILMON, *à part.*

Bon!

JERSAC.

Une taille!

VILMON, *malignement.*

Un teint !

JERSAC.

Les roses du bel âge.

MADAME DE MELCOUR.

Les roses? la beauté n'est qu'un frêle avantage.

JERSAC.

La sienne durera.

VILMON.

Croyez-vous?

JERSAC.

Je prétends

Vous la ramener belle encore à quarante ans.

VILMON.

Elle va faire un bruit !

JERSAC.

Nos dames de Bayonne

Vont me haïr un peu, mais je le leur pardonne.
J'ai cru pourtant lui voir un petit air d'humeur.

MADAME DE MELCOUR.

Les filles qu'on marie ont assez l'air boudeur.

JERSAC, *d'un air de confidence.*

Nous espérons dans peu vous appeler grand'mère.
De ses petits-enfants on est, je crois, bien fière !

VILMON.

Plus que des siens, dit-on.

JERSAC.

On vous en enverra,

Et vous les gâterez autant qu'il vous plaira.

MADAME DE MELCOUR.

Mon mari vous attend.

JERSAC, *à Vilmon.*

Quel bonheur nous rassemble!
Qui m'eût dit autrefois, quand nous fîmes ensemble
Ce grand dîner sur mer, que quelque beau matin
Je serois à Paris marié de sa main?

(Il lui serre tendrement la main et s'en va.)

VILMON, *à part.*

Marié de ma main! c'est moi qui le marie!

SCÈNE IV.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

Mais, est-ce tout de bon? Est-ce plaisanterie?
J'entends déja des cris sur cet enlèvement.
Sa tante qui l'adore...

MADAME DE MELCOUR.

Eh! c'est précisément
Sa tante qui l'adore et la gâte sans cesse,
Que je dois sensément séparer de sa nièce.
Sans doute, près de moi... j'aimerois mieux.... l'avoir.

VILMON.

Choisissez dans Paris...

MADAME DE MELCOUR.

Dans Paris! pour y voir
Mille travers, des fats blasés dès leur jeunesse,
Ne pouvant rien aimer, pas même une maîtresse,
Des sottises de mode, un tas de jeunes fous,
Très prodigues amants, très volages époux,
Enfin, un luxe affreux, les plus folles dépenses,
Des enfants renommés par cent extravagances,

En proie aux usuriers, ruinés dès vingt ans,
Et calculant déjà les jours de leurs parents.
Avouez : cet air-ci, pour une jeune femme...

VILMON.

Contagieux?

MADAME DE MELCOUR.

Mortel.

VILMON.

En province, madame,
On n'est pas plus farouche.

MADAME DE MELCOUR.

Un fat est moins couru;
On y rougit du vice et non de la vertu,
Nos puérilités n'y tournent pas les têtes;
Au lieu de parler bals, soupers, *proverbes*, fêtes,
On pense à des devoirs, on vit chez soi, content;
Peut-être un agréable est là moins important;
En revanche on y voit des époux et des pères,
Plus de bonheur, et moins de riens et de misères.

VILMON.

Mais...

MADAME DE MELCOUR.

Je l'ai résolu.

VILMON.

Mais...

MADAME DE MELCOUR.

Pardon, tous vos *mais*
Ne m'ébranleront pas.

VILMON.

Madame, je me tais.

MADAME DE MELCOUR, *après un silence.*

Sauriez-vous un parti?

VILMON.

Peut-être.

MADAME DE MELCOUR.

Qui?

VILMON.

Terville.

Vous riez? Moi, je crois qu'il seroit difficile
De trouver mieux; bien né, jeune, riche.

MADAME DE MELCOUR.

Oui, vraiment.

VILMON.

D'une figure...

MADAME DE MELCOUR.

Aimable.

VILMON.

Et d'un esprit...

MADAME DE MELCOUR.

Charmant.

Dites, si vous voulez, qu'il est peut-être unique,
Empressé sans fadeur, gai sans être caustique,
Le meilleur ton, partout également goûté,
Et cependant point d'airs, nulle fatuité,
Les grâces de son âge et la raison du vôtre.

VILMON, *souriant*.

Eh bien! convenez-en, ce gendre éclipse l'autre.

MADAME DE MELCOUR, *souriant aussi*.

Il ne le sera point.

VILMON.

Il vous convient.

MADAME DE MELCOUR.

Très fort.

VILMON.

Vous le voyez souvent.

MAMAME DE MELCOUR.

Oui.

VILMON.

Tous les jours.

MADAME DE MELCOUR, *avec une impatience gaie.*

D'accord.

VILMON.

Il peut aimer Julie.

MADAME DE MELCOUR, *piquée.*

Oh ! point du tout.

VILMON.

Peut-être

Ses assiduités...

MADAME DE MELCOUR.

Vous croyez le connoître ;

Il aime ailleurs ; adieu. Vous qui savez tout voir,

Vous auriez dû, monsieur, vous en apercevoir.

(*En riant.*)

Cette difficulté, je crois, n'est pas légère.

VILMON, *à part.*

Je crains d'avoir encor fait une belle affaire.

(*Haut.*)

Il aime ailleurs ?

MADAME DE MELCOUR.

Mais oui.

VILMON.

Vous, sans doute?

MADAME DE MELCOUR, *souriant.*

Mais... non.

VILMON.

Vous le croyez épris?

MADAME DE MELCOUR.

Je ne crois rien, Vilmon;
Je ne puis empêcher qu'une jeune cervelle
Ne se dérange un peu; mais...

VILMON.

Vous serez cruelle.

MADAME DE MELCOUR.

Adieu.

VILMON, *à part.*

Maudits conseils!

SCÈNE V.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

VILMON, *apercevant Terville, à part.*

JUSTEMENT le voici.

Bon.

MAMAME DE MELCOUR, *à part.*

Il me faut hâter ce mariage-ci.

VILMON, *en sortant, à l'oreille de Terville.*

Allez.

TERVILLE.

Oui; mais je crains...

SCÈNE VI.

MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

(*Madame de Melcour va pour sortir.*)

TERVILLE, *timide et embarrassé.*

DAIGNEREZ-VOUS m'entendre,
Madame?... Je veux... j'ose... oui, je dois vous apprendre
Un secret... dans mon cœur trop long-temps retenu;
Si je diffère encor...

MADAME DE MELCOUR, *souriant.*

Ce secret m'est connu.

TERVILLE.

Mes regards... mes discours ont pu vous en instruire,
Mais au fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire;
Non, vous ne savez pas à quel point... il chérit...
Où pourrois-je trouver tant de beauté, d'esprit,
De grâces? Décidez du bonheur de ma vie;
Mon sort dépend de vous.

MADAME DE MELCOUR, *gaîment.*

De moi? Quelle folie!

(*A part.*)

Je ris pourtant de voir qu'à l'heure, qu'au moment
Où j'établis ma fille, il me vienne un amant
A mes pieds, malgré moi, se déclarer en forme.

(*Haut.*)

Terville, il ne faut pas qu'ici je vous endorme
D'un vain espoir.

TERVILLE.

O ciel!

MADAME DE MELCOUR, *d'un air noble et presque sérieux.*

Finissons; à mon gré,
Tout ce petit roman a déjà trop duré,
Trop; et puis, ce beau feu (que je crois très sincère,)
A monsieur de Melcour ne peut-il pas déplaire?

TERVILLE.

Il l'ignore; d'ailleurs, il partage vos goûts;
Il est si complaisant, a tant d'égards pour vous!

MADAME DE MELCOUR, *avec un éclat de rire.*

Tant d'égards! tant d'égards! l'expression m'étonne.
Vous appelez égards!... elle est neuve, très bonne.

TERVILLE.

Votre gaîté, madame, est cruelle pour moi;
Décidez, prononcez.

MADAME DE MELCOUR.

Terville, je ne doi
Ni ne puis vous entendre; il faut que je vous laisse.

TERVILLE.

Je connois mon rival; je sais votre promesse
Et vos engagements; vous me sacrifiez;
Mais je veux, ou les rompre, ou mourir à vos pieds.

MADAME DE MELCOUR.

Quoi! des engagements! un rival! mais quel style!
Je ne vous entends plus; vous êtes fou, Terville.

TERVILLE.

Je le suis de douleur. Si Julie, en ce jour,
Si votre fille enfin est le prix de l'amour,
J'ai droit de l'obtenir.

MADAME DE MELCOUR, *très étonnée.*

Ma fille!

TERVILLE.

Je l'adore.
Faut-il vous le jurer, vous le redire encore?
Je l'ai vue au couvent et l'aime pour jamais.
A son premier regard je sentis que j'aimois.
Un oncle me parloit d'Hortense, d'Émilie;
Je repoussai cet oncle, et parlai de Julie :
Ne m'en sachez pas gré, c'est qu'elle éclipse tout.
Seule, seule à mes yeux, je la voyois partout.
J'aime, j'ai quelque bien, un nom connu, je pense.
Et puis, je n'aurois pas la dure extravagance
De venir l'arracher à ces bras maternels;
Ne me supposez point des projets si cruels.
Près de vous, trop heureux, dans Paris, l'un et l'autre,
Vos goûts seront nos goûts, votre maison la nôtre.
(*Après une pause.*)
Quoi! vous m'abandonnez à tout mon désespoir!

SCÈNE VII.

MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, MADAME DE NOZAN.

MADAME DE NOZAN, *dans le fond, se tournant vers la coulisse.*

Non, monsieur de Jersac, non. Je prétends la voir.
(*Elle s'avance, et s'arrête voyant Terville qui s'est jeté une seconde fois aux pieds de madame de Melcour.*)

TERVILLE.

Vous ne me dites rien : il y va de ma vie.

MADAME DE NOZAN, *très étonnée*

Fort bien!

TERVILLE, *se relevant.*

Parlez pour moi, madame, je vous prie.

MADAME DE NOZAN, *avec indignation.*

Perd-il la tête? allez.

TERVILLE.

Juste ciel! Je ne voi
Qu'un seul homme qui puisse avoir pitié de moi;
Courons.

(*Il sort.*)

MADAME DE NOZAN, *le suivant de l'œil.*

Mais en effet!

SCÈNE VIII.

MADAME DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN.

MADAME DE NOZAN.

La découverte est bonne:
Ne vous figurez pas au moins qu'elle m'étonne.
On veut plaire, on s'expose; on voit des étourdis
Jeunes, entreprenants, et, de plus, enhardis.
Très pathétiquement, à genoux, d'un air tendre,
Ils viennent supplier qu'on daigne les entendre,
Qu'on ait quelque pitié de leurs timides feux;
Les étourdis font bien, oui, le tort n'est pas d'eux:
On quête adroitement ces belles entreprises;
Je n'entendis jamais, moi, de telles sottises.

MADAME DE MELCOUR.

Que veut dire ce bruit?

MADAME DE NOZAN.

Ce bruit?

MADAME DE MELCOUR.

Qu'entendez-vous?

MADAME DE NOZAN.

J'entends que j'ai la clef de ses propos si doux,
De ses souris flatteurs, de ses coups-d'œil, des vôtres,
Et d'égards pour vous seule et d'oubli pour les autres;
Car ils ne voient plus rien quand ils ont le cœur pris,
Ou ne voit qu'un objet. Ces tranquilles maris!
Non... que j'ose penser....

MADAME DE MELCOUR.

Madame, êtes-vous folle?

MADAME DE NOZAN.

Le traître! et pas un mot, une douce parole
A ma charmante nièce! entre ces deux portraits,
Monsieur n'étoit frappé que du vôtre; vos traits,
Vos traits seuls le charmoient. Qu'il a su me déplaire!

MADAME DE MELCOUR, *très vivement.*

Et vous aviez raison.

MADAME DE NOZAN, *à demi-voix.*

Vous qui seriez sa mère.

Le petit sot!

MADAME DE MELCOUR.

Sa mère!

MADAME DE NOZAN.

Et voilà donc pourquoi
On veut la marier, l'exiler loin de moi
A Baïonne, à Pékin; mais il a dû m'entendre,
Mais je l'ai harangué, votre prétendu gendre.
Si du moins il parloit de s'établir ici!

(*Elle est interrompue par M. de Melcour.*)

SCÈNE IX.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN.

MELCOUR, *avec joie.*

On se querelle encor? Quoi! qu'est-ce que ceci?
Eh! félicitez-vous; excellente nouvelle!

MADAME DE NOZAN, *à part.*
(A Melcour.)

Ces maris sont plaisants! Excellente, oui, fort belle!

MELCOUR.

Écoutez, écoutez : Terville est amoureux.

MADAME DE MELCOUR, *d'un air tranquille.*

Monsieur, je le savois.

MELCOUR.

Nous sommes trop heureux;
Mais épris comme un fou, comme on l'est à son âge.
Il presse, il sollicite, il veut en mariage....

MADAME DE NOZAN.

En mariage! qui?

MELCOUR.

Julie.

MADAME DE NOZAN.

Ah! quelle erreur!
Quoi! Julie?

MADAME DE MELCOUR, *avec un sourire forcé.*

Oui, Julie.

MADAME DE NOZAN.

O ciel! pardon, ma sœur,
Pardon. J'ai pu penser (n'étiez-vous pas surprise?)
Que c'est vous qu'il aimoit! je me suis bien méprise.

SCÈNE X.

MADAME DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

MADAME DE MELCOUR *regardant au fond du théâtre.*

Elle va revenir.

MELCOUR *de même.*

Non. Elle est un peu folle, il faut en convenir,
Mais bonne femme au fond. Or çà, ce mariage...

MADAME DE MELCOUR.

Vous allez m'en parler?

MELCOUR.

N'eût-il que l'avantage
De fixer près de vous...

MADAME DE MELCOUR.

Bon! unir deux enfants!
A-t-on un caractère, une tête à vingt ans?
Le beau projet! monsieur, c'est immoler Julie,
C'est unir la folie enfin à la folie.

MELCOUR, *vivement.*

C'est faire leur bonheur. Terville en est charmé;
Terville l'aime trop pour n'en pas être aimé.

MADAME DE MELCOUR, *vivement.*

J'entends, c'est pour cela que je la lui refuse.
Ces belles passions dont l'éloquence amuse
Feront bien réussir des contes, des romans:
Des mariages, non; je crains les engoûments.
Faut-il s'idolâtrer avant de se connoître?

MELCOUR.

Mais doit-on, pour s'unir, ne pas s'aimer?

MADAME DE MELCOUR.

Peut-être.

Ces nœuds seroient plus sûrs, le regret moins cruel.
Quand deux jeunes époux paroissent à l'autel,
Par pitié pour cet âge on devroit, ce me semble,
Leur demander d'abord si l'amour les rassemble,
Si par enthousiasme ils viennent se lier...

MELCOUR, *l'interrompant d'un air froid.*

Et répondent-ils, *Oui :* vite les renvoyer.

MADAME DE MELCOUR.

Sans doute.—Est-ce l'amour qu'il faut prendre pour guide?
(*Avec chaleur.*)
Une telle union veut un esprit solide.
L'avenir, l'avenir : voilà ce qu'il faut voir.
Des biens à conserver, des enfants à pourvoir,
Un état à remplir, un nom à rendre illustre,
Des postes importants et qui donnent du lustre,
Enfin unir les noms, les fortunes, les rangs,
C'est ce dont il s'agit, et de tendres amants
S'inquiètent fort peu de tout cela, je pense.

(*Elle se détourne pour sortir; aux premiers mots de M. de Melcour elle s'arrête et paroît l'écouter avec impatience.*)

MELCOUR.

Très bien ! à deux époux prêcher l'indifférence.
Moins d'intérêt, madame, et plus de sentiment.
Croyez-moi ; le bonheur que l'on goûte en s'aimant
Nuit aux frivolités et non pas aux affaires.
Eh ! pourquoi n'est-il plus d'enfants, d'époux, de pères ?
Pourquoi même ces noms sont-ils presque ignorés ?
C'est qu'un vil intérêt nous a dénaturés;
C'est que, grâce à l'orgueil, l'hymen même est avare;
C'est qu'on unit les biens; les cœurs, on les sépare.

MADAME DE MELCOUR.

Moi, pour mieux les unir, je leur défends d'aimer.
Et puis votre Terville a trop su m'alarmer;
Sa fièvre m'épouvante, il faut que j'en convienne.
Une... petite tête a pu tourner la sienne.
Si comme moi, monsieur, vous l'aviez entendu!
Tenez, il étoit là, gémissant, éperdu,
En mots entrecoupés exprimant son délire,
(A demi-voix.)
Criant, n'écoutant rien. Puisqu'il faut vous le dire,
Cela faisoit pitié.

MELCOUR.

Madame, c'est ainsi
Que je viens de le voir, et j'en étois ravi.

MADAME DE MELCOUR.

Ravi!

MELCOUR.

Qu'a cet amour enfin de si funeste?

MADAME DE MELCOUR.

Monsieur, l'amour finit, le caractère reste,
Et de ces cœurs brûlants il faut se défier.
Lui-même il aideroit à me justifier,
Il ne tarderoit pas. Rien n'est long-temps extrême.
C'est ma fille aujourd'hui qu'il croit aimer, qu'il aime:
Qu'il l'épouse, et demain sa sensibilité
Aux pieds d'un autre objet l'aura précipité;
D'un autre objet peut-être, ou plus ou moins aimable.

MELCOUR.

Oh! je sens tout le prix d'un être raisonnable,
Calme, tranquille, froid. Je l'avouerai pourtant,
D'un cœur sensible et chaud le mien est plus content;

Ces cœurs-là sont les bons. Eh ! d'abord ils préviennent;
Ils peuvent s'égarer, mais bientôt ils reviennent;
Jusque dans leurs écarts, estimés, généreux,
Et le peu de bonheur que l'on a, nous vient d'eux.
Oui, Terville inconstant auroit encor pour elle
Les soins d'un cœur honnête et d'un ami fidèle.
Bref, ce monsieur Jersac est ici peu connu;
Il arrive... d'hier ! à peine l'ai-je vu.
Une charge, du bien; quels titres pour nous plaire !
Terville est estimé, madame; il vous révère;
Votre sœur est pour lui, je l'aime et je le dois :
Vous me l'avez loué vous-même mille fois.

MADAME DE MELCOUR.

Et je veux bien encor, monsieur, le louer mille,
Pourvu qu'il ne soit point...

MELCOUR.

Votre gendre.

MADAME DE MELCOUR.

Terville...
Ne le sera jamais; enfin, vous dis-je...

MELCOUR.

Enfin,
Vous voilà résolue ?

MADAME DE MELCOUR.

Oui, tel est mon dessein...
Que rien ne peut changer, ni ma sœur, ni vous-même.
(*Elle veut sortir.*)

MELCOUR *l'arrête, et après un silence* :

Julie est votre fille, il est vrai, mais je l'aime;
Mais de ses premiers ans mes yeux furent témoins,
Elle est la mienne aussi : tendresses, maîtres, soins...

Tout ce que pour mon fils on me voit faire encore,
Pour elle je l'ai fait, personne ne l'ignore.
Et, quand pour votre hymen j'osai me présenter,
Quelle frayeur alors devoit vous arrêter?
Celle de voir un jour dans la même famille
Les fils d'un second lit opprimer votre fille,
De me voir négliger votre enfant pour les miens;
J'ai défendu ses droits, j'ai même accru ses biens;
Vous m'avez vu son père, et non pas son beau-père:
Je saurai l'être encor.

MADAME DE MELCOUR.

Ne suis-je point sa mère?
Et, si je peux souscrire à cet éloignement,
Si mon cœur se résout...

MELCOUR.

Madame, franchement
Dans un cœur maternel ce courage me blesse.

MADAME DE MELCOUR.

De ma fille, en un mot, monsieur, je suis maîtresse,
Et maîtresse absolue.

(Elle veut sortir.)

MELCOUR *l'arrête encore.*

Oui, mais pour son bonheur,
Et le mien en dépend; je dis plus, mon honneur.
Que diroit-on partout? que c'est-là mon ouvrage;
Qu'une âme intéressée a fait ce mariage.
Dans un monde frondeur, et ne pardonnant rien,
Qui voit tout, rit de tout, blâme... même le bien,
Les uns m'accuseroient d'une coupable adresse;
D'autres, plus indulgents, d'une lâche foiblesse.

MADAME DE MELCOUR.

Le monde est ridicule, injuste, faux, jaloux...

MELCOUR.

Voici présentement ce qu'il diroit de vous....

MADAME DE MELCOUR.

Je sais le mépriser, et m'en tiens à bien faire.

MELCOUR.

Que Julie... a sans doute une excellente mère,
Mais qu'elle vous plaît moins, oui, moins depuis un temps,
Que peut-être elle a tort d'avoir déja seize ans,
Que de jeux, de plaisirs, de fêtes entourée,
Vous ne haïssez pas de vous voir adorée...
Eh! que sais-je? Madame, ils seroient assez fous
Pour aller vous prêter des sentiments jaloux.

MADAME DE MELCOUR.

Quoi! monsieur...

MELCOUR.

Au couvent vous l'auriez retenue
Deux ans de trop. Ici personne ne l'a vue;
Vous avez tout à coup suspendu vos concerts;
Vos soupers, si brillants, sont aujourd'hui déserts;
Ces migraines d'ailleurs, ces nerfs, ces bouderies,
La scène du tableau, celle des Tuileries,
Et Terville éconduit, et Jersac préféré:
Faut-il vous parler net, enfin? Je les croirai,
Si je ne suis ici détrompé par vous-même.

MADAME DE MELCOUR, *prête à sortir.*

S'il faut vous détromper en changeant de système,
S'il faut, pour des caquets, rompre un engagement,
A monsieur de Jersac faire un sot compliment,
Le chasser, accepter un étourdi pour gendre,
De vos soupçons, monsieur, rien ne peut me défendre,
Et j'ose m'y livrer.

(Madame de Nozan reparoît et s'arrête dans le fond.)

Au surplus, je vous voi,
Vous, madame, Vilmon, tous ligués contre moi;
Mais ma fille peut-être obéit à sa mère;
Je dispose des biens que m'a laissés son père;
J'ai mon avis aussi, j'ai des droits, un pouvoir,
(D'un ton plus doux.)
Et je m'en vais songer à les faire valoir.

SCÈNE XI.

M. DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN.

(Ils se regardent quelque temps d'un air triste et sans se parler.)

MADAME DE NOZAN.

Quoi! je viens de donner une fausse espérance
A notre chère enfant?

MELCOUR.

Dieux! quelle préférence!
Quel hymen! comme vous, j'en gémis; mais, hélas!
Madame, elle le veut.

MADAME DE NOZAN.

Moi, je ne le veux pas:
Cela ne sera pas. Monsieur gémit, soupire!

MELCOUR.

Eh! que n'ai-je pas dit?...

MADAME DE NOZAN.

Il s'agit bien de dire!
Ces maris! ils ont tous l'orgueil de commander,
Et quand il faut vouloir ne savent que céder.
(En se retournant.)
Mais c'est être à la fois ridicule et barbare,
Madame. On nous l'enlève! ô ciel! on nous sépare!

(A Melcour.)

Non, ne le craignez pas, vous êtes dans l'erreur,
Vous ne me comptez point. Non, madame ma sœur,
Je cours chez nos parents, chez tous; je vais contre elle
Ameuter l'univers. Et cette autre cervelle,
Ce beau provincial! Oh! de la tête aux pieds,
Comme je vais le peindre! Ils seront effrayés
De cet enlèvement..A Baïonne, son gendre!
Je voudrois, par plaisir, qu'il fût là pour m'entendre.
Si je ne réussis... mais je réussirai,
Je... je ne réponds pas de ce que je ferai.
Mes chevaux, mes chevaux, vite, le moment presse,
Allons. Ma pauvre nièce, hélas! ma pauvre nièce!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

JULIE, M. DE TERVILLE.

JULIE, *s'avançant peu à peu, et regardant derrière elle.*

Ah! Terville... monsieur, j'ai peine à respirer.
Je m'échappe un instant, je vais vite rentrer.
C'est la première fois... je suis toute tremblante,
Que je vous parle seule.

TERVILLE.

Eh bien donc? votre tante?

JULIE, *toujours l'air inquiet, regardant derrière elle à droite et à gauche, même jeu pendant toute la scène.*

Ma tante? Elle est sortie, et tarde à revenir.
Mais ma mère! grand dieu! que vais-je devenir?
Elle m'a dit encore, et même avec colère...

TERVILLE.

D'épouser ce Jersac?

JULIE.

Et puis d'un ton sévère,
Très sec... m'a dit de vous, oh! bien du mal. Hélas!
M'auroit-elle dit vrai? Non, je ne le crois pas.

TERVILLE.

Quel mal? Comment! parlez, parlez, mademoiselle...

JULIE, *toujours alarmée.*

N'entendez-vous rien?

TERVILLE, *écoutant.*

Rien. Enfin, quoi? que dit-elle?

JULIE.

Mais elle dit d'abord...

TERVILLE.

Ménageons les instants.

JULIE.

Que vous êtes trop jeune.

TERVILLE.

Et j'ai plus de vingt ans.

Ensuite?

JULIE.

Elle est venue à votre caractère,
A compté vingt défauts, que je ne vous vois guère;
Je ne sais, moi, comment elle peut vous juger
Avec cette rigueur; elle vous croit... léger,
Elle a même osé dire... éventé... sans cervelle.
Je me suis récriée, et j'ai dit (devant elle)
Que vous me paroissiez plein de sens, de raison,
Et qu'elle se trompoit.

TERVILLE *lui baise la main avec transport.*

Est-ce tout?

JULIE.

Mon dieu non,
Et tout cela n'est rien, ou du moins peu de chose,
Près du dernier reproche.

TERVILLE, *effrayé.*

Et quel est-il?

JULIE, *pleurant presque.*

Je n'ose,
Je n'ose vous le dire; il m'a percé le cœur.

TERVILLE, *avec plus d'effroi.*

Qu'est-ce donc? ciel! d'abord ce n'est rien sur l'honneur?

JULIE.

Mon dieu si.

TERVILLE.

Comment donc! parlez, je vous conjure;
L'honneur!

JULIE.

C'est qu'elle croit, que dis-je? elle m'assure
Que bientôt....

TERVILLE.

Que bientôt?

JULIE.

Vous ne m'aimerez plus.

TERVILLE, *souriant.*

Non, elle veut par là colorer ses refus....

JULIE, *l'interrompant.*

Elle m'a dit aussi tant de mal de moi-même,
Elle qui doit m'aimer, et qui sans doute m'aime,
Qu'en vérité je crains, oui, que vous ne changiez,
Et qu'elle n'ait raison.

TERVILLE, *avec chaleur.*

O dieux! vous le croiriez!
Elle ne le croit pas, l'artifice est visible.
Mais il faudroit d'abord que cela fût possible.
Ciel! plus cruellement peut-on me soupçonner?
Voilà de ces propos qu'on ne peut pardonner;
Il pouvoit me coûter votre cœur... et la vie.
Je cesserois d'aimer! j'aimerois moins Julie!
Moi! Mais qui donc, mais qui pourriez-vous me nommer?
Qui veut-elle que j'aime ou que je puisse aimer?

Si jamais.... je ne puis achever ; la parole
Me manque à cette idée ; elle est cruelle et folle.

JULIE.

Je le pense de même.

TERVILLE.

Allons, rassurez-vous.

JULIE.

Enfin elle a repris un air un peu plus doux,
Sa vue avec bonté sur moi s'est attachée ;
J'étois prête à pleurer, elle a paru touchée :
Mais tout à coup.... Monsieur, j'obéis mal.

TERVILLE.

Mais ?

JULIE.

Mais
Elle m'a défendu de vous parler jamais.
(*Elle fuit.*)
Ne me retenez pas, elle peut nous surprendre.

TERVILLE, *la retenant.*

Un mot.

JULIE, *tremblante.*

Quittez ma main... O ciel ! je crois l'entendre.
(*Elle fuit très vite jusqu'au fond du théâtre, et apercevant sa tante, elle s'arrête et revient peu à peu.*)

SCÈNE II.

JULIE, MADAME DE NOZAN, M. DE TERVILLE.

MADAME DE NOZAN, *sans se montrer.*

J'ai couru tout Paris. j'ai crevé mes chevaux.
(*Elle entre.*)
Ah ! bon dieu ! quelles gens ! quelles gens ! quels propos !

Avec eux, Dieu merci, me voilà bien brouillée.
D'abord notre comtesse, à peine réveillée,
Passant les nuits au jeu. J'entre, on me fait asseoir,
Quoi! si matin? Matin! à sept heures du soir :
Bâillant, frottant ses yeux : *La petite est jolie,*
Je l'aime, votre nièce; eh bien! on la marie?
Le tout d'un ton traînant à me faire périr.
Je l'interromps, m'explique et l'invite à courir,
A me suivre partout. *Moi! pour un mariage?*
M'en mêler! non, madame, il faut bien du courage
Pour marier les gens.

TERVILLE, *qui l'écoute avec impatience.*

Mais, votre magistrat?

JULIE.

Eh bien?

MA DAME DE NOZAN.

Avoit encor sa robe et son rabat.

TERVILLE.

Je le connois beaucoup.

MADAME DE NOZAN.

Je vous en félicite.
Monsieur le président me pérore; il me cite
Des lois! *La loi, madame, ordonne expressément....*
— *Qu'une mère, monsieur, très ridiculement*
Dispose de sa fille? — *Oui, telle est l'ordonnance.*
Que de se marier l'enfant eût la licence,
Ce seroit pis encor.

TERVILLE, *criant.*

Mais, monsieur, il s'agit
Du bonheur de Julie.

MADAME DE NOZAN.

Eh! c'est ce que j'ai dit.

Et cet autre long, sec, froid, avec sa manie
Des chevaux! je le hais. Et la jeune Génie?

TERVILLE.

Sa compagne au couvent?

JULIE.

Oh! celle-là d'abord
M'aime, et j'en suis bien sûre.

MADAME DE NOZAN.

Elle t'aime, eh! oui, fort;
Mais la danse un peu plus. Droite devant sa glace,
Ma petite étourdie essayoit avec grâce
Un domino. — *Pardon, je vais ce soir au bal;*
Madame, regardez, il ne me va point mal.
Et je parlois de toi!

JULIE.

Quels parents!

TERVILLE.

Quelles âmes!
Nul n'a pitié de nous?

MADAME DE NOZAN.

Nul.

JULIE, *d'un air ingénu et plein de bonne foi.*

Pas même les femmes?

MADAME DE NOZAN.

Bon, et le jeu! le bal!

TERVILLE.

Oh bien! puisqu'en ce jour
Mère, parents, amis et monsieur de Melcour,
Et vous-même, madame, à qui Julie est chère,
Vous (qui daignez pourtant lui tenir lieu de mère)
Puisque rien ou ne veut ou ne peut nous servir,

(*A lui-même.*)

Malheur à l'imprudent qui croit me la ravir!

MADAME DE NOZAN, *à elle-même.*

Il est temps d'être enfin et moins bête et moins bonne.

JULIE, *à elle-même.*

Que je le haïrai!

MADAME DE NOZAN.

Madame, j'abandonne

Vous, Melcour, cet hôtel....

JULIE.

Eh quoi! ma tante, eh quoi!

MADAME DE NOZAN.

Oui, ma nièce, je veux ne plus songer qu'à moi.

JULIE.

Ah ciel! me séparer pour jamais de ma mère,
De monsieur de Melcour que j'aime comme un père,
Et vous ma tante, aussi, me séparer de vous,
Pour.... suivre un étranger dont on fait mon époux!

(*Elle regarde Terville.*)

Quitter enfin, quitter.... Ah! je suis donc perdue.

(*Elle s'en va.*)

MADAME DE NOZAN.

Désobéis, crois-moi, je t'ai bien défendue,
Défends-toi maintenant.

SCÈNE III.

MADAME DE NOZAN, M. DE TERVILLE.

TERVILLE.

Mais n'est-il plus d'espoir?

MADAME DE NOZAN.

Je vais trouver Jersac, et lui dire : homme noir,
Homme affreux, je sais bien, moi, ce qui t'intéresse,

Tu cherches mon argent encor plus que ma nièce;
Ne compte pas toucher un denier de mon bien.

TERVILLE.

Eh! Julie est si belle! Il la prendra pour rien.

MADAME DE NOZAN.

J'irai devant ma sœur et toute la famille
Brûler le testament que j'ai fait pour sa fille.

TERVILLE

Bon! n'en feriez-vous pas un autre avant deux jours?

MADAME DE NOZAN.

Deux jours, deux mois, deux ans! C'en est fait pour toujours.

TERVILLE.

Ils ne le craindront pas; vous êtes bonne.

MADAME DE NOZAN.

Dure.

TERVILLE.

Vous vous attendrirez.

MADAME DE NOZAN.

Non; ma sœur, je vous jure
Qu'on ne m'attendrit point.

TERVILLE.

Vous aurez beau crier.

MADAME DE NOZAN, *à elle-même, en se jetant dans un fauteuil.*

N'aurois-je pas vingt fois dû me remarier?
Pauvre dupe! — Ils devoient me ménager peut-être.
— Ma chère belle-sœur, vous allez me connoître...
Et me croire, j'espère; oui, oui, nous allons voir.

TERVILLE, *à lui-même.*

Moi, je ne prends conseil que de mon désespoir;
Il faut, sans plus tarder, faire un coup de ma tête.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME DE NOZAN, M. DE VILMON.

VILMON, *à part.*

Sachons ce qu'elle a fait.

MADAME DE NOZAN, *à part, après un silence.*

Après tout, qui m'arrête?

VILMON.

Vous les avez tous vus?

MADAME DE NOZAN.

Tous.

VILMON.

En si peu de temps?

— Eh bien?

MADAME DE NOZAN, *se levant.*

Eh bien! monsieur, je ne veux ni n'entends
Que votre Baïonnois, qu'un triste personnage
Qui vient de faire en poste un sot et long voyage
Pour me ravir ma nièce et pour me dépouiller,
(Service où votre zèle a su se signaler)
Ait quelque jour de moi dix mille écus de rente.
Il calcule sans moi; je ne suis point sa tante;
Mon bien n'est pas pour lui... je me marie.

VILMON, *souriant*

Eh quoi!..

MADAME DE NOZAN.

Monsieur rit, je suis vieille.

VILMON.

Oh! non; même je croi...

MADAME DE NOZAN.

Vous mentez, je le suis; oui, vieille, très majeure,

Mais j'aurai trois maris, si je veux, tout à l'heure.
Je suis riche.

VILMON.

Sans doute. Et pourrois-je, entre nous,
Vous demander ici?

MADAME DE NOZAN.

Qui j'épouse? Mais... vous.
Je serai très paisible et très fidèle épouse,
Nullement exigeante, et moins encor jalouse.
Vous ferez, vous, monsieur, ce qui vous conviendra,
Et moi, de mon côté, tout ce qui me plaira.

VILMON.

De tels arrangements sont très bons; mais Julie!
Votre nièce, une enfant!...

MADAME DE NOZAN.

Que j'aime à la folie,
M'allez-vous dire? Soit.

VILMON.

Madame, en bonne foi...

MADAME DE NOZAN.

Croyez-vous donc aimer ma nièce plus que moi?
Dois-je donc, après tout, l'aimer plus que sa mère?
Comment! un inconnu, quelle absurde chimère!
Froidement de sa chaise à nos yeux descendra,
Prendra mon bien, ma nièce, et puis repartira!
Mais vous êtes plaisant.

VILMON.

Mais vous allez plus vite;
Vous la déshéritez.

MADAME DE NOZAN, *pleurant.*

Oui, je la déshérite,
Et la mère, et la fille et son cruel époux;

(En essuyant ses larmes.)

J'ai tout vu, tout pesé. Monsieur... me voulez-vous?
Ne me voulez-vous point?

VILMON.

Serai-je assez barbare?...

MADAME DE NOZAN.

Vous connoissez Dornet, ennuyeux, gauche, avare:
Il est amoureux fou de huit cent mille francs;
Je ne le puis souffrir; balancez, je le prends;
Le sot, depuis dix ans, me conte son martyre.
Et vous, vous êtes pauvre... ou plutôt, je veux dire
Que vous n'êtes pas riche. — On ne me répond pas?
Prenez-y garde, au moins, car j'y vais de ce pas.

VILMON, *à part.*

N'allons pas la brusquer sur une étourderie.
(Haut.)
Je suis tout décidé.

MADAME DE NOZAN.

Mais, sans plaisanterie?

VILMON.

Oui, madame.

MADAME DE NOZAN.

Je puis y compter?

VILMON.

Sûrement.

MADAME DE NOZAN.

Aller chez le notaire? y courir? — Un moment.
(Elle tire un crayon et des tablettes.)
Votre nom de baptême?

VILMON.

Alexandre.

MADAME DE NOZAN.

Votre âge?

VILMON.

Eh ! cinquante-deux ans sonnés.

MADAME DE NOZAN.

Pas davantage?
Je vous en croyois plus; c'est neuf ans moins que moi.
Ni père ni mère?

VILMON.

Oui.

MADAME DE NOZAN.

Tant mieux : ma sœur, je croi,
Me les feroit haïr.

VILMON, *à part.*

Son idée est heureuse.

MADAME DE NOZAN, *fermant ses tablettes.*

Madame de Melcour, vous serez furieuse,
Je m'en flatte du moins.

(*Elle veut sortir et l'aperçoit.*)

SCÈNE V.

MADAME DE NOZAN, MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MADAME DE MELCOUR.

Eh bien, madame, eh bien?
Êtes-vous décidée?

MADAME DE NOZAN, *d'un air froid.*

Oui. Je donne mon bien
A monsieur.... que j'épouse.

(*Elle salue et s'en va.*)

SCÈNE VI.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MADAME DE MELCOUR, *effrayée, se tait un instant.*

Elle est folle, je pense.
Je n'entends rien, monsieur, à cette extravagance;
Me l'expliquerez-vous?

VILMON.

Mais elle veut, je croi....

MADAME DE MELCOUR.

Déshériter sa nièce?

VILMON.

Et m'épouser; oui, moi;
Madame, grâce à vous.

SCÈNE VII.

MADAME DE MELCOUR, M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC, *dans le fond.*

Bon dieu! l'étrange femme!
C'est votre belle-sœur dont je parle, madame.
J'approche; elle me fuit, me jette un mot ou deux;
Elle avoit presque l'air de m'arracher les yeux.

MADAME DE MELCOUR, *à Vilmon, d'un air indigné.*

(*A Jersac.*) (*A part.*)
Je sors..... Je vais..... Jersac reculeroit, sans doute.
(*Haut.*)
Il faut que je lui parle, il faut qu'elle m'écoute.
Ne vous effrayez pas.

(*Elle sort.*)

JERSAC:

De quoi donc m'effrayer?

SCÈNE VIII.

M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC.

Mais ils s'entendent tous pour me contrarier!
Une nièce boudeuse, une tante revêche,
Une mère qui fuit, un beau-père qui prêche,
Un ami, des plus secs! un petit insensé,
Qui chez moi, m'a-t-on dit, a tout bouleversé,
Qui me cherchoit partout. Que veut-on? quelle rage!

VILMON.

Le petit insensé veut vous tuer, je gage:
La petite boudeuse a peu de goût pour vous;
Le beau-père, qui l'aime, appuie un autre époux;
Et la tante soustrait dix mille écus de rente....

JERSAC.

De la dot?

VILMON.

De la dot.

JERSAC.

Oh! oh!

VILMON.

Mais, notre tante
Est folle de sa nièce, et vous voit arriver
Du fond de la Biscaïe exprès pour l'enlever....

JERSAC, *d'un air pensif.*

Eh! que ne parle-t-elle? On peut la satisfaire,
Et...

VILMON, *finement.*

Rester à Paris? Cela ne se peut guère.

JERSAC.

Pourquoi non?

VILMON.

Cette charge.

JERSAC.

Après?

VILMON.

Et vos parents,
Une famille.

JERSAC.

Bah!

VILMON.

Tous vos arrangements;
Cela seroit trop fou.

JERSAC.

Cela seroit très sage.

VILMON.

Vous ne le ferez point.

JERSAC.

Je le ferai; j'enrage!

VILMON.

L'idée, à mon avis....

JERSAC, *très content.*

Lumineuse à mon gré.

VILMON.

Vous ne la suivrez point.

JERSAC, *avec une impatience gaie.*

Parbleu, je la suivrai.
De mon éloignement elle me fait un crime:
A cela près, monsieur, j'ai, je crois, son estime;

Eh bien ! je vends ma charge ; elle en croira plutôt
Ce sacrifice-là, qu'une promesse, un mot ;
Et tout est aplani : la tante moins rebelle
Me paye en bons contrats ce que je fais pour elle ;
Le sensible Melcour à mon hymen souscrit ;
Pour la première fois la nièce me sourit ;
Dans ce moment de joie (elle est jeune, elle est femme),
L'amour peut aisément se glisser dans son âme.
Mais la mère !... Vilmon, la mère ! que d'heureux !
Notre hôtel près du sien, sa fille sous ses yeux !
A toute heure, partout, dans les cercles, à table,
On se voit, on se fête, on est inséparable.
L'une me garde l'autre, observez ce point-ci ;
Une mère au besoin veille pour un mari ;
Adieu. Sans perdre temps je vais chez dix notaires ;
J'ai même ici quelqu'un versé dans les affaires,
Ami de ces messieurs, et qui dans peu de jours
Peut me débarrasser de ma charge ; j'y cours.
J'en placerai les fonds.

VILMON, *riant.*

L'agréable surprise
Que vous nous ménagez !

JERSAC, *riant aussi.*

J'avoue avec franchise
(*En s'en allant.*)
Que je n'y pensois pas ; soit. Excellent moyen !

VILMON, *seul.*

Pour nous.

SCÈNE IX.

MADAME DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MADAME DE MELCOUR, *d'un air troublé.*

MAUDITE sœur! Elle va, n'entend rien.
Monsieur de Melcour même, alarmé de sa fuite,
N'a pu me l'arrêter, et vole à sa poursuite.
Mais vous, monsieur, mais vous...

VILMON.

Rien n'est encor perdu;
Jersac (rassurez-vous) va vous être rendu,
Je le sais prêt encore à remplir votre attente.

MADAME DE MELCOUR, *avec joie.*

Quoi, monsieur!...

VILMON, *lentement.*

Il fait plus; pour le bien de la tante...
Et le vôtre, sans doute... il se fixe à Paris;
Il vient de m'en instruire, et ne m'a pas surpris.
Les mœurs de la province avoient votre suffrage,
Et non pas le séjour; on les garde à son âge.
L'heureux projet! Madame, il remédie à tout;
Il satisfait Melcour, votre sœur, votre goût;
Il laisse à votre fille une tante, une mère;
Il ne vous prive point d'une fille si chère;
Il me rend votre estime, et j'en suis très jaloux,
Madame: en la perdant, je perdois plus que vous.

SCÈNE X.

MADAME DE MELCOUR, *seule.*

Avec quelle douceur cet homme m'assassine!
C'est lui qui fait jouer cette nouvelle mine.
Vilmon, Jersac, ma sœur, un jeune extravagant,
Que de têtes en l'air... pour celle d'un enfant!
Et moi-même, après tout, j'ai peine à m'en défendre.
Oui, je crains d'écouter un sentiment trop tendre,
D'être aussi foible qu'eux. Quoi qu'il puisse arriver,
C'est pour son intérêt que je veux m'en priver;
J'ai peut-être un moyen.

SCÈNE XI.

MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

TERVILLE, *de loin.*

Ah! madame, qu'entends-je?
Est-il vrai? Sauriez-vous? Quel changement étrange!
Il vend, dit-on, sa charge, et se fixe à Paris.

MADAME DE MELCOUR.

On le dit.

TERVILLE.

Votre fille est sans doute à ce prix.
C'en est fait!..

MADAME DE MELCOUR.

N'allez pas rejouer une scène,
Crier, gesticuler. L'objet de tant de haine,
Le fortuné rival qui fait tant de jaloux,
De ma fille, monsieur, n'est point encor l'époux.

TERVILLE.

Se peut-il?

MADAME DE MELCOUR.

Sûrement.

TERVILLE, *avec une joie excessive.*

C'est me sauver la vie.
Quoi! vous daignez enfin lui refuser Julie?
Il ne l'épouse point? Madame, l'heureux jour!
Vous avez donc pitié de moi, de mon amour?
Eh bien! je dois, je puis vous le dire à vous-même;
Julie... il en est temps, vous savez si je l'aime,
Vous savez si ce cœur est pour elle enflammé;
J'ai le bonheur... je suis... j'ose me croire aimé.

MADAME DE MELCOUR, *d'un ton de dépit.*

Que Julie à vos feux soit propice ou sévère,
Qu'elle vous aime ou non, monsieur, je suis sa mère;
Je l'ai dit, le répète, et c'est un dessein pris,
Je n'établirai point ma fille dans Paris;
Jersac veut s'y fixer, Jersac n'est plus mon gendre.
(*Avec finesse.*)
Par la même raison vous n'y pouvez prétendre,
Par la même raison je la refuserois
A vingt autres partis.

TERVILLE

Qu'entends-je? Je pourrois!...

MADAME DE MELCOUR.

Vous pourriez... vous fixer?...

TERVILLE.

Madame, au bout du monde,
Partout, dans un désert.

MADAME DE MELCOUR, *à part, avec joie.*

Sa démence est profonde.

(*Haut.*)
La province, monsieur, lorsqu'à Paris déjà...

TERVILLE.

La province, madame? Eh! l'on n'est bien que là.
C'est là qu'on sait aimer, qu'on jouit de son âme,
Qu'on est heureux, je dis heureux, près de sa femme;
Point de distractions, les moments les plus doux;
On ne vit que pour elle, elle aussi que pour vous;
Chaque jour, chaque instant, chaque lieu vous rassemble;
On ne se quitte pas, on dine, on soupe ensemble.
Julie... oh! la province est un divin séjour!

MADAME DE MELCOUR, *toujours plus contente.*

Change-t-on de liens, de demeure en un jour?
Mais vous extravaguez.

TERVILLE.

Madame, au moment même.
Je puis... vous le savez, et je suis libre et j'aime.

MADAME DE MELCOUR.

Bon! promesse d'amant.

TERVILLE.

Je promets par l'honneur.

MADAME DE MELCOUR.

L'honneur, oui; mais pourtant il vous faudroit, monsieur,
Un état.

TERVILLE.

Une charge? Eh! qu'à cela ne tienne;
(*A part.*)
Mais Jersac, m'a-t-on dit, pense à quitter la sienne;
O ciel! si je pouvois!... Je crois l'apercevoir.

MADAME DE MELCOUR, *à part, très gaie.*

Que de gens étonnés!

TERVILLE.

(*A lui-même.*)

Je reviens. Quel espoir!

Dieux!

SCÈNE XII.

MADAME DE MELCOUR, *et dans le fond du théâtre* M. DE MELCOUR, MADAME DE NOZAN, *ayant chacun à la main un contrat.*

MADAME DE NOZAN, *à Melcour.*

Qu'elle cède enfin, que je la persuade,
Ou... ceci dure trop, j'en tomberois malade.
Je veux bien me porter. Madame, écoutez-moi.
Vous voyez ce papier?

MADAME DE MELCOUR, *d'un air riant.*

Madame, je le voi.

MADAME DE NOZAN.

Bon. Ce n'est qu'un contrat, contrat de mariage,
Arrangé, tout dressé, tout prêt, et qui m'engage
A monsieur de Vilmon; vous entendez?

MADAME DE MELCOUR.

J'entends.

MADAME DE NOZAN.

Je lui donne mon bien, mes huit cent mille francs.

MELCOUR, *à sa femme.*

Moi, je vous en propose un autre tout contraire,
Où, grâce à moi, Julie est nommée héritière,
Et que madame encore a bien voulu dicter.
Vous avez à choisir, pourriez-vous hésiter?

MADAME DE MELCOUR, *gaîment.*

Quoi! deux contrats?

MADAME DE NOZAN.

Oui, deux; par l'un je me marie.

MELCOUR.

Par l'autre votre fille...

MADAME DE NOZAN, *d'un ton dur.*

Ou ma nièce.

MELCOUR.

Oui, Julie...

MADAME DE NOZAN.

Épouse non Jersac, mais Terville.

MADAME DE MELCOUR.

Fort bien.

MADAME DE NOZAN.

Signez, je donne tout.

MELCOUR.

Tout, sans excepter rien.

MADAME DE NOZAN.

Vous riez? mais ma sœur, mais je dois me connoître.
Je la verrai pleurer, je pleurerai peut-être,
Très inutilement; car ici, dès ce jour,
La chose sera faite et faite sans retour.

MADAME DE MELCOUR.

C'est une tyrannie.

MADAME DE NOZAN *veut prendre une plume.*

Allons.

MELCOUR, *l'arrêtant.*

Qu'allez-vous faire?

SCÈNE XIII.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, JULIE, MADAME DE NOZAN, M. DE VILMON.

MELCOUR, *à Julie.*

Venez, venez tomber aux pieds de votre mère,
Mon enfant, aidez-nous.

JULIE, *en pleurant.*

C'est à vous de m'aider;
Et je n'ai qu'une grâce, hélas! à demander...

MADAME DE NOZAN, *pleurant aussi.*

Tais-toi, petite sotte, imbécile pleureuse;
Je ne souffrirai point que tu sois malheureuse.
(*A madame de Melcour, d'un ton très ferme:*)
Ou signez, ou je signe.

SCÈNE XIV.

M. DE MELCOUR, MADAME DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, JULIE, M. DE JERSAC, MADAME DE NOZAN, M. DE VILMON.

TERVILLE, *accourant, à madame de Melcour; il se place entre elle et sa fille.*

Enfin, je suis heureux.

JERSAC, *accourant, à madame de Nozan.*

Enfin je suis, madame, au comble de mes vœux.
Plus de charge.

TERVILLE, *à madame de Melcour.*

Je l'ai; je me fixe à Baionne.

JERSAC, *à madame de Nozan.*

Je me fixe à Paris.

MADAME DE MELCOUR.

Mais, monsieur, je m'étonne...

TERVILLE.

Qu'en aussi peu de temps...

JERSAC.

Nous ayons pu traiter?

TERVILLE.

Monsieur brûloit de vendre.

JERSAC.

Et monsieur, d'acheter.

TERVILLE, *à madame de Melcour.*

Nous venons de signer un écrit l'un et l'autre.

JERSAC, *à madame de Nozan.*

Chez vous-même, un dédit.

(*Il le montre.*)

TERVILLE, *à Julie.*

Quel bonheur est le nôtre!

JERSAC, *à Julie.*

Il veut dire le mien.

VILMON, *étonné.*

Qu'ai-je donc fait ici?

MELCOUR.

Terville, y pensez-vous?

MADAME DE NOZAN, *à Terville.*

Quoi! monstre, vous aussi...

(*Terville va se placer à côté de madame de Nozan, et Jersac à côté de madame de Melcour.*)

TERVILLE.

(*A Melcour.*) (*A Vilmon.*)

O madame, monsieur, monsieur, mademoiselle!
Suis-je donc si coupable en quittant tout pour elle?

(*A madame de Nozan.*)

Pardon, que voulez-vous? Que faut-il? Son bonheur?
Moi, je vous le promets, fiez-vous à mon cœur,
A mes soins. Il n'est rien dont je ne vous réponde;

(*A Melcour.*)

Je l'aimerai pour vous, pour vous, pour tout le monde;
Je serai son ami, son époux, son amant.
Eh! je n'ai pas besoin d'en faire le serment.

JULIE.

Non, ne regardez plus qui je hais ou qui j'aime:
Mais ne disposez point de moi malgré moi-même.

MADAME DE NOZAN, *à madame de Melcour.*

Il faut que vous ayez des entrailles de fer.

JULIE.

Ah! j'ai trop désuni ce que j'ai de plus cher.
Vous étiez plus d'accord sans doute en mon absence,
J'aime mieux m'éloigner et pleurer en silence;
J'aimerois mieux ne voir Terville de mes jours,
Rentrer dans mon couvent, y rentrer pour toujours

(*En se jetant aux pieds de sa mère.*)

C'est votre fille, hélas! c'est moi qui vous conjure.

MADAME DE MELCOUR, *attendrie.*

Je ne résiste plus au cri de la nature.
J'ai failli te coûter ton repos, ton bonheur,
Ta fortune; en un jour, je faisois le malheur
De mon époux, de toi, d'une tante qui t'aime:
Ma fille, je le sens, j'aurois fait le mien même.
Reste auprès de ta mère, et soyons tous heureux:
Je t'unis à Terville.

(*Elle signe.*)

TERVILLE.

O ciel!

JULIE.

Qu'entends-je?

MELCOUR, *avec joie.*

Dieux!

MADAME DE NOZAN, *avec joie.*

Ma sœur!

MADAME DE MELCOUR, *à Jersac.*

Vous ne veniez, monsieur, dans ma famille...

MADAME DE NOZAN.

Que pour compter des sacs et marchander sa fille.

MADAME DE MELCOUR.

J'ai fait ce que j'ai dû.

JERSAC.

Mais ceci n'est pas mal;
Je viens en poste, exprès, marier mon rival!
On me trompe à plaisir; et par un tour d'adresse,
On m'enlève à la fois ma charge et ma maîtresse;
Et je paierois encor ce dédit! Non, morbleu,
Non, fallût-il plaider pendant vingt ans. Adieu.

(*Il sort.*)

MADAME DE NOZAN, *à Jersac.*

Je paierai le dédit.

SCÈNE XV.

M. DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, MADAME DE MELCOUR, JULIE, M. DE VILMON, MADAME DE NOZAN.

MADAME DE MELCOUR.

Embrassez-moi, ma fille.

MELCOUR.

Nous ne ferons donc plus qu'une même famille!

TERVILLE.

Nous allons vivre ensemble !

JULIE.

O jour heureux pour moi !

MADAME DE NOZAN, *à Vilmon,*

Vous étiez peu tenté de m'épouser, je croi?
Ah ! ma sœur, pour jamais comptez sur ma tendresse.
(*Aux autres acteurs.*)
Vous voyez : rien ne peut résister à ma nièce.

FIN DE LA MÈRE JALOUSE.

L'ANGLOMANE,

OU

L'ORPHELINE LÉGUÉE,

COMÉDIE,

PAR SAURIN,

Représentée, pour la première fois, le 23 novembre 1772.

PERSONNAGES.

ÉRASTE, anglomane.
BÉLISE, sœur d'Éraste.
SOPHIE, jeune parente d'Éraste.
DAMIS, amant de Sophie.
LISIMON, ami d'Éraste et oncle de Damis.
FINETTE, suivante de Sophie.
LOLIVE, valet d'Éraste.
Deux autres laquais d'Éraste.

La scène se passe dans un salon d'une maison de campagne d'Éraste, à quelque distance de Paris.

L'ANGLOMANE,

OU

L'ORPHELINE LÉGUÉE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

DAMIS, *en habit à l'angloise, avec une petite perruque ronde;* FINETTE, *avec un petit chapeau à l'angloise.*

FINETTE.

C'est vous, monsieur Damis?

DAMIS.

Chut!... Blacmore est mon nom.
De plus, Anglois, souviens-t'en.

FINETTE.

Bon!
De ce déguisement que faut-il que j'augure?

DAMIS.

Tu le sauras; mais par quelle aventure
Te rencontré-je en ce logis?
Lorsque je quittai ce pays,
Pour faire un tour en Angleterre,
Chez la marquise d'Enneterre
Tu servois?

FINETTE.

Il est vrai; mais, avec de gros biens,

Prodigue par caprice, avare par nature,
Elle est impérieuse et dure;
Ne hait que son époux, et n'aime que ses chiens.
Que sans cesse pour eux il fût maltraité, passe :
C'est un mari; mais moi, j'en devins bientôt lasse.
Un beau jour je quittai madame et ses gredins.
Enfin, je sers ici.

DAMIS.

Tant mieux. Pour mes desseins
Je t'y trouve à propos. Finette est mon amie,
Et n'a pas oublié que je suis libéral?

FINETTE.

Oh! j'oublierois mon nom. Chez moi c'est maladie.

DAMIS, *lui donnant une bague qu'il avoit au doigt.*

Ceci t'en guérira : prends.

FINETTE, *prenant la bague et la considérant.*

La bague est jolie.
(Elle la met à son doigt, en faisant la révérence.)
On ne refuse pas le remède à son mal.
Çà, pour bien m'acquitter, monsieur, que faut-il faire?

DAMIS.

Me mettre au fait d'Éraste et de son caractère.
Je n'en suis instruit qu'à demi.

FINETTE.

Votre oncle, cependant, est son meilleur ami.

DAMIS

S'il faut qu'Éraste à Lisimon ressemble,
C'est un philosophe parfait.
Mais lorsque l'amitié les a liés ensemble,
J'étois absent.

FINETTE.

Votre oncle est un sage, en effet;

S'il est pourtant permis à quelqu'homme de l'être.
Éraste l'est bien moins qu'il ne le veut paroître.
Un trait, pourtant, lui fait honneur.

DAMIS.

Quel trait?

FINETTE.

Il suffit seul pour vous peindre son cœur.
Sophie...

(Elle s'arrête et regarde Damis.)

DAMIS, *vivement.*

Eh bien! achève donc : Sophie?....

FINETTE.

Oh! oh! quel feu! je gagerois ma vie....

DAMIS, *l'interrompant.*

Ne gage point, et finis promptement.
Tu disois que Sophie?....

FINETTE.

Eut pour père Pirante,
Ami d'Éraste, et son parent;
Que d'une fortune brillante
Privé par un maudit procès,
Il soutint d'une âme constante
Ce revers, que sa mort suivit pourtant de près.
Sophie étoit lors en bas âge,
Et son père pour héritage
N'avoit à lui laisser qu'un fonds très décrié,
L'amitié d'un parent. Qui s'y seroit fié?

DAMIS.

Tout cœur honnête.

FINETTE.

Eh bien! Pirante osa le faire;
Et par un testament d'espèce singulière....

DAMIS, *l'interrompant.*

Qu'ordonne-t-il?

FINETTE.

Vous allez voir.

« Ma chère enfant, dit-il, va demeurer sans père;
« Elle est l'unique bien qui soit en mon pouvoir.
« Du don de la nourrir, élever et pourvoir
« Je fais mon ami légataire. »

DAMIS.

Que cet acte est touchant! Il honore, à jamais,
L'ami capable de le faire,
Et l'ami digne d'un tel legs.

FINETTE.

Éraste l'accepta, sans y mettre de faste.
Un couvent est l'asile où des soins assidus
Ont formé Sophie aux vertus.
Elle comptoit seize ans, quand une sœur d'Éraste.

DAMIS, *l'interrompant.*

Quelle est cette sœur?

FINETTE.

Entre nous,
C'est un composé rare, et qui par fois allie
Un bon sens étonnant à beaucoup de folie.
Veuve, grâces au ciel, de son troisième époux,
Elle vint demeurer au logis de son frère.
Notre orpheline alors quitta son monastère.
Un an depuis s'est écoulé:
En sorte que, tout calculé,
La pauvre enfant est affligée
De dix-sept ans, et partagée
De trésors qui s'en vont croissant
Chaque jour, et s'embellissant.

DAMIS.

Ah! Finette, qu'elle est charmante!
Au couvent où Sophie a d'abord demeuré,
Habite une mienne parente
Qu'y vient voir quelquefois cet objet adoré.

FINETTE.

C'est donc là que Sophie offerte à votre vue....

DAMIS, *l'interrompant.*

C'est là que, pour jamais, j'ai fait vœu de l'aimer.

FINETTE.

Comment s'en empêcher?

DAMIS.

Sa beauté t'est connue?

FINETTE.

Et je sais que votre âge est prompt à s'enflammer.

DAMIS.

Mais n'avoueras-tu pas qu'un charme inexprimable...

FINETTE, *l'interrompant.*

Vous l'aimez, monsieur, tout est dit...
Comme sa propre fille Éraste la chérit,
Et c'est à cet égard un homme incomparable.

DAMIS.

Je le trouve très respectable.

FINETTE.

C'est-là son beau côté; mais voyez le revers.
Il s'est fait singulier pour être philosophe.
C'est la source de cent travers,
Qui, de tout le public, lui valent l'apostrophe
Du plus grand fou de l'univers.
Placé dans la magistrature,
Où l'on vante, à bon droit, son savoir, sa droiture,

Il faut bien qu'à la ville il en porte l'habit ;
Mais dans cette campagne où d'ordinaire il vit,
On s'habille, on se coiffe et l'on *toste* à l'angloise.
(J'estropiai long-temps ce mot encor nouveau.)
A son œil prévenu sans un petit chapeau
Il n'est point de femme qui plaise.

DAMIS.

Je trouve qu'en effet il te sied assez bien ;
Mais je crois qu'à Sophie...

FINETTE, *l'interrompant.*

Oh ! sans doute... Il n'est rien
Qui d'Éraste obtienne l'estime,
Si venu d'Angleterre il n'en porte le sceau.
Chez ce peuple tout est sublime,
Et chez nous il n'est rien d'utile ni de beau.

DAMIS.

C'est une nation estimable.

FINETTE.

Sans doute ;
Mais exclusivement la vouloir estimer,
Tout admirer chez elle, et chez nous tout blâmer,
Soutenir qu'autre part personne ne voit goutte !

DAMIS.

C'est fort mal fait. A mon avis,
Tout peuple a ses défauts, et tout peuple a son prix ;
Mais à des préjugés s'il faut que l'on se livre,
Par préférence un citoyen doit suivre
Ceux qui lui font aimer son prince et son pays.

FINETTE.

Avec mille vertus il a cette manie.
Ne prétend-il pas que Sophie
Apprenne incessamment l'anglois !

DAMIS.

Tu vois son maître.

FINETTE.

Vous?

DAMIS.

Te voilà bien surprise?

FINETTE.

Aux belles, je le sais, vous parlez bon françois;
Mais l'anglois?

DAMIS.

Je l'ignore.

FINETTE.

Eh! comment donc?...

DAMIS.

Sottise!

Enseigner ce qu'on ne sait pas,
Est-ce chose, dis-moi, si rare dans le monde?
Que de gens à Paris, bien vêtus, gros et gras,
Dont sur ce beau secret la cuisine se fonde!

FINETTE.

Éraste, cependant...

DAMIS, *l'interrompant.*

Des Anglois il fait cas;——
Mais je sais que pour lui leur langue est de l'arabe:
Il n'en sait pas une syllabe.
Moi j'en puis écorcher quelques mots, au besoin.
(*Il contrefait l'accent anglois.*)
O di dou? Miss, kiss mi.

FINETTE.

Ce mot a de quoi plaire.

DAMIS, *voulant l'embrasser.*

Il faut te l'expliquer.

FINETTE, *l'interrompant.*

Épargnez-vous ce soin.

DAMIS.

Je suis muni d'une grammaire.
Londres fut un temps mon séjour;
Et puis j'aurai pour moi la fortune et l'amour.

FINETTE.

L'amour? Vraiment Éraste en condamne l'usage.
Avec ce regard tendre et ce joli visage,
(Jugez combien cet homme est fou!)
De sa jeune pupille il prétend faire un sage,
Qui, renonçant au mariage,
Dans sa retraite de hibou,
Perde à philosopher le plus beau de son âge,
Et prenne, au lieu d'amour, de l'ennui tout son soûl.

DAMIS.

Il faut m'aider à rompre un projet si blâmable.

FINETTE.

Mais Sophie à vos vœux est-elle favorable?

DAMIS.

Mon amour n'a point éclaté:
Mes regards seuls on déclaré ma flamme.
Je croirois cependant avoir touché son âme,
Si ses yeux ne m'ont pas flatté.

FINETTE.

De son cœur ils sont la peinture.
La naïve Sophie, en sa simplicité,
Est une glace encor pure,
Qui réfléchit la nature
Dans toute sa vérité.

DAMIS.

Mais j'ai pu me tromper moi-même.

Sophie ignore encore à quel excès je l'aime,
Et cet amour fait tout mon prix.

FINETTE.

Si modeste à vingt ans, tandis qu'en cheveux gris
Il est tant de fats honoraires!
Vous êtes un phénix, et l'on ne voit plus guères...
(Apercevant Eraste.)
Mais Éraste s'avance... Adieu.
Il est très important de prévenir Sophie.
Je m'en charge.

DAMIS.

A tes soins mon amour se confie.
(Finette sort.)

SCÈNE II.

ÉRASTE, *vêtu à l'angloise*; DAMIS.

ÉRASTE.

PARDONNEZ-MOI si, dans ce lieu,
Je me suis un peu fait attendre.
Avec mes ouvriers j'étois dans mon jardin,
Où, par un changement qui doit peu vous surprendre,
Suivant l'usage anglois, j'ai voulu, ce matin,
Qu'on fît, d'un grand parterre, un petit boulingrin.
J'y veux avoir de tout; des vallons, des collines,
Des prés, une plaine, des bois,
Une mosquée, un pont chinois,
Une rivière, des ruines...

DAMIS, *l'interrompant, en imitant l'accent anglois, qu'il affecte pendant toute cette scène.*

Vous avez donc, monsieur, un immense terrain?

ÉRASTE.

Moi? point : trois arpents, dont Le Nôtre
A jadis tracé le dessin.
On vante sa façon ; je préfère la vôtre.

DAMIS.

Je vois que vous avez du goût.

ÉRASTE.

Si je ne puis en grand imiter la nature,
D'un parc anglois, du moins, j'aurai la miniature.
Ma foi ! vous nous passez en tout,
Même dans les beaux arts. Hogard dans la peinture,
Hindel dans la musique...

DAMIS, *l'interrompant.*

Hindel est Allemand.
Prenez garde, monsieur.

ÉRASTE.

L'est-il?

DAMIS.

Assurément.

ÉRASTE.

Laissons cela, monsieur. Qu'est-ce qui me procure
L'honneur?...

DAMIS, *l'interrompant.*

Premièrement, la curiosité.
La France, dans son sein, n'a point de rareté
Qui doive plus que vous attirer la visite
D'un étranger, curieux de mérite.

ÉRASTE.

On m'accuse, monsieur, de singularité,
Et vous m'en trouverez peut-être ;
Mais en voyant ce que les hommes font,

Je m'applaudis que le ciel m'ait fait naître
Si différent de ce qu'ils sont.

DAMIS.

Permis à vous, monsieur, de l'être.
A Londres chacun prend la forme qu'il lui plaît.
On n'y surprend personne en étant ce qu'on est.
Quant à moi, je suis ce Blacmore
Dont on vous a parlé pour enseigner l'anglois.

ÉRASTE.

De vous Dorante hier m'entretenoit encore.
Il m'en faisoit vraiment un grand éloge!.. Mais
A votre physionomie,
Beaucoup plus qu'à lui je m'en fie.
On se peint dans ses traits comme dans un miroir.
Locke l'a dit.

DAMIS.

Je crois...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Par exemple, à vous voir,
Vous êtes un penseur?

DAMIS.

Oh! monsieur...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Je parie
Que sur vous le beau sexe a fort peu de pouvoir,
Que l'amour à vos yeux n'est rien qu'une folie?
Hein? suis-je pénétrant? et n'admirez-vous pas...

DAMIS, *l'interrompant.*

Jamais je n'admire.

ÉRASTE.

En tout cas,

Si votre esprit jamais n'admire,
Il trouvera chez nous ample matière à rire.

DAMIS.

Jamais je ne ris.

ÉRASTE, *à part.*

Oh! cet homme est bien Anglois!...
Bien bon!

DAMIS.

On rit de tout chez les François.
Sachez, monsieur, qu'en Angleterre
On se pend quelquefois, mais qu'on n'y rit jamais.

ÉRASTE.

Ah! si dans ce pays j'avois un coin de terre!

SCÈNE III.

SOPHIE, BÉLISE, FINETTE, ÉRASTE, DAMIS.

ÉRASTE, *à Sophie, en lui présentant Damis.*

SOPHIE, approchez-vous... Voilà le précepteur...
(Voyant que Sophie est toute interdite.)
De l'embarras? de la rougeur?

SOPHIE, *à part.*

Finette en vain m'a prévenue,
Je ne puis...

BÉLISE, *l'interrompant.*

Pourquoi donc baisser ainsi la vue?
Ce maître-là ne fait pas peur...
(Montrant Damis.)
Et monsieur est fait de manière
A trouver plus d'une écolière.

ÉRASTE.

Eh bien! ma sœur, vous n'en voudrez que mieux.

Étudiez la langue angloise.
Il peut fort bien montrer à deux.

BÉLISE.

Moi, de l'anglois? A Dieu ne plaise!

DAMIS, *bas, à Sophie, sans l'accent anglois.*

Si vous me découvrez, vous me donnez la mort.

SCÈNE IV.

DEUX LAQUAIS, *apportant une table à thé toute servie;*
ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

(Les deux laquais placent la table, et mettent des sièges autour.)

ÉRASTE, *à Damis.*

A l'angloise, de bon accord,
Ici le déjeûner, le matin, nous rassemble.
Ma pupille verse le thé...
Asseyons-nous.

(Éraste, Bélise, Sophie et Damis s'asseyent autour de la table. Finette reste debout. Sophie verse le thé, et les deux laquais sortent.)

SCÈNE V.

ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

ÉRASTE, *à Sophie, qui paroît troublée en versant le thé.*

La main vous tremble?

BÉLISE, *à Sophie.*

Vous n'avez point votre gaîté?

SOPHIE.

Depuis un temps je l'ai perdue.

BÉLISE.

Comment?

SOPHIE.

Je ne sais pas comme elle étoit venue;
Je ne sais pas comment elle a pu me quitter.

DAMIS, *avec l'accent anglois.*

Peut-être qu'en ce lieu ma présence vous gêne?

SOPHIE.

Oh! vous n'en pouvez pas douter.

ÉRASTE, *à Damis.*

De ce discours naïf n'ayez aucune peine.
Elle n'a vécu qu'avec nous.
Quand elle aura reçu quelques leçons de vous,
Elle sera plus à son aise...
(*A Sophie.*)
Allons, près de monsieur avancez votre chaise.
Pourquoi vous tenez-vous si loin?

SOPHIE.

Mais, monsieur, il n'est pas besoin.

DAMIS, *à Éraste, avec l'accent anglois.*

Mademoiselle en est aux éléments, j'espère?
Et tant mieux; c'est ainsi que j'aime une écolière.
Moins elle sait, et plus je m'y donne de soin.

SCÈNE VI.

LOLIVE, ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

LOLIVE, *à Éraste, en lui donnant une lettre.*

Une lettre de Londre.

(*Éraste prend la lettre, et Lolive sort.*)

SCÈNE VII.

ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

ÉRASTE, *à part, en décachetant la lettre.*

(A Damis, après avoir regardé le dedans de la lettre, et en la lui donnant.)

Ouvrons... Tenez, mon maître,
C'est de l'anglois. Lisez. Ce que j'y puis connoître,
C'est qu'elle est de Cobbam.

DAMIS, *embarrassé.*

Fort bien!

ÉRASTE.

Le bon milord,
Blessé que notre langue étende son empire,
Possède le françois et ne veut pas l'écrire.

DAMIS.

Il a tort... Ce Cobbam est votre ami?

ÉRASTE.

Très fort!

DAMIS.

Cette lettre contient quelque secret peut-être?

ÉRASTE.

Bon. Un de ses enfants se devoit marier;
Sans doute ce billet m'en apprend la nouvelle.

DAMIS.

Je crains...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

C'est mon affaire.

DAMIS.

On ne peut le nier.

Cependant...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Lisez donc.

DAMIS, *à part, sans l'accent anglois.*

Je l'échapperai belle,
Si je puis!... Essayons.

(*Haut, et en faisant semblant de lire, avec l'accent anglois.*)

« Je vous fais part, mon cher ami, du mariage de ma fille... »

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Sa fille? Il n'en a pas.

DAMIS, *avec l'accent anglois, tout le reste de cette scène, et jusqu'à la fin de la neuvième.*

N'ai-je pas dit son fils?

ÉRASTE.

Non.

DAMIS.

Ma bouche, en ce cas,
(*Feignant de lire, et lui montrant la lettre.*)
S'est méprise... *Mon fils*, voilà le mot, *briguen.*

ÉRASTE.

De grâce!
Continuez.

DAMIS, *recommençant.*

« Je vous fais part, mon cher ami, du mariage de mon fils, et qui s'est fait à ma grande satisfaction...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

La chose a bien changé de face.
Ce mariage-là n'étoit point de son goût.

DAMIS.

Il vous le dit : tenez, écoutez jusqu'au bout.
(*Il fait semblant de lire.*)
« Je n'ai pas toujours pensé de même. Vous saurez les « raisons qui m'ont fait changer de sentiment. Je ne vous « écris qu'un mot ; mais je vous dirai les détails à Paris, « où je compte, dans peu, avoir le plaisir de vous em- « brasser. »
(*Il rend la lettre à Éraste, qui la met dans sa poche.*)

ÉRASTE.

Il n'est donc plus si fort tourmenté de sa goutte?
Bien agréablement je me trouve surpris!
Je l'ai cru hors d'état d'entreprendre une route.

DAMIS.

La satisfaction.. ce mariage... un fils...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Je serai bien charmé de le voir à Paris.
Ce n'est pas un esprit frivole
Que celui-là! Sur ma parole,
Peu de gens seront de son goût.
Avons-nous des hommes en France?
Des colifichets, et c'est tout!
Les précepteurs du monde à Londre ont pris naissance.
C'est d'eux qu'il faut prendre leçon.
Aussi je meurs d'impatience
D'y voyager!.. De par Newton,
Je le verrai ce pays où l'on pense.

BÉLISE.

Mon frère, on pense en tout pays.

Celui-là, selon vous, l'emporte sur le nôtre;
Mais voyez-le, et je vous prédis
Que vous en reviendrez meilleur juge du vôtre.

SCÈNE VIII.

LOLIVE, ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

ÉRASTE, *à Lolive.*

Que veut Lolive encor?

LOLIVE

Monsieur,
C'est que, dans ce moment, un cheval vous arrive,
Dont l'allure brillante et vive...

ÉRASTE, *l'interrompant, et se levant, ainsi que Bélise, Sophie et Damis.*

Il faut le voir.

(*Lolive sort.*)

SCÈNE IX

ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

ÉRASTE, *à Damis.*

C'est un coureur,
Que j'ai fait venir d'Angleterre,
Et qui, dans Neumarket, gagna plus d'un pari.

BÉLISE.

Oh bien! je fais, mon frère, une gageure ici.

ÉRASTE.

Quoi donc?

BELISE.

Qu'il étendra notre sage par terre;
Qu'à la philosophie il cassera le cou.

ÉRASTE.

Votre amitié, ma sœur, mal à propos s'effraie.

BÉLISE.

Je vous dis que vous êtes fou!
Il vous faut un cheval comme au père Canaie,
Un doux et paisible animal,
Qui, plus que son maître, soit sage,
Et qui ne songe point à mal,
Tandis que votre esprit dans la lune voyage.

ÉRASTE.

Venez toujours voir celui-ci.

BÉLISE.

Trouvez bon que je reste ici.
Tout ce que produit l'Angleterre,
Vous l'admirez? Moi, de ce pays-là
Tout me déplaît; charbon de terre,
Philosophes, chevaux.

DAMIS.

Préjugés que cela,
Madame.

BÉLISE.

Oh! quant à vous, monsieur Blacmore, passe.
Malgré votre pays... on peut vous faire grâce.

(*Éraste sort avec Sophie et Damis.*)

SCÈNE X.

BÉLISE, FINETTE.

BÉLISE, *suivant des yeux Damis.*

Sais-tu bien qu'il est fait au tour,
Finette? Dans son air, cet Anglois est unique.

FINETTE.

Si bien que, dans ces lieux s'il fait quelque séjour,
Voilà pour vos vapeurs un fort bon spécifique?

BÉLISE.

Oh! Finette, déja j'en avois un tout prêt.

FINETTE.

Un tout prêt? Comment donc! je vous en loue, et c'est?

BÉLISE, *voyant que Finette montre de la surprise.*

Un mari... Qui t'étonne? Est-ce donc qu'à mon âge
On ne peut pas encor songer au mariage?
Ne puis-je décemment brûler d'un chaste feu?

FINETTE.

Déja veuve trois fois, c'est avoir du courage.
Vous êtes heureuse à ce jeu;
Mais...

BÉLISE, *l'interrompant.*

De mon choix tu loueras la sagesse.

FINETTE.

Jeune?

BÉLISE.

Et sans ressembler à nos marquis brillants,
Qui n'ont déja plus à trente ans
Que les travers de la jeunesse.

FINETTE.

De l'esprit?

BÉLISE.

Ce n'est pas précisément son lot;
Mais je n'ai pas besoin qu'il fasse d'épigramme.
Quand un époux aime sa femme,
Et l'aime bien, ce n'est jamais un sot.

FINETTE.

On ne peut mieux penser, madame,

Ni plus sagement se pourvoir.
D'un autre œil, cependant, la chose se peut voir,
Et je crains qu'Éraste ne blâme...

BÉLISE, *l'interrompant.*

Il approuvera mon projet.
Il faut qu'il file doux... j'ai surpris son secret.

FINETTE.

Quoi donc?

BÉLISE.

Notre prétendu sage...
(Je te croyois de meilleurs yeux!)
Tous ses discours fastidieux
Contre l'amour...

FINETTE, *l'interrompant.*

Eh bien?

BÉLISE.

Vain étalage!
Système de l'esprit, démenti par le cœur!
Le sien brûle en secret; Sophie est son vainqueur.

FINETTE.

Vous croyez, madame, qu'il aime?

BÉLISE.

Oh! j'en suis sûre.

FINETTE, *voyant revenir Éraste.*

Chut! madame... C'est lui-même.

SCÈNE XI.

ÉRASTE, BÉLISE, FINETTE.

BÉLISE, *à Éraste, qui revient boitant.*

Mon frère, vous boitez?

ÉRASTE.

Moi? non.

BÉLISE.

La chose est sûre,
Vous boitez, vous dis-je?

ÉRASTE.

Oh! fort peu.

BÉLISE.

Je vois que j'avois fait une bonne gageure.

ÉRASTE.

Ce n'est rien.

BÉLISE.

Le coureur aura joué son jeu?

ÉRASTE.

Une gaîté.

BÉLISE.

Je crains...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Ma sœur, je vous en prie,
Laissons cela. Je veux vous parler de Sophie.
Je m'aperçois que, depuis quelque temps,
Elle n'a plus cette aimable folie,
Partage heureux de l'âge en son printemps,
Lorsqu'ignorant encore et le monde et les choses,
Dans le champ de la vie on ne voit que des roses...
(*A Finette.*)
Finette, qu'en dis-tu?

FINETTE.

Mais, monsieur, entre nous,
Je dis qu'il n'en faut pas chercher bien loin les causes.

ÉRASTE.

Comment?

BÉLISE.

Vous avez fait un projet des plus fous;

Mais la nature est plus forte que vous.
Vous ne la rendrez pas muette.
Je me trompe, ou déja Sophie éprouve en soi
Cette agitation secrète
D'une âme qui se sent sourdement inquiète,
Sans bien savoir encor pourquoi.

FINETTE, *à Éraste.*

Il faudroit à Sophie autre chose qu'un livre.
A son âge, monsieur, le cœur a ses besoins.
Un époux, par ses tendres soins,
Fait sentir qu'il est doux de vivre.

ÉRASTE.

De quoi parles-tu là? D'un être de raison.
Est-ce donc pour s'aimer que l'on s'épouse? Bon!
On veut perpétuer sa race,
On veut tenir un grand état.
L'avarice et l'orgueil président au contrat;
Mais, bientôt, lit à part, table où l'ennui se place,
Écarts des deux côtés, souvent fâcheux éclat,
Font voir que le bonheur n'est pas dans l'opulence;
Qu'en l'irritant sans cesse on éteint le désir,
Et que souvent le riche a tout en abondance,
Hors l'innocence et le plaisir.

BÉLISE.

Mais croyez-vous, mon frère, que Sophie
Puisse avec vous demeurer décemment
Quand je n'y serai plus?

ÉRASTE.

Comment?
Vous voulez me quitter?

BÉLISE.

Mais.... Je me remarie

ÉRASTE.

Ma sœur, c'est une raillerie?

BÉLISE.

Raillerie est fort bon!... Oh! c'est un fait certain.
Demandez à Finette.

ÉRASTE.

Entre nous, je vous prie,
Vous avez fait mourir trois maris de chagrin,
Et n'êtes pas contente?

FINETTE.

On n'en sauroit rabattre:
Nous avons fait le vœu d'en expédier quatre.

BÉLISE.

Je n'aime pas vos libertés,
Finette. Laissez-nous; sortez.

(*Finette sort.*)

SCÈNE XII.

ÉRASTE, BÉLISE.

ÉRASTE.

A vos dépens, au moins, elle a sujet de rire:
Vous êtes folle, il faut le dire;
Et vous allez sur vous attirer les railleurs.

BÉLISE.

Je vous dirai, mon frère, en termes plus honnêtes,
Qu'un sage (puisqu'enfin, pour nos péchés, vous l'êtes)
N'est bon qu'à donner des vapeurs;
Que dans votre logis l'ennui par trop abonde;
Que depuis un an je m'en meurs.
Un mari, du moins, on le gronde;
C'est un amusement.

ÉRASTE.

Je vous croyois pour moi
Plus d'amitié, ma sœur?

BÉLISE.

Eh! mais, en bonne foi,
J'en ai beaucoup!... Chez vous, mon frère,
Le cœur est excellent. Quant à l'esprit...

ÉRASTE.

Eh bien?

BÉLISE.

Souffrez que je n'en dise rien.
Vous voulez que l'on soit sincère,
Je pourrois l'être trop.

ÉRASTE.

Enfin, vous me quittez,
Et d'un nouvel époux...

BÉLISE, *l'interrompant.*

C'est chose décidée...
Mais il me vient, pour vous, une excellente idée.

ÉRASTE.

Pour moi?

BÉLISE.

Pour vous-même. Écoutez.
A l'aimable Sophie, à vous, je m'intéresse;
Épousez-la.

ÉRASTE.

Vous plaisantez?...
(*A part.*)
Connoîtroit-elle ma foiblesse?

BÉLISE, *d'un air malin.*

Sophie a des appas.

ÉRASTE, *d'un air embarrassé.*

Son âme a des beautés.

BÉLISE.

Oh ! oui : deux grands yeux, pleins de flamme,
Embellissent beaucoup une âme....
Mon frère, parlons sans détour,
Plus d'un sage s'est pris aux pièges de l'amour.
Tandis que contre lui vous préveniez Sophie,
Le drôle, en tapinois, à la philosophie
N'auroit-il pas joué d'un tour?

ÉRASTE, *à part.*

(*A Bélise.*)

Il est trop vrai !... Ma sœur, vous êtes femme,
Vous voyez de l'amour partout.

BÉLISE.

Mon frère, contre lui tel hautement déclame
Dont il pousse le cœur secrètement à bout.

ÉRASTE.

Eh ! mais...

BÉLISE, *l'interrompant.*

Riche, et d'un sang dont l'origine est pure,
Votre septième lustre à peine est révolu.

ÉRASTE.

Il est vrai que sortant de la magistrature,
Ainsi que je l'ai résolu...

BÉLISE, *l'interrompant.*

Quant à ce dernier point, il ne sauroit me plaire.
Mais ce projet encor n'est formé qu'à demi ;
Et vous m'avez promis expressément, mon frère,
Que vous consulteriez Lisimon votre ami.

ÉRASTE.

Je l'attends ce jour même, et vous tiendrai parole.

Mais de ses sentiments je suis très assuré.
A l'amour des beaux-arts, à l'étude livré,
Pour l'Hélicon, lui-même a quitté le Pactole.

BÉLISE.

Sa sagesse me plaît; elle n'a rien d'outré.
(*Apercevant Sophie.*)
Quant à notre orpheline.... Oh! je la vois paroître.

ÉRASTE, *examinant Sophie qui arrive.*

Elle semble rêver.

BÉLISE.

Vous voilà tout ému.
Comme amant faites-vous connoître.
Dévoilez votre cœur à son cœur ingénu.
Tâchez de dérider ce front triste et sévère.
C'est un enfant qui n'a rien vu.
Que sait-on? vous pourrez lui plaire.
(*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

SOPHIE, ÉRASTE.

SOPHIE, *rêvant, à part et sans voir Éraste.*

Rien n'est égal au trouble de mon cœur:
Éraste a bien raison: le tourment de la vie,
C'est d'aimer.

ÉRASTE, *à part.*

Comment puis-je, avec quelque pudeur,
Lui chanter la palinodie?...
(*A Sophie.*)
A quoi rêvez-vous donc, Sophie,
En vous parlant ainsi tout haut?

SOPHIE, *à part.*

O ciel! me serois-je trahie?...
(*A Éraste.*)
A rien, monsieur, ou peu s'en faut.
Je laissois ma pensée errer à l'aventure.

ÉRASTE, *à part.*

Que lui dirai-je?... O que l'amour
Fait faire une sotte figure!...
Je veux parler, et n'ose.

SOPHIE.

A votre tour,
Vous rêvez, monsieur?

ÉRASTE.

Ah! Sophie...
Vous voyez contre vous un homme bien fâché.

SOPHIE

Contre moi?

ÉRASTE, *à part.*

Je n'ai de ma vie
Senti trouble pareil.

SOPHIE.

Qu'avez-vous?

ÉRASTE.

Ce que j'ai?
De l'amour...

SOPHIE, *l'interrompant.*

De l'amour?

ÉRASTE.

Pour la philosophie...
Gardez-vous de penser qu'un cœur tel que le mien....

SOPHIE, *l'interrompant.*

Vous n'aimez qu'elle ; on le sait bien.
Vous méprisez fort ceux qu'un autre amour engage.

ÉRASTE.

(*A part.*)

Mépriser, c'est beaucoup... J'enrage !

SOPHIE.

Éraste, je n'y conçois rien ;
Mon étonnement est extrême :
Votre air et votre ton... Vous n'êtes pas le même.
Vous aurois-je déplu, monsieur, sans le savoir?

ÉRASTE.

Eh ! morbleu !... de déplaire avez-vous le pouvoir?...
Mais puisqu'un sage, enfin, n'est marbre, ni statue...

(*Il s'arrête.*)

SOPHIE.

Daignez poursuivre,

ÉRASTE.

Non.

SOPHIE.

Je reste confondue.
Quoi donc ! un philosophe au trouble, aux passions
Seroit-il sujet comme un autre?
Mais, s'il me souvient bien de vos expressions,
L'âme d'un sage (et c'est la vôtre)
Plane loin de la terre, et ressemble à ces monts
Dont un ciel libre et pur environne la tête,
Tandis qu'à leur pied la tempête
Obscurcit les tristes vallons.
Voilà, plus d'une fois, ce que m'ont fait entendre
Vos sublimes comparaisons.

ÉRASTE.

Je vous marquois le but où le sage doit tendre;
Mais vous me faites trop sentir
Combien tout homme est loin de pouvoir y prétendre.

SOPHIE, *à part.*

(*A Éraste.*)

Il connoît ma foiblesse... Éraste!

ÉRASTE, *à part.*

Il faut sortir.
Je ne puis me résoudre à m'expliquer moi-même;

(*A Sophie.*)

J'aurois trop à rougir... Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

SOPHIE, *seule.*

A la brusque façon dont il quitte ce lieu,
Dans le fond de mon cœur il aura lu que j'aime,
Que j'ai trahi les soins qu'il prit de me former...
Mais aussi vivre sans aimer!
Si c'est-là le bonheur, c'est un bonheur bien triste....
N'importe, il faut me vaincre... Oui... mon cœur y résiste;
Mais...

SCÈNE XV.

FINETTE; DAMIS, *restant un moment dans le fond du théâtre, et ne se montrant pas d'abord à Sophie;* SOPHIE.

FINETTE, *à Sophie.*

DAMIS avec vous désire un entretien.

SOPHIE.

Je l'ai trop écouté.

FINETTE.

Cependant il insiste,
Et vous cherche.

SOPHIE.

Oh bien! moi, je n'écoute plus rien.
Annoncez-lui que s'il persiste
A rester en ce lieu, contre ma volonté,
On saura sa témérité.
Je veux qu'il s'éloigne sur l'heure.
Je deviens sa complice en le souffrant ici.

DAMIS, *venant se jeter aux pieds de Sophie, et sans l'accent anglois.*

Dites que vous voulez qu'il meure.

SOPHIE.

Quoi! vous me surprenez ainsi?...
Et ne voilà-t-il pas, Damis, qu'à votre vue,
Malgré moi, mon âme est émue,
Et que je ne sais plus déja
Ce que mon propre cœur désire...
(Vivement.)
Oh! levez-vous. Tenez, cette attitude-là
Vous donne sur moi trop d'empire;
Vous me feriez d'Éraste oublier les leçons.

DAMIS.

Voulez-vous préférer de folles visions
Aux tendres sentiments d'un cœur qui vous adore?
Éraste est un extravagant.

SOPHIE.

Parlez mieux, s'il vous plaît, d'un homme que j'honore.
Je garde à ses bontés un cœur reconnoissant;
Et, sachant à quel point je lui suis redevable,

Vous m'outragez en l'offensant.
Il m'est cher, il m'est respectable.

DAMIS.

Pardonnez si l'amour...

SOPHIE, *l'interrompant.*

Contre mon bienfaiteur
Je ne puis souffrir qu'il éclate.
Il perd tout pouvoir dans mon cœur,
Quand vous me voulez rendre ingrate.

DAMIS.

Ces sentiments vous font honneur,
Sophie; et je me prête à leur délicatesse,
Je ne dirai rien qui la blesse.
Qu'Éraste soit un sage; il le veut : j'y consens.
De son cœur je connois, j'admire la noblesse;
Mais que dans la fleur de vos ans
Il veuille qu'à l'étude uniquement livrée
Votre âme interdise l'entrée
A l'amour, ce sentiment doux,
Et j'ose dire encor le plus noble de tous,
Lorsque sa flamme est épurée,
C'est une façon de penser
Qu'on peut, je crois, sans l'offenser,
Appeler, tout au moins, chimérique et cruelle...
(Vivement.)
Mais c'est à vous que j'en appelle,
A votre propre cœur, qui, prompt à démentir
D'un système si vain la bizarre imposture,
Vous dit de préférer le bonheur de sentir
A l'orgueil insensé de domter la nature.

SOPHIE.

Je l'avouerai, Damis, si j'en croyois mon cœur...

DAMIS, *l'interrompant vivement.*

Vous parle-t-il en ma faveur?
J'ai voulu m'assurer du bonheur de vous plaire,
Avant de faire agir mon oncle Lisimon.
Votre tuteur le considère;
Il est son oracle, dit-on.
Puisqu'à mes vœux, enfin, vous n'êtes pas contraire...

SOPHIE, *l'interrompant à son tour.*

Je voudrois l'être.

DAMIS, *en la regardant tendrement.*

O ciel! vous le voudriez?

SOPHIE, *le regardant tendrement aussi.*

Non.

DAMIS.

Pourquoi donc, charmante Sophie?...

SOPHIE, *l'interrompant.*

A vos discours, Damis, je crains de m'arrêter :
Les amants sont flatteurs : il faut qu'on s'en défie.
Éraste me l'a dit.

DAMIS.

Eh! peut-on vous flatter?
Avez-vous un regard, un souris qui ne touche?
Sort-il un mot de votre bouche
Qui n'aille de l'oreille au cœur?
Le son de votre voix n'est-il pas enchanteur?
Quelle autre a, comme vous, cette grâce naïve,
Plus rare encor que la beauté,
Et qui, mieux qu'elle, nous captive?...
Vous flatter!

SCÈNE XVI.

ÉRASTE, *paroissant au fond du théâtre*; SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

FINETTE, *bas à Damis, en entendant Éraste.*

Prenez garde : on vient de ce côté.
Éraste... il pourroit vous entendre.

DAMIS.

(Haut, à Sophie, avec l'accent anglois, pendant le reste de cette scène et la suivante.)

(Bas.)
Laissez-moi faire... Eh bien! jugez, par cet essai,
Si nos auteurs n'ont pas cette expression tendre...
(A Éraste, qui s'est avancé.)
Je lui disois, monsieur, un beau morceau d'Otway.
Mademoiselle s'imagine
Qu'il n'a rien d'égal à Racine.

ÉRASTE.

Oh!

SOPHIE, *à Damis.*

Mais exprime-t-il un sentiment bien vrai?
Je crains...

DAMIS, *l'interrompant.*

C'est la nature même.
Mon auteur ne feint point; son art est de sentir.

ÉRASTE.

Celui de vos auteurs qu'avant tout autre j'aime,
C'est Shakespear.

DAMIS.

Nous prononçons Chespir.

ÉRASTE.

Chespir soit... Mais, en tout, j'admire sa manière.
J'aime des fossoyeurs qui, dans un cimetière,
Moralisent gaîment sur des têtes de morts.
Nous n'avons rien chez nous de si philosophique.
Nos esprits, pour cela, ne sont pas assez forts...
Otway, dit-on, est pathétique;
Et je voudrois entendre ce morceau.

DAMIS, *embarrassé.*

Oui, mais...

ÉRASTE.

Quoi donc?

DAMIS.

Seroit-il beau
Qu'un sage, en matière pareille...
C'est de l'amour... l'amour offense votre oreille?

ÉRASTE.

C'est de l'amour anglois : je saurai me prêter.
Voyons.

DAMIS.

Il faut vous contenter.
(Damis paroît rêveur et embarrassé.)

ÉRASTE.

A quoi rêvez-vous donc?

DAMIS.

Je cherche à vous bien rendre
Ce que l'auteur fait dire à l'amant le plus tendre.
(S'adressant à Sophie.)
« Abjurez une triste erreur.
« Le ciel à l'humaine nature
« Donna la beauté pour parure,
« Et l'amour pour consolateur.

« Dans le calice de la vie,
« C'est une goutte d'ambroisie
« Qu'y versa la bonté des dieux.
« On vous a peint l'amour de crayons odieux ;
« Voyez-le tel qu'il est... il s'est peint dans mes yeux.
« Ils vous disent : je vous adore ;
« Mon cœur vous le dit encor mieux. »

ÉRASTE.

Savez-vous bien, monsieur Blacmore,
Que vous seriez comédien parfait?
Ma foi ! si je n'étois au fait,
Je croirois voir en vous un amant véritable !

DAMIS.

Fi donc !... Et le morceau?

ÉRASTE.

Charmant !... Nos traducteurs
M'ont fait un peu connoître vos auteurs.
Les nôtres n'ont plus rien qui me soit supportable.
Avons-nous un poëte à Pope comparable?
Depuis qu'il a prouvé qu'ici-bas tout est bien,
Je verrois tout aller au diable
Que je croirois qu'il n'en est rien...
(*A Sophie.*)
Incessamment vous pourrez lire
En original cet auteur.
Sentez-vous bien votre bonheur?...
(*A Damis.*)
Oh ! çà, monsieur, daignez me dire,
Lui trouvez-vous des dispositions?
Sera-t-elle bientôt habile?

DAMIS.

Il le faut espérer, pourvu qu'à mes leçons
Mademoiselle soit docile.

ÉRASTE.

Comptez là-dessus; j'en réponds...
(*A Sophie et à Finette qui se mettent à rire.*)
Finette et vous, pourquoi donc rire?
De ce que je promets n'êtes-vous pas d'accord?

SOPHIE.

Eh! mais...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Vous me fâcheriez fort.
Si vous ne faisiez pas ce que monsieur désire.

FINETTE.

Oh! c'est bien notre intention.

ÉRASTE, *à Sophie qui sort.*

Eh bien! vous nous quittez, Sophie?

SOPHIE.

Oui, je vais au jardin.

(*Elle sort avec Finette.*)

SCÈNE XVII.

ÉRASTE, DAMIS.

ÉRASTE.

FAITES-LEUR compagnie.
Tout en se promenant elle prendra leçon...
Si cependant cela vous contrarie,
Vous pourriez préférer mon entretien.

DAMIS.

Oui; mais
Le devoir avant tout, et le plaisir après.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

ÉRASTE, *seul.*

Ce maître me plaît fort : j'admire ses lumières.
Qu'à son âge on trouve un François.
Également versé dans toutes les matières!
Ma pupille, avec lui, fera de grands progrès...
Mais toujours ma pupille!.. O ciel! quelle est ma honte..
Sophie, un enfant me surmonte!
D'où naît donc son pouvoir sur moi?
Eh bien! des yeux, un teint... est-ce donc là de quoi
Renverser la tête du sage?
Qu'est-ce que la beauté? Rien qu'un vain assemblage
De traits et de couleurs... C'est fort bien raisonner!
D'où vient donc que je sens le contraire?... J'enrage,
Et ne puis me le pardonner....
(*Montrant son cœur.*)
Sophie... Elle est là... J'ai beau faire....
Épousons-la; prenons une moitié...
Newton ne s'est pas marié:
On me regardera comme un homme ordinaire...
(*Entendant du bruit.*)
N'entends-je pas une voiture?... Oui.
Ce sera Lisimon : je l'attends aujourd'hui;
Et je prétends sur cette affaire...
Je ne me trompois pas, c'est lui.

SCÈNE XIX.

LISIMON, ÉRASTE.

ÉRASTE.

Ah! mon cher Lisimon, que dans cet ermitage
Il m'est doux de vous recevoir!
Que j'aurai de plaisir à posséder un sage!

LISIMON.

Je suis, de mon côté, charmé de vous y voir... .
Mais que d'un autre nom votre bouche me nomme:
Ce titre est trop peu fait pour l'homme.
Le moins sage est celui qui croit l'être le plus.

ÉRASTE.

Mais ceux qui savent vous connoître...

LISIMON, *l'interrompant.*

Éraste, brisons là-dessus.
Vous savez qu'un des points entre nous convenus
C'est de ne point flatter?..

ÉRASTE.

Eh bien donc! mon cher maître,
Je veux vous faire part d'un parti que je prends.

LISIMON.

Je vous parlerai vrai.

ÉRASTE.

C'est à quoi je m'attends.
Vous êtes philosophe, et m'apprîtes à l'être.

LISIMON.

La chose est aujourd'hui plus rare que le mot.
C'est un nom que chacun s'arroge:
Aussi c'étoit jadis éloge;
C'est injure à présent.

ÉRASTE.

Dans la bouche d'un sot.

LISIMON.

Il est vrai ; mais, mon cher Éraste,
Savez-vous ce que c'est qu'un philosophe?

ÉRASTE.

Quoi?...

LISIMON, *l'interrompant.*

Vous croyez le savoir?... Si je vous disois, moi,
Que vous-même, souvent, en offrez le contraste.
Le philosophe fuit la singularité.
Il n'est jamais rien avec faste.
Même en le condamnant, il suit l'ordre arrêté ;
Et, sans se distinguer, vêtu suivant l'usage,
Croit la seule vertu l'uniforme du sage.

ÉRASTE.

Mais...

LISIMON, *l'interrompant.*

S'il combat le vice et s'oppose à l'erreur,
Ses leçons aux humains ne sont point des outrages.
Simple en ses actions, modeste en ses ouvrages,
Il instruit sans orgueil, et blâme sans aigreur.
Voyez si ce portrait, Éraste, vous ressemble.

ÉRASTE.

Mais si je puis, monsieur, dire ce qu'il m'en semble,
Pour fuir l'air prétendu de singularité
Faut-il suivre en aveugle un vulgaire hébété?
Doit-on, à votre avis, respectant les usages,
Agir comme les fous, pensant comme les sages?
Est-ce ma faute à moi, si je suis singulier?
Je suis comme on doit être.

LISIMON.

On ne sauroit nier
Qu'il est des cas...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Eh bien! malgré cette apostrophe,
Vous conviendrez pourtant que je suis philosophe:
Je vais quitter ma charge.

LISIMON.

Ah! que dites-vous-là?
Qui peut donc, s'il vous plaît, vous forcer à cela?

ÉRASTE.

Je prétends, dans ma solitude,
Ami de la sagesse et de la vérité,
En faire mon unique étude.

LISIMON.

Éraste, ce projet n'est pas bien médité.
Vous aurez de la peine à trouver des excuses.

ÉRASTE.

Eh quoi! n'avez-vous pas quitté
Le palais de Plutus pour le temple des Muses?
Je comptois, Lisimon, que vous m'approuveriez.

LISIMON.

Le cas est différent. J'ai pu fouler aux pieds
L'intérêt, ce vil dieu qu'aujourd'hui l'on adore;
Mais vous qui, juge intègre et sage magistrat,
Tenez près de Thémis un rang qui vous honore,
Votre premier devoir est de servir l'État.

ÉRASTE.

Éclairer son pays, c'est le servir.

LISIMON.

Sans doute;
Mais peu de gens sont faits pour suivre cette route.

Pour l'instinct du génie on prend sa vanité;
Et, quand il n'est pas sûr qu'on soit de cette étoffe,
Quitter un poste utile à la société,
C'est être déserteur, et non pas philosophe.

ÉRASTE.

Mais...

LISIMON, *l'interrompant.*

Quitter votre charge? Ah! c'est un dernier trait
Contre lequel il faut qu'ouvertement j'éclate.
Qu'un autre applaudisse et vous flatte;
Mais moi, je vous le dis tout net,
Renoncez à votre projet,
Ou je romps, dès ce jour, avec vous tout commerce.
A la philosophie on impute vos torts.

ÉRASTE.

Est-ce ma faute, à moi, s'il n'est point de butors
Dont la plume aujourd'hui contre elle ne s'exerce?

LISIMON.

Oui, c'est par vos pareils, par vous (je le maintiens)
Que la philosophie est en butte aux outrages.
Semblable aux Européens
Qui fournissent, contre eux, de la poudre aux sauvages,
Vous donnez des armes aux sots;
De vos travers ils se prévalent,
Avec emphase ils les étalent,
Et pensent, tout au moins, devenir les égaux
Des hommes éminents que sans cesse ils ravalent.

ÉRASTE.

Ne fut-il pas toujours des sots et des méchants,
Ennemis nés de la philosophie?
Et leurs traits n'ont-ils pas poursuivi, de tout temps,
Le talent qu'on admire et qui les humilie?

LISIMON.

C'est quelquefois sa faute.

ÉRASTE.

Eh ! comment, s'il vous plaît?

LISIMON.

Je dis la chose comme elle est...
(*Avec chaleur.*)
Si d'être célébré vous avez la manie,
Qu'avez-vous besoin de travers?
Les moyens vous en sont offerts.
Occupez-vous des lois dont vous êtes l'organe :
Combattez, détruisez l'hydre de la chicane;
Veillez pour l'orphelin, secourez l'innocent,
Rendez, surtout au foible, une prompte justice;
Qu'aux yeux de la beauté, qu'à la voix du puissant
La balance jamais dans vos mains ne fléchisse.
Aux devoirs d'un si noble emploi
Immolez vos plaisirs, immolez-vous vous-même.
Sachez qu'on ne s'élève à la gloire suprême
Qu'autant qu'on ne vit pas pour soi.
Vous passerez encor pour singulier peut-être;
Mais, mon cher ami, croyez-moi,
C'est ainsi qu'il est beau de l'être.

ÉRASTE.

Vous m'échauffez; je sens que vous avez raison.
Je crois votre conseil et garderai ma place.

LISIMON, *l'embrassant.*

Ah ! venez que je vous embrasse.
Si je vous ai parlé trop vivement, pardon !
Je sais tout ce qu'en vous le ciel a mis de bon.
Par l'exemple, vos soins pour la jeune Sophie
Honorent la philosophie.

Quels sont sur elle vos desseins?...
(*Voyant qu'Éraste a l'air embarrassé.*)
Vous rougissez?

ÉRASTE.

Comment vous avouer que j'aime?
Votre sagesse, que je crains,
Ne me passera pas cette foiblesse extrême.
Vous condamnez l'amour?

LISIMON.

Cessez de vous troubler :
La philosophie est moins dure,
Et se propose de régler,
Non de détruire la nature.

ÉRASTE.

Mais moi, me marier?

LISIMON.

Eh! qui donc, s'il vous plaît,
Sera bon citoyen, bon époux et bon père,
Si le philosophe ne l'est?
Son exemple est, surtout aujourd'hui, nécessaire.
Éraste, vous deviez à Sophie un époux;
J'approuve fort que ce soit vous,
Et cela m'impose silence.

ÉRASTE.

Sur quoi?

LISIMON.

J'avois dessein de vous la demander
Pour mon neveu, jeune homme d'espérance,
Qui doit un jour à mes biens succéder.

ÉRASTE.

J'eusse aimé fort une telle alliance.

LISIMON.

A votre projet, moi, de grand cœur j'applaudis.

ÉRASTE.

Ce mariage-là fera du bruit, je pense?

LISIMON.

Mais non : rien n'est plus simple.

ÉRASTE.

Oh ! point. Tous nos amis,
Milord Cobham, surtout, en sera bien surpris.

LISIMON.

Je viens d'avoir de ses nouvelles.

ÉRASTE.

Je viens d'en recevoir aussi.

LISIMON.

Je le plains fort : son fils lui vient d'être ravi.
Il m'écrit qu'il en est dans des peines cruelles.

ÉRASTE.

De qui parlez-vous?

LISIMON.

De milord.

ÉRASTE.

De milord Cobham?

LISIMON.

Oui.

ÉRASTE.

Vous me surprenez fort.
Son fils vient d'épouser cette riche héritière...

LISIMON, *l'interrompant.*

Qui vous a fait ce beau rapport?

ÉRASTE.

Son père me le mande.

LISIMON.

Il me mande sa mort.

ÉRASTE.

Parbleu! la chose est singulière.
Ma lettre est du vingtième.

LISIMON.

Et la mienne est du vingt.

ÉRASTE, *tirant la lettre de sa poche et la lui montrant.*
Voyez.

LISIMON, *prenant la lettre et la regardant.*
C'est de milord l'écriture et le seing.

ÉRASTE.

Lisez.

LISIMON.

Dans notre langue il faut vous la traduire?
(*Il lit.*)
« Mon cher ami, c'est le plus malheureux des pères
« qui vous écrit. J'ai perdu mon fils en deux jours. Sa
« mort....
Eh bien! ai-je raison?

ÉRASTE.

Je ne sais plus que dire:
Rendez-vous bien le sens, Lisimon?

LISIMON.

Mot à mot...
(*Voyant Éraste tout interdit.*)
Qu'avez-vous donc?

ÉRASTE.

J'ai... que je suis un sot...
(*Appelant.*)
Holà! quelqu'un!...

SCÈNE XX.

UN LAQUAIS, ÉRASTE, LISIMON.

ÉRASTE, *au laquais.*

ALLEZ, faites venir Blacmore.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE XXI.

ÉRASTE, LISIMON.

LISIMON.

QUEL est donc ce Blacmore?

ÉRASTE.

Un homme, je le vois,
Qui, comme bien des gens, dont c'est-là tout l'emploi,
Fait métier de montrer ce que lui-même ignore.

SCÈNE XXII.

DAMIS, ÉRASTE, LISIMON.

ÉRASTE, *à Damis.*

MONSIEUR le maître anglois, approchez.

DAMIS, *à part et sans l'accent anglois, en apercevant Lisimon.*

Je suis pris :
C'est Lisimon.

ÉRASTE, *à Lisimon, qui éclate de rire en voyant Damis.*

Eh! mais, pourquoi donc tous ces ris?

LISIMON.

Parbleu! c'est que le tour est drôle.

Votre Anglois, natif de Paris,
A tout-à-fait l'air de son rôle!...
Mais savez-vous qui c'est?

ÉRASTE.

Un fripon.

LISIMON.

Mon neveu.

ÉRASTE.

Damis? Je suis surpris on ne peut davantage.

LISIMON.

Cette plaisanterie est un jeu de son âge.

DAMIS.

Non, monsieur. Pardonnez, il faut faire un aveu.
L'amour m'a fait ici jouer ce personnage;
Et Sophie.....

LISIMON, *l'interrompant.*

Oh! ceci passe le jeu.

DAMIS.

Tous les cœurs lui doivent hommage;
Le mien de ses vertus charmé...
Vous me condamnerez, vous n'avez point aimé.

LISIMON.

Oui, monsieur, très fort, je vous blâme.
Ne tient-il donc qu'à suivre une imprudente flamme?
L'amour ne sert d'excuse à rien:
De notre caractère il emprunte le sien;
Et, par de nobles traits se faisant reconnoître,
Dans un cœur vertueux l'amour se plaît à l'être.
Du vôtre, mon neveu, songez à triompher.

DAMIS.

Cet amour est ma vie.

LISIMON.

Il le faut étouffer.

DAMIS.

Vous voulez donc, mon oncle, que j'expire?

LISIMON.

On ne meurt point, monsieur, et l'on fait son devoir...
Mais, pour vous ôter tout espoir,
Sachez, puisqu'il faut vous le dire,
Qu'Éraste pour Sophie a fait choix d'un époux.

DAMIS, *à Éraste, en se jetant à ses pieds.*

C'est donc à moi, monsieur, d'embrasser vos genoux.
Verrez-vous sans pitié mon désespoir extrême?...
(*Se relevant.*)
Mais où se cache ce rival?
Mérite-t-il?...

LISIMON, *l'interrompant.*

Damis, n'en dites point de mal:
Vous étiez à ses pieds.

ÉRASTE, *à Damis, après avoir rêvé profondément, pendant le dialogue de l'oncle et du neveu.*

Oui, monsieur, c'est moi-même;
Et mon amour au vôtre est, tout au moins, égal.
(*Il va au fond du théâtre, et fait venir un laquais.*)

SCÈNE XXIII.

UN LAQUAIS, ÉRASTE, *dans le fond du théâtre;* LISIMON, DAMIS, *sur le devant de la scène.*

ÉRASTE, *au laquais, dans le fond du théâtre.*

Que l'on fasse venir Sophie.
(*Le laquais sort.*)

SCÈNE XXIV.

ÉRASTE, LISIMON, DAMIS.

LISIMON, *à Damis.*

Vous voyez, mon neveu, qu'il n'y faut plus songer.

DAMIS, *vivement.*

Rien, mon oncle, non, rien ne m'en peut dégager;
Et si je vous suis cher...

LISIMON, *l'interrompant.*

Mais c'est de la folie...
(*A Éraste, qui revient sur le devant de la scène.*)
Quel est votre dessein, Éraste, je vous prie?

ÉRASTE.

Vous allez entendre et juger.

SCÈNE XXV.

SOPHIE, BELISE, FINETTE, ÉRASTE, LISIMON, DAMIS.

ÉRASTE, *à Sophie.*

Approchez-vous, Sophie, et prêtez-moi silence,
Vous savez, depuis votre enfance,
Tous les soins que j'ai pris de vous?
Vos vertus sont ma récompense;
Mais je ne suis pas quitte : il vous faut un époux...
(*Voyant Sophie rougir.*)
D'une aimable rougeur votre front se colore,
Sophie, et vous baissez les yeux?

SOPHIE, *avec embarras.*

Monsieur...

ÉRASTE.

Cet embarras vous embellit encore.

FINETTE.

Rougir au mot d'époux, c'est s'expliquer au mieux.

BÉLISE, *à Éraste.*

C'est répondre d'après nature.

ÉRASTE.

Il faut donc en remplir le vœu.
Des foiblesses d'un cœur, qui cachoit sa blessure,
Il faut vous faire aussi l'aveu.
Tandis que chargeant sa peinture,
Je vous offrois l'amour sous des traits odieux;
Le traître, caché dans vos yeux,
Rioit de mes leçons, et gravoit dans mon âme
Votre portrait en traits de flamme.

SOPHIE.

Vous aimez?.. Mais, monsieur, ce n'est donc point un mal?

DAMIS, *vivement.*

C'est un bien qui n'a point d'égal.

SOPHIE, *à Éraste.*

Vous me trompiez?

ÉRASTE.

Je me trompois moi-même...
Il est trop vrai que je vous aime,
Et qu'à vous posséder j'attache mon bonheur;
Mais je n'ai jamais su tyranniser un cœur,
Et, quel que soit pour vous l'excès de ma tendresse,
Je veux de votre choix que vous soyez maîtresse.
Je vous donne pour dot cinquante mille écus...
Point de compliments là-dessus :
Je vous ai tenu lieu de père,
Et c'est à moi de vous doter.

SOPHIE, *pénétrée.*

Ah! comment pourrai-je acquitter?...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Je n'ai rien fait pour vous que ce que j'ai dû faire.
Votre père, en mourant, me légua votre sort :
J'ai fait honneur au legs; mais je rougirois fort
De penser que ce fût un titre pour vous plaire.
Consultez votre cœur pour donner votre foi,
Et choisissez entre Damis et moi.

SOPHIE, *à part.*

Qu'un si beau procédé me confond et me touche!

DAMIS, *vivement.*

Sophie, avant que de fixer mon sort,
Songez, hélas! songez que votre bouche
Va prononcer ou ma vie, ou ma mort.
Je ne veux point de la dot qu'on vous donne.
Riche assez de vous posséder,
Je ne veux que votre personne;
Mais je meurs s'il faut vous céder.

LISIMON,

Jeune insensé! vous voulez que Sophie
A vos désirs lâchement sacrifie
Ce qu'elle doit?...

DAMIS, *l'interrompant, avec la plus grande chaleur.*

Oui, j'espère... je veux...
Vous ignorez, mon oncle, comme on aime.
Un cœur dont l'amour est extrême
Ne sait point renoncer à l'objet de ses vœux.
Le véritable amour n'est point si généreux;
Il immole tout... hors lui-même...
(*A Sophie, en se jetant à ses pieds.*)
J'attends mon arrêt à vos pieds.

SOPHIE, *à part.*

O ciel! dans quel trouble il me jette!...

(*A Damis.*)

Je prétends que vous vous leviez,
Damis... Levez-vous, dis-je, ou ma bouche est muette.

(*Damis se relève.*)

ÉRASTE, *à part.*

Je vois qu'il est aimé.

SOPHIE, *à part.*

Que vais-je prononcer?...

(*A Éraste.*)

Éraste, vos bienfaits ont des droits sur mon âme,
Que rien jamais ne pourra balancer.
Vous avez beau vouloir y renoncer,
Et ne laisser parler que votre flamme,
Plus vous les oubliez, et plus je m'en souvien...
Mais pourquoi vous montrer sous des dehors austères?
Pourquoi contre l'amour ces discours si sévères?
M'ont-ils dû disposer à ce tendre lien?
Et lorsque votre amour éclate,
Pourrai-je?.. Oui, je puis tout, plutôt que d'être ingrate;
Et dût votre bonheur me coûter tout le mien,
Fallût-il vous donner ma vie...
Je suis prête...

ÉRASTE, *voyant le trouble de Sophie.*

Achevez... Vous vous troublez, Sophie?

SOPHIE, *avec effort.*

Non, monsieur.

ÉRASTE.

Eh bien donc?

SOPHIE, *regardant Damis en soupirant, et présentant sa main à Éraste.*

Mon devoir est ma loi :
Voici ma main, Éraste.

DAMIS, *à part.*

O ciel !

ÉRASTE.

Je la reçoi...
(*A Damis, après une pause.*)
Mais, Damis, c'est pour vous la rendre.

DAMIS.

Qu'entends-je?

SOPHIE.

Quoi ! monsieur...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Je fais ce que je doi.
A vos vrais sentiments je ne puis me méprendre.
Vous avez beau vouloir vous vaincre en ma faveur,
Damis possède votre cœur :
C'est à moi sur le mien d'emporter la victoire.

DAMIS.

Je doute si je veille, et j'ai peine à vous croire...
De ce bonheur inattendu
Mon esprit encor se défie...
Parlez donc, charmante Sophie.

SOPHIE, *à Éraste.*

Dans le saisissement de mon cœur éperdu,
J'ai peine à trouver des paroles.

ÉRASTE.

Ce sont témoignages frivoles :
Il n'en est pas besoin ; votre cœur m'est connu.

SOPHIE.

Que je sens bien tout ce qui vous est dû!

ÉRASTE.

Je fais votre bonheur; il sera mon salaire.
J'exige, cependant, une grâce de vous.

SOPHIE.

Parlez, monsieur, que faut-il faire?

ÉRASTE.

En aimant Damis comme époux,
Me chérir encor comme père.

SOPHIE.

Ce dernier trait achève, et met le comble à tous.

DAMIS ET SOPHIE, *ensemble, à Éraste, en se jetant à ses pieds.*

Nous sommes vos enfants.

BÉLISE, *à Éraste.*

Il faut pourtant le dire :
Les philosophes sont des fous
Que, malgré soi, quelquefois l'on admire.

LISIMON, *à Éraste.*

C'est avoir sur vous-même, Éraste, un grand empire.
Ce sublime effort de raison
Est d'un rare et pénible usage :
Ne soyez singulier que de cette façon,
Et le public en vous respectera le sage.

FIN DE L'ANGLOMANE.